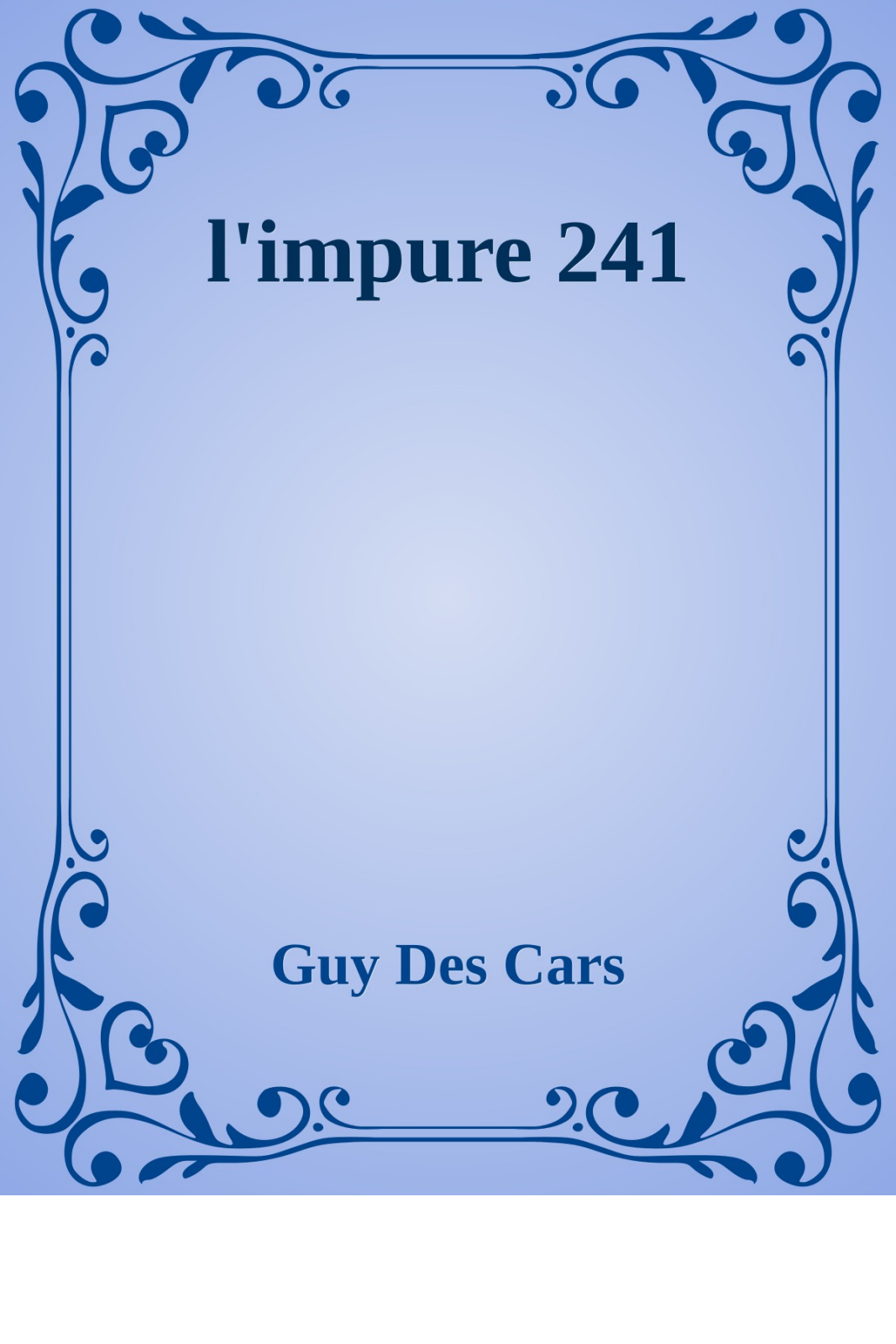




l'impure 241

Guy Des Cars

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

UN GRAND ROMAN DE

Guy des Cars

L'Impure

L'INTÉGRALE GUY DES CARS



L'immense salle à manger de l' *Empress of Australi* a servait d'écrin au luxe étalé à l'occasion du plus grand gala qu'il y ait jamais eu à bord. La Pacific Steams s'était surpassée pour fêter la vingt-cinquième traversée de son plus beau navire entre Liverpool et Sydney. L'après-midi même, le paquebot avait fait une courte escale à Marseille avant de reprendre la longue route qui le conduisait, sur les eaux calmes de la Méditerranée, vers le canal de Suez. La température était douce en cette soirée du 10

septembre ; le navire roulait mollement, les larges baies de la salle à manger restaient grandes ouvertes sur le pont circulaire.

L'exactitude est de bon ton sur les transatlantiques du Royaume-Uni ; à huit heures toutes les tables étaient occupées, toutes sauf une, placée en plein centre de la salle à manger et sur laquelle n'était dressé qu'un seul couvert. Cette petite table solitaire provoquait la curiosité au milieu des autres où l'uniformité des smokings blancs alternait avec les décolletés. Des roses pâles d'automne, embarquées à l'escale de Marseille, débordaient de l'immense corbeille encadrant l'orchestre installé devant le grand panneau décoratif représentant un brick de l'éternelle *Home Fleet*. Il en montait une harmonie discrète, étouffée le plus souvent par le bruit des conversations. Les stewards, galonnés d'or et gantés de blanc, évoluaient avec adresse au milieu de l'enchevêtrement des tables.

Brusquement, les conversations s'arrêtèrent : sur l'escalier monumental donnant accès à la salle à manger, une femme descendait. Elle s'arrêta un instant, dominant l'assistance. Le regard était limpide, bleu clair ; les cheveux, d'un or éclatant, étaient relevés sur la nuque ; le corps, élancé se moula dans une robe vert jade dont l'éclat rehaussait sa carnation de blonde. Pour tout bijou, l'inconnue portait trois émeraudes : l'une, ronde, à l'annulaire de la main gauche, et les deux autres, allongées, en pendentifs aux oreilles. Tout, dans cette femme, était harmonieux, altier étudié pour capter l'attention des hommes et déchaîner la jalousie de leurs compagnes.

Elle se décida enfin à suivre le maître d'hôtel, qui s'était avancé au pied de l'escalier, pour la conduire jusqu'à sa table. Elle passa au milieu des murmures flatteurs sans même avoir l'air d'y prêter attention, jeta un rapide coup d'oeil sur le menu que lui présentait un steward, prononça du bout des lèvres quelques mots adressés au sommelier et pris dans un étui d'or une cigarette qu'un autre steward s'empressa d'allumer.

Le brouhaha des conversations en toutes langues repris peu à peu son

intensité. La nouvelle venue en faisait, sans aucun doute, les frais. Mrs. Smith, une richissime habitante de Philadelphie, ne put s'empêcher de demander avec son accent nasillard au maître d'hôtel :

-Qui est cette dame ?

-Je l'ignore, Mrs. Smith. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'elle est Française.

La même question courait sur toutes les lèvres. Le mystère enveloppait la dame en vert. Qui pouvait être cette beauté blonde

? Pourquoi se trouvait-elle à bord ? Où allait-elle ? Comment se faisait-il que cette Française éblouissante fût seule ?

Durant tout le dîner, les convives, intrigués, ne parlèrent que de la belle passagère. Enfin, la salle à manger se vida au profit du grand salon des premières où le bal du vingt-cinquième anniversaire venait de commencer : là aussi les baies restaient ouvertes sur le pont circulaire. La Française s'y rendait à son tour et s'apprêtait à allumer une cigarette lorsqu'un passager, au visage à la fois énergique et calme s'inclina devant elle, sans prononcer une parole, pour l'inviter à danser. Elle pencha légèrement la tête en signe d'acquiescement et le nouveau couple se mêla aux autres.

L'homme dansait admirablement sa partenaire s'abandonna tourbillon. De temps en temps, elle jetait à la dérobée un regard à son cavalier. De quel pays pouvait-il être ? Il paraissait une quarantaine d'années. Son visage était resté jeune les tempes, à peine grisonnantes, lui donnaient un air sérieux, réfléchi. Il était grand, la dominant de toute la tête, elle, dont la taille dépassait déjà la moyenne. Cet inconnu l'impressionnait. Il semblait trouver naturel de danser avec la plus jolie femme de l'assistance.

A eux deux ils constituaient le couple idéal. Tant de gens, autour d'eux, étaient mal assortis : vieilles femmes accompagnées d'hommes beaucoup plus jeunes qu'elles, jeunes beautés escortées par des hommes chauves et ventripotents. L'orchestre s'arrêta pour la reprise.

- Je vous remercie, Madame, d'avoir bien voulu m'accorder cette danse. Permettez-moi de me présenter : Robert Nicot. J'ai appris que nous étions compatriotes mon audace à même été jusqu'à demander au commissaire du bord qui vous étiez ! J'ai pu découvrir ainsi que vous aviez un prénom adorable : Chantai.

- Il vous plaît ? Robert ne m'est pas non plus antipathique.

Insensiblement, en parlant, Chantai et son cavalier s'étaient approchés de l'une des baies ouvertes sur le pont circulaire et se retrouvèrent, accoudés à la barre de protection, regardant l'immensité sombre de la Méditerranée.

- Vous allez en Australie ? demanda-t-elle.

- Non. Je m'arrête à Singapour où je dois prendre la direction de la nouvelle usine d'électricité. Je suis ingénieur.

- Pas trop de regrets d'avoir quitté la France ?

- Aucun. Je n'y ai laissé personne derrière moi. Je suis ambitieux. Je rêve d'accomplir une œuvre là-bas. Mais vous ?

- Moi ? répondit la jeune femme. Je vais très loin, mais **TOUS**

ne saurez pas pourquoi.

- Nous avons dix jours de traversée avant l'arrivée à Singapour. Me ferez-vous le plaisir de bavarder quelquefois avec moi ?

- Je quitte rarement ma cabine que je vais d'ailleurs rejoindre... J'avoue n'avoir pas le pied très marin.

- Peut-on vous accompagner ?

- Non, merci, j'ai été ravie de danser un peu avec vous.

- Mes hommages, Madame.

L'ingénieur lui baisa respectueusement la main et rentra dans le salon de danse pendant qu'elle rejoignait sa cabine à travers un labyrinthe de couloirs où le linoléum clair courait entre des parois de palissandre et d'acajou.

La jeune femme était songeuse. Elle, pourtant habituée à voir le monde à ses pieds, s'était sentie, pour la première fois, faible devant l'homme : tellement qu'elle avait dû le fuir. Elle ne reverrait plus ce Robert Nicot, ni aucun des passagers, et resterait enfermée dans sa cabine jusqu'à l'arrivée à Sydney.

Cette résolution fut abandonnée le lendemain matin, dès l'arrivée du breakfast apporté dans sa cabine par le steward Williams.

- Madame a un courrier important, annonça-t-il

Joignant le geste à la parole, Williams déposa sur le plateau du petit déjeuner, entre la théière et la soucoupe contenant des rondelles de citron, un paquet impressionnant de cartes de visite sous enveloppes. Après les avoir regardées avec étonnement, elle commença négligemment à les ouvrir. Toutes, qu'elles fussent envoyées par un maharajah illustre ou un lord se trouvant à bord, étaient libellées en français :

« S. A. le Maharajah de Karma serait très heureuse de vous compter parmi ses invités à la cocktail-party qu'elle donnera ce soir... » « Lord et Lady Winhardt prient Madam... - ici Chantai se contenta de sourire car son nom était pratiquement illisible - de leur faire le très grand plaisir de vouloir bien dîner avec eux vendredi prochain. »

Le Maharajah était l'un des princes les plus fastueux des Indes, lord Winhardt le plus grand chasseur de tigres du Royaume-Uni.

Mrs. Smith elle-même, la multimillionnaire à la voix nasillarde, n'avait pu résister à la tentation d'inviter

la jeune femme à un thé-bridge. Mais Chantai était bien décidée à décliner toutes ces invitations, toutes sauf une à laquelle elle se s

rendrait le matin même : Robert Nicot lui faisait demander par Williams si elle consentirait à prendre un cocktail au bar du navire avant le lunch.

- Vous direz à ce monsieur que je viendrai.

L'ingénieur était là quand Chantai pénétra dans le bar elle lui sembla encore plus belle, plus rayonnante que la veille. Cette femme étrange n'avait pas besoin du secours des éclairages pour rehausser son éclat. Sa splendeur s'accommodait de toutes les heures de la journée. Elle se jucha sur un tabouret, à ses côtés, après qu'il lui eût demandé :

- J'espère que le steward ne vous a pas réveillée en vous transmettant mon invitation ?

- Je suis très matinale, répondit-elle laconiquement en trempant ses lèvres dans un oyster-cocktail.

- Auriez-vous par hasard un penchant pour la rêverie ? demanda doucement la voix de l'ingénieur.

- J'ai besoin de silence et de solitude, répondit Chantai qui ne

remarqua même pas l'entrée de Mrs. Smith avec un admirable chat siamois dans les bras.

L'animal sauta sur le comptoir et vint s'étirer paresseusement devant l'ingénieur qui le prit à son tour dans ses bras, le caressa et l'offrit à Chantai au moment où elle sortait enfin de sa rêverie. Une expression d'épouvante apparut sur le visage de la jeune femme à la vue de la bête. Pendant un instant, ses longues mains se crispèrent sur la barre d'appui du comptoir, puis elle chancela sur son tabouret en poussant un cri déchirant. Avant même que Robert ou le barman n'aient eu le temps d'intervenir, elle s'était écroulée inanimée, sur le tapis. Ses traits étaient devenus d'une pâleur mortelle; la vie semblait l'avoir abandonnée. Un affolement indescriptible suivit la stupeur générale des occupants du bar.

**

Chantal avait rouvert lentement les yeux. Elle regardait autour d'elle, comme si elle craignait encore de voir réapparaître l'animal.

Sur l'ordre du médecin de bord appelé en

hâte, elle avait été transportée dans sa cabine où la femme de chambre l'avait déshabillée aussi était-elle étonnée de se retrouver en pyjama, allongée sur le lit, respirant les bouffées de senteurs marines qui lui caressaient le visage.

Le docteur se pencha sur elle :

- Ce n'est rien, c'est fini... Un petit accident sans gravité. Mais au fait, comment s'est-il produit ? Vous avez eu peur ? Peur du chat de Mrs. Smith ?

Le visage de Chantai se crispa de nouveau :

- J'ai ces bêtes en horreur.

- Superstitieuse ? demanda le médecin en souriant.

- Admettons ! répondit la jeune femme.

- J'ai dû, chère Madame, vous faire déshabiller pour vous mettre plus à l'aise et vous examiner pendant votre évanouissement. J'ai remarqué que vous aviez, à la naissance de la cuisse gauche et au bas de la colonne vertébrale, quelques petites taches ovales et roses, tranchant

nettement sur la blancheur de votre peau. Un peu d'urticaire ?

- J'y suis sujette. Hier soir, j'ai eu tort de me laisser tenter par la langouste.

- De toute façon, ce ne doit pas être bien grave, déclara le médecin en se levant. Madame, il faut vous reposer. Mangez peu à midi et ce soir vous serez parfaitement rétablie pour dîner. Je demanderai personnellement à Mrs. Smith qu'elle veuille bien laisser son chat siamois enfermé dans sa cabine. A bientôt, chère Madame. Si vous ressentez le moindre malaise, n'hésitez pas à sonner le steward qui me préviendra. Pour le moment, vous n'avez besoin que de calme.

Le docteur s'était retiré en compagnie de la femme de chambre.

Chantai resta un long moment immobile, puis elle se leva comme un automate, atteignit dans la penderie une malle-armoire, y saisit un livre et trébucha jusqu'à son lit. Elle ouvrit au hasard ce petit volume familial ses yeux tombèrent sur une citation de Xavier de Maistre : «

Pourquoi cher c herais- j e à me faire illusion ? Je ne dois avoir d'autre société que moi-même, d'autre ami que Dieu : nous nous reverrons en lui. Adieu, généreux étranger s ! »

Dieu, un ami ? Si Dieu était ami des hommes, aurait-il envoyé sur eux des maux aussi abominables ? Elle poursuivit sa lecture :

"j 'é v ite d'être vu par ces mêmes hommes que mon cœur brûle de rencontrer.

"Je sais pourtant que celui qui chérit sa cellule y trouvera M pai x. »

Sa cabine désormais devait être une cellule puisqu'elle- même avait la lèpre.

Le livre lui était tombé des mains. Sur la couverture on **DOCTEUR RAMELOT LA PSYCHOLOGIE DES LÉPREUX**

A chaque fois qu'elle parcourait ce petit volume, elle m'envoyait un fragment de son existence. C'était l'un des motifs peux lesquels elle rouvrait sans cesse l'ouvrage du docteur Ramelot, qu'elle absorbait lentement comme une drogue qui lui faisait du mal mais dont elle ne pouvait se passer. Une vision s'imposa à son esprit : elle avait alors

seize ans... Un couloir de métro... Un matelot rencontré au hasard... Leur banale aventure et ce souvenir que le gars breton lui avait laissé: Iru, un chat siamois rapporté de Saïgon. Elle n'avait jamais su ce qu'était devenu le marin mais avait conservé l'animal

Le seul fait de prononcer mentalement le nom d'Iru amena sur son visage une expression d'indicible amertume. Pour chasser la vision qui la hantait, elle alluma une cigarette et reprit sa rêverie, le regard noyé dans des volutes de fumée. elle revit sa triste enfance.

A douze ans, elle avait été placée, par l'Assistance publique, comme boniche dans une ferme des environs de Paris, où fermière la faisait coucher dans une étable et la battait, la petite fille s'était enfuie, mais un inspecteur l'avait retrouvée dans un café de la banlieue, où elle avait été recueillie parla patronne, une brave femme qui voulait bien s'occuper d'elle; l'inspecteur consentit à laisser la petite fille dans cette nouvelle demeure. Après avoir été fille de ferme, Chantai serait bonne de café. Que de choses laides !

Quand elle eut quinze ans, elle commençait à être diablement jolie; le patron, un ivrogne, tournait autour d'elle. Une fois encore, elle dut s'enfuir; l'Assistance publique la plaça comme bonne à tout faire chez une dame âgée. Là, elle était bien tranquille. Tous les mois elle recevait la visite d'un inspecteur ou d'une inspectrice ; cette corvée durait cinq minutes pendant lesquelles Chantai répondait que tout allait bien et qu'elle était très heureuse.

L'inspecteur repartait, rassuré, et fier des excellents résultats obtenus sur une enfant qui avait semblé, au départ, si indocile.

Chantai pouvait faire ce qu'elle voulait chez la vieille dame et sortir avec le matelot.

Celui-ci, vite oublié, fut remplacé par un mécanicien de garage, qui devint lui-même vite assommant le jour où il eut l'idée saugrenue de prendre l'aventure au sérieux et de parler mariage.

Que de chemin parcouru depuis ! La jeune femme essayait bien de se souvenir de toutes ses aventures enfuies ; elle n'y arrivait pas : il y en avait eu trop. Mais elle se rappellerait toute sa vie le jour où l'Assistance publique lui avait déclaré qu'elle était libre, ayant atteint sa majorité. On lui avait remis une somme assez importante représentant l'argent qu'elle avait gagné dans ses places successives depuis l'âge de douze ans. Chantai avait emporté son argent, sans

prendre même le temps de dire au revoir à qui que ce fût.

Enfin, elle pouvait vivre pleinement sa vie. Tout l'argent, gagné et économisé en neuf années, fut dépensé dans les quarante-huit heures : en robes, en bas de soie, en chapeaux, en coiffeur, en manucure, en cigarettes. Chantai s'armait pour défendre ses charmes. Le soir même, elle débutait comme entraîneuse dans un dancing de la place Blanche, à la recherche de la Grande Aventure : celle qui la sortirait enfin de sa misère et serait la juste reconnaissance de sa beauté. En dix mois, elle avait « fait » tous les bars, tous les dancings et toutes les boîtes de la capitale : des Champs-Élysées à la République et de Montmartre à Montparnasse.

C'est là que la direction de « Marcelle et Arnaud » était venue la dénicher pour augmenter d'une unité de choix la célèbre cohorte de ses grands mannequins.

" Marcelle et Arnaud » n'existaient que dans l'esprit des clientes : c'était le nom d'une firme. En réalité, le double prénom de la maison de couture se résumait en l'unique

Mme Royer qui ne s'appelait pas Marcelle -- personne d'ailleurs n'avait jamais su son prénom : tout le monde l'appelait « Madame »

-- et dont le mari, mort depuis longtemps, n'avait jamais répondu au nom d'Arnaud. Mme la Directrice n'était plus toute jeune. Ses cheveux blancs, coupés courts et rejetés en arrière d'un seul coup de peigne, lui conféraient, avec les costumes tailleurs pour lesquelles elle semblait marquer une prédilection, une allure infiniment plus masculine féminine.

la dernière présentation de la nouvelle Création d'Automne avait été éblouissante. La voix de la première annonçait successivement, à chaque apparition d'un mannequin : *Discretion... Mystère...*

Rêverie... *Discretion* était incarnée par une grande fille brune, à la peau mate et aux cheveux d'ébène, qui passait et repassait dans les salons avec les yeux pudiquement baissés. *Mystère*, qui la suivait, portait de longs cheveux blonds cendrés tombant sur les épaules ; le regard était glauque, impénétrable. *Rêverie* avait tout le piment d'une rousse dont la coiffure, relevée sur la nuque, rappelait une héroïne de Paul Bourget ou de Marcel Prévost. Mais le murmure le plus flatteur de l'assistance fut réservé à *Nos talgite* qui, après avoir descendu précipitamment le grand escalier, entendit la voix rauque de Mme

Royer lui murmurer à hauteur de la dernière marche :

-- Chantal tu auras une amende. A ton prochain retard, ce sera la porte.

Nos *stalgie* sembla ne prêter qu'une médiocre attention à cette remarque et s'engouffra dans les salons brillamment —illuminés, au milieu d'une double rangée de clientes, avec, sur les lèvres, le plus exquis des sourires commerciaux.

No *stalgie*... Le nom courait de bouche en bouche, ponctué par quelques exclamations : ravissante ! idéale ! adorable ! Et ces dames manifestaient leur satisfaction pendant que la patronne savourait son triomphe en silence, toujours au pied de son escalier. Au moment où *Nostalgie* allait disparaître dans un dernier froufrou, Mme Berthon, une cliente qui n'avait cessé de la dévisager avec un face-à-main depuis son entrée, demanda d'une voix plutôt désagréable :

-- Mademoiselle!... Voulez-vous être assez aimable pour vous approcher ?

Nostalgie dut revenir sur ses pas, avec son éternel sourire figé sur les lèvres. Mme Berthon palpait le velours de la robe :

-- J'adore ce tissu. Qu'en pensez-vous, mon cher ?

Cette dernière question était adressée au monsieur assis à sa droite et qui semblait passablement ennuyé d'avoir à donner son avis sur un pareil sujet.

-- Mon Dieu, je crois que cette robe vous irait à ravir.

-- Je viendrai l'essayer demain, conclut Mme Berthon.

La première s'était avancée.

--

Madame Jeanne, continua la dame au face-à-main, réservez-moi un salon pour demain trois heures. Notez-le.

Le face-à-main s'était braqué sur le mannequin :

--

Tournez-vous un peu, Mademoiselle... parlait ! Comment vous appelez-vous ?

-- *Nostalgie*, Madame.

-- Je sais... Je vous demande votre prénom ?

-- Chantai, Madame.

M. Berthon ne disait toujours rien, souriait poliment à son épouse, regardait avidement Mlle Chantai. Son regard inquiet allait du mannequin à sa femme et semblait dire : comment Mme Berthon peut-elle croire, avec sa corpulence et ses soixante-dix kilos, que cette robe de velours, moulée sur le corps admirable d'une jeune femme, puisse lui aller ? M. Berthon ignorait que toutes les clientes d'une maison de couture, à quelques rares exceptions près, se bercent de semblables illusions.

-- Madame n'a plus besoin de moi ?

-- Non. Merci, Mademoiselle...

Chantai-Nostalgie disparut par une petite porte et gravit, quatre à quatre, l'escalier en colimaçon qui la ramenait à « la cabine », ce sanctuaire des maisons de couture, où les profanes ne pénètrent jamais et dans lequel les mannequins s'habillent et se déshabillent sans cesse. La pièce était terriblement encombrée quand Chantai y pénétra. essoufflée, en déclarant :

--

Cette grosse vieille est odieuse. J'ai vu le moment où elle allait me faire rester debout devant elle pendant une demi-heure !

--

On dirait, continua Mado-Discrétion, assise sur un coin de table avec un soutien-gorge et un cache-sexe pour tout bêttement, qu'elle trouve son plaisir à montrer qu'elle a le fric pour s'offrir la robe et à nous rappeler que nous sommes pavées pour la porter !

--

Quelle est la garce qui m'a pris ma nouvelle paire de bas de soie ? C'est dégoûtant ! Ici tout disparaît !

Ainsi venait de s'exprimer Lulu-Mystère. Elle glapit :

--
Chantai ! Je suis sûre que c'est toi qui m'as volé mes bas de soie ?

-- Pour qui me prends-tu ?

--
Pour celle que tu es : une voleuse... Qui avait pris la broche de Ninette ?

--
Ça, c'est différent, répondit Chantai, c'était pour sortir un soir avec un homme très élégant. La meilleure preuve est que je la lui ai rendue le lendemain !

--
Une

broche,

ça

ne

s'use

pas,

tandis

que

mes

bas!...Rends-les-moi : je sais qu'ils sont dans ton sac.

-- Menteuse !

--
Je vais t'apprendre à te pavaner dehors avec les affaires des autres ! Ce n'est pas parce que « Mademoiselle » le fait s la pose dans les bars et devant les clientes que l'on oublie qu'elle vient de l'Assistance publique!

Chantai avait écouté, blême, cette dernière attaque de Lulu. D'un geste elle agrippa les cheveux d'ébène de la fille à la peau mate et tira de toutes ses forces. Les deux filles roulèrent sur le tapis.

Brusquement, la porte de la cabine s'ouvrit, et la voix du « Singe » domina le tumulte de la bagarre :

-- Chantai ! Lulu ! Où vous croyez-vous ?

Cette phrase, lancée par la voix rauque de Mme Royer -- le Singe pour ces demoiselles -- arrêta net l'élan des combattantes.

-- Chantai, suis-moi au bureau : j'ai à te parler.

Chantai, les cheveux ébouriffés, suivit la directrice qui l'observa longuement en silence après avoir refermé derrière elle la porte de son bureau.

--

Regarde-toi dans cette glace ! lui dit Mme Royer en se décidant enfin à parler. Arrange un peu ta coiffure. Je t'ai donné, tout à l'heure, un avertissement pour ton retard maintenant je t'octroie tes huit jours. Tu partiras vendredi prochain. Essaie de te caser ailleurs.

En tout cas, je te pré-

viens dès maintenant que tu n'emporteras aucune robe en partant, sinon j'envoie la police à tes troussees. Je t'avais donné une occasion inespérée de réussir le jour où je t'ai retirée de ce dancing de Montparnasse pour t'offrir une place de grand mannequin. En vingt-quatre heures tu as gravi un degré de l'échelle sociale, avec la chance de pouvoir être toujours bien habillée.

-- Ce n'est pas le moment de me donner des leçons de morale! lui répondit Chantai, l'air mauvais. Ne vous faites pas meilleure que vous n'êtes... Je sais très bien, moi, pourquoi vous m'avez fait entrer dans votre sale " boîte " !

--Tais-toi !

-- Non! Si les clientes étaient là, je crierais encore plus fort ! Tout Paris connaît vos goûts...

Chantai était sortie en faisant claquer la porte. Elle rentra à pied à

l'hôtel de la rue Victor-Massé, où elle avait élu domicile depuis qu'elle était devenue mannequin. En montant lentement la rue Pigalle, elle revoyait les événements de la journée. La conclusion très nette de ses pensées fut qu'elle en avait assez, qu'elle devait en sortir coûte que coûte, une bonne fois pour toutes. Le seul moyen était bien celui que lui avait indiqué le Singe : trouver le monsieur sérieux, pourvu d'un solide compte en banque. Elle y avait pensé souvent depuis l'âge de dix-sept ans. Contrairement à ce que croyait la directrice de « Marcelle et Arnaud », elle n'avait même fait que cela : chercher l'oiseau rare.

Elle venait de pénétrer dans la chambre du petit hôtel. Iru, selon son habitude, était allongé sur le couvre-lit. Chantai le poussa dans un coin du cosy-corner et se coucha auprès de lui. Elle réfléchissait.

Cet hôtel pour petites femmes ou danseuses du bal du Moulin-Rouge n'était plus un cadre digne d'elle. Il lui fallait le luxe, le vrai, avec « son » appartement sur le Bois de Boulogne, « sa »

femme de chambre, « son » cabriolet automobile noir et blanc, « son » manteau de vison, « son » collier de perles et « son » carnet de chèques lui permettant d'éblouir les autres femmes ou ses anciennes compagnes de misère et d'aventure. Même son prénom, Chantai, ne cadrait pas avec une vie mesquine. Elle s'était toujours demandée qui, à l'Assistance publique, l'avait affublée de ce prénom distin-

gué ? Elle aurait pu, comme tant d'autres, s'appeler Marie ou Madeleine, des noms tout ce qu'il y a de plus ordinaires, ou même, comme ses camarades de cabine, Luiu, Mado, Ninette... Vraiment, pour une fois la seule dans sa vie jusqu'à présent, elle avait eu de la chance dans ce choix d'un prénom. Elle se voyait déjà avec une particule, un nom dans le genre de Chantai de Boislieu ou même Chantai d'Harfleur; elle cherchait, au plafond, le nom qui lui conviendrait le mieux, qui sonnerait le plus juste...

L'essayage laborieux de Mme Berthon venait de commencer dans un salon privé de « Marcelle et Arnaud ». Tout l'état-major de la maison était là.

-- Le miracle s'est produit! confia la grosse dame à la première.

M. Berthon a été tellement enthousiasmé des robes que j'ai choisies hier, qu'il a voulu absolument m'accompagner pour juger de leur effet sur moi. Je voudrais revoir *Nostalgie* et *Feuilles mortes* sur le mannequin qui les portait hier.

-- Dites à Mme Chantal de passer *Nostalgie*, ordonna la Première.

Cinq minutes plus tard, le secret de " Marcelle et Arnaud » étant de ne jamais faire attendre les clientes, Chantal-Nostalgie pénétrait dans le salon d'essayage, non sans avoir demandé, au bas de l'escalier, à une vendeuse :

-- Elle est seule, la cliente ?

-- Non, M. Berthon l'accompagne.

-- Qu'est-ce qu'il fait au juste ?

-- Agent de change. Il possède l'une des plus grosses fortunes de Paris.

Voilà l'homme dont j'ai besoin! pensa Chantai en soignant son entrée dans le salon. Mme Berthon était déjà boudinée dans une robe de la nouvelle collection. Chantai jugea du premier coup d'oeil qu'elle était ridicule ; en revanche, son mari, qu'elle se mit à détailler soigneusement, lui parut très présentable. Evidemment il n'était plus tout jeune, mais sa calvitie et ses lorgnons lui donnaient un air respectable de vieil Américain ; Chantai s'en accommoderait, puisqu'elle était fermement décidée à se contenter du premier venu à condition qu'il eût beaucoup d'argent et une réputation soli-

dement assise. Derrière les lorgnons, les yeux de l'agent de change brillaient d'un feu étrange : il éprouvait la sensation merveilleuse de faire, aux approches de la soixantaine, la conquête la plus émouvante de sa vie...

Aussi Chantai ne fut-elle que médiocrement étonnée, au moment où elle franchissait la porte du personnel, vers sept heures ce même soir, de voir le concierge lui remettre une carte de visite sous enveloppe. C'était une invitation à déjeuner de Jacques Berthon lui-même pour le lendemain à une heure. L'agent de change paraissait ainsi disposé à mener rondement les choses.

-- Quivous a remis cette carte ?

-- Un chauffeur, Mademoiselle... Il conduisait une voiture magnifique.

Chantai s'endormit dans sa chambre de la rue Victor-Massé, auprès d'Iru, avec la sensation d'avoir peut-être mieux « travaillé »

en une seule après-midi que pendant le reste de son existence.

Selon son habitude, elle arriva en retard pour la présentation du lendemain. Personne ne lui en fit la remarque, pas même Mme Royer, toujours installée au bas de son escalier monumental. Sans doute la patronne estimait-elle que toute réprimande était inutile puisque Chantai quitterait définitivement la maison le vendredi suivant ? Tout le monde, chez « Marcelle et Arnaud » était déjà au courant de ce départ ; une journée avait suffi pour répandre la nouvelle. Chantai s'en rendit compte à l'attitude de ses camarades de la cabine. Mado et Ninette affectèrent un léger mépris à son égard ; Lulu exultait. Chantai fit semblant de ne s'apercevoir de rien. Quand Mado lui demanda :

-- Où as-tu déjeuné ce matin ?

Elle répondit évasivement :

-- Chez « Carton », dans un cabinet particulier.

Toutes éclatèrent de rire. C'était cependant vrai. M. Berthon n'avait rien trouvé de mieux pour déclarer sa subite passion à Chantai ; c'était tout juste s'il n'avait pas commandé des tziganes !

L'agent de change, rajeuni, se croyait ramené à une époque où les jeunes femmes coupables cachaient sous des voilettes et dans des coupés fermés le secret de leurs aventures.

Chantal avait posé ses conditions qui avaient toutes été acceptées. Elle avait laissé entendre qu'elle serait même disposée à quitter la maison « Marcelle et Arnaud » sous huit jours - si son protecteur lui assurait immédiatement une existence confortable, douillette, exempte de tous soucis. L'agent de change avait exhibé son carnet de chèques ; Chantai lui avait expliqué clairement qu'un seul chèque, si gros fût-il, ne intéressait pas. Ce qu'il lui fallait, c'était l'appartement, l'auto, le vison, le collier de perles et un carnet de chèques à elle dont elle pourrait disposer comme bon lui semblerait.

M. Berthon avait été ébloui par de telles exigences. « Plus les hommes vous donnent de l'argent, plus ils vous respectent », avait déclaré à Chantai l'une de ses voisines de palier, à l'hôtel de la rue Victor-Massé.

La semaine se déroula avec une rapidité déconcertante pour la jeune femme qui occupa tout le temps qu'elle ne passait pas chez «

Marcelle et Arnaud » à faire des achats. M. Berthon avait tenu scrupuleusement ses promesses, si bien même que Chantal en arrivait

presque à appréhender le jour où il faudrait qu'elle tînt les siennes ! On ne se doutait de rien à la maison de couture. L'agent de change offrait le double avantage d'être marié depuis trente années avec une femme redoutable, dont il craignait autant le caractère que le face-à-main, et d'être très absorbé par sa charge. Ce qui pouvait laisser espérer à Chantai que, toutes choses étant réglées, elle le verrait au pire une ou deux fois par semaine. Vraiment, elle ne pouvait souhaiter mieux.

Le vendredi, jour du départ, arriva enfin. Une dernière fois Chantai fut tour à tour *Nostalgie* et *Feuilles mortes*. Comme elle revenait de la caisse, elle se heurta dans l'escalier en colimaçon à Mme Royer qui lui demanda :

-- Qu'est-ce que tu vas faire, maintenant ?

-- Vous le verrez dans quelques jours, lui répondit Chantai. Je vous demande simplement, à l'avenir, comme je ne fais plus partie de votre maison, de ne plus me tutoyer s'il nous arrivait de nous rencontrer.

Elle retrouva dans la cabine Lulu, Mado, Ninette qui avaient éprouvé le besoin de l'attendre pour lui faire leurs adieux avec des mines de circonstance.

--

Pourquoi faites-vous ces têtes-là ? leur dit joyusement

. On croirait vraiment que c'est vous qui partez ! Venez. Je viens de toucher un mois supplémentaire, le mois de préavis ; aussi je vous offre à toutes un cocktail au « Forum ».

-- Chantal, je t'assure...

-- Tu as besoin de ton argent...

-- Mon argent ? Vous allez voir ce que je vais en faire !

Ce ne fut pas un cocktail qu'elle offrit à ses camarades, mais quatre à chacune. En sortant du bar, elles étaient toutes ivres, sauf Chantai qui n'avait absorbé que des jus de fruits. Elle avait besoin de conserver ses idées claires, pour réfléchir une dernière fois, allongée sur le cosy-corner de la rue Victor-Massé.

Quand elle arriva à son hôtel, le portier lui dit d'un ton admiratif :

-- Oh ! Mademoiselle... On a bien livré quarante paquets pour vous dans la journée ! Ce sont des robes, des cartons à chapeaux... Il y a même une grande corbeille d'hortensias. J'ai tout monté dans votre chambre. Excusez-moi d'être indiscret, mais ne serait-ce pas votre fête demain ?

-- C'est un peu cela... répondit Chantai en riant.

Les paquets encombraient les meubles. Chantai contemplait les étiquettes : toutes portaient le sceau de grandes maisons : « Christian Dior », « Chanel », « Hermès », « Kirby Beard »... C'était bien la première fois que la jeune femme recevait une pareille avalanche de choses merveilleuses, réservées jusqu'à ce jour à d'autres. Ces cadeaux, elle se les était offerts elle-même grâce au compte en banque que lui avait fait ouvrir l'agent de change. Surgissant de toutes ces merveilles, les dominant presque, apparaissait la corbeille d'hortensias. Sur le ruban était épinglé un carton portant ces simples mots : « *Pour vous aider à passer votre dernière nuit d'hôtel.* »

Ce soir, au milieu de ces trésors, Chantai se sentait très loin du petit matelot de ses débuts, de l'Assistance publique, des défilés de «

Marcelle et Arnaud », de la cabine, de tout ce qu'elle ne pouvait plus supporter ! Seul Iru, le chat siamois, avait surnagé dans ce flot de laideurs et de petits calculs qui finissent par flétrir la conscience, même une conscience de vingt-deux ans. Iru avait été le compagnon des mauvais

et des chambres sans confort; il était juste qu'il eût, lui aussi sa part du gâteau. Chantal débarrassa le cosy-corner des innombrables paquets qui le recouvraient et s'allongea, tout habillée dans son vieux tailleur remis exprès pour bien montrer au « Singe » qu'elle quittait « Marcelle et Arnaud avec le costume qu'elle avait sur le dos en y entrant. C'était la dernière fois de sa vie qu'elle portait ce tailleur ! Demain, elle serait une autre femme, transformée, dans une robe et non pas prêtée, une robe qu'elle pourrait déchirer jeter si cela lui faisait plaisir... Iru, qui s'était blotti dans de la pièce, tout dépaysé de voir son royaume -- le de lit -- envahi par des colis monstrueux, revint s'allonger auprès de sa maîtresse. tout en le caressant, Chantal lui confia : -- Demain, mon vieil Iru, nous dormirons dans « mon »

appartement, face au Bois de Boulogne...

Depuis deux mois que Chantal avait quitté « Marcelle et Arnaud » la

cabine avait retrouvé sa tranquillité. Chantal était remplacée par Christiane, une nouvelle découverte de Mme Royer, qui s'était demandé plusieurs fois ce qu'avait bien pu devenir son ex-mannequin, dont personne n'avait pu lui donner des nouvelles ? Une après-midi où la patronne était dans son bureau en train de vérifier sa comptabilité en compagnie d'un expert, la Première des salons de réception

— Madame Royer! Savez-vous qui vient d'arriver comme cliente ?

Chantal! Elle est d'une rare élégance, avec un manteau de vison foncé splendide et un collier de perles splendide. Elle a demandé à voir la collection. Que faut-il faire ?

-- La lui présenter, répondit simplement la directrice. Peut-être sera-t-elle une cliente très intéressante ? Rappelez-vous qu'une seule chose compte : les affaires.

Mme Royer descendit dans le salon où Chantal était assise à quelques mètres de Mr Berthon, qui après l'avoir dévisagée avec son face-à-main, demanda à la Première :

— N'est-ce pas votre ancien mannequin ?

— Oui.

-- Je la trouve bien élégante !

-- Il faut croire qu'elle a fait un héritage.

-- Ou rencontré un monsieur qui s'intéresse à elle ! répondit sèchement Mme Berthon. Je n'aime pas beaucoup me trouver chez vous, dans le même salon que ce genre de personnes !

-- Que voulez-vous, chère Madame, lui répliqua en souriant la Première, c'est un signe des temps ! Nous congédions une employée, elle nous revient deux mois plus tard dans le camp opposé : celui des clientes...

Elle se dirigea vers Chantal et lui dit, aimable :

-- Quelle heureuse surprise, Mademoiselle ! C'est gentil d'être venue nous rendre visite. Vous avez demandé à voir la collection ?

Elle va passer dans quelques instants pour vous et pour Mme Berthon.. Votre manteau est très beau : je vous félicite. Heureuse ?

— Oui.

-- Bravo. C'est l'essentiel.

Le défilé des mannequins commençait. Toutes, à la vue de Chantai, avaient un moment d'hésitation, mais la voix de la Première était là, impérative :

-- Allons, Mesdemoiselles, pressons-nous !

Les noms des robes sortaient selon le rite immuable : *Fantaisie...*

Accord parfait... Prélude...

-- Madame Jeanne, demanda la femme de l'agent de change, réservez-moi *Accord parfait* et *Prélude*.

-- Pour moi aussi! surenchérit la voix de Chantal.

Le face-à-main de la grosse femme se tourna, furieux, vers « cette nouvelle riche de la dernière heure ». Chantai ne s'en préoccupait même pas et fumait béatement une cigarette blonde. Elle était bien décidée à choisir systématiquement tous les modèles qui plaisaient à Mme Berthon. Puisqu'on l'avait traitée autrefois de voleuse, on verrait maintenant comment elle volait les objets de luxe aux autres, à coup d'argent.

Le mot « amant » ne lui venait jamais à l'esprit quand il s'agissait de l'agent de change; le bonhomme chauve était tout, sauf un amant.

Chantai conservait ce nom magique pour celui qui serait capable de le justifier à ses yeux.

La voix de la Première annonça *Délicatesse*. *Délicatesse*, c'était Lulu qui s'avavançait d'un air pudique mais qui s'arrêta net à la vue de Chantai.

Mademoiselle, lui dit cette dernière en calquant exactement le ton de voix qu'elle avait entendu maintes fois dans la bouche des clientes, approchez-vous... Tournez-vous. Mettez vous de trois quarts...

Les yeux de Lulu étaient embués par des larmes de rage. Chantal vit le moment où son ancienne camarade allait se jeter sur elle ou quitter brusquement le salon. Elle n'attendait que cela, l'espérait même : Mme Royer surveillait la scène, à la moindre défaillance de Lulu, la

patronne la mettrait à la porte à chacune son tour !

Chantal connaissait assez le Singe » pour savoir qu' « il »

n'hésiterait pas une seconde, entre renvoyer un mannequin ou conserver une cliente. Chantal cliente était la seule personne intéressante pour Mme Royer.

Lulu se contentait : elle avait besoin de manger. Après l'avoir fait rester debout devant elle un bon moment, Chantal lui dit :

— -- Je sais, Mademoiselle, que je vous ai fatiguée avec mon désir légitime de vous admirer de plus près... Vous m'en voyez navrée et je tiens à vous dédommager. Je remarque que vous ne portez pas de bas de soie. Evidemment, au prix où ils sont !

Permettez-moi de vous offrir ce petit cadeau : ce sont douze paires neuves que je viens d'acheter pour moi.

elle lui tendit le carton enveloppé. Lulu hésita; Mme Royer la regardait toujours... Finalement, elle prit le paquet en murmurant entre ses dents :

— --

Merci. Madame! et s'enfuit vers l'escalier en colimaçon, dans lequel elle éclata en sanglots.

-- Voulez-vous faire avancer ma voiture ? dit Chantal en se levant.

Le chauffeur doit être rue Boissy-d'Anglas. Madame Jeanne j'achète *Accord parfait*, *Prélude* et *Délicatesse*. Aucun ■essayage ne sera nécessaire, ajouta-t-elle en jetant un regard vers Mme Berthon, je crois avoir suffisamment la taille

« mannequin ». Vous n'aurez qu'à joindre la facture à l'envoi. et à la patronne qui s'apprêtait à lui dire au revoir :

— -- Quand me ferez-vous le plaisir de venir prendre une tasse de thé chez moi ?

— --

Volontiers, un jour où je serai libre.

— --

Dimanche ? 16, boulevard Suchet... Voulez-vous

que ma voiture vienne vous chercher ?

— --

Non. C'est inutile. A dimanche, Mademoiselle.

Chantai quitta la maison « Marcelle et Arnaud », accompa-

gnée jusqu'à la porte par le sourire commercial de la Première et saluée, sur le seuil, par la casquette du portier galonné, décoré et étonné, dans la main duquel elle n'hésita pas à glisser un pourboire royal au moment où il ouvrit la portière de la Lancia.

L'immeuble où Chantal avait élu domicile était l'un des plus beaux de Paris. Peut-être Chantal n'habitait-elle pas seule ? se demanda la directrice de « Marcelle et Arnaud » au moment où une femme de chambre lui ouvrit la porte sur un long vestibule, revêtu de marbre.

La jeune femme attendait Mme Royer dans un charmant boudoir, attenant au grand salon. La physionomie générale de l'appartement indiquait très nettement qu'un décorateur était passé par là... Un décorateur qui avait dû dire :

« -- Mademoiselle, laissez-moi faire... Ici vous aurez un canapé, là une lampe en fer forgé, dans ce coin, une bibliothèque, les rideaux de la salle à manger seront verts, ceux de votre chambre à coucher bleu pâle. Tout sera prêt pour la date prévue. Vous n'aurez à vous occuper de rien : ça vous coûtera tant. »

Chantal s'était laissé faire. Son appartement était somptueux.

Evidemment, ses manières détonnaient parfois au milieu de cette accumulation de luxe. Par exemple, lorsque son ancienne directrice manifesta le désir de faire le tour du propriétaire et que les deux femmes furent dans la salle à manger, Chantal déclara en montrant la table :

— -- Le décorateur m'a conseillé de la choisir en verre;c'est ce qui « jette le plus de jus ».

Mme Royer s'était contentée de sourire.

Le thé était bien servi. La jeune maîtresse de maison ne manquait pas

une occasion de sonner la femme de chambre A la fin, son invitée n'y tint plus :

— -- Ecoutez, Chantal, voilà dix fois que vous dérangez cette fille pour rien ! Si c'est pour me montrer que vous avez des domestiques, c'est inutile. Je le sais. Ou bien dites-moi tout de suite combien vous en avez et nous n'en parlerons plus.

— -- J'ai un chauffeur, une cuisinière et une femme de chambre, ne put s'empêcher de préciser Chantai, avec une fierté enfantine.

Mme Royer n'insista pas, comprenant qu'il faudrait encore *se* longs mois, peut-être même des années, pour faire de Chantai une femme du monde accomplie.

— -- Quel magnifique chat siamois ! remarqua-t-elle.

— -- Monsieur Ira... Mon plus vieil ami et mon confident.

— -- Ne craignez-vous pas qu'il déchire, avec ses griffes, ce pouf recouvert de soie ?

— -- Qu'est-ce que cela fait ! répondit Chantai. S'il est déchiré, on le remplacera.

— -- Je vais être très indiscrete et un peu curieuse, comme routes les femmes. Peut-on vous demander quel miracle s'est opéré dans votre existence ?

— -- Aucun. J'ai simplement suivi vos conseils... Vous savez bien : l'ami sérieux...

— -- A en juger par l'appartement, il doit être en effet très sérieux ! Il habite ici ?

— -- Vous ne voudriez pas ! Je le vois le moins possible.

— -- Vous tenez là le vrai secret du bonheur.

— -- D'ailleurs vous le connaissez. C'est le mari de l'une de vos clientes, Mme Berthon.

— Non ?

Mme Royer était stupéfaite. Comment se pouvait-il qu'elle ne se fût

aperçue de rien ? Elle s'en voulait.

— -- Si je vous confie son nom aujourd'hui, poursuit Chantai, c'est que ça n'a plus grande importance. Jacques m'a donné assez de garanties pour que je puisse entrevoir la vie avec un certain optimisme... Et je vous sais beaucoup trop commerçante pour que vous vous avisiez d'en parler à sa femme. Le résultat pratique serait pour la maison « Marcelle et Arnaud » de perdre ses deux meilleures clientes.

— --Et c'est le grand amour ?

— --De sa part, oui... De la mienne, ne m'en demandez pas trop !

L'amour est bon pour une mansarde, quand on n'a pas les moyens de s'offrir d'autres distractions.

— -- Vous vous montrez tout de même gentille avec lui ?

— -- Pas trop ! Les hommes n'apprécient pas les femmes gentilles.

Restée seule, Chantai s'allongea, selon son habitude, sur un divan en grillant une cigarette et en regardant au plafond. Le dimanche, pour elle, était un jour merveilleux :

elle n'avait aucune chance de voir son commanditaire arriver à l'improviste. Comme tous les maris bien élevés, M. Berthon consacrait cette journée à son épouse. Il fallait reconnaître qu'il n'était pas trop gênant et assez discret pour s'annoncer toujours par un coup de téléphone. Ses jours de prédilection étaient le lundi et le jeudi. Le lundi, sans doute pour se reposer d'avoir subi pendant toute la journée du dimanche la présence de Mme Berthon ; le jeudi peut-être en souvenir de l'époque, déjà lointaine, où il faisait, ce jour-là, l'école buissonnière.

Mais tout homme est mortel; que se passerait-il si Jacques Berthon disparaissait ? Chantai avait trop souffert du manque d'argent jusqu'à ce jour pour ne pas assurer son avenir. Dire crûment ces choses au bonhomme était délicat et dangereux : il commençait déjà à avoir quelques doutes sur la nature des sentiments que sa tendre amie nourrissait à son égard. Il valait mieux l'obliger à agir de lui-même pour obtenir un résultat, Chantai ne voyait qu'un moyen de lier sa destinée à celle de l'agent de change, même si celui-ci venait à mourir. Il ne s'agissait pas de mariage : ce serait trop long, il faudrait d'abord un divorce. Chantai appréciait la vie à trois : Mme Berthon lui offrait

sans s'en douter, l'incalculable service de la débarrasser de son protecteur pendant la plus grande partie de la semaine.

Non, le moyen trouvé par Chantai était beaucoup plus efficace : elle ne serait d'ailleurs pas la première femme à l'utiliser. Sa conscience, atrophiée depuis longtemps, ne

s'était même pas révoltée contre l'idée de l'employer.

*

* ★

La rêverie de la belle passagère de *l'Empress of Australia* fut interrompue par deux coups discrets frappés à la porte de la cabine et suivis de l'apparition de Williams.

— -- Que Madame m'excuse... Je suis chargé de lui transmettre un message de M. Robert Nicot, qui s'inquiète de sa santé ?

— -- Vous pouvez dire à ce monsieur que je suis complètement rétablie.

— --

Dans ce cas, poursuivit la voix cérémonieuse du

steward, M Nicot demande si Madame lui fera le plaisir de vouloir dîner à la même table que lui ce soir ?

— --

Dites à M. Nicot que nous associerons nos

solitudes à la salle à manger! Nous nous retrouverons à huit heures dans le grand salon.

L'entrée du couple fit sensation parmi les dîneurs. Chantai portait une longue robe en crêpe marocain noir, dont l'encolure très montante cachait complètement sa poitrine en atteignant la base du cou mais laissait son admirable dos nu jusqu'à la naissance des reins. Les trois émeraudes accompagnant la robe verte de la veille avaient été remplacées par trois diamants : un solitaire à l'annulaire de la main gauche et deux pendentifs, taillés en poire, prolongeant le lobe des

—
oreilles

Chantal et l'ingénieur se dirigèrent vers la table, où deux

—
couverts les attendaient, sans paraître se préoccuper le moins du monde des nouveaux commentaires fusant sur leur passage

— --
Cette femme me fait l'effet d'une aventurière, confia lady Winhardt au major Bartlett, son voisin de table.

— --
Sans doute, reconnut le major. Mais une aventurière de grande classe...

— Qui est le monsieur ?

— --
Je l'ignore...

— --
Pourquoi ne serait-il pas tout simplement l'amoureux ?

il
est beau.

1

— --
Chère lady Winhardt, s'exclama le major Bartlett, toujours romanesque ! Au fond, vous avez raison : l'aventure exclut pas l'amour.

Pendant ce dialogue, échangé à la table du plus grand chasseur de

tigres du Royaume-Uni, la voix nasillarde de Mrs. Smith ne restait pas silencieuse et confiait à la cohorte de parasites qui l'accompagnaient dans ses déplacements pour lui constituer une cour obséquieuse :

— --

Figurez-vous que cette femme s'est évanouie

brusquement au bar américain, ce matin, lorsqu'elle a aperçu mon adorable petit Siaô ! Le médecin est même venu me prier

—

à

l'avenir de laisser la pauvre bête enfermée dans ma cabine pour éviter que cette Française ne le rencontre de nouveau.

Vous avouerez que c'est inconcevable ! Je ne tiendrai aucun compte de cette requête et je continuerai à promener Siaô dans tout *l'Empress of Australia* à chaque fois que ce sera nécessaire pour sa santé : oui, Siaô est sujet à la neurasthénie...

Chantai et Robert parlèrent peu pendant le dîner. Il semblait que chacun d'eux voulait savourer le plaisir secret de ce premier repas pris en commun ; de temps en temps, l'ingénieur posait quelques questions banales, auxquelles la jeune femme répondait évasivement. Un seul point tourmentait Robert : la raison profonde du malaise ressenti à la vue du chat siamois. Sans savoir exactement pourquoi, il sentait que le chat n'était pas directement en cause, mais représentait un danger mystérieux et redoutable.

Quand tous deux se retrouvèrent sur le deck, après le dîner, installés dans des rocking-chairs, l'ingénieur ne put contenir plus longtemps sa curiosité :

— -- Maintenant que ce dîner vous a complètement remise d'aplomb, permettez-moi de vous poser une question à laquelle vous ne répondrez que si vous ne la trouvez pas trop indiscrete.

Pourquoi n'aimez-vous pas les chats siamois ?

— -- Voulez-vous me faire un grand plaisir, Robert ? -- c'était la première fois qu'elle l'appelait par son prénom -- ne me parlez jamais de l'incident du bar ! Sachez que je suis très nerveuse, c'est tout.

Il n'insista pas.

—

--

Vous ne trouvez pas qu'il fait frais sur ce pont ?

dit-elle.

— -- Pas précisément ! Peut-être préférez-vous rentrer ?

Chantai s'était levée :

— -- Ne m'en veuillez pas. Je crois que je vais rejoindre ma cabine : après une nuit complète de repos, je me sentirai tout à fait vaillante. J'aurais pourtant aimé passer cette soirée avec vous.

Nous avons tellement de choses à nous dire !

— --Ou à ne pas dire, trancha l'ingénieur.

— -- Déjà jaloux ?... Je trouve pourtant que nous sommes devenus très vite de grands amis pour des gens qui ne se connaissaient pas la veille et qui ignorent tout l'un de l'autre !

—

--

Je ne sais qu'une chose : c'est que vous êtes très belle...

— -- On m'a dit que cela se chantait ?

LA ROUTE DE MAKOGAI

— -- J'ai appris par le commissaire du bord que vous alliez usqu'à Sydney.

— -- Tandis que vous me quitterez à Singapour pour vos machines électriques... Vous m'oublierez vite !

— -- Pourquoi dire des choses méchantes ?

— -- Il faut que j'aille me reposer. Je suis très lasse... Bonsoir, Robert.

— -- Bonne nuit, Chantai... A demain, peut-être ?

Il avait prononcé ces derniers mots en baisant la main longue et racée qu'elle ne sembla pas pressée de retirer, comme si la chaleur de cet hommage lui faisait du bien... Puis elle s'enfuit. Quand il revint seul dans le grand salon illuminé et bruissant de tumulte, il éprouvait la sensation très douce d'être heureux...

Elle courut presque dans le couloir qui la ramena à sa cabine, dont elle verrouilla la porte derrière elle avec une hâte fébrile.

Haletante, elle se retrouva devant la double glace de la salle de bains et là, d'un geste brusque, elle déchira le haut de sa robe pour mettre à nu sa gorge et sa poitrine. Quand ils étaient sur le pont, elle avait sorti machinalement de son sac un poudrier... Et elle s'était aperçue dans le miroir qu'une petite tache, qui n'était pas visible au début de la soirée, avait apparu à la naissance de son cou. C'était pour cela qu'elle avait brusqué la fin de la conversation avec l'ingénieur. N'aurait-ce pas été terrible s'il avait elle cette tache ?

Le haut de robe arraché lui permettait maintenant de contempler avec horreur la tache rose et ovale, ainsi que beaucoup d'autres qui avaient recouvert brusquement la naissance des seins. Jusqu'à ce jour, les taches n'avaient jamais dépassé les hanches. C'était à croire qu'elles avaient attendu exprès le moment où la jeune femme venait de rencontrer un homme qui lui plaisait vraiment, pour se multiplier dans des proportions effrayantes !

Chantai revint dans la cabine et se jeta sur le lit, dont elle mordit le drap dans sa crise de désespoir. Elle ne se souciait ni de l'heure, ni de la Méditerranée, ni de sa robe en lambeaux... Cette robe noire, au col montant, qui lui rappelait beaucoup de choses et surtout le soir où elle l'avait portée pour la première fois...

C'était dix jours plus tôt : un vendredi. Depuis quatre années qu'elle était la maîtresse de l'agent de change, celui-ci avait enfin réussi à se libérer un soir de son acariâtre épouse. Pour fêter cette fugue, Jacques Berthon et Chantai avaient décidé d'aller dîner chez « Maxim's ». Ensuite ils iraient dans une boîte de nuit. La robe de crêpe marocain noir avait été commandée chez «

Marcelle et Arnaud » pour cette soirée où la jeune femme porterait le solitaire et les boucles d'oreilles en diamants que Jacques venait de lui offrir.

Elle était encore dans la salle de bains de son appartement du boulevard Suchet lorsque l'agent de change arriva avec une valise et

lui demanda à travers la porte de communication de la chambre à coucher :

— -- Vous permettez que je m'habille ici ? Je ne pouvais décemment pas partir de chez moi en smoking pour une réunion d'anciens combattants ! Ma femme aurait eu quelques soupçons.

—

--

Vous êtes chez vous, Jacques, avait répondu

Chantai.

Berthon souriait d'avance à l'idée que quelques-uns de ses confrères, qui se trouveraient certainement chez « Maxim's »

feraient une curieuse figure de le voir, lui Berthon, l'homme sérieux par excellence, en compagnie d'une aussi jeune et jolie femme. Depuis des années, l'agent de change caressait ce rêve : se montrer, se faire voir, être jaloué parce qu'il s'affichait en compagnie de la femme idéale. Que lui importaient, après tout, les ragots du monde ? Il se savait assez riche et assez puissant pour les étouffer. Tout le monde avait besoin de lui. Lui n'avait besoin de personne.

— -- Jacques, appela la voix de Chantai, pouvez-vous venir une minute dans la salle de bains ?

Chantai était encore en peignoir.

— Qu'y a-t-il ?

— -- Regardez ma jambe...

A hauteur de la cuisse gauche, l'agent de change observa quelques petites taches ovales et roses, tranchant nettement sur la peau blanche.

— -- Qu'est-ce que c'est ?

-- Je me le demande ! Voilà plusieurs jours que je remarque des taches semblables sur mon corps ; elles apparaissent et disparaissent en changeant de place. Hier j'en avais trois sur le bras droit, un peu au-dessus du coude. Ce soir elles ont disparu.

En revanche, j'ai ces quatre-là sur la caisse.

-- Pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé dès que vous avez aperçu les premières ?

--Je ne voulais pas vous alarmer pour rien.

-- Ces taches sont-elles douloureuses ?

-- Non. De temps en temps j'ai des engourdissements, de légers accès de fièvre, qui disparaissent avec deux cachets ; aspirine.

-- Est-ce que par hasard... ?

-- Oui, j'ai pensé la même chose que vous... Mais il n'en est rien!

Berthon toucha les petites taches ovales avec une infinie délicatesse.

-- Je ne sens même pas vos doigts, lui dit Chantai. C'est curieux : on dirait que l'endroit où se trouvent les taches est insensible. De toute façon, ce ne doit pas être bien grave.

Dépêchons-nous ! Nous arriverons chez « Maxim's » quand ce *ne* sera plus amusant.

-- Préférez-vous ne pas sortir ? Voulez-vous que je téléphone à un médecin ?

-- Vous êtes fou, Jacques ! Manquer une soirée pareille ! Notre première sortie un vendredi soir ! Si les taches sont encore là demain, j'irai voir le docteur Petit.

La salle de « Maxim's » resplendissait de tout l'éclat de Paris.

L'entrée de Chantai fut l'une des plus remarquées ; l'agent de change la suivait, modeste en apparence, osant à peine jeter un coup d'oeil vers des tables où il connaissait tout le monde, mais gonflé d'orgueil en réalité. Jacques Berthon aurait volontiers suivi ainsi, pendant tout le restant de sa vie, une Chantai au milieu d'une double haie d'admirateurs...

Après « Maxim's », Chantai voulut aller dans une boîte de nuit russe puis Berthon la ramena boulevard Suchet. Avant de la quitter, il lui demanda :

--

Il y a une chose qui m'inquiète et dont je n'ai pas voulu vous parler

pendant notre soirée pour ne pas la gâcher : avez-vous toujours ces taches que vous m'avez montrées avant le dîner ?

— --Je viens de regarder : elles sont là...

Le lendemain, à deux heures de l'après-midi, Chantai pénétrait dans le cabinet de consultation du Dr Petit. C'était un excellent praticien de médecine générale en même temps qu'un ami personnel de l'agent de change qui lui avait confié le secret de sa liaison en lui présentant Chantai, pour laquelle le docteur avait manifesté dès le premier contact une vive sympathie. Le Dr Petit appréciait tout ce qui était beau : les collections de tableaux, les chevaux de concours hippique, les jolies femmes.

— -- Cher docteur et ami, promettez-moi, avant toute chose, de ne pas me garder trop longtemps. Il faut que je sois à quatre heures chez « Marcelle et Arnaud » pour assister à la présentation de la nouvelle collection.

— -- Vous serez partie dans un quart d'heure et tous les regrets seront pour moi. Je vous écoute.

Chantai lui raconta la découverte des taches et l'expérience tentée la veille au soir par l'agent de change. Le docteur examina avec la plus grande attention, au moyen d'une loupe, les quatre petits ronds roses sur la cuisse.

— -- C'est très curieux, dit-il. Ressentez-vous des troubles digestifs depuis quelque temps ?

— Oui.

— -- Et une certaine fatigue corporelle, presque un besoin impérieux de dormir ?

— - Par moments... Par exemple, j'ai beaucoup de mal à m'arracher de mon lit le matin, alors que j'ai toujours été très matinale.

— -- Les ganglions de l'aîne gauche sont assez gonflés, constata le docteur en poursuivant son examen.

— -- Vous ne supposez pas que je sois enceinte ?

— -- Pas le moins du monde ! Vous non plus d'ailleurs : vous le sauriez mieux que moi ! Je serai plutôt porté à croire que vous nous préparez une maladie de peau.

— -- C'est impossible, docteur! Il n'y a pas une femme plus soignée que moi : je passe ma vie dans mon cabinet de toilette.

— -- Raison de plus ! On ne sait pas trop ce qui entre dans la composition des savons actuels. Sous prétexte de les rendre bien

gras, les fabricants y introduisent n'importe quoi! Je qu'il vaudrait mieux vous déshabiller complètement. Après un nouvel examen minutieux, le docteur déclara :

— -- Je viens de découvrir deux autres taches juste au bas du dos Vous ne les aviez pas vues ?

— -- Je vous certifie qu'elles n'étaient là, ni hier soir, ni ce Vous devez bien vous douter que je m'examine soigneusement dans toutes les glaces de mon appartement depuis que j'ai découvert les premières !

— Celles-ci sont roses au bord et légèrement enflammées. si vous le permettez, pendant que vous vous rhabillez, je s téléphoner au professeur Chardin, qui est un grand spécialiste des maladies de peau, pour lui demander s'il peut vous recevoir tout de suite à sa clinique. Vous avez votre voiture?

— --Oui, mais...

— -- Je vous ai promis de vous libérer vite pour vous permettre d'aller admirer les merveilles inventées par cette excellente Mme Royer. Je tiendrai parole. Ne croyez-vous pas qu'il vaut mieux en avoir le coeur net ? Après, vous serez tout a fait rassurée.

Il revint au bout de quelques instants.

— -- Vous êtes prête ? Nous avons de la chance : le professeur Chardin allait sortir. Il nous attend. Vous verrez : c'est un homme remarquable. Il a fait des travaux et publié sur certaines maladies des ouvrages qui font autorité dans le monde entier. En ce qui vous concerne, vous pouvez estimer que son diagnostic sera infaillible.

Le professeur Chardin était un grand vieillard, portant barbe blanche et dont le regard était à la fois perçant et calme. Après avoir examiné le corps de Chantai pendant une bonne demi-heure, au cours de laquelle il ne prononça pas un mot mais fit, au moyen d'une seringue, un prélèvement sur la muqueuse de la cloison nasale de la jeune femme, il déclara :

—
--
Vous pouvez vous rhabiller, Madame. C'est
terminé.

infirmière va vous aider. J'espère que le petit prélèvement ne vous aura pas semblé trop pénible ? Quand vous serez prête, soyez assez aimable, de venir nous rejoindre, le Dr Petit et moi, dans mon cabinet de travail.

Le D' Petit avait assisté, muet, à l'examen de son illustre confrère. Chantai crut remarquer qu'il devenait de plus en plus nerveux au fur et à mesure que l'examen du professeur se prolongeait. Dès que le prélèvement nasal avait été fait, le professeur Chardin l'avait confié à un assistant en lui disant :

— -- Faites-le analyser immédiatement au laboratoire où la préparation est prête. Rapportez-moi le résultat.

Quand Chantai revint dans le cabinet, le professeur était derrière son bureau le D' Petit marchait de long en large La discussion, assez animée entre les deux médecins, s'arrêta.

— -- Je vous en prie, Madame, asseyez-vous. Je ne vous cacherai pas que votre cas est assez extraordinaire et, de toute façon, excessivement rare ! commença le professeur sur un ton grave. Dans ma longue carrière, j'en ai connu trois analogues.

Avant de vous préciser la nature exacte de votre mal, je dois attendre le résultat de l'examen de laboratoire que l'on est en train de pratiquer.

Ce médecin, ressemblant assez à un prophète de l'Ancien Testament et dont l'âme semblait impénétrable, impressionnait Chantai :

— -- Je vais en profiter pour vous poser une question. Vous êtes-vous blessée récemment ?

— -- Non, monsieur le Professeur.

— -- Vous ne vous souvenez pas d'avoir eu une plaie consécutive à une blessure ? Une plaie qui aurait suppuré ou ne se serait pas fermée immédiatement ?

— -- Absolument pas.

— -- Cherchez bien, Madame!

— -- Je ne vois pas... Ah!oui... il y a bien une chose, mais je crois que c'est insignifiant.

— -- Dites toujours. Les moindres détails, dans votre cas ont leur importance.

— J'ai un chat qui m'a griffée au bras droit, voici environ six mois. Ses griffes sont entrées assez profondément dans ma chair, la blessure a été longue à se cicatriser.

— -- Voulez-vous me montrer votre bras ?... Oui, il reste quelques traces légères. Quelle espèce de chat est-ce ?

LA ROUTE DE MAKOGAI

—

--

un siamois.

— -- Iru c'est son nom, m'a été rapporté de Saigon quand il était tout petit, il y a de cela onze ans... Vous voyez qu'il n'est plus tout jeune.

— -- Qui vous a rapporté ce chat ?

Chantal hésita une seconde avant de répondre :

— Un ami... qui était dans la marine.

— -- Avez vous revu récemment cette personne?

— -- Non. Je ne l'ai jamais revue... Vous commencez à m'in-
quiéter ?

l'assistant venait d'entrer et déposa sur le bureau une feuille de papier sur laquelle le professeur jeta un coup d'oeil il prit la feuille et la tendit au Dr Petit, qui eut un léger sursaut en prenant connaissance de son contenu.

— -- Alors, mon cher confrère, vous voyez bien que je n'étais pas dans

l'erreur... Croyez bien que j'aurais préféré me tromper Madame, le Dr Petit m'a mis rapidement au courant de votre situation de... famille et m'a laissé entendre que vous étiez une femme courageuse.

— -- Monsieur le Professeur, vous m'effrayez !

— -- Je tiens à vous faire remarquer qu'il n'existe pas de maladies incurables si elles sont soignées dès le début.

comme cela va être votre cas. Il y a des maladies qui sont plus longues à guérir que d'autres... Le traitement de la votre peut être long. C'est une question de patience, de temps et surtout de volonté.

— -- Dites-moi ce que j'ai, monsieur le Professeur?

Le Dr Petit s'était rapproché insensiblement du fauteuil où Chantai était assise.

— -- Madame, prononcèrent lentement les lèvres du professeur Chardin, vous avez la lèpre.

— -- Moi ? hurla Chantai. Ce n'est pas vrai ?

— -- Madame, le papier que vient de me rendre le Dr Petit prouve, irréfutablement, que nous avons prélevé des bacilles de la lèpre sur la muqueuse de votre cloison nasale...

Chantai s'était évanouie. Le Dr Petit eut un certain mal à la ranimer. Peu à peu ses paupières battirent ; la jeune femme reprit connaissance sous l'effet d'un flacon apporté par l'assistant et se mit à pleurer silencieusement.

Le professeur s'était approché d'elle et lui parlait doucement :

— Soyez raisonnable. Ne vous mettez pas inutilement dans cet état ! Je vous assure, Madame, qu'il y a plus de chance de guérir de la lèpre que d'un cancer. Pour le moment, vous n'êtes pas encore contagieuse : il faudra venir régulièrement tous les mois.

Je pourrai étudier l'évolution de la maladie et vous faire suivre le traitement convenable.

Chantai sanglotait.

— Je crois, mon cher confrère, suggéra le Dr Petit, que notre malade est actuellement dans l'impossibilité morale de vous écouter. Je vais la ramener chez elle et je vous tiendrai au courant.

Il entraîna la jeune femme qui se laissa faire comme une loque.

— Je prends le volant, lui dit le Dr Petit sur un ton enjoué Asseyez-vous à côté de moi : je suis persuadé que si je vous laissais conduire, vous nous mèneriez en droite ligne dans un arbre ou dans un bec de gaz !

Au moment où il allait embrayer, Chantai lui prit nerveusement le bras :

— C'est faux, n'est-ce pas, tout ce qu'il vient de dire ? Il a voulu me faire peur pour m'obliger à me soigner... Il est impossible que j'aie la lèpre... Je ne connais personne qui ait jamais attrapé cette maladie, alors pourquoi moi ?

— Ma chère amie, le professeur Chardin est un trop grand monsieur pour se permettre une plaisanterie d'aussi mauvais goût.

Quand vous êtes venue me voir, j'ai subitement eu un pressentiment ; c'est la raison pour laquelle je vous ai entraînée à cette consultation.

— Comment aurais-je attrapé la maladie ?

— Le professeur vous l'a laissé entendre : c'est votre chat siamois Iru, que nous avons tous caressé mille fois, avec lequel nous avons tous plus ou moins joué, qui vous l'a apportée de Saïgon.

— Les animaux ont donc la lèpre ?

— Non. Il est même curieux de constater qu'en dépit d'expériences multiples, on ne soit jamais parvenu à la leur inoculer; seulement, ils en transportent les germes d'un continent à l'autre, et spécialement les chats siamois. Iru vous a apporté la lèpre de Saïgon.

Et ce fut là le cadeau de mon premier amour ! » ne put ne put s'empêcher de penser Chantal.

Iru ne vous a transmis la maladie que le jour où il vous **a griffée**. Peut-être ce chat est-il né dans une maison ou habitait un lépreux contagieux? Peut-être même la personne

qui vous l'a apporté avait-elle une lèpre contagieuse sans s'

en. douter ?

je vais communiquer à mon tour la lèpre à tout le

— Non. Le professeur Chardin vous a affirmé que vous

:n'etiez pas contagieuse pour le moment.

— Mais... plus tard ?

-- Nous verrons... En attendant, je vous ai promis que vous assisteriez au défilé de la collection. Je vais vous y conduire

-- Ah non, docteur! Il s'agit bien de défilé de mannequins et de collections « Marcelle et Arnaud » en ce moment! Passez moi le volant... Je vais d'abord vous déposer chez vous.

— Que ferez-vous ensuite ?



— Moi aussi, je verrai... Surtout ne me touchez pas Bien que j'aie des gants, je suis sûre que je vais vous contaminer!

elle avait pris le volant et conduisait vite, en silence. Lorsqu'ils furent arrivés devant la maison du docteur, elle lui dit presque durement :

— Descendez !

ce qu'il fit. Et elle ajouta :

— Je ne crois pas un mot de toute cette histoire que vous i-ez imaginée tous les deux pour je ne sais quelle raison. votre professeur n'est qu'un vieux radoteur!Quoi qu'il arrive si par un hasard exceptionnel il y avait un peu de vrai dans ce que vous venez de me raconter, je vous demande de vous engager sur l'honneur à ne rien dire à Jacques, ni à personne de son entourage.

— Je n'ai même pas à prendre un engagement semblable, répondit le docteur. Tant que vous n'êtes pas contagieuse, je suis tenu au secret professionnel le plus absolu.

— Que direz-vous à Jacques, au sujet des taches roses, si il vous téléphone ?

— Que vous avez une crise d'urticaire, heureusement sans gravité.

— Je vous remercie.

Le docteur était sur le trottoir, immobile. Au moment où Chantai allait repartir dans son cabriolet, il lui demanda :

— Vous allez bien chez « Marcelle et Arnaud » ?

Elle ne répondit pas.

— Vous n'allez pas faire u-ie bêtise au moins ?

La voiture était déjà loin.

Quelques minutes avaient suffi pour franchir la distance séparant le domicile du docteur, boulevard Haussmann, de l'immeuble du boulevard Suchet ; Chantai avait conduit comme une folle, malgré la chaussée humide et une pluie diluvienne.

Pendant tout le parcours, il lui avait semblé que l'essuie-glace n'avait pas battu la mesure sur le pare-brise pour essuyer les gouttes de pluie, mais plutôt pour effacer un mot affreux qui dansait perpétuellement devant ses yeux : LEPRE.

Elle était sans souffle quand sa femme de chambre lui ouvrit la porte.

— Suzanne, préparez tout de suite ma valise jaune et mon nécessaire de voyage. Je ferai moi-même la valise. Dites au chauffeur qu'il peut rentrer la voiture dans le garage; je ne m'en servirai plus avant longtemps. Ensuite, restez à l'office : je ne veux pas vous voir, ni personne de la maison.

— Madame s'en va ?

— Vous le verrez bien. Vous trouverez de l'argent dans le petit secrétaire de ma chambre, pour régler les dépenses courantes.

Savez-vous où est Iru ?

— A cette heure-ci, certainement dans la chambre de Madame.

Chantai courut dans sa chambre. La bête s'étirait paresseusement sur le couvre-lit, les yeux mi-clos. La jeune femme s'arrêta à sa vue et le contempla pendant quelques instants avec horreur, comme ces serpents venimeux que l'on regarde au Zoo, à travers les parois épaisses d'une cuve en verre. Elle le prit dans ses bras et l'emporta dans la salle de bains.

La femme de chambre, qui entra un instant plus tard dans la chambre

pour apporter les valises, entendit couler les robinets de la baignoire.

Chantai sortit de la salle de bains avec des objets de toi-

lette qu' elle jeta pêle-mêle dans son nécessaire; elle fit de même avec quelques robes choisies au hasard. Un quartd'heure s' écoula au bout duquel Suzanne entendit très distinctement le bruit de la porte du palier se refermant elle eut la curiosité de regarder sur le boulevard par l'une des fenêtre du salon et vit sa patronne héler un taxi dans lequel elle monta rapidement avec ses valises, alors que le cabriolet noir blanc l'attendait toujours devant la porte. Suzanne revint mettre de l'ordre dans la chambre et pénétra doucement dans le cabinet de toilette. Iru, noyé par sa maitresse.

flottait dans l'eau de la baignoire.

*

* *

toujours allongée sur le lit de sa cabine, la jeune femme

—

s'était

endormie sous l'effet de son chagrin et de sa fatigue. le soleilpénétrait depuis longtemps par le hublot resté ouvert lorsqu'elle se réveilla, assez surprise de se retrouver encore à demi vêtue de sa robe de soirée. Elle

— la remplaça par un pyjama et regarda l'heure : dix heures du matin. Son sommeil avait duré douze heures. Après s'être installé dans son lit, elle sonna le stewart; la chaleur était accablante

— Madame a-t-elle bien dormi ? fut le bonjour rituel de william apportant le breakfast.

— J ai trop dormi.

— Madame sait-elle que nous voguons sur la mer Rouge ? le canal de Suez a été franchi pendant la nuit.

Chantal ne parut s'intéresser que médiocrement à cette nouvelle et

déclara au stewart :

— Je ne veux plus voir sur le plateau de mon petit déjeuner toutes ces invitations envoyées par des personnalités du bord. Comme je n'ai ni l'intention de m'y rendre, ni d'y répondre, je risque de passer pour une passagère mal élevée Je ne veux plus voir personne jusqu'à l'arrivée à Sydney Je resterai enfermée dans ma cabine où vous me servirez tous mes repas.

— Les ordres de Madame seront exécutés, répondit la voix polie de Williams. Toutefois, je me permettrai de transmettre à Madame une invitation orale de M. Robert Nicot pour une partie de deck-tennis avant le lunch.

— Je ne m'y rendrai pas. Vous direz à M. Nicot qu'il m'est impossible de le voir pour le moment.

— Bien, Madame.

Williams avait disparu aussi discrètement qu'il était entré.

Chantai n'avait pas faim : un grape-fruit glacé constitua tout son breakfast, après lequel elle feuilleta une fois de plus *la Psychologie des Lépreux*. Son auteur y avait reproduit, en exergue à la première page, un passage des Défenses du Diocèse de Paris au Moyen Age, qu'elle relut lentement à haute voix comme si elle voulait s'en imprégner.

« je te défends désormais d'aller sans l'habit des lépreux, afin d'estre connu des autres et de n'être deschaussé et pieds nus que dans ta maison...

« Item je te défends désormais d'entrer aux tavernes ou autres maisons, si tu veux accepter du vin ou prendre et recevoir ce que l'on te baille; mais fais que l'on la mette dedans ton baril ou autre vaisseau...

« Item je te défends d'avoir autre compagnie de femme que la tienne...

« Item je te défends en allant par les champs de répondre à celui qui t'interrogerait, que premièrement ne sois hors du chemin au-dessous du vent, craignant que n'infectes quelqu'un et aussi que désormais n'aïlles par un chemin étroit, de crainte que ne rencontres quelqu'un...

« Item je te défends, si la nécessité ne t'y contraint, de passer par un petit chemin, par les prez, de toucher des hayes et buissons, que devant tu n'aies mis tes gants....

« Item je te défends de toucher les petits enfants ny jeunes gens quels qu'ils

soient, ny aussi de leur bailler, ni aux austres aussi, chose quelconque...

« Item je te défends désormais de manger ou boire aux compagnies, sinon avec les lépreux... »

« Cependant tu ne te fâcheras pour être séquest des autres, d'autant que telle séparation n'est que corporelle et quant à l'esprit, qui est le principal, tu es toujours autant avec nous que fus oncques; et auras part et portion à toutes les prières de Notre Sainte Mère l'Eglise, comme si personnellement tu étais tous les jours assistant au service divin avec les autres. »

Chantal ne poursuivit pas plus loin sa lecture et jeta le livre du D'Ramelot à l'autre bout de la cabine. Elle aurait préféré n'avoir jamais relu ces quelques lignes qui allaient l'obséder pendant le restant de la traversée. Je te défends de... elle n'avait pas besoin que la société moderne lui défendit que ce fût! Elle savait très bien ce qui lui restait à faire... Sa décision avait été prise, irrévocable.

Instinctivement, elle saisit un objet se trouvant en permanence sur la table de nuit placée à la droite de son lit. C'était jouet, un petit lapin en peluche rose dont l'oreille gauche pendait lamentablement

: elle paraissait avoir été mordillée par les dents d'un enfant ou d'un animal. Peut-être était-ce le jouet favori d'Iru ? Ses longues mains caressèrent le jouet qu'elle porta à ses lèvres en murmurant :

— Je ne sais pas ce que je deviendrais sans toi...

Si l'ingénieur avait pu la voir à ce moment, il aurait acquis la certitude qu'elle était superstitieuse, mais n'aurait jamais pu

deviner le secret qui s'abritait derrière ce fétiche banal elle était d'ailleurs bien décidée à ce que l'ingénieur ne perçât aucun de ses secrets et surtout pas celui de son mal. Robert conserverait ses illusions et resterait sous l'impression merveilleuse des deux soirées passées ensemble. Chantai savait trop qu'il découvrirait tout si elle continuait à le voir.

Déjà, elle avait eu du mal à soutenir son regard lorsqu'il l'interrogeait au sujet de son horreur des chats. Elle avait faillit lui répondre :

— Un chat siamois m'a transmis la lèpre.

Cet aveu brutal lui aurait certainement fait perdre la compagnie de cet homme qui se serait détourné d'elle; il était pas encore assez

amoureux pour l'accepter avec son mal. Hier soir, elle avait compris, lorsqu'il avait déposé sur ses doigts ce baiser brûlant, qu'il la voulait; ce serait horrible ? il apprenait la vérité. On ne peut pas aimer une lépreuse ! Elle devait l'éviter comme elle s'était cachée de tout le monde à Paris. Et le film de la semaine d'angoisse passée dans la capitale après la révélation du professeur Chardin, se déroula de nouveau dans sa mémoire...

* *

*

Elle se revoyait abandonnant, place Saint-Germain-des-Prés, le taxi dans lequel elle s'était engouffrée en fuyant son domicile du boulevard Suchet. De Saint-Germain-des-Prés, elle s'était dirigée à pied, sa valise à la main, vers la rue Saint- André-des-Arts où elle avait pénétré dans un hôtel d'apparence modeste qui s'appelait l' « Hôtel des Etudiants ».

Chantai avait habité cet hôtel, perdu dans l'une des plus vieilles rues de la capitale, avant d'échouer rue Victor-Massé : elle était alors entraîneuse dans le dancing de Montparnasse où Mme Royer l'avait rencontrée.

Le gérant de « l'Hôtel des Etudiants » n'avait pas changé c'était un petit homme grisonnant, légèrement voûté, connu dans tout le quartier sous son sobriquet de « Patte-à-ressort », dû à son pied-bot.

Patte-à-ressort accueillit Chantai avec un large sourire et lui dit, en lui tendant la fiche de police à remplir :

— Mademoiselle n'a qu'à signer : je me souviens très bien de son nom. Veut-elle la chambre qu'elle occupait au sixième ?

— Oui, répondit-elle.

L' « Hôtel des Etudiants » n'avait pas d'ascenseur, il n'en aurait jamais. Patte-à-ressort en profita pour essayer d'entamer la conversation sur chaque palier :

— Mademoiselle est toujours artiste ? Peut-être Mademoiselle a-t-elle voyagé ? C'est toujours un grand plaisir pour nous de revoir nos anciens clients... Au même étage que Mademoiselle, au n° 8 exactement, nous avons une danseuse

Chantai ne disait rien. Quand la porte de la petite chambre mansardée se fut refermée sur les bavardages de Patte-à- ressort, elle se laissa

tomber sur le lit et pleura. Tous ses actes depuis le moment où le Dr Petit l'avait aidée à descendre l'escalier de la clinique du professeur Chardin jusqu'à cette minute n'avaient été qu'une succession de réflexes. Au moment où elle se retrouvait seule, dans son ancienne chambre d'hôtel dont elle avait tant de mal à acquitter le prix quelques années plus tôt, le ressort de la machine se brisait

Tout ce qu'elle avait fait ou entrepris depuis le jour où elle était entrée chez « Marcelle et Arnaud » se réduisait à néant !

elle revenait à son point de départ : l' « Hôtel des étudiants L'idée de suicide était en elle. Si vraiment elle était atteinte par le mal inexorable, il ne lui restait plus qu'une ressource se supprimer.

Elle rendrait service à elle-même et à la société. La crainte d'un au-delà ne la tourmentait pas. Depuis la grande pitié de son enfance, elle ne désirait qu'une chose vivre dans le luxe. Pour elle, le seul intérêt de l'existence était d'acquérir le bien-être. Au moment précis où elle avait la satisfaction d'atteindre son idéal en pleine jeunesse, tout s'effondrait...

Les médecins lui avaient répété plusieurs fois qu'elle n'était pas encore contagieuse; cela voulait dire qu'elle le serait un jour.

Chantai, comme des millions de gens, avait toujours entendu dire que la lèpre était incurable. Le seul mot lèpre, prononcé mentalement, la faisait frémir d'horreur Elle se souvenait d'avoir vu, chez la vieille dame où l'assistance publique l'avait placée, une gravure représentant un roi de France visitant les lépreux : ceux-ci étaient dessinés avec des nez rongés par la maladie, des oreilles gonflées, des membres atrophiés ; tous ces déchets humains cachaient, comme ils le pouvaient, leur laideur impitoyable sous de longues robes de bure. Parce qu'elle était souverainement belle et n'aimait que le beau, il n'était pas possible qu'elle contracté cette maladie monstrueuse qui, un jour peut-être très prochain, la ferait ressembler aux personnages de la gravure. Oui, Iru l'avait griffée, mais ce n'était pas la première fois depuis neuf années!

Elle en arrivait presque à regretter le geste abominable qui lui avait fait tuer son vieux ; : compagnon de misère et de splendeur.

La nuit était complètement tombée quand elle quitta sa

-chambre et sortit de l'hôtel, après avoir accroché sa clef au tableau du bureau. Elle avait accompli machinalement le geste oublié depuis son changement d'existence.

Elle alla droit devant elle, sans but déterminé. Pendant plus d'une heure, elle erra dans ce Quartier Latin, qui semble toujours prêt à accueillir les désespérés, laissant volontairement sur sa droite la rue Saint-André-des-Arts où, décidément, elle se sentait incapable de passer la nuit seule dans une chambre d'hôtel.

Elle préférait s'étourdir, ne plus

penser à rien, ni aux médecins ni à son cauchemar. Elle traversa ensuite la place de la Concorde et, par la rue Royale se dirigea vers ce Montmartre où elle pourrait se griser de Champagne et de bruit.

Demain, après une nuit blanche, elle serait guérie : elle en était sûre. Les affreuses taches auraient disparu; elle rentrerait dans son appartement auprès de tout ce qui lui était cher, irait de nouveau avec Jacques un vendredi soir chez « Maxim's », continuerait à acheter chez « Marcelle et Arnaud » toutes les robes qui plaisaient à Mme Berthon. Sa vie reprendrait son cours normal de joie et de luxe. Qui pourrait se douter qu'elle avait eu la lèpre pendant vingt-quatre heures ?

Ce fut dans cet état d'âme étrange, le front brûlant, l'esprit surexcité, qu'elle pénétra dans un bar de la rue Pigalle d'où s'échappaient les notes rythmées d'un piano qui jouait un air de jazz. Le bar était désert; le pianiste, grand garçon blond à cheveux frisés dans le cou et dont les traits tirés prouvaient qu'il ne devait pas manger tous les jours à sa faim, improvisait. Seule occupante d'un tabouret, Chantal commanda un whisky. Au moment où elle allait quitter ce: établissement sinistre, la porte s'ouvrit et livra passage à un homme brun, encore jeune, qui commanda d'une voix claire :

— Un grog américain bouillant !

— L'hiver arrive, n'est-ce pas, Monsieur ? lui dit le barman tout en préparant la boisson brûlante.

— Je m'en moque! A quelle heure ouvrent les boîtes de nuit ?

— D'ici une petite heure.

— Qu'est-ce qu'il y a de bien par ici ?

— « Sans souci »...un nouveau cabaret qui possède un excellent orchestre. Vous y trouverez de belles filles.

L'homme ne répondit pas et se contenta de regarder la large glace qui formait le fond de décor du bar. L'admirable figure de Chantai s'y

réflétait, avec les yeux bleus qui le fixaient. L'inconnu d'un soir dut estimer qu'il n'avait plus besoin de chercher la belle fille : elle était assise à côté de lui.

— Puis-je vous offrir quelque chose ? lui demanda-t-il

— Oui, répondit-elle sans hésitation. Je prendrai bien un whisky : ça ne fera guère que Je deuxième.

LA ROUTE DE MAKOGAI

— pour vous réchauffer ou pour noyer un chagrin?

— les deux.

— Nous sommes à peu près dans une situation identique. Vous avez eu la même pensée que moi : une petite tournée à Montmartre pour chasser le cafard... J'ai une idée qui va vous paraître exécration : si nous associions nos solitudes mutuelles la soirée nous semblerait peut-être moins lugubre ?

Nous pourrions commencer par ce « Sans Souci »... Tout à fait le titre qui nous convient!

— j' accepte.

— Aimez-vous la danse ?

— j'en raffole, surtout quand j'ai besoin d'oublier...

— Nous danserons, nous boirons; nous souperons, on nous prendra pour des amoureux et vous verrez que l'aube arrivera vite L'homme avait dit tout cela sur un ton assez sympathique.

—

Tuer le temps avec celui-là ou un autre! » pensa Chantal.

le cadre de « Sans Souci » était intime, les lumières discrètes l'atmosphère ouatée. Chantal et son compagnon ne s'arrêtaient de danser que pour boire. Chantal se rendait bien.

compte que cette gaieté forcée était factice et, au fond, affreusement triste! Mais elle était décidée à ne pas trop y penser.

A chaque danse, l'étreinte de son cavalier se resserrait leurs corps se

rapprochaient de plus en plus l'homme était bien bâti. Après un moment d'hésitation, elle demanda :

— Quelle est votre profession ?

— Médecin.

Chantal s'arrêta de danser.

— Vraiment ? Allons nous asseoir. Vous m'intéressez.

En rejoignant leur table, elle ne put s'empêcher de penser: aujourd'hui les médecins me poursuivent!

— Vous n'allez tout de même pas me demander de vous donner une consultation à cette heure et dans ce cadre ?

— Non, simplement quelques renseignements... De quoi

— vous occupez-vous spécialement?

— Oh ! D'une médecine tout ce qu'il y a de plus générale. Je suis interne à Beaujon.

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Je pourrais vous en demander autant... Puisque vous paraissez disposée à rester entourée de mystère, je ne chercherai pas à soulever le voile et, malgré cela, je vous confierai tout... Ce que je vais vous dire va, sans doute, vous paraître un peu puéril.

Tant pis! Moi aussi, j'ai besoin d'oublier ce soir toutes les horreurs que j'ai vues dans la journée. Vous ne pouvez pas savoir ce que c'est quand on reste, en dépit d'un métier où l'on devrait être dur et cuirassé contre la laideur, épris de beauté... La beauté, on la trouve partout sauf dans un hôpital! Quand j'ai vu vraiment trop de laideurs, comme aujourd'hui, il faut absolument que je m'étourdisse !

Je vais dans une, deux, trois boîtes, assoiffé de musique et de gaieté... Généralement j'y rencontre une fille que je choisis toujours belle, dont je fais ma compagne de la nuit. Dans ses bras, au contact de son corps sans plaies, j'oublie que le lendemain matin je retrouverai des monstres

— Je vous comprends tellement bien ! Il ne vous arrive jamais, pourtant, de vouloir prolonger une aventure ?

— Je n'éprouve pas le besoin de prendre deux fois la même femme.

—
J'aime votre franchise. Et ce soir qu'allez-vous faire "

— Comme d'habitude : en sortant d'ici ou d'une autre boîte, vous serez ma maîtresse...

— Et si je ne veux pas ?

L'interne haussa les épaules :

— N'allez donc pas contre vous-même : vous en avez encore plus besoin que moi.

Elle ne répondit pas et lui pressa la main. Ils restèrent ainsi, silencieux, pendant une minute qui aurait pu durer un siècle.

— Vous me trouvez donc assez belle pour contrebalancer tous les maux que vous avez vus aujourd'hui ?

— Vous êtes probablement la plus belle de toutes celles que j'ai rencontrées, murmura l'homme.

— Alors, partons.

Ils s'arrêtèrent devant une entrée dont le faible éclairage permettait de lire sur une plaque : « *Chambres meublée* » tout confort, à l'heure et à la journée. » En montant l'escalier ressemblant à tant d'autres, Chantai fut prise d'une angoisse folle : si l'homme, qui était médecin, découvrait les taches sur son corps ?

Quand la porte fut refermée après que le garçon d'étage eut reçu son pourboire, Chantal se déshabilla sans dire un mot. L'interne, pourtant habitué à voir des corps nus, resta quelques instants en contemplation devant cette statue de chair. Les petites taches roses et ovales étaient toujours là, à la naissance de la cuisse. Chantal se tourna intentionnellement pour que le regard du jeune médecin fût attiré par elles.

— Qu'est-ce que vous avez là ? lui demanda-t-il en caressant la jambe.

— Je ne sais pas. Je ne pense pas que ce soit bien grave, quel est votre diagnostic, docteur ?

— Tout au plus une crise d'urticaire. Voilà ce que c'est que de manger trop de homards à l'américaine.

— C'est vous qui le dites! Mais si c'était une maladie beaucoup plus grave : la lèpre, par exemple ?

— Tu es complètement folle, mon amour! répondit l'interne en la tutoyant pour la première fois.

Après l'avoir portée, avec une infinie douceur, sur le lit, il s'agenouilla devant le corps nu.

— Je t'adore, femme nue! dit-il. Et je baise ces taches, même si elles étaient celles d'une lépreuse.

Chantal éprouva un frisson étrange, fait d'un mélange de sadisme et de volupté, à sentir les lèvres du médecin effleurer son corps à l'endroit où le mal se révélait.

Quand l'homme se releva, ses yeux étaient fous de désir...

Ce fut la faible lumière du jour, filtrée par les volets fermés qui la réveilla.

Au moment où ils allaient quitter la chambre, l'homme la prit dans ses bras :

— Laisse-moi t'embrasser une dernière fois. Ici, ce sera plus convenable : à partir de l'instant où nous serons dans la rue, nous redeviendrons deux étrangers.

— C'est le pacte que nous avons fait hier soir.

— Nous le respecterons. Pour une fois, je crois que je vais avoir des regrets... Dis-moi : je ne voudrais pas avoir l'air indiscret, seulement mon métier m'a appris à connaître les difficultés de l'existence. Permets-moi de te laisser un petit cadeau.

—

Tu es fou ! Je ne suis pas une professionnelle ! Quand j'ai envie de me donner, je choisis mon partenaire. Va-t'en nous sommes quittes.

— Dans ce cas, je ne t'embrasse plus et je te baise la main.

Excuse-moi si je me sauve si vite : les malades ont besoin de mes modestes services.

— Dis-moi tout de même ton prénom ? demanda-t-elle quand il avait

déjà la main sur la poignée de la porte.

— Non, il est trop laid !

— Alors, je te baptise « Mon point d'interrogation ». Monsieur le point d'interrogation, répondez à ma dernière question et vous serez libre de courir vers la brune... Je va: te paraître entêtée.

Existe-t-il à Paris d'autres spécialiste de la lèpre que le professeur Chardin ?

— Tu le connais ? Tu n'es pas une journaliste au moins. chargée de faire une enquête sur cette maladie rare ?

— Tu as découvert mon secret.

— Fichtre! On ne doit pas s'ennuyer dans les salles rédaction!

Je vais te donner un renseignement précieux pour ton reportage : il n'y a personne de plus compétent que Chardin sur la lèpre, mais tu aurais intérêt à te rendre à l'hôpital Saint-Louis. C'est le seul de Paris à posséder pavillon spécial pour les lépreux. Va le visiter : tu pourras voir ces messieurs et dames en liberté. Je te préviens d'avance que ce n'est pas très ragoûtant pour une fille belle et élégante comme toi. Ça te permettra tout de même d'avoir une petite opinion sur la question. Sur ce, je file !

L'interne avait déjà refermé la porte. Chantal s'assit sur le lit défait, releva rapidement sa jupe, détacha sa jarretelle gauche, baissa son bas, regarda sa cuisse et poussa un cri de joie qui dut se répercuter dans toutes les chambres les petites taches roses et ovales avaient disparu. Il en était de même pour les taches du dos.

Après un examen attentif Chantal dut constater que son corps ne portait plus aucune marque. La nuit d'amour l'avait débarrassée à jamais du mal hideux! Et son compagnon lui avait donné une adresse précieuse : elle irait quand même à l'hôpital Saint-Louis pour se faire examiner. Mais elle était sûre à présent que ce vieil âne de professeur s'était trompé! Elle en aurait la preuve une heure plus tard. Ce n'est pas parce que l'on est compétent que l'on est infallible!

c'était la première fois de sa vie que Chantal franchissait le portail d'entrée d'un grand hôpital. Elle ignorait absolument qu'elle pénétrait dans l'un des monuments les plus célèbres du vieux Paris les bâtiments antiques et noirâtres donnaient une impression de musée, mais

nullement l'envie de s'y faire soigner.

Quand elle avait demandé, avec une désinvolture voulue, au concierge : « Le pavillon des lepreux » et lorsque celui-ci avait répondu • « Après la troisième cour intérieure, à gauche ! » tout son être avait frissonné. Était-ce possible que ces malheureux fussent gardés et soignés dans un lieu pareil ?

Sa surprise fut grande de constater que ce pavillon en briques

rouges était de beaucoup le plus moderne de l'hôpital. Au-dessus de la porte d'entrée, une inscription gravée annonçait aux visiteurs qu'ils se trouvaient devant une fondation de l'Ordre de Malte. Dès qu'elle eut franchi le seuil, Chantal s'arrêta, pétrifiée de saisissement. Le vestibule était encombré par une longue file de malades venus à la consultation matinale, qui avait lieu dans un cabinet dont les parois en verre dépoli empêchaient de voir à l'intérieur.

Elle n'osait pas s'approcher de la file des malades, ni même leur demander le moindre renseignement. L'un d'eux, le deuxième de la file, lui apparut plus atteint que les autres : la peau de son visage s'était épaissie, était devenue surabondante, les parties soulevées restaient séparées par des sillons étroits et profonds. On aurait dit que la tête avait été ficelée irrégulièrement et que les ficelles avaient creusé des plis. C'était un homme à visage de lion. Une femme, la dernière de la file, était également effrayante : à l'inverse de l'homme, la peau et les muscles de sa face étaient atrophiés. Le visage maigri, se desséchait. Les muscles des yeux et des lèvres semblaient paralysés ; les yeux demeuraient perpétuellement ouverts, avec un regard atone et fixe. La bouche aux coins tombants, était inerte, lugubre. L'ensemble de la face riait morne, raide : cette malheureuse n'était plus qu'un cadavre ambulante. Ces gens-là avaient vraiment la lèpre.

Chantal éprouva même un sentiment de satisfaction cachée en mesurant l'immense différence qui existait entre les taches bénignes et insignifiantes qu'elle avait eues sur le corps et ces amas de tissus boursoufflés ou ravagés !

Les malades attendaient, résignés, sans dire un mot. Les regards de quelques-uns étaient braqués sur la jeune femme qui crut y déceler des lueurs fugitives de haine. C'était normal, pensait-elle : ces monstres devaient être jaloux de sa beauté... Elle n'aurait pas dû venir les narguer ainsi, avec toute son élégance, pour les voir de près. Malgré

cela, elle fit un effort pour surmonter sa répugnance en demandant au premier malade :

— Le médecin-chef, s'il vous plaît ?

L'homme désigna du bras la porte vitrée du cabinet. Elle regarda instinctivement ce bras, engoncé dans un manteau quelconque : la main dépassait de la manche, une main où les doigts étaient recroquevillés en griffe et dont les phalanges s'étaient résorbées.

Cette main indicatrice n'était plus qu'un moignon sur le bout duquel un ongle atrophié restait planté de travers. Chantai se raidit pour frapper à la porte, qui s'entr'ouvrit sur une infirmière.

— Vous désirez, Mademoiselle ?

— Parler au directeur de ce service.

— Le Dr Ramelot ?... Il n'est pas encore arrivé. C'est à quel sujet ?

— Une interview, lança Chantai, après un moment d'hésitation.

— Peut-être désirez-vous voir l'interne de service en attendant l'arrivée du docteur ?

— Non, j'attendrai.

L'atmosphère du pavillon était irrespirable, non pas qu'il fut plus mal aéré que d'autres — bien au contraire — mais parce que la présence de ces faces ravagées la rendait pénible. Chantai prit la décision d'attendre le Dr Ramelot devant l'entrée : au moment où elle allait quitter le vestibule, la porte vitrée du cabinet de consultation s'ouvrit. Un grand garçon pâle, vetu de blanc, sans aucun doute l'interne, vint vers elle :

— Mon assistante vient de m'expliquer, Madame, le but de votre visite... Il est heureux que les journaux s'intéressent enfin à nous et aux soins qui sont prodigués dans ce pavillon. Comme je ne veux pas que vous perdiez votre temps, je vais vous faire visiter notre installation en attendant l'arrivée du Dr Ramelot qui, lui, pourra répondre à toutes vos questions.

Cet homme, blond et maigre, venait de s'exprimer sur un ton monocorde avec une voix presque blanche il apparut à Chantal comme le contraste vivant de son compagnon de la nuit. Sa voix demanda, toujours sur le même ton :

— Peut-on savoir pour quel journal vous travaillez, Madame ?

— Je suis correspondante de journaux étrangers, répondit rapidement Chantai.

— Il ne me paraît pas mal que l'étranger apprenne l'effort considérable fait ici pour traiter la lèpre. Ce pavillon est probablement le plus moderne d'Europe. Si vous le voulez, nous allons commencer par le laboratoire.

—

Tous ces malades vous attendent ? demanda Chantal

— Ne vous inquiétez pas pour eux ! Ils en ont l'habitude...

Certains, comme cette petite vieille que vous apercevez là, l'

avant-dernière de la file, viennent tous les jours, matin et soir, à la consultation depuis quinze années. Cette femme était déjà en traitement à l'hôpital Saint-Louis avant la construction de ce pavillon. C'est l'une de nos plus vieilles pensionnaires.

— Elle doit être terriblement contagieuse ?

— Oui et non. Ne croyez pas que les malades chez lesquels le mal se manifeste de la façon la plus visible soient les plus contagieux... Depuis que je suis dans ce service, j'ai connu **chez** cette brave femme deux périodes où elle n'était plus contagieuse.

Nous ne croyons guère, ici, à la guérison **définitive** nous attendons sans cesse la rechute après laquelle **le** traitement est encore plus avare de résultats. Malheureusement, même quand un de nos malades n'est plus **contagieux**, nous ne pouvons pas le mettre à la porte. Qui voudrait **de** cette pauvre femme dont le visage est défiguré, le corps tuméfié et les membres rongés ? Sa famille l'a rejetée délibérément : on comprend assez qu'elle ne veuille pas s'encombrer d'un fardeau hideux et de risques éventuels en cas **de** rechute. Aussi nous la gardons ! Elle fait, en somme, partie **du** «

fonds de commerce » du pavillon. Chaque léproserie possède ainsi un certain nombre de clients, qui s'y trouvent **très** bien et qui ne voudraient pas changer de place pour tout l'or du monde !

Chantai écoutait son guide avec effarement. Se pouvait-il qu'il existât

des êtres humains, dont la seule ambition était de finir leurs jours dans cette atmosphère de putréfaction lente ?

— Voici le laboratoire, lui dit l'interne en ouvrant une porte Ces collaboratrices dévouées y travaillent depuis des années, sous la direction de biologistes, pour traiter le bacille de la lèpre, qui est assez semblable à celui de la tuberculose. Quand un cas de lèpre nous est signalé, c'est ici que nous le déterminons d'une façon rigoureuse en appliquant aux bacilles de la lèpre la coloration par la fuchsine et le violet de gentiane, qui s'était montrée si utile pour l'étude du bacille tuberculeux.

— La réaction est infaillible ?

— Si quelqu'un a la lèpre, nous le savons en quelques minutes.

Chantai n'était pas très à son aise et préféra changer de conversation.

— Tous les malades qui attendaient la consultation habitent ici

? demanda-t-elle.

— Quelques-uns seulement : ceux qui sont en période contagieuse. Les autres sont des malades libres qui habitent chez eux et viennent se faire soigner.

— On les laisse en liberté ?

— **En** France, Madame, aucune loi n'oblige un lépreux à vivre en dehors de la communauté des autres hommes. Cette loi existe dans certaines îles du Pacifique, mais pas chez nous.

— C'est de la folie pure ! s'écria Chantai. Ces lepreux en liberté peuvent communiquer leur maladie à tout notre pays.

— Heureusement, Madame, la lèpre n'est pas aussi contagieuse qu'on veut bien le faire croire. Il est indispensable que vous sachiez tout cela avant d'écrire vos articles. Les gens ont peu écrit et surtout dit énormément de bêtises sur la lèpre. Ceux qui en parlent sans savoir sont des criminels, qui font un tort terrible aux lépreux eux-mêmes ou à ceux qui veulent les guérir. C'est ainsi que l'on s'est avisé qu'il y avait des lèpres ouvertes, répandant des bacilles, et des lèpres fermées, comme il y a des tuberculoses ouvertes et des tuberculoses fermées, des lépreux contagieux et des lépreux non contagieux. Pourquoi enfermer ces derniers plutôt que les premiers? Pourquoi les lépreux ne

viendraient-ils pas se faire traiter librement dans des consultations d'hopitaux et

«dans des dispensaires ? Nous n'enfermons pas les tuberculeux ni les syphilitiques. Il y a autant de raisons de les enfermer que les lépreux. Mais voilà le mal : ils sont trop... la lèpre est une maladie comme les autres, traitable, curable. malheureusement, on ne le sait pas. C'est à nous, qui cherchons et à vous, journalises, qui avez pour mission de faire

l'opinion d'instruire le monde. Certes, le traitement de la lèpre tel qu'il est aujourd'hui, ne vaut pas celui de la syphilis mais il dépasse celui de la tuberculose.

Chantal commençait à écouter ce garçon calme avec une sorte d'

admiration grandissante. La pâleur du visage émacié semblait avoir augmenté au fur et à mesure que l'homme parlait

— Combien soignez-vous de malades actuellement ? demanda la pseudo-journaliste.

— Nous en avons toujours une trentaine à demeure dans le pavillon : les contagieux certains. Nous en comptons à peu près 200 qui circulent librement dans Paris et qui viennent se faire soigner plus ou moins régulièrement.

— Combien estimez-vous qu'il y a de lépreux à Paris et en France ?

— Certainement quelques milliers qui ne se sont pas déclarés et qui se cachent pour les raisons stupides que je vous ai exposées.

Ils sont très difficiles à recenser, tant que les — medecins n'ont pu leur faire établir une fiche à la préfecture de police.

— Les médecins sont tenus de déclarer tous les cas de lepre constatés par eux ?

— Oui : sous peine des sanctions les plus graves. C'est à peu près la seule protection, assez illusoire qui existe en France contre l'extension de la maladie. On est tenu de déclarer le nom et l'adresse du lépreux, comme on déclare es cas de diphtérie.

Chantal réfléchissait : le Dr Petit n'aurait pas pu garder le secret professionnel le jour où elle serait devenue contagieuse
Heureusement, elle était sûre maintenant d'être la victime d'une

monstrueuse erreur. Depuis qu'elle venait

de voir de vrais lépreux, aucun doute n'était plus possible

— Avez-vous des malades qui ne quittent jamais leurs chambres ?

— Quelques-uns : les plus contagieux : nous allons monter les voir au premier étage.

—

Les lépreux que vous soignez ici sont de race blanche ?

— Oui. Vous les avez vus. Généralement, ils ont pris leur lèpre dans les pays tropicaux. Bien que, ces dernières années, nous ayons enregistré neuf cas contactés par des Français n'ayant jamais quitté la métropole, uniquement au contact de coloniaux ou même de marins revenus lépreux dans la mère patrie sans s'en douter.

En un éclair, Chantai revit la physionomie du marin breton qui lui avait fait cadeau d'Iru : ce garçon n'avait aucune marque extérieure, eie s'en souvenait très bien, il était parfaitement constitué, sain et solide.

Le couloir du premier étage donnait, de chaque côté, sur des portes vitrées permettant de surveiller l'intérieur des chambres.

L'interne s'arrêta devant l'une de ces portes et désigna l'occupant qui tournait le dos et semblait très absorbé par un travail de menuiserie.

— Je vous présente M. Jeff... Il était débardeur à Saigon. Il est ici depuis sept années : je le crois inguérissable. Ne faites pas de bruit : il a un caractère exécrable, comme la plupart de ses confrères ; s'il voit qu'on le regarde, il entre dans de violentes colères : il n'admet pas qu'on puisse avoir à son égard même un regard de pitié. Et Dieu sait ! Si vous voyiez son visage !

— Que fait-il ?

— Il bricole, il s'occupe toute la journée. Nous lui donnons de petits travaux à exécuter pour le pavillon ; nous le rétribuons. Ce qui lui permet d'acheter des timbres-poste c'est un philatéliste distingué.

— Il a le droit de sortir ?

— Nous ne pouvons pas l'en empêcher. Les heures où il n'est pas ici, vous êtes certaine de le rencontrer au marché aux timbres, avenue

Marigny.

— C'est effrayant ! avoua Chantai. Quand on pense qu'il y a tellement d'enfants à hanter ce marché !

L'interne lui prit le bras en lui chuchotant :

— Attention ! Il nous a vus.

Le malade venait de se retourner. il avait dû entendre l'exclamation de Chantal et se rua sur la porte qu'il ouvrit en hurlant comme un damné :

— Qu'est-ce que vous faites là ? Je n'ai pas besoin qu'on vienne me regarder comme une bête curieuse ! Compris, le

toubib ? Faites votre boulot, c'est tout ce qu'on vous demande...

referma la porte vitrée en la faisant claquer avec violence et tourna le dos pour se pencher de nouveau sur son petit établi installé devant la fenêtre. Devant cette apparition, Chantal n'avait pu s'empêcher de reculer d'horreur : M. Jeff n'avait plus de nez.

— Je m'en voudrais de vous faire terminer cette visite domiciliaire sans vous avoir présenté la doyenne de nos pensionnaires, la mère Catherine, qui est Française et même Parisienne Elle a 78 ans, ce qui va nettement contre l'affirmation qui veut que les lépreux meurent jeunes. J'en arrive à croire que la bonne femme a été conservée par sa lepre Je n'ouvrirai pas la porte : sa chambre est infestée de vermines Vous la voyez accroupie... Elle vit dans ce coin. Il n'y a pas moyen de la faire s'asseoir sur une chaise ou s'allonger sur un lit. Cette femme-là a toujours dû être assise par terre, recroquevillée à la manière des Arabes ou des Orientaux. Nous n'avons jamais pu aussi obtenir d'elle qu'elle se lave : elle est couverte de tous les parasites de la terre, à tel point que nos autres pensionnaires la fuient comme la **peste**. Nous avons bien essayé les grands moyens, la douche forcée mais elle a poussé de tels cris et fait une telle comédie à chaque séance que nous y renonçons. La mère Catherine veut vivre et mourir dans sa crasse.

— Et sa lèpre!

— Oui. Elle n'a pas quitté sa chambre depuis un an que nous l'y avons amenée.

— Où habitait-elle avant ?

— Dans un logis sordide au Pré-Saint-Gervais. Les voisins qui

— Dieu sait ! — n'étaient pas des raffinés, se sont plaints de l'

odeur nauséabonde qu'elle répandait. Elle a été embarquée par un car de police et le service sanitaire de la Préfecture s'est tout simplement aperçu qu'elle avait la lèpre : son corps, qu'elle cache sous ses hardes, n'est qu'une plaie. Elle ne veut subir aucun traitement.

— Qu'allez-vous faire ?

— La laisser mourir tranquillement, puisque c'est son désir.

— C'est abominable, docteur. Il faut faire quelque chose pour cette femme.

— Si le cœur vous en dit, ouvrez la porte .. Et essayez de la raisonner.

Chantai avait déjà la main sur la poignée de la porte, mais elle se ravisa : elle ne pouvait pas risquer de rapporter toute cette vermine dans son appartement du boulevard Suchet où elle serait rentrée pour déjeuner. Elle voulait quand même faire un geste pour cette fée de misère.

— Qu'est-ce qu'elle aime ?

— Rien. Elle reste des journées entières prostrée. Deux ou trois fois, j'ai réussi à lui arracher quelques paroles. Elle n'est pas sottre, la vieille ! En examinant de près les traits de son visage qui, eux, sont restés relativement intacts et n'ont pas été touchés par le mal, on s'aperçoit qu'elle a dû être diablement jolie... Qui sait ?

Catherine a peut-être été une reine de Paris autrefois, une grande courtisane ou la maitresse de gens colossalement riches ? La vie est si bizarre !

L'interne fut interrompu dans ses considérations sociologiques par l'arrivée d'une infirmière qui lui dit :

— M. le médecin-chef vient d'arriver. Il attend Madame dans son cabinet de consultation.

Le Dr Ramelot ne ressemblait pas à son assistant. Il était aussi jovial que rond de sa personne.

— Je sais, chère Madame, que l'un de mes assistants vient de vous faire visiter notre pavillon. Vous avez vu le côté pratique : ce n'est pas

suffisant. Avant d'écrire le moindre article, il est indispensable que vous découvriez le côté moral du traitement de la lèpre. Aussi me permettrai-je de vous remettre ce petit volume, que j'ai publié voici quelques années, et qui s'intitule *La Psychologie des Lépreux*. Je me ferai un plaisir de vous griffonner, sur la page de garde, une dédicace... à Madame ?

Le docteur était déjà dans sa position favorite, le stylo à la main.

— Docteur, je suis très sensible à cet hommage, lui répondit Chantai. Il n'y a qu'un petit ennui : si j'ai dû me faire passer pour un journaliste vis-à-vis de vos subordonnés, c'est un peu par respect humain et beaucoup parce que je désirais ne me confier qu'à vous.

Ce n'est pas d'une interview que j'ai besoin mais d'une consultation d'où dépendra ma tranquillité future ou mon désespoir.

Le Dr Ramelot écarquillait les yeux et paraissait profondément vexé de devoir rentrer sa dédicace.

— Je vous écoute, Madame, grommela-t-il, bougon.

— J'arrive droit au but de ma visite : hier, deux médecins, dont je ne voudrais pas vous révéler les noms, m'ont affirmé eue j'avais contracté la lèpre. J'ai voulu en avoir le cœur net et je suis venue vous demander votre avis.

Le docteur respira bruyamment et éclata d'un rire sonore, inextinguible, se répercutant dans tout le rez-de-chaussée du pavillon.

— Si c'est une plaisanterie de certains de mes confrères, permettez-moi de vous dire, chère Madame, que je la trouve un peu grosse ! On dirait vraiment qu'ils ont choisi la femme la plus belle pour lui faire croire qu'elle était atteinte de la

—maladie la plus laide ! C'est d'un goût douteux... Ce qui —m'étonne est que vous ayez pris au sérieux une affirmation pareille, purement gratuite. Suffit-il que n'importe qui vous dise : «

Vous avez telle maladie » pour que vous en soyez convaincue ?

Mais, chère Madame, la lèpre ne s'attrape pas aussi facilement ! Votre visage n'en présente encore aucun des symptômes et je ne pense pas que vous ayez des taches sur le corps

? — J'en ai eu.

— Ah! Et c'est à la suite de quelle expérience de carabins que ces médecins vous ont affirmé que vous étiez atteinte ?

— Ils ont fait un prélèvement sur la muqueuse de ma cloison nasale.

— Tout de même! Sans doute pour vous donner l'impression que c'était sérieux... Vous ne voulez pas me révéler le nom de ces farceurs ?

— Je vais vous dire le nom de l'un d'eux : le professeur Chardin.

Le gros docteur s'était levé en entendant ce nom :

— Chardin ? Mais ça change tout, Madame ! Qui vous a présentée à ce confrère éminent ?

— Un ami, le Dr Petit, qui m'a entraînée dans une consultation chez le professeur. Personnellement, j'ai la conviction d'être la victime d'une erreur; c'est la raison pour laquelle je suis venue vous trouver. Deux avis valent mieux qu'un.

— Comptez sur moi, Madame, et, quoi qu'il arrive, dites- vous que le mal pris à ses débuts est guérissable. Chardin a déjà dû vous l'expliquer ?

L'infirmière venait d'entrer.

— Je vais faire un prélèvement ; vous le porterez au laboratoire.

Personne ne doit être au courant en dehors de vous, du préparateur et de moi.

Cinq minutes plus tard, le Dr Ramelot dit en souriant :

— Voilà qui est fait.

Le médecin-chef poursuivait :

— Notez bien, chère Madame, que votre cas m'étonne si le résultat de l'examen en laboratoire est affirmatif, vous serez bien la première malade dont le visage ne soit nullement altéré. Ce qui est une chance insigne : en vous soignant tout de suite, nous pouvons espérer qu'il en sera toujours ainsi... Vous n'éprouverez jamais l'horrible douleur morale de sentir, comme la plupart des lépreux, votre figure humaine oblitérée, souillée, avilie, détruite partiellement. Songez que les jeunes filles lépreuses se contemplant dans des miroirs comme toutes les jeunes filles elles voient des hommes jeunes et beaux, qui les regardent à leur tour.

Os ho m ini sublime dé dit... Dieu a donné à l'homme un visage levé vers le ciel. Le lépreux, quand il passe près de vous, baisse la tête.

Le retour de l'infirmière interrompit le Dr Ramelot qui jeta un coup d'oeil sur la feuille de papier que lui tendait son assistante.

Après un court silence, il congédia la garde et dit simplement à Chantai :

— Madame, le professeur Chardin ne s'était pas trompé.

Cette fois, la jeune femme n'éclata pas en sanglots. Elle avait trop pleuré la veille ; sa source de larmes était tarie. Elle se leva sans prononcer une parole et se dirigea vers la porte. Au moment où elle allait la franchir, elle eut la force de se retourner et de dire, dans un sourire, au médecin-chef :

LA ROUTE DE MAKOGAI

— Je vous remercie de votre accueil, docteur, et de votre compréhension. Nous ne nous reverrons certainement pas aussi je vous demande de ne jamais parler de ma visite à qui que ce soit.

J'aimerais emporter la *Psychologie des lépreux* Je crois que je vais en avoir plus besoin que si

j'étais journaliste. Il n'y a rien de tel que d'être dans la peau d'un personnage pour bien le comprendre... Dans quelque temps je vous écrirai pour vous dire si votre livre était vrai.

— Vous devriez retourner voir le professeur Chardin. Il peut vous soigner mieux que moi ici : ce sera fait avec discrétion Il y a trop de monde dans un hôpital, trop de gens qui vont et qui viennent, qui entrent et qui sortent. J'ai très bien compris que ce n'était pas ce qui vous convenait. Il est préférable que ce soit votre médecin habituel qui vous déclare à la préfecture de police. Ici, toute déclaration faite par nos services devient trop vite officielle.

tout en parlant, le Dr Ramelot avait remis son ouvrage à Chantal

— Maintenant que vous connaissez mon terrible secret, docteur je suis curieuse de savoir quelle dédicace vous allez me mettre ?

— Vous y tenez absolument ? demanda le médecin-chef avec une certaine hésitation... Promettez-moi de ne la lire que lorsque vous aurez franchi le portail de l'hôpital ?

— Je vous le promets.

Le Dr Ramelot écrivit rapidement quelques mots sur la page de garde et lui rendit le livre, après l'avoir refermé.

Chantal repassa rapidement devant la file des malades qu'elle n'osa même pas regarder. Elle courait presque en traversant les cours

intérieures du vieil hôpital. Quand elle se retrouva dans la rue Richerand au grand air, débarrassée de l'odeur pestilentielle que les lépreux répandaient malgré eux elle tourna la première page de *la Psychologie des Lepreux* et lut la dédicace : «

Courage! Rappelez-vous toujours que votre visage a été créé pour regarder vers le ciel. »

*

* *

Ces images avaient défilé dans sa mémoire avec une rapidité déconcertante : le rappel de ces heures d'angoisse ne fit que contribuer à attiser son besoin irraisonné de se cacher, d'échapper à la vie du bord, d'éviter surtout de rencontrer l'ingénieur. Elle se sentait de nouveau la femme traquée, qui n'a qu'un souci immédiat : fuir la société comme elle l'avait déjà fait en abandonnant Paris et la France. Au moment où elle ruminait ces pensées, la sonnerie du téléphone retentit ; elle ne décrocha pas le récepteur, sachant très bien qu'elle entendrait au bout du fil la voix de Robert insistant pour la revoir. Et elle craignait de faiblir au seul timbre de cette voix claire qu'elle aimait déjà. La sonnerie ne s'arrêtait pas, reprenait sans cesse, lancinante, troublant l'intimité de la cabine. Elle sauta au bas de son lit, s'enfuit dans la salle de bains pour ne plus l'entendre, s'habilla rapidement. Elle ne voulait plus rester là où le téléphone essayait de violer son secret : elle ne s'y sentait plus chez elle.

Machinalement, elle regarda l'heure : six heures de l'après-midi.

Sa rêverie l'avait entraînée pendant des heures.

Elle sortit de sa cabine aussi rapidement qu'elle avait quitté son appartement du boulevard Suchet et sa chambre de l'« Hôtel des Etudiants ». Elle suivit le couloir, monta un escalier, se retrouva sur le deck, s'engouffra dans un autre escalier qui la conduisit à un autre couloir au bout duquel elle pénétra dans le salon de la «

classe touristique » C'était encore trop près de la première classe et de ses appartements de luxe; elle voulait se perdre à l'intérieur de la ville flottante et atteignit, épuisée, la IIIe classe où elle pénétra dans une longue pièce dont l'ameublement était loin d'être confortable. Sur des bancs circulaires en bois, installés contre les parois en fer, des femmes, des hommes, des enfants de toutes couleurs et de toutes races attendaient, mornes, que l'*Empress o f*

Australia voulût bien les jeter sur un rivage hospitalier.

Sans qu'elle sût très bien comment elle y était parvenue, Chantai se trouvait chez les émigrants. Les femmes, dont les cheveux étaient recouverts de châles multicolores, regardaient avec étonnement et envie cette passagère élégante, venue observer leur misère. Les yeux des hommes brillaient de convoitise. Personne ne pouvait se douter que la belle visiteuse venait de fuir la classe de luxe pour mettre volontairement une barrière entre son cœur et un amour impossible. Perdue, noyée dans la masse misérable, elle oublierait sa propre détresse : Robert n'aurait jamais l'idée de venir la rechercher dans un lieu pareil ! Et, s'il y arrivait, elle fuirait de nouveau pour se cacher à fond de cale jusqu'à ce que le paquebot eût quitté Singapour. A ce moment seulement, elle pourrait respirer, remonter à l'air libre, retrouver son luxe, préparer ses bagages pour débarquer à Sydney.

Elle se laissa tomber sur la banquette circulaire, entre deux Italiennes qui la regardaient avec un mélange de curiosité et de compassion. Au centre de la pièce, où l'atmosphère surchauffée était brassée sans cesse par le tourbillon des ventilateurs et où la lumière du jour ne pénétrait qu'avec parcimonie par des hublots placés trop haut pour que les passagers pussent même apercevoir la mer, des couples s'étaient enlacés pour danser au son d'un accordéon. Le bal des émigrants venait de commencer : il durerait toute la nuit. Il n'y avait aucune raison pour que, seules, les classes de luxe eussent le droit de s'amuser ou de tuer le temps. Une odeur indéfinissable, faite d'un mélange de vernis, de ripolin et de la mauvaise graisse dont les Italiennes enduisaient leurs longs cheveux plats, lui montait à la tête. Le spectacle de cette humanité triste et vagabonde, cahotée sur les mers, à la recherche d'un bonheur refusé dans le pays d'origine la bouleversait. Mais au moins, ces gens étaient bien portants : même les plus malades n'avaient pas la lèpre. Elle était la seule lépreuse de l'*Empress of Australia*, elle en était sûre, et cependant... ces figures ravagées qui l'entouraient, ces traits tirés, ces yeux cernés de vice et de fatigue...

L'accordéon ne s'arrêtait jamais, les couples valsaient; les hublots ne laissaient plus passer aucune clarté, la nuit brûlante de la mer Rouge s'était abattue, pesante, sur le navire ;l'atmosphère était devenue irrespirable ; elle ne resterait pas une seconde de plus au milieu de cette cohue bariolée parlant toutes les langues ; elle s'arracha, par un effort surhumain, à la banquette où elle avait pensé vivre jusqu'à Singapour et elle s'enfuit à nouveau. Elle courait au hasard dans le dédale des couloirs et des escaliers il lui fallait humer de nouveau l'air du large. Elle le retrouva enfin sur le pont des premières qu'elle avait

rejoint par miracle. Elle le longea rapidement, frôla les rocking-chairs où somnolaient des femmes en décolleté et brasillaient des cigarettes au-dessus de plastrons blancs, happa au passage des bouffées d'airs à la mode déversés par le jazz dans le salon et répandus sur l'immensité des flots par les baies grandes ouvertes.

Enfin, elle retrouva le couloir de sa cabine où elle pénétra en se glissant comme une ombre. Son lit s'offrait de nouveau, la couverture était faite, un dîner apporté par Williams l'attendait sur un plateau, un air moins empesté pénétrait par le hublot : elle retrouvait « son » luxe, celui après lequel elle avait couru pendant sa jeunesse et dont elle n'arriverait jamais à se passer...

*

★

*

Quand Williams pénétra dans la cabine, après avoir frappé avec toute la discrétion désirable, elle somnolait encore : sa tête était lourde. Chantai avait la fièvre et sentait une forte douleur au bras droit, ayant l'impression bizarre qu'une corde passait derrière son coude et la serrait violemment. Si elle avait eu l'idée de consulter à ce moment l'ouvrage du Dr Ramelot, elle se serait aperçue que son nerf cubital était atteint. Elle aurait appris que sa lèpre était nerveuse, la pire de toutes, celle où les nerfs étant malades, les muscles et les os ne sont plus nourris. Dans la suite apparaîtraient rapidement les déformations dont la plus frappante serait la main en griffe. Chantai verrait les phalanges de ses doigts se détruire et se résorber. Quand ses doigts merveilleux, faits pour porter les plus belles bagues du monde et effleurer les lèvres de ses admirateurs, n'existeraient plus, ses avant-bras décharnés ressembleraient à des battes de bois. Les mêmes destructions s'acharneraient contre ses pieds adorables que tant d'amants avaient embrassés. L'anesthésie locale, la décomposition de sa peau si douce, les infections contre lesquelles ses tissus seraient incapables de réagir, aboutiraient au mal perforant, la plus grande misère des lépreux.

Heureusement pour elle, Chantai était persuadée que le mal serait enrayé avant d'avoir fait de tels ravages.

Williams avait déposé sur la table de nuit une boîte de fruits confits accompagnée d'une carte sur laquelle elle put lire « *Robert Nicot supplie sa seule amie du bord de consentir à le recevoir.* »

— Vous direz à ce monsieur, répondit Chantai au steward, que je ne le recevrai jamais, ni lui, ni personne, mais que je suis très sensible à sa délicate attention. J'ai horreur des fruits confits, Williams ! Vous les mangerez à ma place.prenez cette boîte.

— Vraiment, Madame, je ne sais si je puis accep.ter!

— Vous pouvez... et laissez-moi seule.

Le steward se retira. Chantal jeta un coup d'oeil sur l'adresse de l'ingénieur avec le secret espoir d'y retrouver le nom d'une rue de Paris qu'elle connaissait et fut assez surprise de constater que cette carte de visite, imprimée à l'avance portait déjà l'adresse de Robert à Singapour. Elle decida quand même de conserver la carte en souvenir des soirées passées et lui trouva une cachette entre deux pages de la *Psychologie des Lépreux*.

La chaleur était intolérable. *L'Empress of Australia* venait de Laisser la mer Rouge dans son sillage pour fendre les eaux chaudes de l'océan Indien, après avoir mis directement e cap sur la presqu'île de Malacca. Dans trois jours ce serait escale à Singapour et les adieux de Robert. Chantal ne reverrait pas l'ingénieur mais voulait conserver de lui l'image qui l'avait émue le soir où elle avait compris que leurs coeurs resteraient liés à jamais en dépit du temps, de l'éloignement, la lèpre... Au fur et à mesure qu'elle voyait se rapprocher l'instant de leur séparation définitive, elle perdait tout contrôle sur ses sens et sur sa volonté. Pendant des heures, torturée par la double souffrance morale et physique, elle cherchait le moyen de sortir du dilemme affreux : ou laisser Robert quitter le paquebot sans le revoir pour qu'il disparaisse de sa vie en ignorant la cause véritable de leur rupture, débarquer avec lui à Singapour en lui avouant son mal.

Dans le premier cas, elle resterait pour lui la femme belle et mystérieuse qui se refuse à livrer les secrets de son passé dans le second, elle ne lui apparaîtrait plus que comme une loque humaine cachant, sous une beauté éphémère, une déchéance prochaine. Elle n'était partie que pour guérir : cela elle ne pouvait pas l'avouer à Robert. Si, par miracle,elle parvenait à se débarrasser de son mal, elle reviendrait

transfigurée, radieuse, libre de s'abandonner enfin à lui. Et les médecins ne lui avaient-ils pas affirmé qu'elle guérirait si elle recourait immédiatement à des moyens énergiques ? Elle s'y était décidée en s'embarquant. Ainsi elle avait caché son mal à la face du monde. Mais après la rencontre avec Robert, elle ne se souciait plus du

monde : lui seul comptait.

Son état d'âme n'avait pas changé depuis l'instant où elle était retournée, en sortant de l'hôpital Saint-Louis, chez l'homme qui pouvait la conseiller dans sa détresse : le Dr Petit.

* * *

Celui-ci l'avait accueillie avec son affabilité coutumière.

—1 J'ai prévenu ce matin, par téléphone, Berthon de votre fugue.

Surtout, ne m'interrompez pas ! Je considère votre disparition de la nuit comme la fantaisie d'une jeune femme un peu écervelée qui a besoin de respirer l'air de la liberté, et non comme l'acte de quelqu'un qui est très malheureux et qui a perdu tout ressort. Vous n'avez pas le droit de vous laisser abattre.

— Qu'avez-vous dit à Jacques ?

— Qu'il ne s'inquiète surtout pas... que j'étais au courant d'un petit voyage que vous aviez dû entreprendre immédiatement sur ma demande expresse, pour éviter que l'une de vos anciennes camarades de la couture ne fît une grosse bêtise... Et que vous seriez de retour avant quarante-huit heures. Vous reconnaîtrez que je ne me trompais pas ?

— Que lui avez-vous raconté au sujet des taches ?

— Ce que je vous avais dit : une légère crise d'urticaire sans gravité. Puis-je vous demander, à mon tour, quel a été l'emploi de votre temps depuis que vous m'avez déposé, assez brutalement, sur le trottoir devant ma maison ? Ne me parlez pas du crime, je suis au courant...

— Quel crime ?

— Mais Iru ! Ce pauvre chat que votre femme de chambre a découvert dans la baignoire ! Vous avez bien fait : j'approuve ce geste. Ensuite, je sais que l'on vous a vue grimper dans un taxi avec vos valises et que vous avez découché. C'est très mal ! conclut le bon docteur.

Chantai lui raconta en quelques mots son installation à l'« Hôtel des Etudiants » et sa visite matinale à l'hôpital Saint-Louis. Elle s'abstint soigneusement de parler de son aventure nocturne avec le jeune médecin. Quand elle eut terminé son récit, il lui demanda :

— Qu'allez-vous faire ?

— Je n'en sais rien. De toute façon, il n'est pas question pour moi de rentrer boulevard Suchet, ni même de revoir Jacques avant d'être complètement guérie. J'aurais trop peur de lui communiquer mon mal !

— Il n'y a aucun risque en ce moment, puisque vous n'êtes pas contagieuse. Toutefois, je comprends très bien votre sentiment; j'ai passé ma nuit à me renseigner et à rechercher les différents endroits où l'on pouvait entreprendre de vous soigner avec des chances presque certaines de guérison rapide.

— Qu'entendez-vous par rapide ?

— Quatre ou cinq années.

— Je serai guérie pour la trentaine ?

— Le plus bel âge de la femme...

—

Je n'aurai jamais le courage d'attendre si longtemps!

— Il le faudra! Vous avez deux solutions : rester à Paris en vous faisant soigner par un spécialiste comme le professeur Chardin, ou même à l'hôpital Saint-Louis.

— Ça, jamais ! Le pavillon des lépreux m'a laissé une impression épouvantable ! Et c'est beaucoup trop dangereux : je risque d'y rencontrer d'autres malades ou des infirmières qui raconteront un peu partout mon cas extraordinaire. D'ailleurs, rester à Paris est impossible : on se cache pendant trois mois, pas pendant cinq années! A tout moment,

s risque de rencontrer Jacques, des amis à lui, Mme royer, des amies à moi... C'est impossible ! De plus, vous êtes tenu de me déclarer séance tenante, contagieuse ou non, à la Préfecture de police avec l'indication de mon domicile et de ma situation de famille. Comment voulez-vous que je garde mon incognito ? Il faut que je quitte Paris dans le plus bref délai ! Si je pars rapidement, vous pourrez ne pas me déclarer. Ça m'est égal de l'être ailleurs, loin d'ici.

— En France, en dehors de Paris, il n'y a guère d'endroit où l'on puisse vous soigner convenablement. Il y a bien la Chartreuse de Valbonne,

organisée par un professeur de la Faculté de Marseille, seulement je ne vous la conseille pas...

— A l'étranger ?

— Il n'y a pas grand-chose en Europe, sauf en Norvège.

Aimez-vous les pays froids ?

— Pas beaucoup. Vous n'avez qu'à me regarder : ne suis-je pas une fille du soleil ?

— Dans ce cas, il faut partir pour une léproserie du Brésil, à Santa Isabel par exemple, où les bâtiments sont modernes, ou aux Philippines... A Culion vous avez la plus grande léproserie du monde où l'on traite 6 000 malades.

— Ce doit être un enfer ?

— Ne croyez pas cela. Pour une femme jeune et intelligente comme vous, ce séjour peut être, au contraire, des plus instructifs.

J'ai téléphoné hier soir à un de mes confrères qui a beaucoup voyagé; il a fait escale dans l'île de Culion. Il me disait que cette cité des lépreux comprenait deux cents maisons d'usage commun comprenant les services administratifs, les hôpitaux et les habitations collectives auxquelles il fallait ajouter un bon millier de maisonnettes privées ou villas construites par les lépreux à leurs frais, et une centaine de boutiques ou magasins. La ville de Culion a 14 kilomètres de routes. Ce médecin ajoutait qu'en allant du wharf au vieux port, il avait vu, en plus des quinze hôpitaux et cliniques, la maison de l'administration, la poste, le téléphone central, les pylônes de la station de T.S.F les magasins du Gouvernement, les écoles, le ministère de la Justice, une Préfecture de Police, une boulangerie coopérative, des églises protestantes et catholiques, des cinémas, un théâtre, que sais-je encore ?... Enfin, tout ce que vous trouvez dans une cité moderne.

— Malgré le tableau enflammé que vous me brossez, ça ne m'enthousiasme pas beaucoup ! avoua Chantai.

— Chère amie, je me mets à votre place, mais nous devons trouver une solution.

— Je voudrais aller le plus loin possible de Paris... Dans une léproserie au bout du monde, s'il y en avait une, pour que l'on m'oublie et qu'il y ait la plus grande distance possible entre l'endroit où l'on me soigne et

celui où je reviendrai guérie.

— Ce souhait me suggère une idée... J'ai eu l'occasion de faire récemment la connaissance de la Supérieure des Sœurs Missionnaires de la Société de Marie... Je vais vous donner un petit mot que vous lui porterez cette après-midi, rue du Bac, est la Maison Mère de la Congrégation. Elle vous recevra et vous donnera toutes les indications utiles pour que vous puissiez rejoindre Makogai...

— Qu'est-ce que c'est que cela ?

— Une ravissante petite île du Pacifique, qui répond exactement à ce que vous cherchez! Dans cette île, appartenant à l'archipel des Fidji, on soigne la lèpre. Les médecins sont généralement anglais, mais les sœurs qui les assistent sont françaises : vous vous retrouverez avec des compatriotes et serez moins dépaylée.

Là-bas, aucune chance que l'on vous retrouve! Vous partirez comme si vous deviez faire le tour du monde et vous nous reviendrez comme si vous l'aviez fait dix fois ! Le traitement là-bas est rigoureux.

— En quoi consiste-t-il exactement ? demanda Chantal.

— Si vous êtes bien sage, c'est-à-dire si vous mangez d'un bon appétit au modeste déjeuner que vous allez me faire l'honneur de partager avec moi, je vous raconterai à table une belle histoire et vous saurez d'où vient l'origine du traitement de la lèpre. Je constate d'ailleurs que vous avez en main *la Psychologie des Lépreux* de cet excellent Ramelot... Vous la lisez ce soir pour vous endormir. Passons à table : il est près d'une heure et mes consultations reprennent à deux heures.

Elle se laissa entraîner dans la salle à manger. Le début du repas fut silencieux; la jeune femme avait faim, n'ayant fait que boire la veille sans avoir dîné. Quand il estima qu'elle s'était déjà un peu réconfortée, le docteur commença :

— Vous savez, ou vous ne savez pas, qu'à notre époque, on peut soigner efficacement la lèpre par un dérivé des sulfones mais le traitement le plus classique et le plus efficace est l'huile de chaulmoogra. Ne vous effrayez surtout pas de ce nom étrange et barbare ! L'histoire de cette huile est assez curieuse. Il me faut remonter très loin dans le temps si je veux vous en faire sentir les étapes successives.

. Bien avant Bouddha, raconte en effet une antique légende indienne,

Rama, le roi de Bénarès, avait contracté la lèpre.

Vous voyez, chère amie, que même les rois n'en sont pas exempts !

Les médecins de Rama ne purent le guérir et le pauvre roi s'exila au fond d'une forêt où il s'abrita au creux d'un arbre millénaire. Il se nourrissait des fruits, des feuilles et des racines d'un arbre nommé « Kalaw » : cette alimentation bizarre le guérit de son mal.

... Une nuit, Rama entendit les cris déchirants d'une jeune fille qu'un tigre menaçait de dévorer. S'étant porté dans la direction d'où venaient les appels, il découvrit une grotte où une lépreuse, la propre fille du roi Oksagarit, avait trouvé un refuge. Il tua le tigre, et, après avoir emmené la jeune fille dans son abri, l'alimenta des fruits de l'arbre Kalaw, la guérit et eut d'elle en seize couches, trente-deux fils.

... Des chasseurs, qui parcouraient la forêt, reconnurent leur roi Rama complètement guéri. Ils voulurent le ramener dans ses Etats avec sa femme et leurs fils pour lui restituer son trône. Mais Rama, qui était sage, préféra rester dans la forêt où il avait recouvré la santé et y fonder la ville de Kalawogara.

... Ce conte, qui en vaut largement d'autres, alimente depuis des siècles la croyance des Indiens en l'existence d'un remède efficace contre la lèpre appliqué depuis l'antiquité. Cette tradition, selon laquelle des plantes guérissent la maladie, fut recueillie de bonne heure par des médecins ou sorciers indigènes qui, jusqu'à notre époque et à Fidji même, accomplirent des cures merveilleuses. Des médecins européens s'informèrent de la composition de ces drogues empiriques si radicales. Les botanistes étudièrent à fond l'arbre des Indes, producteur des fruits d'où était tiré le produit sacré. Ils constatèrent qu'il appartenait à une grande famille, que vous ignorez probablement, celle des flacourtiacées.

... On apprit, entre temps, qu'aux Philippines, en Indochine, au Siam,, en Birmanie, en Afrique et en Amérique du Sud, des sorciers utilisaient également, et avec les mêmes heureux résultats, les produits de certaines plantes pour guérir la lèpre et autres affections de la peau. Lorsque l'on put enfin, par la ruse et parfois après des incidents dramatiques tels que la perte de missions scientifiques, identifier ces produits, on reconnut dans ces arbres, arbustes ou lianes, des membres de la famille des flacourtiacées.

Les huiles extraites des fruits

de ces diverses plantes furent analysées et continuent à l'être des

laboratoires comme celui que vous avez visité à l'hôpital Saint-Louis. On poursuivit la recherche de ces précieuses plantes et l'on se rendit compte qu'il existait quelques douzaines de variétés spécifiques contre la lèpre, toutes connues comme telles par les indigènes. On donna au nouveau produit, tiré de ces essences, le nom d'huile de chaulmoogra. Le chaulmoogra a maintenant conquis son droit de dans toutes les léproseries du monde.

Le meilleur rendement est, sans conteste, obtenu par l'absorption de l'huile par voie buccale. Malheureusement, c'est un procédé que rend pénible le goût détestable du médicament dont l'estomac, lui-même, ne peut très souvent supporter l'acidité. Il fallait donc trouver une autre méthode d'assimilation ; celle des injections était tout indiquée. Longtemps elles furent, elles aussi, très douloureuses en raison de la densité du produit. On essaya, par divers corps unis à l'huile de remédier à cet inconvénient. Ce fut ainsi qu'à Makogai, notamment, on employa successivement le phénol, l'huile camphrée, l'acide phénique. Mais en 1933, sur l'initiative d'une religieuse appartenant à la communauté où vous allez vous rendre tout à l'heure, on essaya l'iode. La thérapeutique en fut renouvelée. Les douleurs disparurent si bien que l'on put, sans le moindre inconvénient, procéder à des injections suivies qui amenèrent rapidement, par leur régularité même, des résultats très supérieurs à ceux obtenus jusqu'alors.

... Un gros point d'interrogation subsistait : comment se procurer les quantités d'huile suffisantes à mesure que le nombre des malades augmentait ? L'hôpital Saint-Louis manque de cette huile et ne la distribue que parcimonieusement : ce qui est déplorable si l'on veut obtenir une guérison rapide. Les Indes, fournisseur ordinaire, sont loin. Tandis qu'à Makogai, on a réussi à acclimater l'*Hydnocarpus* : actuellement, la petite île est probablement la seule à faire face à la totalité de ses besoins. Je vous y verrais très bien séjourner pendant quelques années.

Mais il est deux heures, je viens d'entendre sonner à la porte ; mes consultations vont reprendre. Je vais rédiger le mot que vous porterez à la Mère Dorothée.

Quand ils furent passés dans le cabinet de consultations, et pendant que le Dr Petit écrivait, Chantal demanda :

— Comment expliquer ce long voyage à Jacques ?

— Dites-lui tout simplement la vérité.

— Jamais ! Pour que je lui fasse horreur, lui qui a été épris de moi pendant quatre années ! Jacques, ni personne ne doit savoir la véritable cause de mon départ. Laissez-moi réfléchir une nuit : demain, j'aurai trouvé.

— J'explique succinctement à la Mère Dorothée votre cas exceptionnel, lui dit le docteur en lui remettant la lettre. Bien entendu, je ne lui souffle pas un mot de votre situation personnelle, puisque vous y tenez. Tenez-moi au courant de votre conversation avec elle.

— Au revoir, docteur, vous êtes un ami comme on en trouve peu.

Tandis qu'elle franchissait la porte donnant sur le palier, le Dr Petit lui glissa doucement dans l'oreille :

— Un petit détail que j'allais oublier... Appelez sœur Dorothée «

Ma Mère »... Oui, c'est une habitude... Et puis vous lui ferez plaisir!

Elle regarda le docteur avec de grands yeux étonnés et s'en alla, pensive. Elle avait appris beaucoup de choses pendant ces dernières vingt-quatre heures.

La Supérieure des Sœurs Missionnaires de Marie la reçut dans un parloir aux murs blanchis, dont le seul ornement était un Christ en ivoire, accroché entre les deux fenêtres ; le mobilier se composait d'une table en bois blanc et de trois chaises de paille. Le parquet ciré reluisait, comme dans toute communauté de religieuses qui se respecte. Chantai, qui n'avait jamais pénétré dans un couvent, avait éprouvé, dès l'entrée, une sensation de malaise à la vue du visage de la sœur tourière apparu derrière les grilles d'un judas pratiqué dans la porte. Le judas s'était ouvert prudemment, la porte avait suivi, laissant juste le passage nécessaire à Chantai, qui avait traversé un long couloir, où elle avait croisé des religieuses, aux yeux pudiquement baissés, marchant à pas feutrés en longeant les murs. Cette atmosphère de couvent lui rappelait celle de l'Assistance publique ou même certains aspects de l'hôpital Saint-Louis, qu'elle venait de découvrir le matin.

LA ROUTE DE MAKOGAI

la sœur Dorothée avait une figure ridée et de petits yeux perçants embusqués derrière des lunettes des yeux qui restaient eux aussi, la plupart du temps baissés vers la poussière La terre et se relevaient parfois pour jeter des éclairs d'intelligence mêlée à des lueurs de

bonté ; une impression de force et d'énergie se dégageait de sa personne dès le premier contact avec elle. Sœur Dorothée offrait un mélange de douairière indulgente régnant sur une immense famille dispersée dans le monde et de conductrice d'âmes capable d'élever les cœurs les plus flétris vers les cimes.

Chantal était impressionnée. La Mère Dorothée venait de lire la lettre du Dr Petit et regardait la jeune femme avec une complète sérénité.

— Madame, commença-t-elle d'une voix rude où certaines intonations étaient cependant douces, je suis heureuse de constater que vous restez calme et résignée devant le malheur qui vous accable. Vous êtes belle et j'aime assez m'imaginer que votre beauté morale reste en harmonie avec votre beauté physique?

Chantal baissait les yeux à son tour, intimidée par ce regard aigu, qui paraissait scruter le fond de son âme et mettre à nu ses sentiments les plus intimes.

— Le voyage que vous allez entreprendre, poursuivit la Soeur Supérieure, sera long : un mois au bout duquel vous trouverez l'isolement et la paix nécessaires à votre guérison. Je regrette presque d'avoir laissé partir, voici trois mois, la sœur Marie-Ange pour Makogai... Marie-Ange est la plus jeune des filles de notre Congrégation elle nous a quittées deux jours après avoir prononcé ses Grands Vœux. Si je m'étais doutée un seul instant de votre venue ici,

aurais fait attendre sœur Marie-Ange qui aurait été pour vous une compagne idéale de voyage. Elle aussi est très jolie.

— Atteinte comme moi ? demanda Chantai.

— Non. Vous allez là-bas pour vous faire soigner. Marie- ange est partie pour soigner les autres. J'ai beaucoup hésité avant de l'autoriser à prononcer ses vœux : sa santé est délicate, ses bronches sont fragiles... Elle a été élevée, comme vous avez dû l'être, dans le plus grand luxe. Ses parents ont une très belle propriété en Touraine. Ils ont tout fait pour

l'empêcher de partir : elle était leur fille unique. Ils possèdent une énorme fortune... Marie-Ange a été assaillie de demandes en mariage. Mais Dieu en avait décidé autrement. Il lui fallait cette fiancée de choix : elle était trop éprise d'idéal pour appartenir à un homme. Notre-Seigneur recrute ses servantes un peu dans tous les milieux : c'est précisément parce qu'il avait tout donné à cette jeune fille, un

nom — elle est la fille du marquis de Furière — la fortune, l'intelligence, le charme, la beauté, qu'il a voulu l'éprouver en lui reprenant tout. Volontairement, joyeusement même, Marie-Ange de Furière a quitté le monde à 21 ans pour devenir, sous notre robe de bure, la petite sœur Marie-Ange.

Depuis l'âge de 14 ans, après avoir entendu le récit d'un Père Missionnaire, elle avait décidé de se consacrer aux lépreux. Vous allez la retrouver à Makogaï; elle vous soignera avec dévouement.

Je suis heureuse que vous rencontriez dans l'île quelqu'un de votre monde et contente pour elle à l'idée qu'elle pourra, de temps en temps, parler de son enfance choyée avec vous qui avez dû en avoir une semblable. Vous n'êtes pas mariée ?

— Non, ma Mère.

— C'est préférable. Quand j'étais à Makogaï moi-même, car j'y suis restée vingt-deux ans avant de rentrer en France pour prendre la direction de notre Maison-Mère, j'ai assisté à l'arrivée de femmes malades qui avaient dû abandonner mari et enfants; c'était affreusement pénible. J'ai toujours plaint ces malheureuses.

Quand on n'a pas d'attaches, on accepte plus facilement de s'exiler. Vous avez encore vos parents ?

— Ils sont morts...

— Vous êtes donc bien seule ? Vous trouverez à Makogaï une grande communauté de la souffrance et du sacrifice. Quand voulez-vous partir ?

— Le plus tôt possible, ma Mère.

— Parfait. Mais je vous conseille quand même d'utiliser le bateau plutôt que l'avion qui est très fatigant et dans lequel on ne voit rien! Tandis que le voyage par mer sera déjà une première détente indispensable pour vous, après le choc psychique que vous venez de subir. Je vous signale que vous avez un paquebot anglais dans cinq jours à Marseille, *l'Em-press of Australia*, qui vous conduira directement à Sydney.

Nous sommes au courant de tous les départs ou arrivées. Vous avez de la chance : c'est un excellent bateau. Je pense que vous avez les moyens de payer ce voyage ?

— Oui, ma Mère. J'ai une fortune personnelle.

— Mon enfant, je ne vous demandais ce renseignement que pour vous faciliter les choses et vous aider financièrement si c'était nécessaire. Avez-vous un passeport ?

— Oui, ma Mère.

Chantai l'avait fait établir trois mois plus tôt, à la demande de Jacques qui voulait l'emmener vers les lacs italiens faire ce qu'il appelait « leur voyage de noces tardif ».

— Etes-vous décidée à prendre *l'Empress of Australia* samedi prochain ? Avez-vous le temps matériel de vous préparer à ce grand voyage ? Je vous conseille d'emporter des vêtements très légers et très simples.

Chantai ne répondait pas. La Mère Dorothée l'observait en silence, devinant tout le secret de cette angoisse. Les beaux yeux de la jeune femme semblaient l'interroger, lui demander conseil...

Elle décida de venir à son aide :

— Mon enfant, nulle part vous ne serez mieux soignée que la-bas. On vous a connue trop jolie ici pour que l'on puisse vous imaginer autrement... Oubliez pour un temps ce que vous quittez... Vous retrouverez tout à votre retour.

Une cloche s'était mise à tinter dans le couvent.

— Je vais être obligée de vous quitter; c'est l'heure des Vepres avant lesquelles je dois parler aux Novices à la Chapelle. Parmi ces novices, il y en a plusieurs destinées à la teproserie de Makogai : dans quelques années, vous les y accueillerez.

La Mère Dorothée s'était levée.

— Ma Mère, il y a une chose dont vous ne paraissez pas vous douter, lui déclara Chantai, c'est que je n'ai pas de religion.

Chantai osa à peine regarder son interlocutrice en faisant cet aveu

: elle s'attendait à ce que cette vieille femme impressionnante la foudroyât du regard. Aucun muscle de la figure ridée de sœur Dorothée ne bougea.

— Etes-vous déjà entrée dans une église ? demanda-t-elle simplement.

— Oui, une fois... Le jour du baptême de Daniel.

— Qui est Daniel ?

— Le fils de l'une de mes amies...

— Je comptais, avant de vous quitter, vous conduire à notre chapelle pour que vous puissiez vous agenouiller au pied de l'autel

: là, vous auriez demandé à Dieu qu'il bénisse votre voyage. Je n'en ferai rien; la Communauté priera à votre place et le voyage se passera très bien. Il faut que vous sachiez que nous soignons indistinctement tous les malades à Makogai; vous y trouverez toutes les religions. Les médecins anglais sont protestants. Là-bas, il s'agit d'abord de guérir le corps ; la guérison de l'âme vient ensuite si Dieu le veut ! Venez, je vais vous montrer, dans le couloir, quelque chose qui vous intéressera...

Chantai suivit la Mère Dorothée sans rien dire. Sur l'un des murs du long couloir était peinte une immense carte géographique que la jeune femme n'avait pas eu le temps de remarquer en arrivant.

La Supérieure lui dit, en désignant au fur et à mesure différents points sur la carte :

— Puisque vous avez la chance d'avoir de la fortune, je vous conseille vivement de descendre aux escales : vous découvrirez ainsi des pays merveilleux et des mondes nouveaux. Profitez d'un voyage pareil pour emmagasiner le plus de souvenirs possible, qui vous aideront à passer les longues heures d'attente à Makogaï.

Voici Marseille... De là *l'Empress of Australia* vous emmènera directement à Suez, ensuite vous ferez escale à Singapour et Batavia avant d'arriver à Sydney De Sydney, vous avez une fois par semaine un navire qui se rend à Levuka, la ville la plus importante de l'île d'Ovalau. Enfin vous attendrez à Levuka un petit vapeur que je connais bien le *Saint-John*, et que les habitants de l'archipel ont surnommé le *Cargo des Lépreux*... Il est réservé exclusivement au ravitaillement et au service de Makogaï. C'est lui qui amène périodiquement sa cargaison de malades, venus du monde entier et groupés à Levuka, avant leur dernier voyage. Le

Saint-john vous déposera sur la plage de Makogaï où la sœur Marie-Ange vous accueillera. Dès demain, je ferai partir pour elle et pour Mère Marie-Joseph, notre Supérieure de la Missioc de Makogaï, une lettre par avion : elles seront prévenues de votre arrivée.

Ce furent ses derniers mots, Chantai s'apprêtait à lui tendre La main, mais la Mère Dorothée fit un grand signe de croix en guise d'adieu et se dirigea vers la chapelle.

Dans cette journée accablante, la jeune femme avait rencontré deux personnages qui l'avaient étonnée : l'interne de hopital Saint-Louis, ce grand garçon pâle qui consacrait la meilleure époque de sa vie à soigner des malades presque incurables, et la sœur Dorothée qui régnait en souveraine «absolue sur des jeunes filles parmi lesquelles certaines, telle cette sœur Marie-Ange dont la Supérieure lui avait raconté - histoire, n'hésitaient pas à tout abandonner, richesse, nom, beauté, pour se dévouer. Depuis que Chantai les avait rencontrés, elle avait l'impression que la vraie vie pouvait être assez différente de celle qu'elle avait connue jusqu'à ce jour ? Mais tout cela était encore très confus dans son esprit.

Régulièrement, trois fois par jour, Williams déposait sur la table basse de la cabine un plateau contenant successivement le breakfast, le lunch et le dîner. Chantal appréciait ce steward pour sa discrétion et la perfection de son service; en dehors de lui et de la femme de chambre, elle ne voyait personne et restait pendant des heures allongée sur son lit, en pyjama ou dans un déshabillé rose, grillant des cigarettes. Elle avait l'impression que la fumée endormait sa douleur morale.

Demain, ce serait l'escale à Singapour. Robert n'avait plus insisté depuis la fin de non-recevoir qu'elle lui avait fait transmettre par Williams. Il devait errer à travers les salons, du bar américain à la salle à manger, du deck au fumoir, à la recherche de son bonheur perdu. Elle-même s'était habillée dix fois pour quitter cette cabine dont elle avait fait sa cellule et rejoindre l'ingénieur.

Mais à chaque fois, au moment d'en franchir le seuil, elle s'était ravisée : sa passion était trop belle, trop pure, trop forte pour se terminer par une idylle de quelques jours au bout desquels tout s'effondrerait devant la découverte de son mal par un amant. Seule la guérison complète, promise par le séjour dans la lointaine Makogai, lui permettrait de revoir Robert qui était déjà, dans son esprit et son cœur, celui dont la présence marquerait sa destinée.

Sa nouvelle torture morale dépassait même celle qu'elle avait éprouvée à l'idée que la lèpre la défigurerait ou qu'elle deviendrait laide. Robert vivait à quelques mètres d'elle, sur le même bateau, et elle devrait attendre des années avant de se donner à lui. Elle en

arrivait à se demander si jamais une femme jeune et belle avait éprouvé une souffrance semblable ?

Le paquebot avançait toujours sur l'océan Indien. Chantai ne pouvait pas fermer l'œil : cette nuit était la dernière que Robert passerait à bord. Elle essayait de se remémorer alternativement les deux soirées vécues en compagnie de l'ingénieur et les dernières heures écoulées à Paris. Elle se souvenait d'être retournée chez le Dr Petit, où l'attendait la directrice de « Marcelle et Arnaud ». Dès qu'elle avait été introduite dans le cabinet du docteur, elle avait déclaré à ses deux confidents :

— Je pars vendredi soir de Paris et je m'embarque samedi à Marseille. Mon sleeping est retenu dans le train et ma cabine dans le paquebot jusqu'à Sydney.

Mme Royer l'avait regardée avec ahurissement.

— Que veut dire tout cela ?

— Chère amie, trancha Chantai, je vais vous annoncer une surprenante nouvelle : je suis lépreuse...

— Comment ?

— Interrogez le docteur qui vous expliquera tout aussi bien que moi.

— Ce n'est pas vrai, docteur ?

— Malheureusement, Madame, c'est exact.

Et il raconta à la directrice de « Marcelle et Arnaud » comment il avait été amené à sa sinistre découverte et la grave décision prise par Chantai. A la fin du récit, Mme Royer était effondrée dans son fauteuil.

— Vraiment, conclut-elle, si je n'avais pas une confiance absolue en vous, docteur, je croirais que vous venez d'inventer un conte à dormir debout ! Vous n'auriez pas pu prendre un paquebot qui levât l'ancre un peu plus tard ?

— Si je l'avais pu, je me serais embarquée aujourd'hui même, dit Chantai.

Elle leur exposa les raisons, impérieuses à ses yeux, qui avaient motivé sa décision. Le Dr Petit approuvait, Mme Royer sait plus réticente :

— Avez-vous mûrement réfléchi au désespoir de Jacques quand il

apprendra que vous l'avez quitté ?

— Je lui écrirai que j'ai trouvé un autre amant : l'homme de ma vie...

— Il en sera désespéré !

— Il le serait encore plus à la seule idée que la lèpre pourrait flétrir ma beauté physique. Je crois qu'il ne s'est jamais fait beaucoup d'illusions sur ma beauté morale ! Mon départ ne modifiera guère l'opinion qu'il a de moi...

— Vous êtes une femme très intelligente, reconnut le docteur.

— Malheureusement, avoua Chantal avec une grande simplicité, j'ai été trop paresseuse pour m'instruire. J'ignore les règles les plus élémentaires de l'orthographe : ça me gêne pour écrire la lettre que j'ai commencée ce matin et que vous remettrez à Jacques après mon départ.

— Qu'avez-vous l'intention de lui dire dans cette lettre ?

demanda Mme Royer.

— Adieu, en lui expliquant que je suis partie pour refaire ma vie avec un autre et qu'au fond, à son âge, il a eu beaucoup de chance de m'avoir pendant quatre années.

— N'exagérons rien ! murmura le docteur.

Au moment où la jeune femme allait prendre congé de son hôte et de Mme Royer, elle leur dit :

— Je vous fais à tous deux une dernière prière. Je vous ai confié la date de mon départ, vendredi soir à la gare de Lyon. Je vous supplie de ne pas venir m'y souhaiter bon voyage : cela risquerait de me porter malheur et je veux abandonner Paris avec le moins de regrets possible ! Nous allons nous quitter tout de suite. Au revoir, docteur. Merci, pour tout ce que vous avez fait pour moi et pour les renseignements précieux que vous m'avez donnés en vue de ma guérison future. Quant à vous, chère amie, soyez gentille de prendre ce petit mot que vous donnerez à ma femme de chambre pour qu'elle puisse vous remettre, dès ce soir, différents objets, des robes et deux malles plates dont j'ai besoin.

Vous n'aurez qu'à utiliser ma voiture et le chauffeur pour me les faire déposer à l'« Hôtel des Etudiants », rue Saint-André-des-Arts.

La conversation avec la directrice de « Marcelle et Arnaud » se poursuivit en taxi. Mme Royer confia à Chantal :

— Je suis terrassée par tout ce que je viens d'apprendre en si peu de temps. Je regrette les quelques paroles désagréables que nous avons pu échanger ensemble quand vous étiez mon employée. Ce qui vous arrive n'est pas juste il aurait été beaucoup plus normal que ce fût moi, déjà vieille et laide, qui attrapât cette horrible maladie. Quelle pitié Laisse-moi vous embrasser, ma petite Chantai, comme l'aurait fait cette maman qui vous a manqué dans votre jeunesse.

Mme Royer avait les yeux remplis de larmes quand elle descendit du taxi. Chantai souriait, d'un sourire amer et lointain. Il sembla à la patronne que son ancien mannequin était déjà détaché des biens de ce monde et s'apprêtait à franchir allègrement les étapes de ce qui allait être son calvaire. Avant de refermer la porte du taxi, Chantai lui dit :

— Il y a une chose qu'intentionnellement je n'ai pas indiquée sur la liste des objets que doit vous remettre ma femme de chambre. J'aimerais que vous joigniez au lot volumineux que vous ferez déposer à mon hôtel, le petit lapin en peluche rose qui reste en permanence sur ma coiffeuse. C'est pour moi un fétiche : je l'ai baptisé Jeannot. Ce que je vous demande là est très bête, mais ça me fera plaisir d'emporter ce jouet aux côtés duquel j'essaierai de m'endormir à Makogai.

La directrice de « Marcelle et Arnaud » savait très bien ce que représenterait Jeannot-lapin pour Chantal : sous son aspect insignifiant, ce joujou cacherait aux yeux d'un monde étranger le plus lourd secret d'une vie de jeune femme... Un secret qui lui pèserait autant que son mal pendant tout l'exil

Ce que Mme Royer et le Dr Petit n'avaient pu concevoir, c'est que l'amant imaginaire, inventé par le cerveau enfiévré de la jeune femme, prendrait rapidement corps en la personne de Robert.

Chantal était devenue la première victime

de son mensonge en tombant éperdument amoureuse de l'ingénieur dont elle ne soupçonnait même pas l'existence au moment où elle avait écrit sa lettre de rupture à l'agent de « âge. La fiction, destinée à satisfaire son orgueil de jolie femme s'était évaporée devant la réalité brutale qui avait transformé son cœur au point de le rendre humble devant celui d'un homme.

À six heures du soir, des appels prolongés des sirènes lui indiquèrent

que. le paquebot entra dans la rade de Singapour elle regarda par le hublot et vit une multitude de petites lumières étagées révélatrices de la terre ferme et d'un grand port. Elle se recoucha, sentant ses articulations s'engourdir : le mal semblait décidé à ne plus vouloir la lâcher

L' *Empress of Australi* ia s'était immobilisé depuis plus de deux heures, quand Williams pénétra dans la cabine avec une immense corbeille de fleurs étranges.

—
Je n'ai jamais vu de fleurs semblables, lui dit Chantal

— Je crois qu'on ne les trouve que dans la presqu'île de Malacca, répondit Williams. On vient de les apporter de terre pour Madame, avec cette lettre.

La cabine s'imprégnait de l'odeur forte des fleurs inconnues.

Chantai en avait presque mal à la tête en lisant la missive :

« Je suis navré de n' avoir pu vous revoir avant de quitter l'Empress of Australia. Je m' en serais voulu de forcer la consigne rigoureuse que vous avez donnée au personnel des cabines.

Toutefois, je me serais reproché de vous laisser c o ntinuer votre route sans vous offrir un gage fleuri et fragile, destiné à prolonger pendant quelques heures c e qui fut l' amitié de deux soirs. La fleuriste du bord n' avait pas grand- chose, je préfère vous faire envoyer ces « ka l kaw as »... Un n om bien étrange de fleurs exotiques, que je viens de découvrir dans la première boutique qui m' est tombée sous les yeux à Singapour. Je crois en la force, mystérieuse d e ces k alkawas, au parfum subtil, pour nous réunir de nouveau un soir où nous reprendrons la danse interrompue.

Sera- ce un e rumba aussi nostalgique que celle qui accompagnait d' a ss ez loin no t re rapide conversatio n sur l e pont ? D e tout e façon ce sera un moment mervei l leux de notre existence. Au cas où vous éprouveriez quelques regrets en recevant cette lettre, n 'hés i tez pas à descendre et à me. rejoindre au « Savoy Hôtel ». Votre bateau ne repart que d e main soir et une nuit de Singapour doit compter doubl e ! Au cas, malheureusement plus probable, où je ne vous reverrais pas ce soir, dites-vous bien que je penserai à la dame en vert quand j 'entendrai la sirène de départ de l'Empress of Australia. Peut- être reviendrez-vous un jour de votre lointaine croisière et f erez-vous de nouveau escale à Singapour ? Vous avez quelques chances de m'y rencontrer, j'ai l'impression très nette d'y être

*retenu par mon travail pour longtemps. Ce jour-là, vous seriez
impardonnable si vous ne me faisiez pas une courte visite.*

*Dans cet espoir un peu fou, je me permets d'inscrire de nouveau, au bas de
ce mot hâtif, mon adresse et de vous baiser très respectueusement la main.*

Robert N icot. »

Chantai ne raisonnait plus; un délire, une sorte de vertige l'entraînait à terre vers les sensations immédiates...

Pendant le trajet en taxi du port à l' « Hôtel Savoy » elle était comme ivre, poursuivie par le parfum des kalkawas qui la conduisait directement à la couche de l'amant. Même si Robert ne devait être que l'amant d'un soir, elle saurait profiter de cette nuit.

elle oublierait tout : ses aventures banales et sa lèpre. Demain, quand le soleil inonderait de nouveau la presqu'île de Malacca, elle se réveillerait dans ses bras et, s'il le lui demandait, elle y resterait jusqu'à la mort. *l'E m press of Australia* pourrait bien lancer les appels de ses sirènes et poursuivre sa route vers Sydney

: elle aurait déserté sa prison flottante pour le bonheur.

L' « Hôtel Savoy » était confortable, aéré, construit sur le modèle de tous les grands hôtels anglais des pays chauds. Chantai ne vit rien, ni personne et lança le nom de Robert à un portier indigène qui lui répondit par un simple numéro d'appartement.

Elle s'engouffra dans l'ascenseur et se retrouva dans un long couloir, tendu d'une natte grège, sur laquelle elle eut la sensation de voler plutôt que de courir. Elle frappa à la porte de l'appartement : celle-ci s'ouvrit tout de suite, comme si Robert avait reconnu son pas. Au pied

du lit. sur une table basse, une gerbe de kalkawas, jetée là au hasard, répandait un parfum puissant et doux, remplissait les narines. Il avait eu raison de lui écrire que cette odeur magique était capable de les réunir une fois de plus, au contact de ses lèvres, elle ne se soucia plus de ce qui pourrait arriver au réveil. Jamais, auparavant, elle n'avait aussi heureuse. Jamais plus elle ne devait l'être autant, la baie, ouverte sur le parc de l'hôtel, pénétraient les

mille bruits d'une nuit moite...

Elle avait eu sa nuit d'amour : celle qu'elle attendait depuis ses seize ans et auprès de laquelle toutes les autres n'avaient été que des préludes. Elle s'étirait, paresseusement amoureuse dans le lit encore tiède. Elle était seule : Robert l'avait quittée pour quelques heures. Elle avait cru comprendre, dans le demi-sommeil du matin, qu'il était obligé d'aller rendre visite au directeur de l'usine d'électricité et qu'il reviendrait pour déjeuner. Elle lui avait promis de l'attendre. Ils iraient ensuite jusqu'au port pour chercher ses propres bagages. Robert lui avait demandé de rester; elle n'avait pas eu le courage de lui avouer son mal.

Elle n'avait plus une minute à perdre si elle ne voulait pas le rencontrer, mais elle lui devait tout de même une explication Celle-ci serait courte, écrite sur une feuille de papier à en-tête du «

Savoy » qu'elle épingleait sur la gerbe de kalkawas. Le parfum adoucissait les mots d'adieux.

Une dernière fois, elle relut sa lettre avant de quitter la chambre :

« Robert, je ne puis rester auprès de toi actuellement. Tu ne connais rien de ma vie ; j'ignore la tienne. La seule chose dont nous sommes sûrs, tous les deux, est la force inébranlable de cet amour que nous venons de sceller. Depuis que je t'ai appartenu, je sais que je ne pourrai plus être la femme d'un autre et je voudrais rester pour m'offrir encore à toi. Mais il faut que je parte, que j'accomplisse mon voyage jusqu'au bout. Je reviendrai, je te le promets, même

si notre séparation devait être longue. Je ne puis te laisser aucune adresse; je t'écirai. Attends-moi. Garde pour toi seul la chaleur de mes lèvres.

Chantal. »

Une heure plus tard, elle réintégrait sa cabine avec la sensation d'avoir agi comme elle le devait pour sauver leur amour. Elle reviendrait à Singapour : elle le savait. Elle guérirait à Makogai; les médecins le lui avaient promis. Ils ne pouvaient tous se tromper ! Robert l'attendrait : son amour à lui aussi était trop fort pour subir l'atteinte du temps ou de l'éloignement. Une nuit avait suffi pour les enchaîner.

Un appel des sirènes annonça le départ proche; la fièvre l'avait reprise ; sa tête dodelinait. Elle ne savait plus très bien où elle était, ni ce

qu'elle faisait sur ce navire ? Pourquoi n'était-elle pas à sa place normale : auprès de son amant ? Pourquoi n'était-il pas revenu la chercher ? Il aurait dû deviner qu'elle n'avait plus la force de le rejoindre, que le mal lui ôtait toute énergie, qu'elle n'était plus qu'une pauvre chose ballottée sur les mers avec l'espoir insensé de guérir. Elle sentait de nouveau les longues oscillations du navire ; l' *Empress of Australia* faisait route pour Batavia. Vaguement, dans sa fièvre, elle revit le visage énergique aux tempes grises, le corps nu et musclé se penchant sur elle dans la chambre du «

Savoy », les yeux essayant de se perdre dans les siens. Elle fut écrasée sous l'étreinte puissante du bras vigoureux et retrouva la chaleur d'une haleine qu'elle aimait. Ses yeux se fermèrent. Ses lèvres s'entrouvrirent pour donner, en rêve, à l'être adoré, le baiser d'une fille que l'amour avait faite femme...

l'Empress of Australia entra dans le port de Batavia. Chantai ne descendrait pas, elle n'en avait ni la force, ni le désir. Pendant le trajet entre les deux escales, Williams était venu plusieurs fois pour s'inquiéter de son état.

— Madame n'est pas bien. Ne serait-il pas préférable que je prévienne le médecin ?

— Non, Williams. Le seul remède actuel pour moi est l'isolement

— Madame ne descendra pas à Batavia ?

Et Williams repartait, désolé, après chacune de ses visites.

Quand le paquebot fut immobilisé dans la rade de Batavia, elle se traîna de son lit jusqu'au hublot pour avoir une -impression d'ensemble de ce port dont le steward lui avait tant parlé. La position du navire à l'ancre faisait que tous les hublots de tribord regardaient vers la haute mer : sa cabine était à tribord. Chantal se recoucha en pensant que même es paysages se détournaient de sa lèvre.

L'annonce du départ lui fut indifférente; dans quarante- huit heures, elle serait à Sydney, première étape de son voyage. C'était tout ce qui l'intéressait. Williams lui avait apporté les renseignements nécessaires : la chance la favorisait l' *Em press of Aus t ralia* arriverait à Sydney dans après-midi et le *Melbourne*, qui partait de Sydney pour faire le tour complet de l'archipel des Fidji, lèverait l'ancre le lendemain matin. Chantal ne serait même pas obligée de descendre à terre pour se cacher dans un hôtel et se réugierait tout de suite dans une cabine du *Melbourne*. Elle aurait un effort considérable à accomplir pour

effectuer ce transbordement sans que personne ne s'aperçût de sa fatigue.

Elle avait fait des prodiges pour que la femme de chambre ne devinât rien pendant qu'elle faisait ses malles et trouvé même la force de dire à Williams venu chercher les bagages deux heures avant l'arrivée :

— Je vais beaucoup mieux.

— Alors Madame pourra se distraire ce soir à Sydney ? C'est une très grande ville moderne, comme Madame doit les aimer.

— Non, Williams. Je vais simplement changer de navire; je ne visiterai pas plus l'Australie que l'île de Java, il faut bien conserver quelque chose pour le voyage de retour... Ce que je regretterai le plus de ce paquebot est vous, Williams; vous m'y teniez gentiment compagnie sans trop m'ennuyer.

— J'espère être encore sur cette ligne quand Madame nous fera l'honneur de reprendre notre navire.

Elle ne répondit pas. *l'E m press of Australia* ne l'intéressait plus depuis que Robert l'avait quitté.

Le *Melbourne* était de dimensions plus réduites que le colossal paquebot quitté par Chantai. C'était un bateau à classe unique, construit pour assurer la liaison entre l'Australie et Viti-Levu, la plus importante des îles Fidji. Le *Melbourne* ferait d'abord escale à Suva, port et capitale de Viti- Levu, avant de rejoindre Levuka, ville principale de l'île d'Ovalau. Ce serait là que Chantai trouverait le fameux *Saint-John*, dont lui avait parlé la Mère Dorothée, surnommé du titre affreux : « Cargo des Lépreux ». Le

Saint-John la déposerait enfin sur la plage de Makogaï où sœur Marie-Ange l'attendrait.

Pendant son rapide passage sur le pont du *Melbourne*, avant de rejoindre sa cabine, Chantai avait pu constater que les passagers européens étaient en minorité. Le *Melbourne* regorgeait d'Indiens et de Chinois, qui n'avaient pas hésité à céder aux offres avantageuses des planteurs fidjiens, las de la nonchalance native de leurs ouvriers agricoles indigènes. Tous les émigrés asiatiques semblaient s'être donné rendez-vous sur le *Melbourne*.

La cabine était loin d'offrir le luxe et le confort de celles de

l'Empress of Australia. Le lit était remplacé par une simple couchette étroite sur laquelle Chantai hésitait à s'allonger.

Heureusement, la traversée ne s'annonçait pas longue; l'océan Pacifique était encore calme à cette époque de l'année. Chantai serait à Levuka dans trois jours. Le *Melbourne* roulait plus que

l'Empress of Australia : elle en éprouvait un véritable malaise. Si les taches s'étaient encore multipliées sur son corps, son visage restait miraculeusement intact et sa fièvre des derniers jours était tombée. Chantai avait appris, en lisant un passage de l'ouvrage du Dr Ramelot, que la fièvre de la lèpre est périodique. En revanche, elle commençait à sentir un terrible engourdissement aux extrémités des membres : elle avait du mal à remuer les doigts de ses mains et de ses pieds. C'était à se demander si tout ce mécanisme indispensable de son corps n'allait pas être bientôt paralysé ?

Elle aurait voulu recueillir aussi quelques renseignements complémentaires sur cette île perdue où elle allait vivre pendant de longues années et dont elle ignorait pratiquement tout. La seule personne qui aurait pu la renseigner à Paris était la Supérieure des Sœurs de la Société de Marie; Chantal n'avait eu ni le temps, ni l'envie de la revoir avant son départ.

L'équipage du *Melbourne* était australien. Quelques heures avant l'arrivée à Suva, le commissaire du bord vint lui rendre visite en lui demandant, dans un français très correct :

— Excusez-moi, Madame, de vous déranger... Vous allez, je crois, jusqu'à Levuka ?

— Pourquoi cette question ? demanda Chantai.

— Simplement pour savoir quand nous pourrions disposer de votre cabine : nous avons un malade qui se rend à Vanna Levu

— Un malade grave ?

— Non. C'est un planteur qui vient d'être opéré à Sydney. il rentre chez lui; toutes les cabines étant occupées, nous irons dû l'installer dans celle d'un officier.

— Je suis désolée pour ce monsieur, mais je suis moi-même assez fatiguée. Vous parlez admirablement le français.

— Je l'ai appris à une école de Melbourne, dirigée par des prêtres

français.

— Je crois qu'il y a des missionnaires français aux Fidji ?

demanda Chantal, sans paraître attacher la moindre importance à la question.

— Oui, Madame. On y rencontre également des sœurs fran-

çaises spécialisées dans le traitement des lépreux. Vous avez dû entendre parler de Makogaï, l'île des lépreux ?

—

On m'a dit que c'était très curieux. Peut-on la visiter ?

— Il faut une autorisation spéciale. Personnellement je n'y ai jamais été, mais quand le *Melbourne* va de Levuka à Vanna-Levu, il longe ses côtes. J'ai même réussi à prendre quelques photographies de la baie de Dallice : on y aperçoit des lépreux assis sur la plage. Cette simple vision ne donne aucune envie de débarquer dans l'île,

— La vie là-bas doit être épouvantable ?

— Il nous est fréquemment arrivé de transporter à Levuka ces sœurs missionnaires françaises dont je vous ai déjà parlé. Elles viennent directement de votre pays pour s'enfermer dans cette petite île longue de trente kilomètres et large de deux.

La dernière sœur qui a pris le *Melbourne*, voici trois mois environ, était jeune et timide. Elle était très jolie, presque frêle et fit l'étonnement des passagers : comment pouvait-on envoyer dans cette île damnée une jeune femme dont la constitution paraissait aussi fragile ? Je dois cependant reconnaître qu'elle paraissait parfaitement heureuse de son sort.

Le commissaire du *Melbourne* venait de décrire Marie-Ange, que Chantai connaissait mieux que lui par la Mère Dorothée. Ce n'était pas à elle d'expliquer à ce marin que Marie-Ange n'était envoyée à Makogaï que parce qu'elle l'avait voulu. Marie-Ange avait la vocation de soigner la lèpre, comme lui avait celle de naviguer sur le Pacifique.

— Je crois, continua l'officier, qu'un nouveau contingent important de malades va être dirigé incessamment sur Makogaï. A notre précédent voyage, la semaine dernière, nous avons transporté jusqu'à Levuka

trois lépreux qui arrivaient de Nouvelle-Zélande. Je vous jure qu'ils n'étaient pas agréables à regarder! Sur trois, ils n'avaient plus qu'un nez complet et deux bras intacts! L'un d'eux était aveugle et se dirigeait en appuyant son unique main sur l'épaule de l'un de ses camarades... Nous avons dû les enfermer à fond de cale pour ne pas incommoder les autres voyageurs. Ce serait une publicité déplorable pour le

Melbourne s'il avait la réputation de transporter des lépreux comme le *Saint-John*... C'est le vapeur qui assure la liaison entre Levuka et Makogaï. Les malades sont groupés dans une léproserie d'attente à Levuka jusqu'à ce qu'il y en ait un nombre suffisant pour justifier l'appareillage du *Saint-john* dont le capitaine, M.

Farell, est l'un de mes amis.

— Il a dû faire d'étranges traversées et voir de curieux spectacles ? demanda Chantai.

— Ses récits vous font dresser les cheveux sur la tête, répondit le commissaire du *Melbourne* en souriant. Excusez- moi, Madame, de vous importuner avec tous ces bavardages. Nous approchons de Suva...

— Combien de temps y restons-nous ?

— Deux heures environ.

— Et nous arriverons à quelle heure à Levuka ?

— Dans la soirée, avant le dîner... Vous resterez longtemps dans cette ville ?

— Le moins possible.

— Je vous approuve : elle n'est pas gaie! déclara l'officier en sortant.

S'il avait pu se douter qu'elle se rendait à Makogaï, il lui aurait peut-être dépeint Levuka comme étant un paradis en comparaison de l'île des lépreux !

La sirène du *Melbourne* avertit Chantai de l'arrivée dans le port le plus important des Fidji. Elle ne voulait pas plus se montrer à Suva qu'aux escales précédentes; néanmoins, elle regarda par le hublot et trouva la baie magnifique. La ville elle-même se composait de maisons blanches et basses, les habitations étaient disposées en quadrilatères réguliers

formés par de larges avenues bordées de palmiers géants.

Une flottille d'embarcations entourait le paquebot. Ces pirogues

— dont l'avant recourbé s'ornait d'une tête sculptée en bois d'ébène, avec des yeux de nacre et des oreilles en écaille, une longue barbe et des lèvres peintes en rouge — étaient dotées d'un flotteur extérieur, relié au corps de l'embarcation par une traverse de bois, qui les empêchait de chavirer. Chacune d'elles était occupée par une douzaine de jeunes garçons, nus jusqu'à la ceinture, qui pagayaient avec une vitesse incroyable.

Le cercle des pirogues s'ouvrit pour laisser le passage à une vedette automobile dont la proue était décorée d'un drapeau, celui du gouvernement des Fidji, et dont les occupants étaient habillés à l'européenne. Parmi eux, Chantai remarqua un vieillard à longue barbe et au teint blanc, portant sur la poitrine une croix en or qui surmontait une large ceinture violette. C'était certainement un prêtre catholique : la soutane noire tranchait sur les vestons blancs des autres occupants du canot. Tous les visages étaient cachés par de grands chapeaux de paille à large bord, destinés à protéger des insulations. La vedette automobile doubla le *Melbourne* pour accoster à tribord : ce qui la fit disparaître du champ de visibilité réduit qu'avait Chantai par son hublot.

Elle revint s'asseoir sur sa couchette. A quoi bon monter sur le pont pour revoir ces faces de Chinois, d'Indiens, ou même de Fidjiens ? Ce soir, elle serait à Levuka, la dernière étape du monstrueux voyage. Jeannot-lapin avait changé, lui aussi de navire et somnolait sur un nouvel oreiller ; il devait être ahuri de son aventure. Elle allait s'allonger lorsque l'on frappa à la porte.

Le commissaire reparut.

— Madame, vous avez un visiteur qui demande si vous pouvez le recevoir.

— Qui cela ? demanda Chantai avec méfiance.

— Monseigneur Midal, vicaire apostolique de Suva. Il vient quelquefois à bord quand le *Melbourne* transporte une personnalité importante : c'est toujours un grand honneur pour notre navire... Monseigneur demande s'il peut venir vous parler ici parce qu'il vous connaît très bien.

Chantai s'était levée, stupéfaite :

— Je ne l'ai jamais vu!

Elle n'eut pas le temps d'achever sa phrase. La silhouette du prêtre, qu'elle avait entrevue dans le canot automobile, venait de s'encadrer dans la porte et une voix grave dit au commissaire :

— Laissez-nous. Madame et moi nous avons à parler...

— Mon enfant, commença l'évêque, ne vous formalisez pas si je vous appelle ainsi... je pourrais aisément être votre grand-père

!... Je vous connais déjà, grâce à une lettre de Mère Dorothée. Je suis au courant du malheur qui vous frappe momentanément et je sais que vous êtes venue dans nos contrées perdues pour guérir plus vite, loin des regards de ceux au milieu desquels vous avez vécu jusqu'à ce jour. Je sais également que vous n'avez pas de religion : ce n'est donc pas le prêtre qui vient vous rendre visite, mais l'ami de tous ceux qui souffrent physiquement ou moralement.

Chantai regardait les yeux ridés du vieillard, empreints d'un mélange de malice et de bonté comme ceux de la soeur Dorothée.

— Si j'ai tenu à vous rendre visite dans votre cabine, c'est parce que je me doute que vous n'avez aucune envie de vous montrer avant d'être arrivée à Makogaï! Comptez sur moi : on ne vous verra pas... Ce soir, à Levuka, l'un de mes vicaires, le Père Anselme, viendra vous chercher au débarcadère et vous conduira directement au couvent des Sœurs Missionnaires de Marie, que vous connaissez déjà un peu puisque

vous avez été reçue à la Maison-Mère de Paris. On vous y a -réparé, sur mes ordres, une cellule que ces chères sœurs se sont efforcées de rendre la plus gaie possible; je leur ai conseillé d'y mettre beaucoup de fleurs... Je suis certain que **TOUS** les aimez, ou vous ne mériteriez pas d'être Parisienne ! Vous y recevrez, demain matin, la visite indispensable des médecins officiels du gouvernement de Fidji qui vous examineront avant de vous remettre votre fiche d'admission à la lèproserie de Makogaï. Je m'empresse de vous dire que ce n'est qu'une simple formalité...

... Vous n'attendrez pas longtemps dans le couvent de Levuka, puisque le *Saint-John*, dont Mère Dorothée vous a certainement parlé, appareillera vers quatre heures de l'après- midi. La traversée n'est pas longue ; la mer sera calme. A Makogaï enfin, sœur Marie-Ange, que vous ne connaissez pas et avec laquelle vous vous entendrez à merveille — car vous avez certains points de ressemblance — vous attendra sur la plage et vous conduira à votre demeure. Nous vous

avons réservé la plus jolie maison de l'île; elle n'a encore jamais été habitée ; nous la destinions à recevoir les personnalités officielles qui viendraient visiter la léproserie. Je vous préviens tout de suite que ce n'est pas un palais... Les palais sont plutôt rares dans le Pacifique! C'est un logis bien aéré et confortable. Il offrira pour vous le double avantage d'être à proximité de la Mission et de vous isoler des malades indigènes ou de race différente. Je crois bien que vous serez la seule femme européenne malade; il est préférable de vous rapprocher de nos sœurs blanches. Vous ne tenez pas particulièrement à être incorporée dans un village fidjien, chinois ou hindou ?

— Pas le moins du monde !

— Vous avez raison ; ces gens-là sont toujours en train de se quereller.

— Monseigneur, reprit Chantai, parlez-moi de cette île où je vais vivre ?

— Est-ce bien nécessaire ? Vous aurez tout le temps de la découvrir. Ce que je puis vous dire est que j'ai assisté à l'arrivée du premier contingent de lépreux à Makogai le 29 novembre 1911. Vous voyez que ça ne me rajeunit pas! Je suis persuadé que vous ne ferez qu'un court séjour dans l'île : vous nous reviendrez bientôt guérie et vous me ferez le plaisir, à votre retour, de visiter notre Mission et nos œuvres ici, qui sont très importantes. Qui donc disait que vous étiez malade ? Cette chère Mère Dorothee ?

— Pourtant, Monseigneur...

— Oui, vous avez une petite lèpre de rien du tout... Le chaulmoogra va vite la faire disparaître ! Les vrais lépreux, ceux qui me donnent encore des nausées à chaque fois que je vais leur rendre visite — et Dieu sait si je devrais y être habitué depuis cinquante années ! — sont à Makogai.. Etre en contact permanent avec ces malheureux sera même le côté le plus pénible de votre situation. Bien que vous n'ayez pas de religion, il faudra vous armer d'une charité à toute épreuve. Quand vous en aurez assez de ne voir que des faces monstrueuses, reposez-vous en regardant la petite sœur Marie-Ange. Il faut que je vous quitte, mon enfant...

Les événements se déroulèrent exactement comme le vicaire apostolique l'avait annoncé. Le Père Anselme qui portait lui aussi une longue barbe, mais noire, était beaucoup plus jeune que son supérieur hiérarchique. Il attendait la jeune femme au débarcadère de Levuka, escorté de deux indigènes qui se chargèrent des bagages. La traversée

de la ville se fit dans une vieille Ford conduite par le missionnaire qui, au passage, montra à Chantai les principaux édifices de la ville : la résidence du gouverneur, l'église, le palais de Justice. Tous ces bâtiments, sans étages, se ressemblaient par leur blancheur et des toits de chaume qui leur donnaient un aspect de huttes nègres transformées, par la grâce de la civilisation, en bungalows. Chantai regardait tout sans rien voir et se retrouva, après dix minutes de trajet, dans la cellule qui lui avait été réservée au couvent de la Mission des Sœurs de Marie.

L'évêque avait eu raison de dire que la cellule serait fleurie : les plantes les plus bizarres envahissaient la petite pièce ripolinée dont l'ameublement se composait d'un lit de fer, d'une table avec une chaise de paille, d'un prie-Dieu en bois placé devant un immense crucifix qui constituait l'unique décoration murale.

Malgré cette sévérité, la cellule était charmante : elle donnait—grâce à une large baie, protégée des ardeurs solaires par un store en paille de riz — sur un jardin intérieur qui se rapprochait plus de la brousse équatoriale que du classique jardin de couvent français. La végétation y était d'une richesse et d'une exubérance rares ; les palmiers nains y voisinaient avec les cactus géants et des plantes de tous les climats : aloès, cocotiers, goyaviers, plantes tropicales épineuses et charnues, arbres à pain, bois de rose et de santal, et jusqu'à des pins parasols rappelant les soirs sur le Pincio.

Autour du jardin, Chantai apercevait les baies des autres cellules. Ce couvent, parfumé et ensoleillé, ne ressemblait que de très loin à celui, gris et triste, de la rue du Bac.

Un repas, composé en majeure partie de fruits exotiques « de pastel de maïs, fut servi dans la cellule par une sœur indigène dont la peau noire offrait un étrange contraste avec la cornette blanche.

C'était la première nuit que Chantal passait sur la terre ferme après un mois de navigation ; elle dormit mal, le bercement du navire finissant par lui manquer. Vers quatre heures du matin, alors qu'elle commençait à peine à s'assoupir, la jeune femme fut tirée de sa torpeur par des chants religieux. S'approchant de la baie, elle distingua très nettement les voix des religieuses qui psalmodiaient l'office matinal. Non contentes de se dévouer dans la journée, ces femmes trouvaient encore le moyen de se lever la nuit pour prier ! Il y avait, enfoui dans le cœur de ces Sœurs Missionnaires, quelque chose que Chantai ne parvenait pas à analyser et qui la dépassait. La seule

pensée que d'autres priaient pendant qu'elle dormait l'empêcha de se rendormir.

Elle était prête depuis longtemps quand le Père Anselme pénétra dans sa cellule, accompagné de deux médecins de la Commission de contrôle de la lèpre. L'un d'eux était Anglais; l'autre Fidjien avec un type très accusé. Ni l'un, ni l'autre ne parlait le français; le Père Anselme dut servir d'interprète.

Après avoir examiné attentivement les taches que Chantai avait sur le cou et qui s'étaient répandues sur les bras, les médecins rédigèrent un rapport. Ils parlèrent peu et prononcèrent seulement quelques mots en anglais que le Père Anselme traduisit :

— Ils estiment que tout prélèvement dans le nez est inutile. Votre lèpre leur paraît suffisamment déclarée, Ils ont une grande habitude... Ils vont vous remettre une fiche que vous présenterez au contrôle de départ du *Saint-john* : sans elle vous ne pourriez pas vous embarquer, le *Saint-john* transportant exclusivement des lépreux à ce voyage. Vous aurez bien soin de conserver cette fiche pour la donner, à votre arrivée à Makogai, au médecin-chef de la léproserie.

Chantal écoutait le Père Anselme avec une profonde amertume; elle n'était plus, ce matin, qu'un numéro dans une cargaison de lépreux. Cette traversée de Levuka à Makogai s'annonçait comme devant être l'étape la plus pénible du sinistre voyage.

Le médecin anglais lui remit la fiche annoncée et se retira avec son confrère. En quittant la cellule, le missionnaire dit à la jeune femme :

— Je reviendrai vous prendre avec ma Ford une demi heure avant le départ du *Saint-John* pour que vous restiez le minimum de temps sur le cargo.

Elle n'essaya même pas de faire une promenade dans le jardin paradisiaque qu'elle avait sous les yeux. La sensation pénible de la corde lui pressant le coude gauche était revenue ; les doigts de sa main droite avaient du mal à tenir le peigne avec lequel elle essayait de se recoiffer en n'ayant pour tout miroir que celui de son sac. Les religieuses n'avaient ni le besoin, ni le droit de se regarder dans un miroir; elles n'oubliaient qu'une chose, c'est que Chantai n'avait pas encore renoncé au monde, à ses pompes et à ses œuvres et qu'elle n'y renoncerait jamais!

Elle ne toucha même pas au déjeuner que lui apporta La sœur

indigène ; elle n'avait pas faim et savait bien qu'elle ne pourrait plus avoir faim tant qu'elle serait au milieu de toute cette horreur.

Elle mangerait quand elle serait guérie— Au début de l'après-midi, le Père Anselme reparut :

— Vous êtes prête ? Nous n'avons pas une minute à perdre. Le

Saint-John appareille dans une demi-heure.

Quand la Ford arriva sur le quai d'embarquement, celui-ci était déjà envahi par une foule bariolée, où quelques rare» Européens se mêlaient aux indigènes. Foule silencieuse **qui** était maintenue par un cordon de police à une dizaine de mètres d'un navire accosté contre le quai et dont Chantal

LA ROUTE DE MAKOGAI

lut le nom : *Saint-John*. Elle avait devant elle le cargo des **lépreux**.

Les policemen s'écartèrent pour laisser passer la voiture du missionnaire. Un officier indigène, assisté d'un médecin anglais, vérifiait les papiers et l'identité des voyageurs en bas de la passerelle conduisant au bateau.

— Donnez-moi votre fiche, souffla le Père Anselme à Chantal qui regardait ce spectacle en se demandant si elle aurait même la force de monter sur le cargo ?

Machinalement, elle tendit sa fiche, couverte de tampons «

portant son empreinte digitale que les médecins du contrôle avaient prise le matin. Le prêtre se dirigea vers l'officier de police avec lequel il parla pendant quelques minutes. Ce qui donna à la jeune femme le temps de remarquer une longue file de malades, rappelant ce qu'elle avait vu à l'hôpital Saint-Louis, qui attendaient d'embarquer. Es étaient peut-être une centaine, encadrés par des soldats, baïonnette au canon. Les malheureux étaient presque tous en haillons et avaient déposé sur le quai à côté d'eux, des sacs de toile dans lesquels devaient être renfermés leurs vêtements et ce qu'ils considéraient comme leurs trésors les plus précieux. Les uns s'asseyaient sur ces sacs, d'autres s'étaient accroupis par terre, quelques-uns enfin s'appuyaient sur des bâtons : tous semblaient avoir un mal infini à se tenir debout et paraissaient épuisés. Il y avait, dans le lot, les hommes, des femmes et même, Chantal n'en crut pas ses yeux, trois enfants dont l'un n'avait guère que quatre ans.

Presque tous les malades avaient le visage en partie caché par les grands chapeaux de paille à large bord. Chantal n'apercevait que les yeux, flamboyants de certains, ternes de beaucoup d'autres. Regards qui étaient chargés de rancune et qui semblaient dire à la foule des curieux : « Pourquoi sommes-nous ici ? Est-ce notre faute ? La société n'a rien fait, dans le pays où nous vivions, pour empêcher que nous ne devenions lépreux. Qui donc est responsable ? La société, c'est-à-dire vous tous qui nous regardez et qui êtes des hommes... »

Les lépreux restaient silencieux, mais la foule chuchotait à voix basse, derrière le cordon de police. Quand le Père Anselme revint, Chantal lui demanda :

— D'où viennent ces malades ?

— D'un peu partout : d'Australie, de Nouvelle-Zélande, des îles de l'Archipel... On les a groupés ici avant de les envoyer en bloc à Makogaï. Il y en a déjà deux fois autant à l'intérieur du bateau. Si cela continue, Makogaï refusera bientôt du monde! Venez... Nous passerons sans encombre avant toute cette file. Je vais vous installer dans un petit coin du *Saint-John* que je connais bien : c'est celui que je me réserve quand je vais prêcher une retraite à Makogaï.

Il l'entraîna pendant que deux indigènes se chargeaient de ses bagages. En les voyant hisser ses malles plates, achetées chez «

Hermès », sur le cargo, Chantai ne put s'empêcher d'établir une comparaison entre ses bagages luxueux et les pauvres cabas des malheureux dont elle allait partager le sort. Elle commençait à comprendre qu'il ne serait pas question à Makogaï d'élégance vestimentaire.

Le Père Anselme lui fit franchir rapidement la passerelle et l'entraîna dans l'unique cabine-salon du *Saint-John*, vide de passagers :

— Ici vous serez bien. Vous êtes au centre du bateau et vous pouvez voir tout ce qui s'y passe; c'est le meilleur poste d'observation. C'est là que je m'installe pour réciter mon bréviaire pendant les trois heures que dure la traversée. Cette cabine est réservée au personnel sanitaire de la léproserie ; en principe, les malades n'ont pas le droit d'y pénétrer. Seulement, vous n'êtes pas tout à fait une malade ordinaire, puisque vous nous arrivez de Paris! Avant de redescendre, je vais aller dire, en passant, un petit bonjour au capitaine Farell. C'est un vieil ami qui n'a qu'un seul tort : ne pas savoir un mot de français. Sans cela, je vous l'aurais présenté : il est Australien. Je vous

recommanderai quand même à lui. Vous me verrez débarquer dans votre île pour Noël : j'y célèbre la messe de minuit depuis dix années. J'ose espérer que nous nous y verrons.

— Au revoir, mon Père ! répondit Chantai en se laissant tomber sur l'une des banquettes circulaires de la cabine entièrement vitrée, qui ressemblait plus à un aquarium qu'à un lieu de repos.

Elle regarda d'abord la foule qui, massée sur le quai, augmentait de minute en minute : on aurait dit que le départ

LA ROUTE DE MAKOGAI

d'une cargaison de lépreux était une distraction de choix pour les habitants de Levuka.

L'équipage, du capitaine au dernier matelot, était ganté de cuir noir, pour pouvoir toucher et déplacer la « marchandise » si le besoin s'en faisait sentir en cours de traversée. Ces bateaux négriers, dont Chantai avait entendu parler à l'école primaire où l'Assistance publique l'avait placée autrefois, devaient ressembler à ce navire ?

Quand le dernier malade eut franchi la passerelle, celle-ci fut retirée. Le *Saint-John*, isolé avec son étrange chargement amorphe et désespéré, pouvait partir. Une vibration désagréable, donnant l'impression que la vieille coque allait éclater, secoua le bâtiment. Un bruit lent et régulier de piston suivit la vibration. La machine elle-même était pousive, usée, fatiguée de ne transporter que des lépreux. Ce navire était bien le plus misérable de tous ceux qui bourlinguaient encore sur le Pacifique; il n'était que vieillesse, usure, désolation. Chantai sentait sa pauvre tête s'alourdir de plus en plus; elle était loin, terriblement loin du luxe d'un *Empress of Australia*; le *Melbourne* lui-même lui apparaissait, maintenant qu'elle l'avait quitté, comme un bateau de rêve...

Lentement, le *Saint-john* s'était éloigné du quai, où la foule des curieux restait immobile et muette, et avait mis le cap sur un ilot dont les formes plates et grises se précisaient peu à peu. Chantai gardait les yeux obstinément rivés sur cette terre de tristesse et ne pouvait plus les en détacher : Makogai, que la Mère Dorothee lui avait montrée — telle un point minuscule — sur la grande carte située dans le couloir de la rue du Bac, grandissait à vue d'oeil.

Quand elle détacha avec peine son regard de la vision encore imprecise, ce fut pour s'intéresser à ce qui se passait à proximité d'elle sur le cargo. Les lépreux — avec leurs nez rongés, leurs membres

atrophisés, leurs plaies inguérissables — étaient tous là, parqués sur ce bateau trop petit.

Quand des êtres sont aussi affreux, se dit Chantai, on les jette à fond de cale pour ne plus les voir jusqu'à l'arrivée au port de délivrance. Cette pensée lui fit baisser les yeux vers la cale qui apparaissait béante, les écoutilles ouvertes, au pied de sa cabine.

Et elle eut un mouvement de recul... Là, allongés sur des brancards, gisaient les corps mutilés

d'une vingtaine de malades. Leurs yeux ternes regardaient fixement le ciel qu'ils n'avaient plus la force d'implorer. Personne ne se souciait d'eux, sinon pour se tenir le plus loin possible de cette cale maudite qui ressemblait à une fosse dans laquelle auraient été jetés des animaux féroces. Les autres passagers du

Saint-John, malgré leur propre maladie, trouvaient l'aspect de ces malades, dont les corps se décomposaient, épouvantable et l'odeur qu'ils dégageaient insupportable. De temps en temps, l'un des lépreux du pont se penchait au-dessus du trou béant et se retirait précipitamment avec dégoût. Chantai observait ce manège : les lépreux se détesteraient-ils entre eux ? Les degrés de la maladie marqueraient-ils la limite de leur camaraderie ?

Confusément, sans qu'elle sût très bien pour quelle raison, la jeune femme sentait une immense rancœur planer sur le cargo.

Elle avait déjà remarqué, dans la file des lépreux qui stationnaient sur le quai de Levuka, des lueurs fugitives d'animosité à l'égard des gens bien portants... Mais ce n'était rien à côté du courant de haine qui, sur le *Saint-John*, montait de la cale au pont, allait de la proue à la poupe, enveloppait chaque malade en haillons. Que serait-ce quand ces misérables découvriraient sa présence parmi eux et quand ils sauraient qu'elle aussi était atteinte par le fléau ? Elle était glacée d'épouvante à l'idée que sa beauté exciterait la convoitise d'hommes sans bras ni jambes, ou la jalousie de femmes aux visages défigurés ; et elle se blottit dans un coin de la cabine pour que personne ne pût la remarquer à travers les vitres.

Sa tête lourde comptait les battements des pistons, les scandait, en répétant un mot qui revenait toujours le même, lancinant : «

Makogai... Makogai... » Elle prit sa tête dans ses mains et hurla :

— Robert ! Au secours !

L'ingénieur était loin; personne n'entendit son cri qui se perdit dans le bruit de la machine. Elle était seule, avec sa souffrance et son amour brisé, regardant autour d'elle, hagarde et affolée, comme si elle craignait qu'on ne l'eût entendue et que toute la horde des monstres ne se ruât dans la cabine pour la voir de plus près. Personne n'avait relevé la tête sur le pont, ou dans la cale. Elle enfouit son mouchoir

LA ROUTE DE MAKOGAI

dans sa bouche et continua à hurler pour elle, ne s'arrêtant que lorsqu'elle fut sans souffle, exténuée.

Alors, elle orienta son regard vers sa droite : les enfants lépreux étaient là, en train de jouer sur le pont, de courir comme ils le pouvaient, sans paraître se soucier le moins du monde de leur maladie et de l'horreur qui les entourait. Elle les contempla avec pitié et reconnaissance : eux seuls ne semblaient pas répandre la haine.

Une étrange mélodie détourna son attention : un chant, fait de syllabes incompréhensibles pour elle, provenait de l'arrière du

Saint-John, où les lépreux hindous s'étaient groupés et accroupis sur le pont en demi-cercle. Ils psalmodiaient leur plainte en s'accompagnant d'instruments à son fixe que Chantai n'avait encore jamais vus, ni entendus. Que pouvaient bien dire les paroles de ce chant de désespérance ? L'avant du cargo était accaparé par les lépreux chinois, qui ne chantaient pas, ne prononçaient pas un mot. Une femme, parmi eux, était monstrueuse : elle berçait un nouveau-né dans deux bras réduits à l'état de moignons, des bras où il n'y avait plus de mains pour caresser la tête de l'enfant.

Chantai ferma les yeux pendant de longues minutes pour ne plus voir toute cette tristesse. Elle savait qu'il n'y avait pas un coin du

Saint-John où elle pût poser son regard sans rencontrer des faces grimaçantes et boursofflées. Les lépreux pullulaient sur le cargo comme une vermine ; ils s'accrochaient à tout, même aux mâts que quelques-uns d'entre eux tenaient enlacés pour pouvoir se maintenir debout. Chantai songeait à l'étrange destinée de tous ces êtres, parmi lesquels certains avaient peut-être été beaux, venus de tous les points du monde pour échouer dans un îlot du Pacifique.

Ses yeux étaient toujours fermés lorsqu'un sifflement enroué de la

vieille sirène du *Saint-John* les lui fit ouvrir. Devant elle s'étalait la baie de Dallice qui lui parut une baie de paradis, avec sa végétation luxuriante de palmiers, de bambous, de cocotiers, de plantations d'ignames, de bananiers, d'ananas.

Sur une plage des centaines de lépreux faisaient de grands gestes et poussaient en chœur un cri guttural : « *Selo! selo!* » Le débarquement de la cargaison du *Saint-John* était un événement attendu. Peut-être les habitants de l'île maudite allaient-ils retrouver, dans cette nouvelle fournée, des compatriotes qui leur apporteraient des nouvelles fraîches et vivantes de leur pays ? Ils savaient aussi que le *Saint-John* transportait le courrier et des colis qui leur étaient destinés. Ce soir, ce serait fête dans l'île : dans chaque village, les lépreux danseraient autour d'immenses brasiers en poussant leur cri de joie : « *Selo! Selo!* »

Après avoir lancé un dernier appel de sirène, le *Saint-John* avait accosté à la jetée en bois. Le bruit de l'antique machine s'était enfin arrêté, Chantai n'en pouvait plus de l'entendre. Cette machine lui avait trop martelé le cœur.

La police de l'île monta à bord : elle se composait de deux gendarmes qui, eux au moins, n'étaient pas lépreux ! Ils vérifièrent avec soin les papiers de chaque voyageur avant de l'autoriser à prendre pied sur l'étroit débarcadère. Chantai préféra laisser passer tout le monde avant elle et attendre : elle quitterait Je *Saint-John* la dernière... Elle put ainsi regarder l'étrange procession de miséreux qui s'avancait maintenant vers l'autre extrémité du débarcadère où l'attendait un petit groupe d'Européens en blanc : des médecins sans doute et des religieuses qui portaient les mêmes cornettes que celles déjà entrevues au couvent de la rue du Bac. Parmi ces sœurs, l'une d'elles s'était détachée, toute frêle, pour monter sur le navire... Chantai sentit ses jambes défaillir, mais elle se raidit et s'adossa à la paroi vitrée de la cabine, regardant fixement la forme blanche et éthérée qui s'avancait... Et ses yeux se remplirent de larmes quand elle entendit une voix très douce lui dire :

— Je vous attendais...

La petite sœur lui avait pris le bras pour l'aider à descendre de ce *Saint-John* sur lequel elle aurait voulu mourir... Toutes deux, terminant la triste procession, avancèrent lentement sur le débarcadère. Au moment où elles passèrent devant le groupe d'Européens, une nouvelle ombre blanche se détacha :

— Ma Mère, lui dit Marie-Ange, voici celle qui nous a été annoncée...

— Mademoiselle, continua la Supérieure de la Mission à l'intention de Chantal, vous êtes ici chez vous, pour vous reposer et pour guérir. Nous nous verrons plus longuement demain...

Sœur Marie-Ange va vous accompagner jusqu'à

LA ROUTE DE MAKOGAI

vos demeures où tout est prêt pour vous recevoir. Vos bagages y seront presque en même temps que vous.

Chantai n'avait plus la force de remercier, ni même de prononcer une parole. Cette Mère Marie-Joseph, qui venait de lui parler, lui rappelait la Mère Dorothee... Toutes ces religieuses doivent se ressembler! pensa-t-elle... Toutes, à l'exception de Marie-Ange qui, elle, était vraiment d'une radieuse beauté.

Il y avait aussi, dans le petit groupe, un prêtre : le Père Rivain, l'aumônier de Makogai... Ainsi qu'un curieux personnage, portant col en celluloid et lunettes d'or, le Révérend David Hall, le pasteur wesleyen de l'île.

Il y avait enfin trois autres hommes qui s'inclinèrent au passage de la jeune femme : c'était le médecin-chef, le Dr Watson, accompagné de ses deux assistants, dont l'un était un grand garçon blond et pâle — rappelant l'interne de l'hôpital Saint-Louis — et l'autre un Fidjien qui avait dû acquérir le droit d'être appelé «

Docteur » après de patientes études. Marie-Ange s'était arrêtée devant les médecins, mais, sur un petit signe du Dr Watson, elle poursuivit son chemin en soutenant toujours Chantai. Le signe du médecin-chef ne voulait-il pas dire : « Conduisez-la vite dans sa nouvelle demeure, elle en a le plus grand besoin ! N'avons-nous pas, avec la lèpre, des années devant nous pour l'examiner ? »

Autant la traversée sur le *Saint-ohn* avait paru désespérément longue à Chantal, autant la marche, au bras de Marie-Ange lui parut courte.

— Voilà votre demeure, reprit la voix douce quand elles furent arrivées devant une maison basse, toute blanche, entourée d'une terrasse et couverte par un toit de chaume.

Chantai, qui n'avait rien vu pendant ce premier parcours dans l'île, ne désirait même pas visiter les quatre pièces qui allaient constituer son

lieu de retraite volontaire pour un temps indéfini.

Marie-Ange comprenait qu'il valait mieux ne plus parler ce soir et elle aida la jeune femme à s'allonger dans un hamac suspendu à deux poutres qui supportaient le toit de chaume de la terrasse.

Tout en se laissant bercer par Marie-Ange, Chantai regardait droit devant elle la baie qui s'ouvrait en arc de cercle vers le Pacifique et tous les océans qu'elle avait franchis.

Singapour était loin; le soleil n'était plus qu'une boule de feu prête à disparaître dans la mer; la terre rouge de Makogaï respirait enfin après avoir été brûlée pendant tout le jour; aucun cri d'oiseau ou d'animal ne parvenait jusqu'à la petite maison blanche et, le long du débarcadère, Chantai vit la silhouette noire du cargo des lépreux se balancer mollement comme si le vieux navire était satisfait d'être enfin débarrassé de sa cargaison infernale...

Les rayons du soleil filtraient, à travers un store en bois de toutes les couleurs, pour éclairer des murs en bambou et un ameublement fait de chaises en rotin.

Une Sirène retentit, réveillant Chantai qui se leva pour remonter le store : aussitôt le soleil inonda son visage et la pièce.

La jeune femme aperçut, en plein centre de la baie de Dallice, le

Saint-John qui s'éloignait de Makogaï en laissant derrière lui un panache de fumée, qui pouvait être un signe - adieu. Et Chantai comprit qu'elle appartenait entièrement à l'île des lépreux.

La pièce où elle avait dormi était quelconque, indéfinissable.

Deux portes étaient pratiquées dans les minces cloisons ; elle ouvrit successivement l'une et l'autre. La première donnait dans une pièce, exactement de mêmes dimensions, mais meublée en living-room : les chaises en rotin y étaient remplacées par des fauteuils en bois ou en toile. Cette pièce, plus accueillante, donnait, par une baie grande ouverte, sur La véranda que Chantai avait entrevue la veille.

Elle parcourut cette véranda circulaire. L'habitation, entièrement construite en bois, reposait sur pilotis : surélévation qui permettait une circulation permanente de l'air entre le plancher et le sol surchauffé.

La deuxième porte de la chambre à coucher donnait sur une pièce plus étroite. Chantai y retrouva ses malles vides, rangées dans un coin ; ses robes étaient suspendues à une

101

pendeie, sa lingerie soigneusement pliée sur les casiers d'une étagère. Marie-Ange était passée par là. Une autre porte s'ouvrait sur ce débarras : Chantai eut la surprise de découvrir une salle de bains.

Sans plus attendre elle tourna les robinets de la baignoire et s'y plongeait comme pour se débarrasser de sa propre lèpre et de toute celle qui l'avait entourée la veille sur le cargo.

Puis elle revint dans le salon où elle remarqua la présence de Jeannot-lapin sur une table basse : Marie-Ange avait dû croire bien faire en le mettant ainsi en vue. Alors qu'elle prenait le jouet avec tendresse, une voix fraîche cria du chemin :

— Avez-vous bien dormi ? Je vous apporte des provisions pour votre petit déjeuner.

Sœur Marie-Ange était à cheval; c'était le seul moyen pratique pour se déplacer rapidement dans l'île. Après avoir attaché sa monture à l'un des pilotis supportant la maison, elle gravit l'escalier en disant :

— Vous n'avez pas souvent vu des bonnes sœurs à cheval ? Nous sommes les cantinières de Makogaï ! Je vais vous faire goûter, pour votre petit déjeuner, au « kawa », la boisson nationale des Fidji.

Vous verrez qu'elle vaut largement le café.

Chantai dut reconnaître que Marie-Ange avait raison.

— En principe, confia la sœur en faisant le tour de la maison, ce sont les malades qui nettoient eux-mêmes leur demeure, mais je vous enverrai tous les matins une élève de l'ouvrier.

— Vous avez un atelier de couture ?

—

Makogaï possède de tout ! répondit Marie-Ange en riant.

Le rire avait éclaté, sonore, découvrant une denture éblouissante : la bouche de Marie-Ange avait dû faire rêver plus d'un homme !

Chantai avait tout le loisir, ce matin, de contempler celle dont la jeunesse « s'était rapprochée étrangement de la sienne », selon l'opinion de la Mère Dorothée ! On voyait bien, pensait Chantai, qu'elle ne les avait pas vues toutes deux côte à côte... Physiquement déjà, elles offraient le contraste le plus accusé : Marie-Ange était aussi brune que Chantai se savait blonde; la peau de Marie-Ange était mate, celle de Chantai laiteuse; les yeux bruns de l'une étaient **L'ÎLE DE FIEVRE**

demeurés d'une candeur admirable; toutes les laideurs de l'existence avaient passé devant le regard de l'autre. Marie- Ange était petite.

Chantai serait toujours élancée. Elles n'avaient qu'un point commun : la beauté. Moralement, Chantai se sentait très éloignée de cette aristocrate qui avait quitté une vie luxueuse pour venir s'enterrer dans une île damnée! Elle se savait incapable de renoncement et n'avait qu'un désir : guérir pour retrouver le luxe sans lequel la vie lui paraissait ne pas mériter d'être vécue. En dépit de ces divergences physiques et morales, Chantai comprit que Marie-Ange serait probablement la seule habitante de l'île à laquelle elle pourrait se confier.

— Vous allez m'accompagner à l'hôpital, dit sœur Marie- Ange.

Le Dr Watson doit vous examiner pour savoir s'il peut commencer le traitement. Savez-vous monter à cheval ?

— Non.

— Dommage! Je vous aurais prêté ma monture... Elle n'est pas toujours très facile : elle a dû modeler son caractère sur celui de nombreux pensionnaires de l'île ! Venez quand même : vous allez vous asseoir sur la selle et je tiendrai la bride.

— Mais vous serez à pied ? demanda Chantai.

— Vous êtes encore mal remise des fatigues du voyage. Chantai se hissa sur le cheval : elle se sentait tellement lasse qu'elle n'aurait pas eu le courage de faire les cinq cents

mètres séparant sa maison de l'hôpital.

*

★ ★

Si cet hôpital, bâti également sur pilotis, ressemblait aux autres maisons de Makogai, ses dimensions étaient beaucoup plus vastes.

Sœur Marie-Ange aida Chantai à descendre de selle et lui dit :

— Visitez le bâtiment en attendant que le Dr Watson vous examine dans la salle de consultations. Je vais le prévenir de votre arrivée.

L'attention de Chantai fut aussitôt attirée par un spectacle étrange : près de la porte d'un pavillon, où étaient classées méthodiquement les fiches relatives à chaque malade hospitalisé, pendait une dent de fourche. Une sœur en avait une

seconde à la main dont elle se servait comme battant pour frapper la première; ce choc produisait un son très particulier qui amenait les lépreux valides à se ranger dans un ordre parfait, face à la religieuse restée debout devant la porte.

Celle-ci posa sa cloche originale pour l'échanger contre une volumineuse seringue stérilisée qu'elle remplit d'une huile épaisse et jaunâtre que Chantai devina sans peine être le fameux chaulmoogra.

Chaque individu de la file des malades se présenta, ouvrit la bouche et reçut à distance sa dose, après avoir fait une horrible grimace.

Les malades se rendirent ensuite vers un autre pavillon servant de réfectoire. Chantai n'osa pas y pénétrer. Les malades commençaient à la regarder avec curiosité et sans aménité. Leurs regards semblaient dire : « Quelle est cette femme blanche, qui ne paraît pas malade et qui ne porte pas la longue blouse des sœurs ? »

— Le Dr Watson vous attend, déclara Marie-Ange en revenant.

Chantai, toujours accompagnée de la petite sœur qui avait dû recevoir de la supérieure l'ordre de la prendre sous sa protection, pénétra dans le cabinet du médecin-directeur de Makogai. Le Dr Watson était Anglais; son premier adjoint. Fred, venait directement de Californie; le deuxième était né à Suva. Les trois médecins se levèrent à l'entrée de la jeune femme. Le médecin-chef et Fred parlaient français.

— Madame, commença le Dr Watson, nous tenons d'abord à vous féliciter pour le courage dont vous avez fait preuve en venant rechercher la guérison jusqu'ici. Nous sommes persuadés que vous en serez récompensée. Vous avez bien fait de ne pas attendre. Si tous les malades nous arrivaient dans votre état, ils repartiraient guéris au lieu

de terminer misérablement leurs jours dans cette île. Avec votre assentiment, nous allons procéder à un sérieux examen pour déterminer le jour où nous commencerons le traitement : le plus tôt sera le mieux.

Chantai dut se déshabiller; les taches avaient envahi son corps.

Pour la troisième fois, elle subit un prélèvement sur la muqueuse de sa cloison nasale : elle finissait par en prendre l'habitude, bien qu'il lui fût odieux de voir un méde-

L'ILE DE FIEVRE

cin indigène, comme le Fidjien, la toucher de ses mains. Au fur et à mesure que son examen se poursuivait, le Dr Watson dictait des notes à son autre assistant, l'Américain Fred, dont le regard ne quittait les fiches que pour dévorer Chantal. Les yeux bleus de ce grand garçon au teint de brique la gênait: il y avait en eux comme une violence contenue. Quand la fiche de la nouvelle pensionnaire fut établie, le Watson lui dit :

Dès que vous serez vêtue, je vous ferai voir, dans le laboratoire qui est à côté, vos propres bacilles au microscope

Chantal suivit le médecin anglais dans le laboratoire. — Vous voyez, poursuit celui-ci, ces bâtonnets ? Ils servent de gaine à de l'acide mubeïque, des albumines et des cires..exactement comme dans le bacille tuberculeux. Nous classons le bacille de la lèpre parmi les champignons inférieurs.

l'heure actuelle, il se trouve disséminé dans vos tissus, à l'intérieur des cellules lépreuses qu'il gonfle comme des sacs, en amas, semblables à des pelotes d'aiguilles ou à des margotins Ces amas sont ce que les bactériologistes ont appelé des« globi » ou boules ; chez vous, chaque boule est révélée par la présence d'une tache.

Chantai gardait l'oeil droit rivé à la lentille du microscope et contemplait avec dégoût ces petits bâtonnets, mêlés à des granules, remuant sans cesse comme des vers de terre, dont la vie intense se développerait progressivement dans son organisme; la seule idée qu'elle avait tout cela dans le corps lui: fit pousser un cri ; Marie-Ange retira précipitamment le microscope

— Je reconnais que c'est assez désagréable à regarder, avoua le Dr Watson, mais vous verrez avec quel plaisir vous observerez; dans

quelques années, le même prélèvement opéré sur votre cloison nasale. Vous n'y trouverez plus la moindre trace de bâtonnets ou de granules : ce jour-là vous serez bien guérie. Comme il n'y a pas une minute à perdre si nous voulons enrayer les progrès de la maladie, votre traitement va commencer. Plutôt que de vous faire absorber le chaulmoogra par voie buccale, ce qui est infiniment désagréable et vous obligerait à vous mêler aux autres malades à l'heure du traitement, nous vous ferons des injections : sœur Marie-Ange ira vous piquer deux fois par semaine. Elle sera chez vous demain matin. Les jours de piqûre, il faut rester allongée. Nous verrons dans six mois le résultat : malheureusement, ce n'est pas comme la diphtérie où deux ou trois piqûres de sérum suffisent. De toute façon, dites-vous bien qu'à l'heure actuelle vous n'êtes pas contagieuse et que vous ne le serez peut-être jamais.

Le Dr Watson s'était tu. Chantai sortit, toujours accompagnée de Marie-Ange qui lui dit :

— Vous pouvez avoir une confiance absolue dans notre médecin-chef. Permettez-moi de vous donner, à mon tour, un conseil

: ne restez pas trop renfermée sur vous-même vous deviendriez neurasthénique et les autres malades finiraient par vous détester. On jalouse toujours ceux qui peuvent éviter d'être soumis au régime commun; vous serez soignée à part, mais n'ayez pas peur de vous mêler de temps en temps à ces malheureux, par exemple au cours des fêtes qu'ils donnent ou des cérémonies religieuses. Bien que vous n'ayez pas la foi, donnez-leur l'impression de croire tout de même à la rédemption universelle ! Si vous passiez, dans leur esprit, pour la belle Européenne qui se désintéresse totalement de leur sort, je finirais par être inquiète pour le vôtre : je ne suis pas depuis très longtemps à Makogai, mais suffisamment pour y avoir découvert que les malades y sont aigris. Leur liberté perdue, leur personne humaine défigurée, la souffrance physique, la conscience d'être frappés injustement, une rancune sourde contre la société, provoquent un état mental qui peut être exprimé par ces mots : défiance inquiétude, irritabilité. Le lépreux, comme tout malade chronique, est harassé et impressionnable. Il a le temps de réfléchir, de rouler ses pensées; il fermente et devient, à quelque degré, un persécuté. Enfin, n'oubliez jamais que vous êtes dans une île, longue de trente kilomètres, qui vous oblige que vous le vouliez ou non, à vivre au contact des autres habitants.

Tout en marchant, elles étaient arrivées devant l'église de Makogai, construite en planches et surmontée d'un clocher rappelant ceux de

certains villages de France. Il fallait que la religion fût bien forte pour faire surgir partout au monde des clochers semblables.

L'ILE DE FIEVRE

Le Père Rivain, l'aumônier que Chantal avait entrevu la était en conversation sur le seuil de l'église avec la supérieure, Mère Marie-Joseph.

— Venez-vous visiter mon église ? demanda l'aumônier en souriant à la jeune femme. Si elle n'atteint certainement pas les splendeurs d'une cathédrale, je vous certifie qu'elle inspire la piété

— Il n'est pas nécessaire d'être croyant pour pénétrer dans une eglise, ajouta la Mère Marie-Joseph.

Chantal hésitait et regarda Marie-Ange. Les yeux de la petite sœur semblaient dire : « Entrez toujours. Cela ne vous engage à rien. »

— Je vous laisse, déclara Marie-Ange, c'est l'heure des pansements dans la salle commune de l'hôpital. Demain matin je serai chez vous à neuf heures pour votre première piqûre.

Marie-Ange ! », faillit crier Chantai, qui se retint et regarda sa nouvelle amie s'éloigner en compagnie de la Supérieure Elle aurait voulu que la petite sœur, au nom si doux, la. quittât jamais et restât auprès d'elle pendant tout son séjour à Makogaï; elle savait qu'en compagnie d'une créature pareille, l'île des lépreux pouvait presque faire figure d'île enchantée...

— Sœur Marie-Ange incarne ce que j'ai vu de plus pur à Makogaï, lui confia le Père Rivain. Faites-en votre amie et vous passerez mieux les heures difficiles. En pénétrant dans l'église, l'aumônier se signa.
Chantai

je regardait faire avec curiosité.

— Faites comme moi, lui dit à voix basse le Père Rivain, ça ne peut pas vous faire de mal.

Chantai fit un signe de croix, gauchement. L'aumônier ajouta :

— Evidemment, pour exécuter correctement certains gestes, rien ne vaut la pratique! Malgré tout, s'il vous arrivait un jour de vous sentir très seule dans votre maison blanche, n'hésitez pas à pénétrer dans cette église où il y a toujours quelqu'un qui vous attend : bien que

vous ne le voyiez pas, il habite dans ce modeste tabernacle que vous apercevez sur l'autel. Il s'appelle Notre-Seigneur Jésus-Christ et possède ainsi dans le monde, un nombre incalculable de villégiatures. Les unes ressemblent à des palais, d'autres sont plus modestes : vous êtes dans une des plus humbles de ses demeures. Constatez vous-même que vous êtes presque mieux logée que lui à Makogaï!

Chantai ne l'écoutait plus : elle venait de découvrir, sur sa gauche, un petit monument qu'elle avait déjà vu une fois dans son existence et qu'elle ne pourrait jamais oublier.

— Vous admirez nos fonts baptismaux ? lui demanda le Père Rivain.

Elle s'était approchée, sans répondre, de la cuve en pierre, dont la construction tranchait dans cette église en bois, et en caressait les contours avec amour. L'aumônier la contempla, assez étonné, mais ne lui posa aucune question : il venait de s'apercevoir qu'elle avait des larmes dans les yeux.

Elle sortit brusquement de l'église sans prendre congé du missionnaire qui trouva quand même le moyen de lui dire au moment où elle s'enfuyait :

— C'est très aimable d'être venue me voir. J'irai prochainement vous rendre votre visite !

Chantai n'avait qu'une hâte, se retrouver seule avec ses pensées, loin des questions indiscretes ou des regards étrangers. En reprenant le chemin de sa demeure, elle passa devant un groupe de femmes installées en plein air sous des cocotiers. Il y avait là des Fidjiennes, des Salomonaises, des Néo-Zélandaises qui chantaient en se penchant sur des métiers. La Mère Marie-Joseph surveillait leur travail et allait de l'une à l'autre pour donner quelques conseils. Dès que vit Chantai, elle lui demanda :

— Comment trouvez-vous notre église ? N'est-ce pas qu'elle est jolie ?

— Très jolie, répondit Chantai uniquement pour lui faire plaisir.

— Vous voici devant notre ouvroir, poursuivit la S Supérieure.

Vous ne vous doutiez pas que nous pourrions faire une sérieuse concurrence à certains ateliers de la de la Paix !

Chantai s'était penchée sur l'un des métiers : le travail exécuté était habile. Elle regarda instinctivement les mains de l'ouvrière : la main

droite n'avait plus que trois doigts les autres avaient déjà été rongés par le mal ; deux doigts de la main gauche étaient recroquevillés, recourbés vers

L'ILE DE FIEVRE

L'habileté de ces lépreuses lui parut prodigieuse. Elles ont mis leur point d'honneur à avoir terminé pour lui confia Sœur Marie-Joseph qui l'entraîna à l'écart lui demander : Vous passerez de temps en temps à l'ouvroir pour nous donner de judicieux conseils; j'ai le sentiment vague que vous y connaissez...

Vous me promettez de venir ?

— Oui, ma Mère, répondit Chantal, elle se repentait amèrement de n'avoir même pas eu la

curiosité, lorsqu'elle était chez « Marcelle et Arnaud », de visiter les ateliers de cousettes et de s'être contentée de se pavaner dans les robes imaginées, dessinées, exécutées par d'autres A cette époque.

Chantai aurait cru déchoir de son piedestal de femme, créée uniquement pour se montrer, si elle avait gravi les six étages conduisant aux pièces mansardées dans lesquelles naissaient les chefs-d'œuvre, qu'elle se contentait, avec ses camarades de la cabine, toutes aussi sottes qu'elle, de faire valoir dans les salons du premier étage. ? poursuivant son chemin vers sa demeure solitaire, elle passa devant une barrière blanche pratiquée dans une haie de bananiers.

L'ouverture était assez large pour permettre de jeter un regard d'ensemble vers l'intérieur de l'enclos : Chantal découvrit un jardin rappelant ceux qu'elle avait tant aimés quand elle traversait en automobile la région parisienne. Mais ce jardinet n'était pas tout à fait conçu à la française; si Chantal avait séjourné en Angleterre, elle se serait crue transportée sur les bords de la Tamise. Le propriétaire, assis sous la véranda, lisait un magazine illustré, il dut pressentir, de l'autre côté de la clôture une présence étrangère puisqu'il releva la tête. Chantal reconnut le personnage à lunettes d'or et à col droit, sans cravate, qu'elle n' avait fait qu'entrevoir la veille, quelques minutes après avoir pris contact avec le sol de Makogaï.

Le Révérend David Hall, ministre de l'Eglise wesleyenne, la regarda par-dessus ses lunettes, abandonna le fauteuil et s' approcha de la clôture. Il s'exprima dans un français correct, mais avec un accent qu'il paraissait bien décidé à ne jamais abandonner.

— Bonjour, Madame. J'espère que votre première nuit de Makogaï ne vous aura pas semblé trop désagréable ?

Vous faites votre première promenade dans notre îlot de verdure et vous admirez notre végétation ? Bien que je me soucie assez peu du règlement, je n'ose pas vous demander d'entrer dans ma maison...

Ma femme et ma fille ont une peur chronique d'attraper la maladie !

J'ai eu beau leur répéter mille fois, depuis dix années que les risques étaient minimes, impossible de leur faire entendre raison... J'aurais tant aimé vous recevoir au thé, comme la bienséance l'exige envers une Européenne !

— Peut-on vous demander quel est votre emploi ici ? demanda Chantal.

Le révérend David Hall sourit et répondit avec jovialité :

— Mon « emploi », chère Madame, ressemble étrangement à, celui du Père Rivain, l'aumônier catholique avec lequel je vous ai aperçue en grande conversation tout à l'heure sur le seuil de son église. Moi aussi, j'ai une église- Mais ce n'est pas la même. J'ose espérer que vous me ferez également le plaisir de venir la visiter ?

— Combien y a-t-il d'églises à Makogaï ?

— Deux dont le culte soit officiel : l'église catholique et l'église réformée. Cela vous étonne ? Que voulez-vous ? Les blancs de l'île ne sont jamais arrivés à se mettre tout à fait d'accord. Peut-on vous demander quelle est votre religion ?

— Je n'en ai pas, répondit Chantai.

— Makogaï possède deux formes du culte chrétien, mais les indigènes ont tous des religions différentes. Vous rencontrerez des bouddhistes dans le village chinois, des maho- métans chez les Hindous, des adorateurs du diable parmi les Fidjiens... Il faut bien qu'il y en ait pour tous les goûts ! ajouta le Révérend David Hall avec bonhomie.

— Croyez-vous que votre présence à vous et à l'aumônier catholique soit indispensable ici ? Ne serait-il pas préférable de laisser chacun agir selon ses *croyances* ?

— La présence du Père Rivain à Makogaï est aussi utile que la mienne.

Nous avons tous deux pour mission d'arracher des âmes au paganisme et de les faire bénéficier des innombrables bienfaits de la Chrétienté. Vous qui êtes précisément sans religion serez mieux placée que personne pour juger des effets de nos enseignements.

Dites-vous dès maintenant.: qu'avant l'apparition des missionnaires chrétiens, les pra-

L'ILE DE FIEVRE

tiques religieuses des Fidji dépassaient en monstrosité tout ce que l'on pouvait imaginer! Avez-vous remarqué, en pénétrant hier sur le

Saint-John dans la baie de Dallice, ces deux îlots qui telles deux sentinelles avancées dans la mer, gardent le port L'un a reçu des indigènes le nom de « Tabaka » qui signifie « arête »; ce rocher nu servait, il n'y a pas si longtemps de monument funéraire naturel aux chefs de tribu makogaï. On y retrouve encore actuellement des ossements prouvant son usage primitif. Très peu élevé, Tabaka est facilement submersible les jours de grande tempête, fréquentes dans ces parages. Quel spectacle est plus émouvant que de cette tombe millénaire périodiquement balayée par l'écume des vagues ! A marée basse, Tabaka est réuni à la grande île par une étroite bande de terre, sorte d'invite pour primitifs à venir honorer les restes de leurs chefs. Vous avez sur votre côte normande, un îlot qui s'y apparente : tabaka est le Mont-Saint-Michel du Pacifique.

Chantal écoutait la voix calme du pasteur, avec plaisir, aimait cet accent anglais. — L'autre îlot fait face à Tabaka : il est beaucoup plus grand C'est « Makodragna » ou île des chèvres, ainsi dénommée depuis le jour où notre médecin-chef, le Dr Watson, y acclimater cet animal, voici une douzaine d'années. Ilot rocheux comme son vis-à-vis, Makodragna, terre de désolation est la demeure habituelle d'un démon bien connu qui a nom Ramanaké...

.. Ce personnage, sorte de sirène, sifflait dans un bambou au passage des navigateurs. Ceux-ci charmés ne se méfiaient plus des mille et un récifs qui défendent les lieux. C'était invariablement le naufrage.

Les pauvres gens y laissaient leurs corps, et leurs biens allaient enrichir .les trésors accumulés ainsi par ce forban de démon. Cet esprit sifflleur est d'ailleurs docile : il se manifestera à vous si vous savez appeler dans son langage. En mer, il peut même être d'un précieux secours. On m'a cité maintes fois le cas de malheureux sur le point de sombrer au cours d'une tempête, comme il en existe seulement dans le

Pacifique, qui furent sauvés par Ramanaké. La condition indispensable, pour qu'il se manifestât sous ce jour, était de lui offrir un sacrifice en l'invoquant. Il prenait alors la forme d'un requin, devenait,

ainsi incarné, « Dakou-woga », s'élançait à travers les ondes sur les lieux du sinistre, prenait en croupe les navigateurs en danger et les ramenait au port. Après quoi, il disparaissait aussi modestement qu'un requin qui aurait avalé son homme...

... Cette histoire de la mythologie fidjienne peut vous sembler une pure légende. Toutefois, depuis la fondation de la léproserie, on a pu constater des cas très nets de possession diabolique. Des femmes, en particulier, qui s'étaient aventurées sur l'île des Chèvres, en sont revenues dans un état indiquant l'emprise de Ramanaké. Vous savez ce qui vous attend si vous tentez l'aventure !

— Avez-vous été vous-même le témoin de manifestations de Ramanaké ?

— Je vois que vous êtes sceptique, comme tous les blancs qui débarquent dans nos parages. Quand vous aurez vécu quelque temps ici, vous changerez d'avis... Cette possession d'une terre par le démon n'est d'ailleurs pas un fait unique dans les îles Fidji. Aussi ne sommes-nous pas trop de deux Eglises chrétiennes pour mener la lutte contre lui.

— Ne croyez-vous pas, demanda Chantai sans trop réfléchir, qu'il serait mieux d'avoir une seule religion en face de lui?

— Chère Madame, avoua le Révérend David Hall, vous prêchez un converti... Mais il faudrait évidemment que cette unique religion fût la mienne!

Chantai comprit que, sous sa bonhomie, le pasteur wesleyen était aussi ferme que l'aumônier catholique. Elle se demanda comment ces missionnaires, si proches l'un de l'autre par la générosité et tellement éloignés par des principes rigoristes, pouvaient bien s'y prendre pour expliquer aux adeptes de Ramanaké qu'il existait plusieurs religions chrétiennes, mais qu'il n'y en avait qu'une qui fût réellement la bonne : celle que chacun d'eux enseignait.

Le Révérend David Hall, qui avait dû deviner ces réflexions, ajouta :

— Je ne suis pas toujours d'accord avec la religion cat olique lorsqu'il

s'agit de faire des conversions ; il existe même une sérieuse concurrence entre nous. A l'heure actuelle, les lépreux de Makogaiï sont divisés en trois camps : les Wes-

L'ILE DE FIEVRE

leyens, les catholiques et la masse des autres. Je dis bien la masse : elle comprend les païens et les incroyants... Malheureusement le troisième l'emporte en effectifs sur les deux premiers qui sont à peu près à égalité. Le corps médical est wesleyen, les sœurs garde-malades catholiques : les lépreux n'ont qu'à choisir... Mais vous, chère Madame, vais-je être dans la triste obligation de vous ranger dans le troisième camp ?

Chantal se sentit gênée; aussi préféra-t-elle riposter en attaquant à son tour :

— Quand un lépreux non chrétien va mourir, que se passe- il?

— Le Père Rivain et moi, nous nous présentons à son chevet. C'est à qui de nous sera là le premier et nous arrivons presque toujours à le convertir à l'une ou l'autre de nos croyances. Celui de nous deux qui a gagné dans ce tournoi spirituel de la dernière heure n'a plus qu'à marquer sa journée d'une pierre blanche.

— Je trouve cela monstrueux ! avoua Chantai. Pourquoi troubler la conscience d'un malheureux aux derniers instants de son existence ?

— Tout simplement pour en faire- un chrétien, Madame ! répondit le Révérend David Hall avec le plus grand calme. Ma réponse ne vous

dit

pas

grand-chose

aujourd'hui;

peut-

être

la

comprendrez-vous un jour...

— Il faudrait pour cela que je me fisse catholique !

— Ou wesleyenne ! dit en souriant le pasteur. Vous aussi, vous avez le choix... Rappelez-vous que l'état d'âme le plus affreux chez un être humain est l'indifférence.

Le Révérend David Hall se tut, estimant sans doute avoir raconté tout ce qu'il fallait dire pendant cette première conversation. Mais il était tenace : il -reviendrait à la charge dans quelques jours, dans quelques semaines, dans quelques mois, et ceci pendant des années s'il le fallait. Il voulait remporter sur la personne de Chantai la plus écrasante victoire de sa longue carrière de missionnaire. Le Père Rivain et les sœurs catholiques n'en reviendraient pas ! Seulement il devait se méfier ! Sûrement l'aumônier catholique avait déjà dû s'entendre avec la Mère Dorothée pour arriver à leurs fins. Ils se trompaient tous ! Ce serait lui, David Hall, qui baptiserait Chantal, avec l'eau de la cascade de Makogai, pour en faire une wesleyenne. En faisant le tour de ses ennemis spirituels, l'excellent homme n'avait oublié qu'une personne : la frêle et timide sœur Marie-Ange...

Ce fut pendant ce silence prolongé du pasteur que Chantai remarqua une femme d'âge respectable qui les observait de la véranda. Une deuxième silhouette, celle d'une grande fille rousse assez jolie, s'était jointe à celle de la femme.

Le Révérend David Hall se retourna. La femme en profita pour lui crier, sur un ton de reproche :

— David !

Le pasteur fit un petit signe de la main, qui voulait dire : « J'arrive

» et il confia à Chantal :

— Mrs. Hall me réclame pour le lunch. Elle n'aime pas attendre...

J'irai vous voir un de ces jours prochains et, si cela peut vous distraire, je vous raconterai encore beaucoup d'histoires typiquement fidjiennes. Excusez-moi, je me sauve... Mrs. Hall et ma fille Agathe vont me faire la tête pendant tout le repas !

Chantal continua sa route en s'imaginant ce que devait être l'intérieur typiquement anglais de la maison du pasteur, Quand ce dernier lui avait parlé de sa femme, elle avait d'abord été quelque peu interloquée, mais s'était souvenue ensuite avoir entendu dire que les

pasteurs avaient le droit de se marier. Elle trouvait cela beaucoup plus normal, après tout, que la situation des prêtres catholiques.

Selon elle, il n'y avait qu'un léger inconvénient pour le Révérend Hall : son épouse paraissait, à distance, d'une humeur exécrationnelle !

Chantai se représentait très bien cet apôtre et ce consolateur des âmes assis à table entre Mrs. Hall et la rousse Agathe ! l'excellent homme ne devait plus avoir le droit d'ouvrir la bouche et restait peut-être le nez plongé dans son assiette.

Chantai ne se trompait pas. Le lunch fut des plus orageux dans la maison du pasteur. Après un début lourd de silence, la voix aigre de Mrs. Hall demanda :

— David, qui était cette personne blonde avec laquelle vous avez parlé si longuement devant la porte de notre jardin ?

— Une nouvelle pensionnaire de la léproserie, répondit laconiquement le Révérend David Hall.

L'ILE DE FIEVRE

Vous n'allez pas me dire que cette femme a la lèpre ?

Croyez-vous qu'elle serait ici pour faire un voyage d'agrément ?

Cette femme est une lépreuse, David, et j'ai vu le moment où vous alliez l'inviter à prendre une tasse de thé ! Pourquoi n'aimerait-elle pas le thé ? Cette dame a vécu jusqu'à ces derniers temps dans notre vieille Europe où l'on sait encore apprécier ce breuvage à sa juste valeur... — Pere, demanda la rousse Agathe, est-elle Anglaise ? — Non, Française et même Parisienne. — Ca ne m'étonne plus qu'elle soit si élégante ! lâcha MrsHall avec une pointe de fiel.

Je l'approuverai toujours, affirma le pasteur, de vouloir sauver la face et de ne pas s'abandonner au laisser-aller vestimentaire de la plupart des habitants de cette île. — J'espère que ce n'est pas pour nous que vous parlez, David

Il n'est pas question de vous, ni d'Agathe, qui êtes certainement les personnes les mieux habillées de Makogai. Ce Watson m'en faisait encore la remarque la semaine dernière. Mais attention, Agathe!

Cette jeune et jolie Française va vous faire de la concurrence.

— Oh! père, vous ne voulez pas dire que Fred ? demanda Agathe rougissante.

— Votre fiancé est un homme suffisamment sain de corps et d'esprit, déclara le pasteur, pour ne pas s'intéresser à une malade

— Naturellement, cette Parisienne est catholique ? demanda Mrs.

Hall. — Elle n'a aucune religion.

— Quelle horrible femme ! gloussa Mrs. Hall. J'ose espérer que vOUS

la verrez le moins possible, David ? — Au contraire ! Mon devoir me commande d'essayer de l'amener progressivement à la pratique de notre culte, il y a beaucoup d'autres malades à convertir avant elle, père!

— Tous les malades sans religion sont à convertir, mon enfant mais aucun d'eux n'a un droit de préséance spirituelle N'oublions jamais que Notre-Seigneur a dit : « Les derniers seront les premiers, »

Le Révérend David Hall avait réponse à tout. Son calme avait toujours raison, à la longue, des bavardages de son acariâtre épouse ou des questions indiscrètes d'Agathe. Il savait, par ces quelques phrases échangées pendant le lunch, que la nouvelle habitante blanche de Makogaï serait le principal sujet de conversation de Mrs.

Hall et de sa fille pendant des semaines, des mois, des années... Cela l'agaçait. il fallait absolument parler d'autre chose aussi posa-t-il brusquement une question :

— Agathe, quand désirez-vous que nous rendions vos fiançailles avec le Dr Fred officielles ? Ce jour-là, je devrai donner une party à laquelle il me faudra convier le cher Watson, le Père Rivain, la Mère Dorothee et toute notre petite colonie.

— David, trancha Mrs. Hall, vous attendrez, pour lancer vos invitations, que ma nouvelle robe soit prête...

Chantai était allongée dans un hamac, sous la véranda, depuis de longues heures. Elle ne pouvait pas s'endormir et regardait, de ce poste d'observation surélevé, le chemin passant au pied de son escalier. La vie semblait s'être arrêtée complètement sous l'effet de la chaleur accablante; aucun bruit ou cri ne troublait le silence ; au loin, sur le bleu immaculé de la rade, aucune voile ou embarcation

n'animait les eaux endormies du Pacifique. La jeune femme avait la fièvre et savait qu'elle l'aurait sans cesse tant qu'elle séjournerait sur cette terre désolée.

Makogaï, l'île des lépreux, n'était pas l'un de ces hauts lieux du monde où l'on pouvait conserver son calme physique et moral. Tous les habitants de Makogaï avaient la fièvre. Chantai s'en était rendu compte à la minute où elle avait pris contact avec ce sol étrange. La maladie, qui régnait en maîtresse absolue sur l'îlot, n'était faite que d'une succession ininterrompue de fièvres et de dépressions nerveuses : Chantai commençait à s'en apercevoir douloureusement.

Elle était tour à tour exaltée ou abattue; son front restait brûlant quand ses membres étaient de glace. Ce qui lui ôtait sa force et le goût de tout. Les autres malades, rivés à leur chaîne de douleur depuis des années, devaient être dans un état

L'ILE DE FIEVRE

pitoyable : leur fièvre était intense, lancinante, éternelle...

Mais il n'y avait pas que les lépreux : ceux qui gravitaient autour d'eux étaient peut-être encore plus atteints! Chantai n'avait eu qu'à les regarder ou parler quelques instants avec eux pour s'en rendre compte... Ce Dr Watson, qui avait préféré abandonner une clientèle normale et infiniment plus rémunératrice dans la vieille Angleterre pour venir s'exiler à Makogaï, n'était pas un médecin normal. C'était un malade, lui aussi, empoigné par une fièvre l'obligeant à lutter contre un mal inguérissable. Comme leur chef, l'Américain Fred et le Fidjien ne pensaient qu'à faire des prélèvements, des analyses, des prises de sang; ce n'était pas une vie normale pour des hommes jeunes et bien constitués. Ils étaient atteints dangereusement par une fièvre secrète, que Chantai n'arrivait pas à définir : une fièvre qui dépassait son entendement...

Et ce pasteur, à demi fou, qui partageait son existence entre l'étude des légendes fidjiennes et les savants breakfasts préparés par Mrs.

Hall ! Avait-on idée de venir s'exiler au milieu des lépreux pour continuer à mener une bonne petite existence douillette, dans un home britannique, entre sa femme et sa fille ? Comment avait-il pu sacrifier ainsi la jeunesse de sa fille, la capiteuse et rousse Agathe ? Il n'y avait qu'une explication possible à ce mystère : le Révérend David Hall avait lui aussi la fièvre, celle qui vous force à convertir à tout prix les autres, même s'ils ne demandent rien... Cette fièvre —qui

apparaissait à la jeune femme comme étant la plus inquiétante de toutes parce qu'elle s'attaquait sournoisement au libre arbitre des individus — avait atteint également le Père Rivain. L'église en planches de l'aumônier catholique, bâtie sur pilotis, ne pouvait pas être un temple de prières pour gens normaux habitués à la stabilité des choses. Cette église de pacotille serait emportée dans la grande fièvre de Makogaï comme le reste... Ces sœurs enfin qui portaient des cornettes, telles des œillères, pour ne pas voir ce qui se passait dans la rue devant leur porte de la rue du Bac et qui n'hésitaient pas à regarder les êtres les plus laids du monde sur un îlot du Pacifique!

Elles surtout étaient complètement possédées d'une fièvre rare : celle du dévouement.

Parmi ces femmes à cornettes blanches, Chantai entre-voyait surtout la figure très pure de Marie-Ange, dont les yeux noirs brillaient d'un feu intérieur dévorant le reste du visage; Marie-Ange était la plus fiévreuse de toutes! Son regard gênait Chantai : il reflétait trop d'amour, celui qui donne et qui ne veut rien recevoir en échange.

Pourtant, Chantai aussi était minée par une fièvre secrète. Sa passion pour Robert devenait une obsession... Elle ne savait plus si elle aimait l'ingénieur pour lui-même ou pour son plaisir à elle ?

Tandis qu'elle était certaine que les yeux de Marie-Ange n'aimaient que pour le plaisir des autres... Quelle magnifique amoureuse aurait fait la petite sœur si la religion n'était pas venue lui communiquer cette fièvre de dévouement !

Chantai se tournait et retournait dans son hamac, en proie à une sorte de délire conscient. La fièvre imprégnait tout à Makogaï : les êtres, les choses, les palmiers nains, la terre rouge du chemin, le bleu de la rade... La jeune femme sentait ses tempes battre fortement...

Battement qui s'intensifia pour se transformer en un roulement continu. Elle se souleva sur son hamac et s'aperçut que le roulement n'existait pas uniquement dans son cerveau, qu'il était réel et qu'il venait du chemin...

Un homme, le premier être vivant qu'elle voyait passer depuis des heures, marchait d'un pas saccadé en jouant du tambour. Arrivé devant la maison, le curieux personnage s'arrêta, déploya un rouleau de papier et lut une longue proclamation dans une langue barbare à laquelle Chantai ne comprit rien. Elle avait cependant reconnu l'homme : c'était l'un des deux gendarmes qui représentaient la police

sur le débarcadère à l'arrivée du *Saint-John*.

Il était nu jusqu'à la ceinture et portait un pagne fait de paille de riz. Sa tête était surmontée d'un madras; son fusil pendait dans son dos, en bandoulière; ses pieds nus étaient rouges de la terre de Makogaï; il avait dû faire le tour de l'île pour lire sa proclamation.

Dès qu'il eut terminé, il continua sa route en frappant à nouveau sur son tambour.

Chantai se demandait encore ce qu'il avait bien pu lui dire lorsqu'elle vit passer devant sa maison quelques malades isolés qui suivaient les traces du gendarme : le tambour de ville avait bien rempli sa mission. Et comme elle ne pouvait

L'ILE DE FIEVRE

plus supporter de rester étendue dans le hamac, Chantai se demanda pourquoi elle ne suivrait pas, elle aussi, ce garde champêtre d'un genre inconnu en Europe ? La proclamation lui était destinée puisqu'elle était malade comme les autres. Marie-Ange ne lui avait-elle pas recommandé de ne pas hésiter à se mêler à la foule, les jours de réunion ou de fête ? Elle se leva et suivit le chemin rouge sans trop réfléchir; faire cela ou autre chose pour tuer le temps ! Sa marche la conduisit à l'entrée d'un village typiquement fidjien où elle ne trouva pas trace d'Hindous, de Chinois ou de Gilbertins. Tous les habitants quittaient leurs maisons surélevées pour se rendre sur la grand-place et Chantai remarqua qu'il n'y avait que des hommes dans ce village; les femmes avaient dû rester groupées dans les locaux de la léproserie centrale.

Elle arriva sur la place au moment où la Mère Marie-joseph descendait de cheval. Un lépreux agita une cloche de bois accrochée à une potence pour annoncer à tous que le moment grave était arrivé.

La Mère Marie-Joseph aperçut Chantai et lui fit signe de la rejoindre sous le goyavier devant lequel était installé un siège rudimentaire.

Chantai s'approcha pendant que les malades s'asseyaient par terre en demi-cercle. L'homme qui avait sonné la cloche échangea quelques mots en fidjien avec la sœur supérieure. Dès qu'il se fut éloigné, celle-ci dit à Chantai :

— C'est bien d'être venue vous mêler à la foule. Elle apprendra ainsi à vous connaître et à vous estimer. Voyez comme tous ces yeux vous

dévoient! Pourvu que vous ne fassiez pas trop de ravages dans l'île ! Je vois que vous mourez d'envie de me poser deux questions : aussi vais-je vous répondre tout de suite. L'homme avec lequel je viens de parler est le chef du village. Il n'en a peut-être pas l'apparence, mais c'est un personnage très important puisqu'il a été nommé à ce poste directement par le gouverneur anglais des Fidji sur la proposition du Dr Watson. Malade comme ses administrés, il jouit d'une autorité souveraine sur eux et peut, pour être secondé dans l'exercice de ses fonctions, faire appel aux gendarmes que vous voyez à ma droite. Si je suis ici à cette heure, c'est parce que le chef m'a fait demander pour trancher un différend. Cela peut vous étonner, mais à Makogaï les bonnes sœurs doivent savoir tout faire : monter à

cheval et rendre la justice. Le Dr Watson m'a conféré les attributions de juge de paix; toutes ces querelles de village l'ennuient!

Généralement, je laisse le chef arranger les choses; s'il n'y arrive pas, j'arrive sur mon petit cheval après avoir fait battre le rappel sur tout le territoire du village.

— Le gendarme a lu la proclamation devant ma maison, mais comme c'était en fidjien...

— Il faudra que vous appreniez cette langue bizarre, répondit la Mère Marie-Joseph. Ce sera pour vous une excellente occupation, puisqu'elle est difficile... Je rends toujours la justice sous cet arbre : c'est, hélas ! mon seul point de ressemblance avec le bon roi Saint Louis. Vous verrez que la justice est expéditive ici : pas de réquisitoire, pas de plaidoirie d'avocat ! Chaque plaignant expose son cas : à moi de trancher ensuite. Ce n'est pas toujours aisé : nos bonshommes sont malins et retors. Jusqu'à présent, je ne m'en suis pas trop mal tirée... Il faut croire que le roi Salomon lui-même m'inspire! L'incident qui nous occupe aujourd'hui jette la perturbation dans ce village depuis cinq jours : il s'agit, vient de m'expliquer le chef, d'une poule dont la légitime propriété est revendiquée à la fois par deux habitants du village, chacun d'eux disant ne pas vouloir céder ses droits réels ou imaginaires. Cette grave affaire a divisé le village en deux camps : il faut en finir.

Le gendarme venait de frapper sur son tambour pour obtenir le silence de la foule. A l'appel du chef, les deux plaideurs s'avancèrent; celui de droite était borgne, celui de gauche unijambiste. L'objet du litige, la poule, fut apporté dans une caisse en bois, aux pieds de Mère Marie-Joseph qui attendit que le silence fût général pour ouvrir les débats.

Il fut facile à Chantai, malgré son ignorance du fidjien, de comprendre la scène se déroulant devant le goyavier. Les plaignants faisaient force gestes en parlant ; la foule ponctuait par des murmures chacune de leurs explications. Seule, Mère Marie-Joseph restait impassible, posant de temps en temps une question précise.

Chaque question de la supérieure-juge de paix déchaînait un flot de paroles chez les antagonistes. Quand cette joute oratoire fut terminée et que le combat parut diminuer d'intensité par manque d'arguments, Mère Marie-Joseph prit la parole en fidjien :

— Vous prétendez chacun que votre adversaire a volé votre poule

? Eh bien sortez cette poule de sa caisse et donnez-la- moi... Vous allez courir jusqu'aux vérandas respectives de vos maisons, qui se trouvent de l'autre côté de la place. Quand vous serez arrivés, au signal de la cloche, vous appellerez chacun la poule en lui lançant du grain.

Les lépreux obéirent après une certaine hésitation. Dès que le chef agita la cloche, les deux hommes se mirent à crier en lançant des poignées de grain pour appeler la poule. Celle-ci, à laquelle la sœur supérieure avait rendu sa liberté, alla aussitôt vers la maison où, habituellement, elle recevait sa nourriture. La cause était jugée; l'assistance se retira en silence, stupéfaite d'une telle sagesse.

— Rentrons, dit la supérieure à Chantai. Le temps d'enfourcher ma monture et je vous rejoins. La route de la Mission passe devant votre porte.

La jeune femme marchait silencieuse à côté du cheval de Mère Marie-Joseph lorsque celle-ci lui désigna une plantation bordant le chemin :

— Ce sont des *hydnocarpus*, dont le fruit donne l'huile de *chaulmoogra* qui vous guérira. Je suis persuadée que vous ne passerez pas, à l'avenir, devant ces arbres sans les regarder à la fois avec amour et avec inquiétude. Voyez ce vieil homme . qui travaille dans la plantation... C'est l'un de nos malades néo-zélandais qui s'est spécialisé dans là culture de la plante merveilleuse. Lui-même ne guérira probablement jamais ; sa lèpre est trop avancée, mais il a découvert le véritable bonheur en consacrant les dernières années de son existence à l'amélioration de la qualité de l'huile. Si tous les lépreux de la terre avaient ainsi, depuis des siècles que la lèpre existe, travaillé pour leurs semblables, il y a longtemps que cette maladie aurait disparu ! Pour que cet homme comprenne cela, il a fallu qu'il soit transformé par le miracle de la charité chrétienne; vous avez sous les yeux l'une des plus

belles réussites du Père Rivain...

Chantai ne répondit pas et continua à marcher en silence. Comme le Révérend David Hall, cette sœur catholique éprouvait le besoin de parler tout le temps d'apostolat! Quand donc rencontrerait-elle, dans cette île perdue, quelqu'un qui lui parlerait de choses plus gaies : de musique, par exemple,

d'amour surtout ? Elle ne se rendait pas encore compte que l'amour discret, planant sur Makogai et enveloppant l'île sous un voile de charité, dépassait les plus belles amours terrestres qu'elle aurait pu imaginer. Un amour qui avait réussi à se dépouiller de l'égoïsme entachant la moindre action humaine.

Quand elle fut à nouveau seule dans sa maison, elle se sentit encore plus lasse et s'allongea, non plus sur son hamac, mais sur son lit. Elle ne voulait plus rester sous la véranda où elle risquait de voir passer ces faces hideuses auxquelles elle ne pourrait jamais s'habituer! Elle resterait seule, cloîtrée à l'intérieur de sa maison, ne recevant que sœur Marie-Ange quand celle-ci viendrait lui faire les piquêtes tant attendues. Demain, enfin, le traitement sauveur commencerait... Etendue sur son lit. Chantai saisit dans ses mains Jeannot-Lapin qu'elle serra très fort en le regardant fixement.

L'animal en peluche, à l'oreille mordillée, prit, dans son hallucination, un aspect vivant. Jeannot-Lapin remuait, la regardait, l'écoutait et Chantai commença à lui raconter une belle histoire :

« Il y avait une fois, dans une île perdue du Pacifique, une petite poule toute blanche qui appartenait à un vilain bonhomme tout noir couvert de plaies. Le monstre prétendait enfermer la poule dans une cage en bois, mais celle-ci réussit à tromper sa vigilance un soir, et vint se réfugier auprès d'une toute jeune femme, belle comme une déesse, à laquelle elle demanda :

— « Marie-Ange, voulez-vous me garder avec vous toujours ?...

Pour me protéger contre toute cette laideur qui m'entoure et pour m'empêcher de devenir folle à mon tour ?

« Marie-Ange ne répondit pas mais ouvrit ses deux bras et les referma sur la petite poule qui s'y blottit pour ne plus jamais voir ce qui lui faisait peur. »

Chantai avait porté Jeannot-Lapin à ses lèvres et le couvrait de baisers en lui murmurant : « Maintenant, tu peux dormir, mon chéri, fais de

beaux rêves... »

La première piqure au bras droit, faite le lendemain, fut douloureuse et laissa la moitié du corps de Chantai engourdie.

Marie-Ange l'aida à s'allonger dans le hamac pendant que la petite lépreuse, envoyée par l'ouvroir, faisait le ménage et préparait le déjeuner. Après le départ de la sœur, Chantai eut tout le temps de se dire qu'elle avait enfin dans son corps une dose de ce remède après lequel elle courait depuis des milliers de kilomètres!

Elle fut tirée de sa torpeur par le son d'une magnifique voix d'homme qui chantait en anglais. La voix ne devait pas être très éloignée, mais, n'ayant pas la force de se lever, Chantai n'arrivait pas à la situer.

C'était la première fois, depuis la sinistre complainte des lépreux hindous sur le *Saint-John* qu'elle entendait chanter.

La voix venait d'entamer un air que Chantai adorait, dont elle avait mis vingt fois le disque sur son pick-up du boulevard Suchet, et qui lui rappelait la vie facile de la capitale. La voix chaude disait : *Some day he'll come along* *The man*

I love;

And he'll be big and strong *The man*

I love;

And when he comes my way...

les paroles anglaises continuaient à se répercuter sous les palmiers de Makogai pendant que Chantai, de son hamac, fredonnait doucement, en même temps que la voix inconnue, les paroles françaises qu'elle connaissait par cœur :

Non je n'ai pas rêvé *Ce doux poème...*

Il viendra me trouver *Celui que j'aime...*

Sa voix s'était tue avec celle de l'homme. L'étrange duo avait pris fin. Quand recommencerait-il ? Chantai aurait voulu savoir qui pouvait si bien exprimer l'amour à Makogai ? C'était enfin une voix qui parlait d'autre chose que de conversion ou de lèpre! Pendant qu'elle chantait, elle avait vu se dérouler dans son imagination l'action décrite par le mauvais poème. Celui qu'elle aimait, Robert, débarquerait dans son île

et l'emporterait, loin de ce cauchemar, vers le lieu où il devait déjà être en train de construire leur bonheur. Peut-

être serait-ce à Singapour, loin de tout ce qu'elle avait connu dans sa jeunesse ? Elle ne remettrait plus les pieds dans la vieille Europe usée qu'elle commençait à détester puisqu'elle n'y avait pas rencontré l'amour.

sa rêverie fut interrompue par l'arrivée du Révérend David Hall qui dit en gravissant l'escalier

— Surtout, ne bougez pas ! Je vais m'asseoir près du hamac... Je sais que l'on vous a administré ce matin votre première piqûre.

Souffrez-vous ?

— Pas trop, répondit Chantai. J'ai simplement le côté droit endolori.

— Je vous avais promis, hier, de venir vous rendre visite. Vous reconnaissez que je n'ai pas perdu de temps!... Avez- vous un peu réfléchi à notre conversation ?

— Non, avoua Chantai avec franchise. Je n'en ai eu ni le temps, ni le désir.

— Peut-on vous demander ce que vous ferez demain dimanche ?

Chantai parut sortir d'un rêve.

— Il y a donc des dimanches à Makogaï ?

— Comme dans tous les pays du monde...

— C'est bien le jour de la semaine dont je me passerais le plus aisément!

Allait-elle être obligée de se plier, dans cette île perdue, à la sinistre discipline du dimanche respectée dans les pays civilisés ? Il n'y a pourtant pas de jour de repos pour la lèpre, qui ronge les tissus heure par heure.

— Le dimanche, poursuivit le pasteur, est le seul jour où vous puissiez trouver quelques distractions à Makogaï. Par exemple, vous arriveriez très bien à remplir votre matinée en assistant successivement aux deux offices : le Père Rivain dit sa grand-messe à neuf heures, notre culte est à onze. Nous nous sommes entendus depuis longtemps pour ne pas

nous faire trop de concurrence... Si vous êtes amatrice de *bel canto*, vous entendrez chanter Tulio Morro à notre cérémonie.

— Qui est-ce ? demanda Chantai subitement intéressée.

— Un ancien ténor italien de l'Opéra de Sydney qui a été frappé du même mal que vous. Malheureusement, il a beaucoup moins de chance de guérir : il a trop attendu avant de se faire soigner. Sa voix est splendide; je n'ai qu'une crainte,

L'ILE DE FIEVRE

c'est que la lèpre n'attaque ses cordes vocales. Ce jour-là, le pauvre Tulio sera bien fini ! Tant qu'il peut encore se servir de sa voix, il supporte son mal avec une certaine résignation, mais je sais qu'il se tuera le jour où il ne pourra plus chanter.

—

Je l'ai entendu quelques instants avant votre arrivée...

— Il chante tout le temps, partout ! C'est chez lui un besoin impérieux, comme chez d'autres le besoin d'écrire, de peindre...

... Ou de faire de l'apostolat ! avait envie d'ajouter Chantal qui trouvait que le Révérend David Hall était mal placé pour juger les passions des autres. Sa passion spirituelle était aussi une maladie incurable. Comme Tulio Morro, il mourrait — ce pasteur — s'il ne pouvait plus convertir d'âmes.

— Si vous aimez le sport, nous aurons l'après-midi un match de football entre les équipes fidjienne et néo-zélandaise... Je fais l'arbitre. Enfin, le soir, vous avez îa séance hebdomadaire de cinéma qui constitue la plus grande distraction. Vous voyez, chère Madame, que l'on peut très bien s'occuper à Makogaï le dimanche... D'ailleurs, il est grand temps que je vous quitte pour aller préparer mon prêche de demain. Le seul petit ennui, si vous me faites l'honneur de venir l'écouter, est que vous ne comprendrez pas grand-chose : je parle en anglais. Enfin! cela vous paraîtra peut-être plus agréable à entendre que du fidjien : vous aurez au moins l'impression de retrouver une langue civilisée... Ne quittez surtout pas votre hamac! Bonsoir, chère Madame, et à demain, j'espère!

Le Révérend David Hall était déjà au bas de l'escalier. Après l'avoir regardé s'éloigner, Chantai ferma les yeux en souriant; elle se demandait si l'excellent homme n'éprouvait pas une immense

satisfaction à pouvoir, sous le prétexte de visites pastorales, s'évader enfin de la conversation monotone de son épouse ou d'Agathe ?

Elle entra dans l'église catholique au moment où un chœur de jeunes filles lépreuses entonnait le *Kyrie Eleison*. Elle avait suivi les conseils du pasteur wesleyen uniquement par curiosité, se souciant assez peu d'assister à une messe et

voulant connaître la physionomie de ce Tulio Morro dont la voix, si belle, n'hésitait pas à chanter l'amour dans les plantations d'hydnocarpus. Chantai n'attendit pas longtemps : l'admirable voix remplit la petite église avec un *Credo* dont la jeune femme ne saisit pas la portée liturgique, mais qu'elle trouva majestueux. Ces chants en latin l'étonnaient : ils étaient beaucoup plus nouveaux pour elle que le dernier air à succès, rabâché par tous les postes de radio du monde.

Elle regarda dans la direction d'où venait le chant et vit un gros petit bonhomme parfaitement ridicule, portant une perruque d'un noir outrancier. Tulio Morro, ex-premier ténor de l'Opéra de Sydney, incarnait le cabotin chanteur dans tout ce qu'il a de plus bouffon et de plus disgracieux. Comment se pouvait-il qu'un tel personnage possédât un organe vocal de cette qualité ? Marie-Ange l'accompagnait à l'harmonium. Chantai jugea préférable de fermer les yeux pour entendre la voix sans voir son propriétaire.

Elle ne comprit pas plus le sermon en fidjien du Père Rivain que le prêche en anglais du Révérend David Hall; après s'être rendue consciencieusement aux deux offices pour faire plaisir à tout le monde. L'ambiance du temple wesleyen lui avait paru moins chaude que celle de l'église catholique. L'autel lui parut vide et la cérémonie presque trop simple : pour une Chantai, athée, toute cérémonie religieuse devait être fastueuse et se dérouler avec un décorum indispensable. Si Marie-Ange accompagnait Tulio Morro dans l'église catholique, cette mission délicate était dévolue, dans le temple wesleyen, à Mrs. Hall qui s'appliquait sur son harmonium pour suivre les évolutions vocales assez incertaines d'un chœur mixte au premier rang- duquel on reconnaissait Agathe : une Agathe resplendissante de santé et constellée de taches de rousseur.

Agathe était amoureuse : Chantai s'en aperçut tout de suite. La fille du pasteur ne quittait pas des yeux le grand médecin pâle, l'Américain Fred. Ce dernier semblait ne prêter qu'une médiocre attention aux vocalises de la jeune fille en fleur et gardait les yeux obstinément rivés sur Chantai. Celle-ci se rendait bien compte que son arrivée inopinée et imprévue avait jeté le trouble dans la calme vie européenne de

Makogaï. Elle avait connu trop de regards semblables

L'ILE DE FIEVRE

pour éprouver le moindre doute sur les sentiments intimes du jeune médecin. Elle fit cependant l'impossible pour éviter le visage interrogateur de ce grand garçon dont les yeux reflétaient une candeur d'enfant. Ce qui n'empêcha pas la rousse Agathe de la dévisager à son tour avec une expression de rage folle. La jeune femme sentit qu'une fois de plus sa beauté lui avait fait une ennemie, et ceci dans une île perdue du Pacifique où elle aurait dû espérer trouver enfin la tranquillité.

Elle oubliait que, sous toutes les latitudes, les sentiments violents restent les mêmes. Agathe aimait Fred et n'admettait pas qu'une inconnue, une lépreuse par surcroît, vînt s'immiscer dans ce bonheur patiemment préparé et attendu, depuis des années, en cette île affreuse où elle avait passé une jeunesse solitaire. Le jour où elle avait vu débarquer, deux années plus tôt, le médecin américain à Makogaï, la fille du pasteur avait repris goût à l'existence. Ce beau garçon lui donnait le droit d'espérer : elle ne terminerait pas ses jours vieille fille dans cet enfer, isolée au milieu des monstres. Fred ne resterait pas éternellement à Makogaï où il était seulement venu faire un stage pour étudier la lèpre ; ensuite il retournerait dans son pays, dans une grande cité moderne — San Francisco — où il prendrait la direction du pavillon des lépreux dans le plus bel hôpital de la ville.

Il l'emmènerait parce qu'elle serait sa femme : il le lui avait promis...

Agathe pourrait vivre enfin l'existence à laquelle avaient droit sa jeunesse et sa beauté. La Parisienne était belle, mais heureusement elle avait la lèpre... Ce qu'il fallait à Fred, c'était une femme saine qui lui donnerait de beaux enfants.

Agathe ruminait toutes ces pensées pendant le prêche de son père et Chantai devinait, grâce à cette étonnante sensibilité que seules les femmes possèdent, les moindres aspirations de la jeune fille rousse.

Si celle-ci avait su à quel point Chantai s'intéressait peu à Fred, elle aurait été rassurée! Si c'était nécessaire, la jeune femme n'hésiterait pas à tranquilliser la fille du Révérend David Hall. La silhouette d'un seul homme se détachait perpétuellement dans l'imagination et le cœur de Chantai : celle de Robert. Elle aurait voulu expliquer ces choses tout de suite à Agathe pour faire cesser le malentendu, mais, comme c'était impossible parce

que le prêche du pasteur était interminable, elle préféra quitter doucement le temple sur la pointe des pieds...

Elle croisa, sur le chemin de sa maison, une troupe de bambins fidjiens habillés en boy-scouts et défilant en bon ordre, fanions déployés. Chantai n'avait pas encore rencontré la sœur Marie-Sabine qui les accompagnait; cette dernière lui fit un sourire si engageant qu'elle n'hésita pas à lui demander au passage :

— Bonjour, ma sœur. Ces enfants sont-ils malades ?

— Oh! non, Madame, répondit sœur Marie-Sabine... Ils sont nés ici de parents ou mères lépreuses, mais eux n'ont pas la maladie.

Nous les gardons à Makogaï tant que leurs mères resteront dans l'île.

Aujourd'hui, c'est jour de promenade.

Chantai poursuivit sa route en se retournant plusieurs fois pour regarder s'éloigner le groupe joyeux d'enfants. Une larme perla au bord de ses paupières.

Elle passa toute l'après-midi allongée sur son hamac, ne s'étant jamais passionnée pour les matches de football et n'ayant pas l'intention de commencer à y assister à Makogaï, même quand la partie opposait des Fidjiens à des Néo-Zélandais dans de furieuses mêlées arbitrées par un pasteur wesleyen. Si le football ne l'intéressait pas, en revanche la séance de cinéma l'intriguait : quels films pouvait-on bien projeter à Makogaï ? Elle se rendit le soir sur la place de l'hôpital. La séance venait de commencer en plein air : l'horaire était fixé par la tombée de la nuit. Tous les habitants de Makogaï s'étaient donné rendez-vous devant les deux arbres entre lesquels avait été tendu un écran blanc. Sœur Marie-Ange remplissait les fonctions d'opérateur; l'appareil était posé sur une table, derrière le large demi-cercle formé par les malades accroupis à terre. Décidément, se dit Chantai, cette Marie-Ange sait tout faire : l'amazone, l'infirmière, l'organiste et même l'électricien! Elle passait, avec une aisance déconcertante, de l'utilisation délicate de la seringue d'huile de chaulmoogra à la projection de films.

Le spectacle était insipide; l'île des lépreux recueillait les films au soir de leur existence. Pendant cette soirée, Chantai fit la connaissance de personnages, tels Max Linder et Rigadin, disparus depuis longtemps des écrans européens quand elle avait pénétré pour la première fois dans une salle

de projection parisienne. Ces films étaient muets avec des sous-titres

en français : Chantai était plus émue qu'elle ne voulait le laisser paraître de retrouver sa langue projetée sur un écran devant des centaines de lépreux de tous pays. Le français apparaissait à Makogaiï comme étant la langue de la charité, dans la bouche des sœurs missionnaires, et de la joie, par l'intermédiaire du cinéma.

Pendant que Marie-Ange faisait l'opératrice, sœur Marie-Sabine, que Chantai avait rencontrée l'après-midi même avec ses boy-scouts, traduisait les sous-titres à haute voix en langue fidjienne pour qu'ils fussent compris par la majorité des spectateurs. Les interruptions de projection étaient fréquentes : les films étaient usés, coupés, recollés. Avant d'être projetés en public, ils l'avaient été devant l'Aréopage des quatre, composé du Dr Watson, de Mère Marie-Joseph, du Révérend David Hall et du Père Rivain. Tous les films, envoyés gratuitement par les firmes à Makogaiï, n'étaient pas bons pour soutenir le moral des lépreux. De préférence les drames étaient éliminés : ce qu'il fallait surtout était d'obtenir le rire bienfaisant.

Chantai s'en alla avant la fin de la séance. Tout le long du chemin, elle fut mélancolique; elle ne retournerait jamais à ces séances hebdomadaires qui apportaient plus de regrets que de plaisir. Le cinéma était une distraction inventée par les gens civilisés : pour elle, le sanctuaire de la civilisation ne se trouvait qu'à Paris, dans un quadrilatère limité par l'avenue des Champs-Élysées, le boulevard Haussmann *les grands boulevards* jusqu'au carrefour Richelieu- Drouot et la rue de la Paix... *Un quadrilatère beaucoup moins vaste que l'île de Makogaiï, mais dont le rayonnement sur le monde était universel.*

La nuit était limpide, parsemée d'étoiles, tiède-toutes les senteurs de la terre profitaient de l'ombre pour s'exhaler vers le grand large.

En arrivant au bas de son escalier Chantal poussa un cri... Sous la véranda, près du hamac, une face grimaçante la regardait une figure dont les boursouflures

était mises en relief par une nuit claire le monstre vit qu'il était découvert et descendit précipitamment l'escalier après être passé devant elle en cachant son visage avec un bras décharné il courut sur le chemin en boitillant tel un

Quasimodo. Chantai frissonnait encore d'avoir vu cette vision hoffmannesque quand elle pénétra dans sa demeure. Après avoir fait prudemment le tour de la véranda pour être certaine de ne pas rencontrer d'autres intrus, elle rentra à l'intérieur et barricada sa porte le mieux qu'elle put : protection illusoire dans ces maisons dont les

cloisons étaient faites d'enchevêtrement de paille de riz et de bambous.

Que pouvait bien lui vouloir ce lépreux indigène ? Elle passa l'inspection détaillée de toutes ses robes, de son linge et regarda même la cachette où étaient enfouis ses bijoux. Depuis qu'elle avait assisté au jugement rendu par la Mère Marie-Joseph, elle n'avait plus qu'une confiance médiocre dans l'honnêteté des malades; s'ils étaient capables de se voler entre eux, dans le même village, une modeste poule, ils trouveraient encore plus tentant de s'approvisionner aux dépens d'une femme qui était d'une autre race. Elle se souvint, par association d'idées, du vol des bas de soie de Lulu qui avait entraîné son renvoi de « Marcelle et Arnaud » et modifié le cours de son existence. Oui, ce jour-là, Lulu avait raison : Chantai l'avait volée.

Depuis, une justice implacable s'était chargée de la punir. Le seul fait d'être obligée de cacher ses bijoux pour ne pas les voir volés par un lépreux, dans une île perdue, était un des aspects du châtiment.

Elle n'arrivait pas à s'endormir. Brusquement, le silence de la nuit fut troublé par une voix, toujours la même, celle de Tulio Morro, qui devait revenir de la séance de cinéma et chantait en rejoignant sa maison. Le Révérend David Hall l'avait bien dit : chez Tulio, chanter était un besoin. Ce soir, le ténor italien exprimait l'amour dans sa langue natale qui est bien la mieux faite pour des sérénades. Chantai aimait cette voix dans laquelle passaient alternativement un clair de lune et des sanglots; elle voulut relever le store en bois pour entendre le plus longtemps possible le ténor s'éloignant sur le chemin. Au moment où elle s'approchait du store, elle aperçut, avec horreur, celui-ci qui se soulevait lentement et resta figée d'épouvante : la face du lépreux s'encadrait dans la fenêtre et deux yeux ardents la regardaient avec convoitise. Elle cria de toutes ses forces et saisit l'une des chaises en bambou pour la jeter à la tête du monstre qui n'attendit pas son geste pour s'enfuir après avoir bondi à terre sans même utiliser l'escalier : son agilité surprenante le faisait ressembler, dans le noir, à un gorille. Elle vit la silhouette difforme s'éloigner encore une fois, mais n'osa pas se recoucher par crainte de la voir revenir.

Ce fut avec un sentiment d'intense soulagement qu'elle vit la lumière du jour inonder rapidement l'île. L'aurore et le crépuscule sont inconnus à Makogai où le jour et la nuit se succèdent sans ces merveilleuses transitions qui donnent un tel charme aux régions tempérées. Elle sortait de la salle de bains quand des pas résonnèrent sur son escalier : le visiteur matinal était déjà sous la véranda. La jeune femme eut la surprise de se trouver en présence du D' Fred. Le

jeune Américain ne parut nullement gêné et lui parla dans un français plus pur que celui du pasteur :

— En passant devant votre maison, je n'ai pu résister au plaisir d'échanger quelques mots avec vous dans votre belle langue que j'aime tant! Je sais et je me suis aperçu, dès le premier instant où je vous ai vue, que j'avais affaire à une Parisienne. Si vous saviez, Madame, la joie que j'ai éprouvée à l'idée de rencontrer enfin une femme de ce Paris dans lequel je rêve d'aller un jour! Parlez-moi un peu de Paris?

C'était la première fois, depuis son départ de France, que Chantai entendait cette phrase magique : « Parlez-moi un peu de Paris », qui résonnait délicieusement à ses oreilles.

— Que voulez-vous que je vous dise sur Paris à huit heures du matin, docteur ?

— J'aime le son de votre voix, avoua Fred.

— Attention, docteur ! Je sens que vous êtes sur une pente dangereuse...

— Pourquoi dangereuse ?

— Pour deux raisons : d'abord vous semblez oublier que je suis malade et que je risque de devenir un jour aussi laide que les autres lépreuses... Ensuite, j'ai entendu dire que vous étiez fiancé avec la ravissante fille du Révérend David Hill?

— Vous guérirez! J'en suis sûr; le Dr Watson aussi... Il ne se trompe jamais! Nous ferons tout ce qui est humainement possible pour vous arracher à cet exil. Vous guérirez. Vous repartirez. Et j'aimerais vous suivre.

— Et Agathe ?

— Ce n'est qu'une petite jeune fille sans importance et très entêtée.

Pour elle j'ai fait figure, dès mon arrivée dans l'île, de sauveur... Je suis sa planche de salut.

— Vous êtes fiancés ?

— Officiellement oui, mais dans mon esprit, non, depuis le moment où je vous ai vue débarquer du *Saint-John*. Laissez-moi parler... Cela m'arrive si rarement ! Je passe ma vie dans le laboratoire... Vous ne

pouvez pas savoir la sensation merveilleuse que j'ai éprouvée à voir une femme élégante fouler ce sol maudit et à me dire que je vous y verrai pendant longtemps, que vous n'étiez pas simplement la belle touriste visitant une léproserie parce qu'elle avait entendu dire que le spectacle en valait la peine... Comme l'a dit l'un de vos poètes : « *Grâce à vous une robe a passé dans ma vie.* »

Chantai était émerveillée. Ce jeune médecin était certainement beaucoup trop fin et trop cultivé pour unir son existence à la fille rousse, banale et pleine de santé, du pasteur. Seulement ce grand garçon, à la fois naïf et entreprenant, ne l'attirait pas; son cœur était trop plein d'un autre. Elle détourna la conversation :

— Puisque vous avez la gentillesse de me laisser entendre que vous comprenez ma détresse, vous allez me le prouver tout de suite en me donnant un conseil... Figurez-vous que cette nuit, à deux reprises différentes, j'ai eu la visite d'un personnage effrayant...

Elle raconta au médecin les deux apparitions du lépreux. Après l'avoir écoutée attentivement, Fred hocha la tête :

— Je ne crains qu'une chose, c'est que tous les lépreux de Makogaï ne soient bientôt dans le même état que cet homme à votre égard!

Une jolie femme amène la perturbation sexuelle partout où elle passe et peut-être encore plus ici, où l'on n'en voit jamais. Sans doute ignorez-vous que la maladie développe les besoins physiques du mâle ? C'est la principale raison pour laquelle nous avons dû isoler les femmes à l'hôpital et ne pas les laisser cohabiter avec les hommes dans les villages. Avant d'acheter Makogaï, le gouvernement des Fidji avait installé une léproserie rudimentaire à Bega : les résultats furent déplorables. Sur une plage étroite, séparée du reste de l'île par une montagne à pic, on avait débarqué les lépreux et on les laissait se débrouiller à peu près seuls. Ils se décivilisèrent rapidement.

... Pour vous en donner une petite idée, leur salut aux nouveaux arrivants était le suivant : « Aole Kanawai ma Keia wahi », ce qui veut dire : « Ici, il n'y a pas de loi! » Les cartes, la danse, la débauche, étaient les distractions; les femmes servaient de prostituées, les enfants d'esclaves. On délaissait cyniquement les mourants, on distillait l'okolehau, ou alcool de pomme de terre, et, dans des orgies, les lépreux couraient tout nus le long de la mer. Le spectacle de la vie dans cette communauté défigurée et moribonde, qui avait ses loisirs, sa table toute servie, sa musique et ses galanteries dans l'ombre de la mort, dépassait toute attente. La misérable colonie riait sur son lit

d'agonie.

— Pitié, docteur ! Je vois déjà bien assez d'horreurs autour de moi pour qu'il ne soit pas nécessaire de m'en raconter d'autres ! Gomme me débarrasser de cet homme qui rôde autour de moi ? Je suis sûre qu'il va revenir ce soir.

— Aimez-vous la lecture ? demanda calmement l'Américain.

— Je n'ai jamais lu beaucoup.

— Vos nombreuses occupations parisiennes " ne vous en laissent sans doute pas le loisir ? Ici, vous allez avoir la possibilité de lire, de tout lire... Je sais que vous ne parlez que le français, aussi me permettrai-je de vous faire une proposition : les soirées de Makogai sont longues, interminables. Elles vous pèseront comme elles me pèsent à moi-même depuis le premier jour. Essayons de tuer le temps ensemble : je viendrai chaque soir et je vous ferai la lecture de vos plus grands auteurs que vous devez ignorer.

Connaissez-vous Balzac ou Flaubert ?

— Non, avoua Chantai.

— Voulez-vous les découvrir avec moi ? Nous échangerons nos impressions réciproques sur ce qu'ils ont écrit et vous verrez qu'ainsi les soirées passeront vite. J'éprouve le même besoin que vous de m'évader de tout ce qui m'entoure... Voulez-vous que nous commençons ce soir ? J'apporterai un choix de livres et vous désignerez le titre qui vous conviendra.., Ainsi vous ne serez plus seule; si votre amoureux d'hier

soir se mêle de rôdailler autour de la maison, il trouvera à qui parler!!

Chantai hésitait avant de répondre. L'offre du médecin américain était tentante : elle appréhendait par-dessus tout de revoir la figure grimaçante et les yeux terrifiants du lépreux. Mais n'était-ce pas dangereux d'introduire chez elle un amoureux pour en empêcher un autre d'y venir ?

— Je croyais, docteur, que vous n'aviez pas le droit de venir ainsi au domicile des malades à moins que vous n'y fussiez appelé pour les besoins de votre profession ?

— Je prendrai ce droit, répondit froidement Fred. J'estime que ma place est tout aussi bien ici qu'ailleurs : je dois vous protéger contre

une brute... A ce soir...

Il allait redescendre l'escalier lorsqu'elle lui dit :

— Je veux bien que vous veniez, à condition que vous me promettiez que ces soirées se dérouleront uniquement sur le plan de l'amitié ?

— Je vous le promets.

— Si je vous demande cet effort, insista Chantai, c'est pour ne faire de peine à personne dans l'île. J'en ai assez fait à d'autres, loin d'ici... Il est grand temps que je m'améliore un peu! Ne croyez-vous pas que l'on va vous regretter dans la maison du pasteur ?

— Je n'y vais jamais le soir, confia Fred. Mrs. Hall trouve que ce n'est pas convenable de rester tard auprès d'une jeune

—

Et vous n'hésitez pas une seconde à venir chez moi ?

— J'ai lu assez de romans français pour apprécier la compagnie de personnes trop convenables avoua-t-ilen souriant.

Chantai le regarda s'éloigner, comme elle l'avait fait déjà pour tant de visiteurs depuis son arrivée ; elle verrait encore beaucoup de monde gravir et descendre son petit escalier avant de pouvoir quitter définitivement, à son tour, la véranda.

Allongée dans l'un des rocking-chairs du living-room, elle écoutait depuis plus de deux heures *La Rabouilleuse*, lue par Fred.

L'ILE DE FIEVRE

Parmi tous les titres d'ouvrages, apportés au choix par le jeune médecin, celui-ci l'avait frappée. Ce qu'était une rabouilleuse, elle l'avait appris, après que l'Américain eût lu les premières pages.

Chantai trouvait même que l'histoire de cette héroïne, inventée par Balzac, offrait plus d'une analogie avec la sienne. Vis-à-vis de son vieil agent de change, elle s'était conduite comme la Rabouilleuse, se faisant entretenir et couvrir de bijoux. Le troisième personnage du roman, le jeune colonel d'Empire, prenait les traits de Robert. Un ingénieur n'est-il pas un colonel moderne à la tête d'une usine ?

Comme la Rabouilleuse, elle s'était prise tout de suite d'une passion violente pour l'homme fort pendant que son indifférence ne faisait

qu'augmenter pour l'être faible et usé, incarné par Jacques. Après avoir régné pendant quatre années sur le cœur asservi d'un homme, elle avait éprouvé le besoin impérieux d'être dominée à son tour.

Robert avait su la prendre.

Cette soirée de lecture, où elle trouvait enfin un moyen d'évasion, lui semblait à la fois délicieuse et étrange : n'était-il pas étonnant d'entendre raconter sa propre histoire par la voix d'un Américain qu'elle sentait amoureux d'elle ? Elle aimait cette Rabouilleuse qui lui faisait oublier sa lèpre tout en lui ramenant sous les yeux le visage énergique de Robert; mais elle se garda bien de laisser deviner ses sentiments intimes au jeune médecin.

— Vous lisez bien, -docteur. Je sens que vous finirez par me faire aimer la lecture.

Il regarda Chantai avec étonnement : est-elle capable d'avoir du cœur ? se demanda-t-il comme beaucoup d'autres l'avaient fait avant lui.

Il reprit néanmoins son livre; sa voix calme se répercutait à travers les minces cloisons, jusqu'à la véranda. Dehors, la nuit était complète. Il s'arrêta subitement : un bruit imperceptible, frôlant le mur de la maison, venait de se faire entendre. Le médecin fit signe à Chantai de ne pas bouger et s'avança tout doucement vers la porte qu'il ouvrit d'un geste brusque. Il se trouva face à face avec le lépreux. Fred l'empoigna par les épaules et, après lui avoir fait faire un rapide demi-tour, il l'obligea à descendre l'escalier. Chantai était restée clouée à son fauteuil; elle y demeura tout le temps que dura la discussion au bas de l'escalier. La voix de Fred montait, terrible : le médecin s'exprimait en fidjien. De temps en temps, la jeune femme percevait un grognement inarticulé du lépreux. Après une bonne minute de silence, l'Américain revint dans le living-room en déclarant :

— Je pense que cette fois il aura compris ! Rassurez-vous, il est parti. J'ai attendu sur le chemin pour bien m'assurer qu'il s'éloignait.

Ça m'étonnerait qu'il revînt!

— Que lui avez-vous dit ?

— Que si je le trouvais une seule fois à rôder dans un rayon de cent mètres autour de votre maison, je le ferais passer immédiatement devant le conseil de discipline présidé par le Dr Watson et qu'il serait emprisonné.

— Vous avez une prison à Makogaï?

— Il faut bien : les hommes restent toujours les hommes...

Après une inspection minutieuse, le docteur s'inclina devant Chantai :

— Je vous souhaite une bonne nuit... Fermez bien votre porte derrière moi. J'attends, en grillant une cigarette sous la véranda, que vous vous soyez couchée.

Chantai exécuta ponctuellement ces prescriptions. Quand elle fut dans son lit, elle entendit très distinctement les pas de l'Américain qui s'éloignaient sur le chemin. Elle était de nouveau seule, mais sa solitude morale était moins grande. En quarante-huit heures elle s'était découvert trois nouveaux amis, des amis comme elle n'en avait encore jamais rencontrés en Europe : Marie-Ange, le Révérend David Hall et Fred. Trois amis, trois raisons pour Chantai d'être songeuse : cela l'empêcha de dormir pendant longtemps. Elle écoutait les moindres bruits de la nuit avec une crainte irraisonnée de percevoir à nouveau le sinistre frôlement d'un corps de lépreux contre la paroi de bambous...



* *

Ce fut la voix de Marie-Ange qui la réveilla, le lendemain, en lui demandant dès que la porte fut ouverte :

— Pourquoi vous barricader de la sorte ?

— Pour être seule avec mes pensées ! répondit Chantai **L'ILE DE FIEVRE**

il préféra ne pas lui raconter son aventure de la nuit. elle aurait été obligée de révéler la présence de Fred.

— C'est très mal de vous enfermer ainsi, déclara la petite ur.

D'abord, personne ne viendra vous ennuyer et, deuxièmement, vous m'avez fait perdre un temps précieux : i un travail fou aujourd'hui !

Je prépare ma grande surprise ur la visite du Gouverneur dans quinze jours. Le Dr Watson iécidé d'augmenter légèrement la dose d'huile puisque vous raissez avoir très bien supporté la première.

Pendant que Marie-Ange lui faisait sa deuxième injection, chantal demanda :

— Peut-on savoir quelle est cette surprise ?

Vous la verrez ou, plus exactement, vous l'entendrez à fête que nous donnerons en l'honneur du Gouverneur. Après le départ de celle qu'elle considérait un peu comme son ange gardien, Chantai resta allongée pour permettre au médicament de s'assimiler plus rapidement à son organisme, ers midi, elle fut prise d'une forte fièvre, réaction normale e la piqûre. Très rapidement le chaulmoogra lui donnait un délire violent pendant lequel elle avait l'impression désagréable de perdre tout contrôle sur elle-même : elle grelottait bien que la chaleur fût étouffante et qu'elle restât enfouie sous une épaisse couverture en poil de chèvre... des chèvres capturées sans doute à Makodragna. La crise dura jusqu'au soir et tomba aussi brusquement qu'elle était venue. Quand Fred arriva pour sa lecture quotidienne, le pouls de Chantai était redevenu normal, mais elle subissait un état de dépression complète. Elle écouta la suite de *La Rabouilleuse* avec une lassitude très nette ; le jeune médecin s'en rendit compte et se retira après une demi-heure de lecture. Au moment de partir, il lui dit simplement :

— Vous pouvez dormir tranquille. J'ai fait chercher ce matin par les gendarmes votre admirateur nocturne et lui ai lavé copieusement la tête. Il pleurait et m'a promis de ne pas recommencer.

Les prédictions de Fred étaient exactes. La nuit fut calme ; les nuits suivantes également. Tous les soirs, le docteur américain venait faire sa lecture en sirotant un whisky. Chantai finissait par prendre goût à ces soirées et n'aurait voulu, pour rien au monde, qu'elles prissent fin.

Marie-Ange venait lui administrer, selon la cadence prévue, deux fois par semaine la piqûre douloureuse qui lui donnait tant de fièvre.

Les taches, répandues sur tout le corps, semblaient être maintenant définitives de rose pâle, elles étaient devenues jaunes. Certaines étaient dures, d'autres se transformaient peu à peu en cloques créant des protubérances hideuses sur sa peau autrefois si douce... L'une d'elles, au bras gauche, prenait peu à peu l'aspect d'une plaie : Chantai n'osait même pas la regarder tellement cela lui faisait horreur! Seul, le miracle du visage persistait : les cloques s'arrêtaient à la naissance du cou et de la nuque. Elle pourrait encore cacher son mal pendant quelque temps et avait déclaré à Marie-Ange qu'elle resterait chez elle quand le Gouverneur anglais viendrait. Elle se refusait à faire figure de

bête curieuse, ramenée d'un pays lointain se nommant la France, pour exciter la curiosité d'Européens transplantés sous un climat tropical. Chantai enfin, avait beaucoup de mal à s'habiller le matin et même à faire sa toilette : les doigts de sa main droite étaient presque complètement engourdis, son pouce commençait à se recroqueviller vers la paume. Malgré toutes les affirmations de Marie-Ange et surtout de Fred, elle craignait que le traitement ne produise aucun effet.

Pendant une promenade solitaire, effectuée dans l'île deux jours avant l'arrivée du Gouverneur, elle remarqua que le moindre des habitants était occupé à pavoiser aux couleurs britanniques et fidjiennes les principaux bâtiments de l'île. Seule, l'église du Père Rivain arborait, à son clocher, un petit drapeau tricolore. Sur la grande place de la Mission, devant l'hôpital, avait été dressée une estrade destinée à recevoir les artistes lépreux qui s'exhiberaient dans une pièce à vaste figuration. Face à cette scène improvisée, le Dr Watson avait fait construire une tribune abritée des ardeurs solaires dans laquelle prendraient place les personnalités officielles.

En passant devant l'ouvroir en plein air de la Mère Marie-Joseph, Chantai vit que la ruche de travail féminine était absorbée par la confection des costumes bariolés qu'endosseraient les acteurs de tous pays. La distribution de ce spectacle serait véritablement internationale avec des Chinois, des Hindous, des Fidjiens, des Gilbertins et des Néo-zélandais...

L'ILE DE FIEVRE

Le grand jour arriva enfin. Chantai s'était étendue dans In hamac avec la ferme intention de ne pas en bouger; depuis le lever du soleil, elle avait vu passer des théories de malades endimanchés qui se rendaient au port. Au loin, la r age lui apparaissait noire de monde, grouillante de lépreux. La jetée en bois du débarcadère était savamment décorée, cachée sous des guirlandes jaunes de mimosas retombant dans l'eau bleue de la baie de Dallice. Tout à coup, une immense clameur, qu'un léger vent d'Est devait propager sur toute l'île, parvint jusqu'à son hamac solitaire : « *Selo! Selo!* » criaient des centaines de voix sur la plage. Elle aperçut alors un navire tout blanc, gracieux, ressemblant à ces

yachts de plaisance qu'elle avait admirés maintes fois dans le port de Trouville, quand elle allait passer un week-end à Deauville au temps où elle vivait d'aventures. Le yacht était pavoisé et semblait planer sur les eaux plutôt qu'il ne voguait : ce joli navire ne ressemblait en rien à l'affreux *Saint-John*. Il était destiné, lui, à transporter des gens bien

portants et des jolies femmes.

.. Des femmes plutôt, pas très jolies mais habillées à la dernière mode venue de Londres — ce qui, pour Chantai n'était pas une référence — et arborant des robes à fleurs rose pâle sous des ombrelles vertes. Une heure après que le bateau blanc eût accosté au débarcadère, elle entendit sur le chemin un bruit de voix anglaises qui se rapprochaient : le Dr Watson faisait visiter l'île au Gouverneur et à ses invités. Chantai sauta de son hamac et rentra précipitamment dans sa maison dont elle barricada la porte; elle ne voulait pas que ces Européennes, bavardes comme des perruches, pussent dire plus tard à leurs amies devant une tasse de thé:

— Oh! ma chère, figurez-vous que nous avons vu, pendant notre visite à Makogaï, une Parisienne lépreuse !

Les voix étaient toutes proches. Elle regarda à travers les fentes d'un store et vit le Dr Watson en train d'expliquer au groupe de touristes que la maison solitaire était habitée par une femme blanche. Dans le groupe. Chantai n'eut pas grand mal à découvrir le personnage important : Sir Cyrill Norman dont la carrure imposante était surmontée d'un casque colonial. A sa droite se trouvait une femme assez dis-gracieuse portant lunettes d'or et qui ne pouvait être que son épouse.

Le Dr Watson était à sa gauche, désignant du doigt la maison. Après chacune de ses explications en anglais, Chantai percevait très nettement des « Oh ! very curious ! » et des « Ah ! » d'étonnement, mêlés de gloussements de satisfaction de ces dames qui auraient, enfin, quelque chose de passionnant à raconter...

Un deuxième lot de touristes s'était arrêté un peu en arrière : Chantai y reconnut très distinctement le Révérend David Hall, Mrs.

Hall et Agathe occupant le centre du groupe. Tous trois étaient très entourés et questionnés par de hauts fonctionnaires anglais ou fidjiens, eux-mêmes accompagnés de leurs épouses ou filles. Toutes ces demoiselles, à la peau brillante et au teint rouge brique, incarnaient pour Chantai le type même de la jeune fille qu'elle n'aurait jamais voulu être ! Leurs rires étaient niais et leurs questions insi-Chantai ne craignait qu'une chose, c'est que Sir Cyrill Norman, sur une proposition du médecin-chef, n'éprouvât le besoin de venir lui rendre visite par déférence pour sa double qualité d'Européenne et de Française. Elle était bien décidée, au cas où quelqu'un monterait sous la véranda pour frapper à sa porte, à ne pas répondre en se blottissant

dans un coin de la salle de bains pour faire croire qu'elle était sortie. Mais la tournée officielle reprit sa marche en direction du village fidjien; le bruit des voix déclina.

Le reste de l'après-midi fut calme : Makogaï paraissait avoir été désertée par ses habitants. En réalité, ils s'étaient tous massés sur la grande place pour assister à la fête traditionnelle. A cette heure, la représentation devait battre son plein. Chantai s'imaginait très bien la scène à distance, avec les officiels congestionnés après le banquet offert par le Dr Watson et suant à grosses gouttes sous le vélum de la tribune présidentielle. A force de faire travailler son cerveau, elle finit par éprouver une envie impérieuse de se rendre sur la place, malgré le serment de ne pas bouger qu'elle s'était fait à elle-même.

Elle voulait voir si la réalité concordait avec les images créées par son imagination. Elle était curieuse aussi de découvrir la surprise de Marie-Ange et ne fut pas longue à prendre le chemin de la Mission.

Mais à peine avait-elle parcouru deux cents mètres, qu'elle entendit les flonflons d'un orchestre.

Quand elle fut à l'entrée de la place, elle se cacha derrière -n massif d'ignames pour ne pas être vue : personne d'ailleurs ne faisait attention à elle. Les malades, accroupis sur eurs jambes croisées, ou allongés côte à côte sur des brancards, formaient le gros du public.

De sa cachette, Chantai avait une vue d'ensemble.

Un orchestre imposant, composé d'une quarantaine de malades appartenant à toutes les nationalités, occupait l'strade et déversait sur l'assistance subjuguée des flots d'harmonie. Cet orchestre se rapprochait plutôt de l'orphéon avec ses instruments en cuivre, étincelants sous le soleil. La baguette du chef était tenue par Marie-Ange, qui se démenait et battait la mesure avec une aisance prodigieuse. C'était la surprise dont la petite sœur lui avait parlé : en quelques mois, depuis son arrivée dans l'île, elle avait réussi à monter un orchestre ! Les instruments avaient dû être envoyés d'un peu partout : de Sydney, de Melbourne, de Suva, de Lekuva, de Nouvelle-Zélande... Marie-Ange connaissait — depuis lépoque où sa mère, la marquise de Furière, l'avait obligée à prendre des leçons de solfège et de piano — l'action bienfaisante de la musique pour adoucir les mœurs et endormir la douleur. Aujourd'hui, à son pupitre de chef d'orchestre improvisé, la petite sœur rendait grâce à ses parents qui avaient eu l'intelligence de lui faire pousser ses études musicales. Il ne s'agissait plus d'accompagner le ténor italien sur le modeste

harmonium de l'église, mais bien de diriger quarante exécutants.

Chantai était peut-être la plus étonnée de toute l'assistance : elle se doutait de ce que les répétitions avaient dû demander de travail et de patience! Comment Marie-Ange avait-elle trouvé le temps en plus de ses innombrables occupations, de monter cet orchestre ? Chantai pensa qu'elle était certainement en train d'écouter le seul orchestre de lépreux existant au monde ! Et elle songea à la sensation que produirait à Paris cette annonce publicitaire : « **DEMAIN, A LA SALLE PLEYEL, GRAND CONCERT SYMPHONIQUE DONNÉ**

**PAR L'ORCHESTRE DES LÉPREUX SOUS LA DIRECTION DE
SŒUR MARIE-ANGE. »**

il était vraiment grandiose, cet orchestre, ressemblant par certains côtés à une quelconque harmonie municipale qui donnerait son concert dominical sur la grand-place d'une ville de province française. Le regard de Chantal, hypnotisé par ce spectacle, allait des musiciens à la petite sœur en cornette blanche... Et il dévisageait chaque instrumentiste : le Chinois qui tenait les cymbales n'avait plus de jambes, l'Hindou martelant les timbales n'avait plus de nez, certains trompettes appuyaient sur les touches de leur instrument avec les trois doigts qui leur restaient, le trombone à coulisse n'avait plus que deux cavités béantes à la place des yeux... Et cependant! De toute cette laideur sortait de la musique- Une musique qui inondait tout et qui se répandait en vagues généreuses et joyeuses sur Makogaï... Chantal écouta debout, immobile, pendant une heure, peut-être même deux, jusqu'à ce que le concert fût terminé.

Le répertoire avait été banal, classique, bon pour faire les délices d'une sous-préfecture, mais qu'importait ? Jamais les habitants de Makogaï n'avaient entendu quelque chose d'aussi beau! Chantal avait envie de pleurer, de crier sa joie devant un tel miracle; elle aurait voulu courir pour embrasser cette jeune fille de France qui planait, de son pupitre, sur un orchestre international de lépreux en plein océan Pacifique...

Dès que le concert fut fini, Chantal reprit le chemin de sa solitude, ne voulant pas voir la représentation proprement dite, faite surtout d'un déploiement de costumes multicolores dans d'interminables défilés. L'audition de l'orchestre lui suffisait : ses oreilles bourdonnaient encore quand elle remonta l'escalier de sa maison : elle se demandait si elle n'avait pas rêvé et alla directement dans le living-room. Là, son rêve s'agrandit, prit des proportions fantastiques : sur la table, au milieu du salon, une lettre était déposée bien en évidence. L'enveloppe

portait l'indication « *Air Mail* », l'écriture était celle de Mme Royer. Chantal chancela et dut s'appuyer à la table pour prendre la missive d'une main tremblante : c'était la première qu'elle recevait, deux mois après son départ, la première qui lui apportait enfin des nouvelles de ce qui appartenait déjà pour elle au passé...

La nuit était complètement tombée quand elle relut pour la cinquième fois la longue lettre écrite sur papier pelure, par la directrice de « Marcelle et Arnaud ». Fred ne viendrait pas faire sa lecture quotidienne : la veille, il avait prévenu son auditrice qu'il serait retenu à un dîner officie) à bord du yacht du Gouverneur.

Chantai apercevait le navire illuminé, tranchant sur le noir de la rade et dont la vision ravivait le souvenir passionné des soirées de l'*Empress of Australia* en compagnie de Robert. Elle était contente que le jeune médecin américain ne fût pas auprès d'elle ce soir : jamais elle n'aurait pu écouter sa lecture, ayant à lire et à relire elle-même quelque chose qui était plus vrai que n'importe quel livre ! La prose de Mm^e Royer n'avait rien du roman.

Le seul reproche qu'elle pouvait faire à cette lettre était de contenir un passage beaucoup trop long, consacré au chagrin de Jacques. Il aurait bien fallu que Chantai le quittât un jour ou l'autre... N'avait-il pas eu sa part de bonheur pendant quatre années ? Quatre années, ça compte quand on a largement dépassé la soixantaine !

Chantai regarda la date d'expédition : grâce à l'avion, ces nouvelles avaient à peine cinq jours. L'avion devait faire escale à Suva où le bateau blanc du Gouverneur avait reçu le courrier destiné à Makogaï. Le bateau repartirait dès demain pour Suva : il fallait donc lui apporter la réponse dès le lever du jour pour que celle-ci profitât du prochain avion à destination de l'Europe. Chantai devait écrire sa lettre immédiatement ! Mais elle n'avait ni encre, ni plume, ni papier pelure pour avion, dans cette maison perdue... La seule solution était de courir jusqu'à la demeure la plus proche, celle du Révérend David Hall, pour lui demander qu'il prêtât l'encre, la plume, le papier ? Il possédait certainement ces trésors inestimables.

En arrivant devant la maison du pasteur, elle fut prise d'inquiétude

: le Révérend David Hall et sa famille devaient assister au dîner de gala offert sur le bateau du Gouverneur ? Tous les stores étaient baissés, aucune lumière ne filtrait... Chantal *appela en vain*. Au moment où elle allait repartir, *désespérée, une voix calme parla dans son dos ; — Vous veniez me voir ? Donc j'ai bien fait de*

rentrer.

Chantai s'était retournée : le Révérend David Hall dressait sa haute stature.

— Vous paraissez inquiète ? poursuivit la voix pondérée.

Rassurez-vous ! nous sommes seuls : Mrs. Hall et Agathe sont restées à bord. Elles s'y amusaient... Moi pas ! J'ai prétexté un service religieux matinal demain pour prendre congé de notre Gouverneur l'avez-vous vu ? C'est un parfait gentleman, mais terriblement ennuyeux... Que me vaut l'honneur de votre visite aussi tardive ?

— J'ai besoin de trois objets précieux : une plume, une bouteille d'encre et du papier pelure pour correspondance aérienne.

Pouvez-vous me les prêter tout de suite ? J'ai reçu une lettre de France à laquelle je veux répondre avant que le bateau du Gouverneur ne reparte.

— Voulez-vous entrer chez moi pour écrire cette lettre ? Quand elle sera terminée, vous me la confierez : je dois aller dire au revoir au Gouverneur demain, une demi-heure avant son départ : ainsi je porterai moi-même votre lettre à bord.

— Pourquoi êtes-vous tous si gentils avec moi ?

En guise de réponse, le Révérend David Hall se contenta d'ouvrir la barrière. Comment aurait-il pu avouer à cette jeune femme que la raison profonde de son amabilité était ce désir qu'il avait de l'amener insensiblement à la pratique du culte wesleyen ? Le seul point qui l'inquiétait un peu était cet aveu involontaire dans lequel la Française lui avait révélé qu'ils étaient « tous gentils ». Tous ne pouvaient être que l'aumônier catholique et sa kyrielle de bonnes sœurs !

L'aménagement intérieur de la maison du Révérend David Hall correspondait assez à l'idée que Chantai s'en était faite, après leur première conversation. On y sentait une présence féminine... mais trop bourgeoise. Les objets y étaient rangés avec un soin méticuleux,

tatillon !

— Asseyez-vous à mon bureau. Vous y trouverez tout ce qu'il vous faut, y compris le papier pelure. Pendant que vous écrirez, je vais préparer un thé dont vous me direz des nouvelles! Prenez tout votre temps... Ces dames ne rentreront sûrement pas avant deux bonnes heures. Agathe était dans une joie folle à l'idée d'aller à cette réception : elle n'a pas vu son fiancé le soir depuis près de trois semaines et elle a su qu'il s'y trouverait.

— Son fiancé est le médecin américain ? demanda Chantai d'un air détaché.

— Oui. Il avait pris l'habitude de venir ici, chaque soir après dîner, nous tenir compagnie : nous bavardions de choses et d'autres. C'est un garçon infiniment cultivé, qui possède à mes yeux le mérite d'avoir beaucoup lu... Seulement ces derniers temps, il nous a dit être très absorbé par d'importants travaux de laboratoire. Agathe en était très chagrinée... Je suis tellement bavard que je ne vous laisse pas écrire votre lettre. A tout à l'heure!

Assise devant le bureau, Chantai se sentait dépaysée : dans ce cadre, elle n'était plus à Makogai, mais en Angleterre. Ce ne fut qu'après avoir relu encore une fois la lettre de M^{me} Royer qu'elle se retrouva dans l'ambiance nécessaire pour bâcler sa réponse. Mais elle n'arriverait jamais à en dire autant que la directrice de « Marcelle et Arnaud ».

En réalité, elle savait à peine écrire...

Et l'orthographe ! Chantai n'avait jamais pu se familiariser avec elle. Dans son esprit, l'orthographe avait dû être inventée pour occuper les gens qui n'avaient rien à faire ou donner de mauvais points aux écoliers. Malgré cela, elle était gênée à l'idée que sa réponse serait bourrée de fautes et que M^{me} Royer s'apercevrait encore plus de son ignorance. Si elle restait longtemps à Makogai, elle aurait beaucoup de lettres à envoyer à M^{me} Royer et il faudrait bien qu'elle apprît l'orthographe. A qui demander des leçons ? Au Révérend David Hall ? il se moquerait d'elle et il y aurait de quoi! Un pasteur anglais donnant des leçons d'orthographe à une Française de vingt-six ans!.. A Marie-Ange? La petite sœur avait beaucoup trop d'occupations et ne disposerait pas du temps nécessaire... A Fred ?

Elle se sentirait humiliée aussi devant lui. A qui alors ? Pourquoi pas au Père Rivain ? Un aumônier catholique missionnaire devait sûrement écrire sans fautes d'orthographe. Il paraissait discret et ne

soufflerait mot à personne du service qu'elle lui demanderait. C'était décidé : Chantai irait trouver le Père Rivain pour apprendre l'orthographe et guérir l'une des plaies dont souffrait son orgueil.

Tout en prenant cette décision inattendue, elle s'était mise à écrire, sans réfléchir; elle n'appartenait pas à cette catégorie de gens qui mûrissent une idée avant de l'exprimer. Elle se fiait à l'inspiration...

Les quatre pages de papier pelure autorisées pour le poids aérien furent vite remplies ; Chantai avait l'impression qu'elle n'avait rien pu dire. Tant pis! Elle écrirait une seconde lettre, beaucoup d'autres lettres... L'important était que la première partît. Elle achevait de mettre l'adresse sur l'enveloppe quand le pasteur revint avec le plateau du thé.

— J'ai fini ! annonça triomphalement la jeune femme, comme si elle venait d'accomplir un acte surhumain.

En réalité, elle avait dû faire un effort physique pour écrire : les articulations de ses doigts fonctionnaient mal. La lèpre progressait.

Pendant combien de temps pourrait-elle continuer encore à écrire ?

Elle aimait mieux ne pas y penser.

Le Révérend David Hall enfouit la lettre dans la poche intérieure de son veston blanc en disant :

— Il est inutile que Mrs. Hall ou Agathe voient cette enveloppe.

Avec leur imagination débordante, elles broderaient immédiatement une histoire ahurissante !

Au moment de partir, Chantai lui avoua :

— C'est très mal ce que j'ai fait : moi, une lépreuse, pénétrer dans le cadre intime de votre vie familiale! Si les gendarmes de Makogai m'avaient vue, je serais passible de la justice de Sœur Marie-Joseph, sous le gros arbre...

— Moi aussi, répondit le Révérend David Hall. Sœur Marie-Joseph serait bien ennuyée... Dès que votre lettre sera à bord je viendrai vous en avertir. Bonsoir, chère Madame. A demain.

Elle avait presque envie de chanter en rejoignant sa demeure.

Quand elle fut couchée, son exaltation tomba vite En repensant à tout

ce que lui avait écrit Mme Royer, elle était prise de désespoir; la directrice de « Marcelle et Arnaud poussait même la cruauté jusqu'à lui parler de quelques modèles de sa nouvelle collection d'hiver.

Jamais Chantai ne reverrait un défilé dans les salons du faubourg Saint-Honoré. Jamais plus elle n'entendrait la voix de la Première énonçant les titres des robes... Jamais elle ne retrouverait ce lus; merveilleux ! Sans qu'elle sût très bien pourquoi, la fièvre la reprenait, ses tempes battaient, ses mains et ses pieds se glaçaient de nouveau. Toute la nuit il en fut ainsi : elle gre

L'ILE DE FIEVRE

lotta sous sa couverture et elle eut du mal, le lendemain, pour se lever et pour se traîner jusqu'à son hamac. De nouveaux appels de sirène la tirèrent de sa torpeur. Mais c'étaient des appels gais, presque joyeux, ne ressemblant en rien au ululement du cargo des lépreux. Le yacht blanc du Gouverneur était déjà au centre de la baie.

Son panache de fumée lui-même n'était pas triste et semblait dire : «

J'emporte, en plus des illustres personnages qui se sont confiés à moi, une lettre mince et fragile sous l'enveloppe de laquelle bat un cœur de femme. »

Elle était encore en train de regarder le navire blanc prendre le large, quand une voix bien connue lui demanda au bas de l'escalier :

— Vous regardez partir votre lettre ? Soyez tranquille, elle est à bord... Mais qu'avez-vous ?

Le Révérend David Hall s'était aperçu, en s'approchant du hamac de Chantai, qu'elle pleurait.

— Je comprends votre chagrin, continua doucement la voix du pasteur. Cette lettre reçue de France a remué trop de souvenirs... Et ce bateau qui emporte votre réponse vous donne envie d'être à la place de votre lettre ? Ayez un peu de patience. Peut-être serez-vous à votre tour, beaucoup plus tôt que vous ne l'espérez, en plein centre de cette baie, appuyée sur le bastingage d'un navire, en train de dire adieu à Makogai ?

— Je ne serai jamais sur ce bateau de délivrance! murmura-t-elle faiblement.

— C'est drôle : j'avais toujours entendu dire que le mot « jamais »

n'appartenait pas à votre belle langue française! Chassez ce vilain spleen qui vous envahit. Vous guérirez ! Le Dr Watson l'a affirmé au Gouverneur quand notre tour de l'île nous a fait passer devant votre demeure. Ses paroles résonnent encore mot à mot dans mes oreilles :

« Si les autres malades avaient eu l'intelligence de venir se faire soigner tout de suite ici, comme cette jeune Française, vous risqueriez, monsieur le Gouverneur, de ne plus trouver, au cours de vos prochaines visites à Makogai, une léproserie, mais une île de tourisme. »

—

Je ne crois pas plus aux affirmations du Dr Watson qu'à celles des médecins parisiens ! Depuis cinq semaines que mon traitement a commencé, mon état n'a fait qu'empirer...

— Vous êtes dans une crise qui passera comme les précédentes.

— Elles deviennent de plus en plus fréquentes.

— C'est la réaction normale de la maladie qui vous en veut de lui jouer le mauvais tour du chaulmoogra !

Chantai ne répondait rien. La voix du Révérend David Hall se faisait plus pressante :

— Que vous n'ayez pas plus confiance dans le Père Rivain, le Dr Watson ou la Mère Marie-Joseph qu'en mon humble personne, je l'admets... mais que vous ne croyiez pas en Will? cela m'étonnerait.

— Qui est Will ?

— Chère Madame, vous habitez cette île depuis plusieurs semaines sans avoir jamais entendu parler du grand Will ? Votre question remplirait d'étonnement le moindre des habitants de Makogai Will est le roi des lépreux... Je vous conseille vivement d'aller lui rendre visite le plus tôt possible. Vous n'avez jamais remarqué cette petite maison édifiée sur la colline qui domine l'hôpital ? C'est sa demeure.

— Ce roi est-il lépreux ?

— S'il est lépreux, chère Madame ? Il a toutes les lèpres : la lèpre tubéreuse et la lèpre nerveuse. Il pourra vous en parler en connaissance de cause. Malgré tout, cet homme, qui se sait irrémédiablement condamné, espère... Il croit dans un monde

meilleur. Allez le voir : vous redescendrez de la colline en emportant dans votre âme une parcelle de sa croyance. Ce sera suffisant pour vous permettre d'attendre votre guérison avec résignation et courage.

Chantai regardait son interlocuteur avec un mélange de curiosité et d'étonnement. Le Révérend David Hall, si calme d'habitude, paraissait transfiguré quand il parlait de ce Will inconnu.

— Will, commença le pasteur, était tailleur et exerçait son métier depuis de longues années en Australie, son pays. Il vivait à Sydney, parfaitement heureux entre sa femme et ses enfants. Il n'eut même pas votre chance : ne pas avoir d'attaches familiales! Un jour où il repassait un costume qu'il venait d'achever, il se brûla au petit doigt.

Maintes fois

déjà il avait connu de telles conséquences de son métier; ne aussi ne prêta-t-il qu'une médiocre attention à l'accident et reprit-il son travail. Quelques mois après, il remarqua sur son bras les taches que vous connaissez aussi bien que lui. Il a la lèpre et, très vite, il devient contagieux. L'hôpital Sydney referme sur lui ses portes : la réclusion est commencé... Mais l'état de santé du tailleur ne s'améliore pas fait de sa présence dans un hôpital. Les médecins, ignorant à peu près tout de cette lèpre effrayante, se contentent nourrir Will et parfois de le panser. Dans ces conditions, mal se développe à son aise ! Les médecins sont perplexes le risque de contagion pour l'entourage hospitalier de Will augmente de jour en jour. Le gouvernement australien fait l'acquisition d'une partie d'un îlot appelé « île des Cailles », construit une maisonnette et ordonne qu'on y conduise indésirable. Celui-ci, pense-t-on, n'y sera pas malheureux

: La maison est confortable, un téléphone lui permettra d'entrer en rapport avec la ferme, située à l'autre extrémité de l'île, d'où on lui fera parvenir plusieurs fois par semaine une nourriture abondante. Il viendra prendre lui-même ses aliments à la barrière marquant l'enclos de la léproserie.

..Will considère ce projet comme une délivrance. Il ne sentira plus, à chaque instant, cette répulsion instinctive manifestée par tous ceux qui l'approchent. Vivre seul est pour lui un soulagement moral.

Si son esprit se sent mieux dans l'isolement complet de l'île des Cailles, son corps n'échappe pas à l'emprise du mal qui le ronge. Les ulcères se multiplient un peu partout : ses pieds enflent démesurément, ce qui lui rend la marche extrêmement pénible. Ses nerfs se contractent,

provoquant des douleurs intolérables, surtout dans les mains. Son œil droit est atteint : un ulcère s'y développe et finalement lui enlève la vue.

.. Will reste trois ans sur son île... Trois ans pendant lesquels il ne reçoit d'autres soins que ceux que lui-même peut se donner : l'état de ses mains les rend de plus en plus précaires. Il se désespère et trouve par trop inhumaine l'injustice de ceux qui l'ont condamné à une situation à laquelle la mort eût été préférable... Mais le gouvernement va bientôt lui envoyer des compagnons. Un jour, Will voit débarquer une équipe d'ouvriers qui se mettent à construire des cases autour de sa maison, tout en lui recommandant de rester le plus loin possible de leur chantier.

.. Le nombre des compagnons de Will augmente et les plaintes des malades se multiplient auprès du gouvernement. On sait qu'ailleurs, dans le Pacifique, on soigne la lèpre et on la guérit. Pourquoi l'Australie et la Nouvelle-Zélande ne font-elles rien pour les habitants de l'île des Cailles ? Une consolation pourtant est réservée à Will : un ministre de notre religion wesleyenne, qui visite les lépreux, s'entretient charitablement avec lui. Il lui parle du christianisme, du sens rédempteur que lui seul sait donner à la souffrance, du secours incomparable qu'il peut apporter aux malheureux et du bonheur qu'il promet aux hommes de bonne volonté. Will, qui était comme vous et qui n'avait pratiqué aucune religion, se sentit attiré par la nôtre et embrassa le protestantisme.

Chantai regardait le Révérend David Hall en se demandant où il voulait en venir ?

— Le gouvernement australien, las de toutes les difficultés que lui suscitaient les lépreux, sollicita du gouvernement des Fidji, leur admission à notre léproserie de Makogaï.

.. Pour la traversée, qui fut longue sur le *Saint-John*, le capitaine Farell avait fait enfermer Will dans une cage d'où il lui fut interdit de sortir. D'ailleurs, il ne l'aurait pas pu ! Pendant le parcours, personne ne se préoccupa de lui, sinon pour s'en tenir le plus éloigné possible.

J'ai assisté au débarquement de la cage de Will : je n'oublierai jamais ce spectacle...

.. Le Dr Watson eut tôt fait de reconnaître la gravité de l'état de ce nouveau malade, qui n'était que plaies ulcéreuses. Il le fit transporter dans la petite maison édifiée spécialement sur la colline : une maison

étrange, unique dans son genre à Makogai, où l'on peut lui rendre visite sans craindre d'être contaminé. Elle est entourée d'un fossé large de trois mètres, rappelant ceux que vous avez sans doute vus dans certains parcs zoologiques bien agencés, grâce auquel le visiteur a l'impression que Will est en liberté.

.. Je viens de vous raconter brièvement l'histoire de Will. Ce que je ne puis vous décrire est sa beauté morale : vous la découvrirez vous-même après quelques minutes de conversation avec lui. Si son état physique n'a fait qu'empirer, son moral est monté par gradations normales, vers des sommets

où peu d'hommes parviennent! Il parle admirablement votre langue qu'il a apprise dans sa jeunesse. Si je vous disais que moi-même, lorsque j'ai des moments de découragement tout le monde en a — je grimpe immédiatement sur la colline pour converser avec Will J'en redescends imprégné d'une force intérieure nouvelle. Le Père Rivain est comme moi il va voir Will. Nous ne sommes pas les seuls dans notre cas toute l'île gravit le chemin de la colline pour demander conseil au plus grand de tous nos malades. Chacun sait que Will est irrémédiablement perdu, que son cas est désespéré et malgré cela, lui seul parvient à faire luire l'espérance dans cœurs les plus meurtris ! - Vous voyez, je vous confie ma propre petite recette personnelle d'optimisme. Certes, votre situation n'est pas Viable, mais elle n'est pas tragique; le drame serait que vous n'eussiez aucune chance de guérir, comme c'est le cas pour Will, qui en a pris son parti d'une façon héroïque et préfère consacrer les dernières années de son existence à consoler les autres. Je suis trop bien portant pour que mes exhortations puissent avoir auprès de vous quelque chance de succès : c'est l'éternelle histoire du médecin gras et dodu qui s' étonne que son client puisse être malade... Tandis qu'avec Will ce sera différent : allez lui demander vous-même où il puise son courage ! Qu'est-ce que cela vous coûtera ? Une demi-heure de marche. Ne croyez-vous pas que cette promenade salutaire mérite d'être faite ?

voir Will! Chantai sortit de sa maison telle une folle, et courut sur le chemin de cette colline où vivait un prophète monstrueux...

Le Révérend David Hall avait donné une définition exacte de la maison du grand Will : une simple cabane en bambou entourée d'un fossé large et profond. Au fur et à mesure qu'elle s'en approchait, Chantai sentait ses jambes vaciller.

Arrivée au bord du fossé, elle s'arrêta : Will était assis sur une natte posée à même la terre rouge. Le lépreux semblait se chauffer au soleil,

son visage recouvert par une sorte de cagoule blanche dans laquelle n'était pratiquée qu'une seule ouverture à hauteur de la bouche. Will n'en avait pas besoin d'autres, puisqu'il était aveugle. Le corps était entouré de bandelettes ; de gros tampons d'ouate recouvraient les extrémités des membres. Le roi des lépreux n'avait plus ni mains, ni pieds et devait rester perpétuellement assis ou allongé, en se traînant comme un reptile, pour entrer ou sortir de sa cabane. La jeune femme l'observait en silence lorsqu'une voix douce, paraissant venir d'un autre monde lui demanda :

— Je suppose que vous êtes la Parisienne dont on me parle depuis quelques semaines ?

Il n'y avait pas à se tromper : c'était bien Will qui venait de parler.

Elle répondit :

— Je suis la Parisienne.

— Je parle toujours dans votre langue avec le Père Rivain et les sœurs. Pourquoi êtes-vous devant moi ?

Chantai ne répondit pas; les paroles s'étranglaient dans sa gorge; elle était sur le point de s'enfuir. Mais la voix douce continua :

— On ne vient voir Will que lorsqu'on a besoin de lui. Que puis-je pour vous ?

La jeune femme mit un certain temps avant de répondre. Cet aveugle, rongé par le mal, prisonnier derrière son fossé, avait la prétention de la reconforter et de l'aider ! Elle demanda :

— Comment avez-vous pu savoir que j'étais là ?

— J'ai entendu vos pas sur le chemin comme j'entends ceux de tous mes visiteurs : je passe ma vie à écouter des pas qui s'approchent ou qui s'éloignent... Et je fais l'impossible pour que ces pas, traînants et hésitants quand ils arrivent, soient alertes et assurés lorsqu'ils me quittent. Cela veut dire que j'ai réussi ma mission.

— Une curieuse vocation...

— Dites plutôt qu'elle est normale : j'ai renoncé à me consoler moi-même ; autant employer mes dernières années d'existence à encourager les autres ! Ce n'est pas tout de soigner son corps, il faut aussi aider l'âme : la mienne est guérie depuis longtemps. Que puis-je

faire pour la vôtre ?

—
Croyez-vous en Dieu ? demanda brusquement Chantai.

— Je n'aurais jamais pu atteindre ce degré de détachement des choses terrestres si je n'avais pas découvert une vie intérieure. J'y apprend, chaque jour davantage, qu'il y a, au-dessus de ma toute petite personne humaine, un Etre supérieur possédant le pouvoir de m'infliger la plus cruelle des épreuves. Lui seul, également, aurait pu me guérir. Depuis le jour où je me suis converti, je n'ai cessé de répéter cette prière : « Seigneur, si tu le veux, tu peux me rendre net.

» Ma prière a été exaucée : ma conscience est nette. A quoi cela sert-il de guérir pour continuer à traîner avec soi une difformité morale ?

Chantai se taisait : cet homme finirait par lui faire croire que son sort était enviable. La voix masquée continuait :

— J'ai entendu, à la place où vous êtes en ce moment toutes les langues, tous les dialectes. Ma lèpre a côtoyé celle des Chinois, des Hindous, des noirs, des blancs qui sont venus, tour à tour, me confier leurs angoisses et leurs craintes. Tous croyaient à une Divinité : c'est Elle qui les a aidés à continuer à vivre et les aide à mourir. Tous ont pensé au suicide, comme vous et moi... Les rares cas de suicide que j'ai connus, sur des milliers de lépreux, furent ceux de gens instruits et cultivés dont l'erreur fut d'être incroyants. Les adeptes de Ramanaké possèdent une force supérieure à la vôtre. Madame !

Croyez en Ramanaké, si vous estimez que lui seul est capable de vous élever au-dessus de votre misère, mais croyez en quelque chose

! Je n'ai pas encore compris ce que la parole nette, positive, toute laïque d'un Confucius pouvait apporter à mes frères du village chinois et je n'ai pas de peine à concevoir ce qu'a pu leur dire le Bouddha... Mais rien n'est au-dessus de l'énergie morale, dont les Missions Chrétiennes ont su envelopper la lèpre comme d'un pansement évangélique. Je suis ému quand je reçois la visite de mes frères du village hindou qui, sous l'influence chrétienne, rappellent à eux l'inspiration poétique si répandue parmi leur race et me récitent à la tombée de la nuit des poèmes de consolation et d'encouragement qu'ils ont composés pour leurs compagnons d'infortune. La jeune femme restait toujours silencieuse : Will était certainement le malade le plus extraordinaire de l'île. Comment un petit tailleur de Sydney avait-il atteint à une telle élévation de sentiments et à cet équilibre

intellectuel ? Chantai en arrivait à se demander si une semblable transformation s'opérerait en elle ? Au fur et à mesure que sa beauté physique s'effriterait, une beauté morale s'édifierait-elle dans son âme ? Elle ne voulut pas s'arrêter longtemps à cette idée baroque : la seule chose à sauver était sa beauté physique pour ne pas décevoir Robert le jour où elle le retrouverait. Le reste ne comptait pas ! Il serait toujours temps de l'acquérir plus tard... Avant tout, il fallait guérir et quitter cet enfer.

— Tout ce que vous me dites est admirable, mais ne me touche que d'assez loin, dit-elle à son étrange interlocuteur. Une seule chose m'intéresse : guérir ! Puisque vous possédez le pouvoir magique de soulager les misères d'autrui, faites quelque chose pour la mienne en activant ma guérison.

— Je le ferai, répondit la voix grave de Will.

— Comment cela ?

— En priant pour votre âme... J'entends des pas sur le chemin.

Partez avant que la laideur ne vienne vous retrouver devant ma demeure. Je crains qu'elle ne vous poursuive partout dans cette île !

Faites un effort pour ne voir ici-bas que la beauté morale.

— A bientôt, Monsieur.

— Oh ! appelez-moi Will comme tout le monde ici. On ne connaît que mon prénom : il est synonyme de lèpre... Je serais tellement heureux que vous vous disiez en redescendant : « Je croyais être la personne la plus malheureuse de l'île... Je me trompais : il y a là-haut sur la colline un homme blanc qui souffre plus que moi et qui supporte allègrement sa souffrance. » Puisse cette pensée vous réconforter ce soir !

Ce sera déjà un premier succès. N'hésitez pas à revenir. La couleur des autres ne me dérange jamais : je l'ai connue avant eux. Si par hasard j'étais dans ma cabane au moment où vous arrivez, vous n'aurez qu'à crier « Will ! » et je me trainerai jusqu'au bord du fossé.

Chantai s'éloigna sans ajouter un mot et croisa, sur le chemin rocailleux, une longue théorie de malades gravissant péniblement les échelons qui les conduisaient vers la lumière.

La visite qu'elle venait de faire l'avait impressionnée. Elle se la

remémorait point par point, phrase par phrase, depuis des heures, quand les marches de son escalier craquèrent sous les pas lourds du Père Rivain. L'aumônier catholique avait mis plus de temps que le Révérend David Hall à lui rendre la visite promise; ce qui n'était pas pour déplaire à Chantai. Elle trouvait que ce prêtre avait fait preuve d'un plus grand tact en ne l'assiégeant pas, quelques jours après son arrivée, avec des sermons plus ou moins déguisés.

Avant même que le Père Rivain n'eût ouvert la bouche, elle savait qu'il venait lui parler pour l'amener à la religion catholique. Tout le monde voulait qu'elle se convertît dans l'île : même l'aveugle Will.

Aussi fut-elle assez étonnée quand le missionnaire lui dit en guise d'entrée en matière :

— Je ne fais que passer... Je vous dois depuis longtemps un petit bonjour. Je voulais savoir si vous ne vous ennuyez pas trop ? J'avais pensé vous apporter quelques livres, seulement le Dr Fred m'a dit qu'il s'en chargeait. Au cas où la lecture finirait par vous lasser, j' ai pour vous une excellente occupation...

— Est-ce possible à Makogaï, mon Père ?

— Parfaitement, mon enfant. Savez-vous coudre ?

— Pas mieux que tout le monde.

— C'est-à-dire suffisamment pour le travail que vous allez m'exécuter... Et, même si vous ne saviez pas, cela vous donnerait l'occasion inespérée d'apprendre. Je vais vous passer une commande importante.

— A moi ?

— Notre ouvrage est débordé. Vous sentez-vous capable de me fabriquer une layette complète de nouveau-né ?

— Je n'y arriverai jamais !

— Je vous ai apporté tout ce qu'il faut : du fil, des aiguilles, de la toile... Oui, les bébés de Makogaï préfèrent la toile à la laine : ils ont toujours trop chaud ! Ajoutez à ces instruments de travail cette petite brochure, que j'ai volée à sœur Marie- Sabine, et dont le titre fait mes délices : *Pour préparer l'arrivée de Bébé...* Vous y trouverez toutes les indications nécessaires pour la confection de la layette.

— De quel enfant ? demanda Chantal

— De l'enfant d'une lépreuse néo-zélandaise, chère Madame. Cette pauvre femme est arrivée lépreuse et enceinte, par le même bateau que vous. J'ai pensé que vous sauriez vous pencher sur la misère et que vous feriez une excellente marraine de l'enfant, puisque vous n'en avez pas vous-même. Il n'y a pas de temps à perdre : l'heureux événement est prévu pour la semaine de Noël. Vous verrez que le Père Noël va nous apporter dans sa hotte un petit Jésus en chair et en os pour ma pauvre crèche.

—r Où est actuellement la future maman ?

— A l'hôpital où sœur Marie-Sabine l'entoure de mille petits soins

: une jeune femme qui attend la venue d'un enfant devrait être gardée et servie uniquement par des anges... Acceptez-vous ma proposition

? — A une condition, mon Père. C'est qu'en échange, vous veniez me donner régulièrement des leçons d'orthographe. Oui, je vous confie ce secret : j'ignore beaucoup de choses.

— Je m'en suis aperçu en vous voyant faire le signe de la Croix.

— Ça, encore, je puis m'en passer, avoua Chantai très franchement, mais l'orthographe ! Je suis terriblement handicapée pour répondre aux lettres d'Europe. Acceptez-vous à votre tour ?

— J'accepte ! Nous commencerons les leçons demain : je viendrai tous les jours après déjeuner. Mais vous, commencez tout de suite votre layette. A demain, mon enfant, et bon courage !

— Mon Père! cria Chantai, au moment où l'aumônier descendait l'escalier, soyez assez gentil pour ne confier à personne que vous me donnez des leçons d'orthographe!

— Même si je le disais, on ne me croirait pas ! Belle et fine comme vous l'êtes ! Je me tairai : les prêtres ressemblent étrangement aux médecins dans le domaine du secret professionnel La seule différence est que si le secret des seconds regarde le corps, celui des premiers ne s'intéresse qu'à l'âme. restée seule, Chantal se demandait si elle rêvait ? Sa lèpre réussissait le miracle de l'obliger à se dévouer pour les autres, ce n'était pourtant pas un rêve : les aiguilles, le fil, la toile étaient bien là, devant elle, sur la table, avec la petite brochure qu'elle commençait à feuilleter. Une lecture qui serait réconfortante que celle

La rousse Agathe était à bout de patience : Fred ne prêtait aucune attention à sa jolie personne depuis de longues semaines. Quand il la rencontrait au culte du dimanche, : était tout juste s'il lui adressait la parole. La jeune fille s'était ouverte de son chagrin à son père, qui lui avait répondu :

— Ma fille, votre fiancé est un savant que vous ne devez pas troubler dans les périodes où il se trouve entièrement absorbé par ses recherches. Regardez votre mère : n'a-t-elle pas pris, depuis le jour de notre mariage, l'habitude de ne

jamais me déranger quand je prépare mon prêche?

— Pourtant, père, Fred était d'une telle prévenance avec moi autrefois...

Agathe n'avait pas ajouté que le jeune Américain avait changé d'attitude le jour où cette Française avait débarqué à Makogaï Cette femme élégante n'était, aux yeux d'Agathe, qu'une méchante femme qu'il fallait abattre! Une lépreuse qui s'obstine à ne pas devenir laide n'a rien à faire dans une léproserie ! Il fallait l'obliger, par n'importe quel moyen, à quitter l'île! Agathe croyait avoir trouvé ce moyen : vingt fois, sans que son père s'en doutât, la jeune Anglaise avait été rôder autour de la maison de la Française. Tous les soirs, Fred y pénétrait à la tombée de la nuit et n'en ressortait que plusieurs heures plus tard. Que pouvaient-ils bien se dire ou même faire ? L'esprit d'Agathe était à la torture. Fred était amoureux de cette lépreuse blanche; c'était l'évidence. Plusieurs fois la fille du pasteur avait eu envie de monter l'escalier de bois pour surprendre son fiancé dans les bras de l'horrible femme, mais elle s'était toujours enfuie, au dernier moment, par crainte de voir réalisée une scène abominable qui remplissait son imagination jour et nuit.

Elle se contentait d'attendre dehors, dans le noir... Mais elle s'aperçut vite qu'elle n'était pas la seule à observer le manège nocturne de Fred et de la Française. Un homme était là, également dans le noir, près d'elle, se cachant du mieux qu'il pouvait : un lépreux qu'Agathe n'avait pas été longue à reconnaître. C'était Tom.

le Fidjien qui remplissait les fonctions de cantonnier. Agathe le connaissait pour lui avoir parlé à distance respectable — le Révérend David Hall avait obligé sa fille à apprendre la langue barbare de

l'Archipel — lorsqu'il venait arracher les mauvaises herbes poussant sur le chemin de la maison du pasteur. Tom était un simple d'esprit qui croyait tout ce qu'on lui disait : Agathe s'était même demandé, un moment, si le cantonnier n'était pas amoureux d'elle ? Tom, boiteux et sans nez, était, comme beaucoup de simples d'esprit, amoureux de tout ce qui est beau : des fleurs, des oiseaux, du bleu du ciel, de l'écume blanche des vagues, d'une jeune fille rousse et même d'une jeune femme blonde. Agathe l'avait compris en voyant le lépreux errer autour de la maison de Chantai...

Pour contraindre au départ celle que la jeune fille considérait comme la pire des aventurières, il fallait utiliser ce Tom. Il suffisait de lui suggérer quelques idées sommaires. Agathe s'y employa pendant toute une après-midi où le cantonnier travaillait à proximité de la petite barrière blanche de la maison de son père.

— Bonjour, Tom. Tu as l'air très malheureux ?

— Oh ! Oui, mademoiselle Agathe.

— Veux-tu que je t'aide ?

— Personne ne peut m'aider!

— Crois-tu ?... Je puis tout faire pour toi : je connais tes moindres pensées... Par exemple, je sais que tu aimes ton métier de cantonnier, mais que tu préfères encore surveiller, au clair de lune, la maison de la femme blanche... Et tu as raison, Tom, parce que cette femme est pour toi : elle est lépreuse comme toi et tu as le droit de l'épouser...

Tu serais fier d'avoir une femme aussi belle ? Cela te rendrait joyeux, pauvre Tom... Ecoute-moi ! Tu n'as qu'à pénétrer ce soir, avant la tombée de la nuit, dans la maison de la femme blanche... Dès que tu seras entré, tu fermeras les portes derrière toi. Tu es plus fort qu'elle : tu la porteras dans sa chambre, sur sa couche et, là, tu en feras ta femme. Après, elle t'obéira et t'appartiendra pour la vie ! Mon père sera obligé de vous marier pour éviter un scandale. Tes noces seront belles, Tom ! Tout Makogai y assistera... Tes compagnons viendront de ton village avec des guirlandes d'aloès. Et l'orchestre de sœur Marie-Ange jouera cette belle musique que tu aimes tant et qui fait beaucoup de bruit... Et le ténor à la belle voix chantera des chants d'amour...

— Oh! mademoiselle Agathe, que c'est donc beau, tout ce que vous me dites !

— Tout cela va arriver, Tom, poursuivit la jeune fille implacable.

La seule chose qui te manque est l'audace; souviens- toi que les lépreux sont chez eux à Makogaï, que l'île vous appartient avec tout ce qui s'y trouve, surtout les femmes lépreuses comme la Française.

Je sais... Tu as peur du Dr Fred ? Ne t'inquiète pas! Il n'ira pas la voir ce soir... Il n'ira plus jamais Je me charge de l'occuper... Mais toi, tu iras, Tom ?

— Oui, mademoiselle Agathe...

— Et tu feras exactement tout ce que je t'ai dit ?

— Oui, mademoiselle Agathe...

— C'est bien, Tom. Rentre chez toi mettre ton costume des dimanches... Il faut être beau le soir de ses épousailles... Et demain, quand le soleil se lèvera sur la baie de Dallice, elle sera endormie dans tes bras.

Le lépreux regarda Agathe avec de grands yeux fous et partit en courant mettre son costume des dimanches.

Chantai s'était mise à l'ouvrage en suivant les directives données par la brochure que lui avait apportée le Père Rivain. Elle s'était installée dans son living-room et s'étonnait que Fred, si ponctuel d'ordinaire, ne fût pas encore arrivé pour sa lecture quotidienne. Elle crut percevoir son pas sous la véranda et demanda :

— C'est vous, docteur ?

Sa phrase s'étrangla dans sa gorge : la porte du living- room venait de se refermer sur le lépreux qui marchait droit vers elle. Avant même qu'elle ait eu le temps de proférer un cri, Tom avait appliqué son horrible main sans doigts sur sa bouche et l'avait soulevée de son siège avec une force herculéenne. Puis il la traîna dans la chambre, dont il barricada la porte après l'avoir déposée sur le lit. Elle voulut profiter de ce court instant pour se relever, mais Tom la recoucha en faisant poids sur elle de tout son corps. Chantai était horrifiée : la figure grimaçante, boursouflée, aux lèvres pendantes, s'approchait de son visage... Tom voulait avoir sa première nuit d'amour...

A la même heure, le médecin américain était assis dans la maison du Révérend David Hall, auprès du lit d'Agathe dont Mrs. Hall achevait de prendre la température. Le pasteur était venu chercher le jeune homme au moment où ce dernier s'apprêtait à quitter son laboratoire pour se rendre chez Chantai.

— Fred, avait dit le pasteur, venez vite ! Je crois qu'Agathe est très malade ! Mrs. Hall et moi-même avons dû la coucher : la pauvre petite semble avoir perdu la raison sous l'emprise de la fièvre et vous réclame sans arrêt dans son délire. Venez ! Il n'y a pas une minute à perdre !

L'arrivée du Dr Fred dans la chambre bleue et rose d'Agathe avait eu pour résultat immédiat de faire cesser les divagations fiévreuses de la jeune fille rousse. Ses yeux suppliants regardaient Fred et semblaient dire :

— Vous seul pouvez me sauver ! Moi aussi j'ai attrapé la fièvre de Makogai...

Depuis une demi-heure que le docteur était là, assis près du lit, Agathe n'avait pas prononcé une parole. Elle s'était contentée de laisser sa main moite dans celle de Fred : ce contact devait lui faire un bien immense puisque ses yeux fiévreux s'étaient fermés... Après sa grosse poussée de fièvre inexplicable, la jeune fille paraissait s'assoupir. L'Américain ne cessait pas de regarder sa montre et son visage reflétait un ennui certain pour le fâcheux contretemps qui l'accablait. Chantai devait l'attendre, mais il était délicat d'abandonner aussi vite la fille du pasteur, bien que Fred eût la conviction intime que le mal était bénin.

Le Révérend David Hall et son épouse s'étaient discrètement retirés, attendris par le spectacle de leur fille veillée par son fiancé...

Les yeux d'Agathe s'étaient rouverts au moment où Fred s'était levé en faisant le moins de bruit possible. Le regard de la jeune fille exprimait un tel reproche que le médecin dut se rasseoir. Agathe lui demanda alors d'une voix blanche :

— Vous vouliez déjà me quitter, Fred ? Etes-vous donc si pressé ?

— C'est-à-dire que... j'ai à terminer une expérience importante au laboratoire.

— Vous la reprendrez demain... Il est trop tard maintenant !

Tenez-moi un peu compagnie, pour une fois ? Vous travaillez trop, Fred, et vous ne consacrez plus assez de temps à votre petite fiancée.

Car nous sommes fiancés ! J'ai l'impression que vous l'oubliez depuis quelque temps ?

— Que voulez-vous dire ?

— Simply, répondit avec calme Agathe, qu'il faudra choisir à l'avenir entre la Française et moi.

Elle s'était redressée sur son lit. Toute sa fièvre revenait : ses yeux brillaient d'une lueur mauvaise.

— D'ailleurs vous ne pouvez choisir que moi ! Vous ne voudriez tout de même pas d'une lépreuse qui, en ce moment même, est devenué la femme d'un lépreux ?

— Qu'est-ce que vous dites ? hurla Fred en se levant d'un bond.

Il comprit tout à coup que quelque chose de monstrueux s'était passé dans la maison de Chantai pendant qu'Agathe l'avait attiré prèsd'elle.

— S'il est arrivé quelque chose à cette femme, je vous tuerai !

cria-t-il en sortant.

Il traversa rapidement le salon, où le Révérend David Hall et sa très digne épouse le regardèrent passer avec effarement.

Il courait sur le chemin, en pleine nuit, comme un fou. Il gravit quatre à quatre l'escalier de la maison blanche, enfonça les deux portes du lving-room et de la chambre pour se trouver devant un Tom qui s'apprêtait à prendre femme après avoir ligoté Chantal sur le lit. La lutte fut terrible : Fred était vigoureux, mais la force du lépreux était prodigieuse. Les deux hommes roulèrent à terre ; à un moment

Tom réussit à sortir un long couteau qu'il chercha à enfoncer dans le cœur de celui qui venait lui voler « sa femme » au moment où il allait enfin pouvoir la posséder ! La vision de la lame donna au docteur un réflexe suprême qui lui fit saisir le lépreux à la gorge. Et il serra de toutes ses forces, sans lâcher le cou décharné, jusqu'à ce qu'un dernier râle lui eût prouvé que le lépreux avait cessé de vivre.

L'Américain se releva, la figure en sang, et dit à Chantai, après avoir coupé ses liens avec le couteau du lépreux :

— Venez avec moi à la Mission. Il est inutile que vous restiez dans cette maison où la mort est entrée trop vite.

La nuit passée par Chantai à la Mission fut effroyable. Bien que Marie-Ange ne la quittât pas un instant, la jeune femme revoyait sans

cesse le combat de Fred et du lépreux auquel elle avait dû assister, impuissante et ligotée sur son lit.

— Il fait grand jour. Vous allez pouvoir réintégrer votre maison, déclara Marie-Ange. Je vous accompagne; j'ai une piqûre à vous y faire. Après, selon la bonne habitude, il faudra rester tranquille.

— Jamais je ne pourrai rentrer dans cette maison après le drame de la nuit.

— Il le faut pourtant... Où voulez-vous que nous vous logions ? Et vous n'êtes pour rien dans ce drame, ni personne : seule la fatalité en est responsable.

— J'en suis la cause indirecte... Il me semble que je ne m'étendrai plus jamais sur mon lit sans avoir l'impression de voir ce lépreux se jeter sur moi !

— Chassez ces idées et venez. Il y a longtemps que le corps de Tom a été enlevé : on l'enterre ce matin, après un service célébré au temple par le Révérend David Hall. Pauvre Tom ! Chaque fois qu'il me voyait passer sur mon cheval, il me faisait un grand sourire...

— Il devait être amoureux de votre beauté, murmura Chantai.

Pendant le trajet, la jeune femme posa une seule question à Marie-Ange :

— Que va-t-il se passer pour le Dr Fred ?

—

Je l'ignore, Evidemment sa situation dans l'île risque d'être assez délicate : il a tué un malade... Il y aura sûrement une enquête.

— Le docteur était en état de légitime défense. Je témoignerai pour lui : j'ai vu le lépreux tirer son couteau.

— Bien sûr, opina Marie-Ange. Mais les autres lépreux ne l'entendront peut-être pas de cette façon-là... La maladie leur donne un caractère si acariâtre !

Quand Chantai arriva devant sa maison, elle y trouva l'un des gendarmes de Makogaï qui s'en alla après avoir dit à Marie-Ange quelques mots que celle-ci traduisit à la jeune femme :

— Il a gardé votre maison sur l'ordre du Dr Watson, pour éviter que des maraudeurs ou simplement des curieux n'y pénètrent en votre absence. Il vient de me confier que la nouvelle de la mort violente de Toms'était répandue comme une traînée de poudre dans l'île où elle faisait un bruit énorme... Rentrons pour la piqure.

Chantai fut prise d'un malaise indéfinissable quand elle se retrouva allongée à nouveau dans sa chambre après le départ de Marie-Ange. Elle revoyait dans ses moindres détails la tragédie.

Cette vision, ajoutée aux réactions violentes du chaulmoogra, acheva de lui communiquer la plus forte des fièvres qu'elle eût connue jusqu'à ce jour. Grelottante, il lui était impossible de faire le moindre mouvement : la lutte sourde du médicament sauveur contre le mal l'enchaînait aussi fort que la cordelette utilisée par Tom. Elle n'entendit même pas le bruit fait par un visiteur gravissant rapidement l'escalier de la véranda, ni les coups répétés frappés à la porte de sa chambre. Finalement, le visiteur entrouvrit la porte avec une certaine timidité et Chantal eut la surprise de voir, debout devant son lit, Tulio Morro, le ténor italien. Celui-ci parut assez décontenancé de trouver la jeune femme couchée et se mit à parler vite, en zézayant : la langue française prenait, par le canal de sa voix, des sonorités inconnues :

— Signora, il faut mé pardonner d'être venu jousqu'ici, mais c'était nécessaire... Vous voyez, zé souis tout essoufflé... Z'ai tellement couru et z'ai de si petites zambes... Mon logis n'est pas loin du vôtre et z'ai voulu vous prévenir : il faut vous lever subito et venir avec moi presto dans oune grotte que zé souis seul à connaître. Là, nous attendrons qué l'orage soit passé... Vite, bella signora, levez-vous ! Zé vais vous aider à vous habiller.

— Je ne comprends pas très bien le sens de votre visite, Monsieur... Et je ne puis pas me lever : sœur Marie-Ange m'a fait ce matin une piqure. Je dois rester étendue jusqu'à ce soir, sans bouger.

— Ça ne fait rien, signora! Il est beaucoup plous important de quitter votre maison... Dans quelques instants ils seront ici!

— Qui cela ?

— Mais les lépreux! Tous les lépreux de l'île, sauf moi qui souis blanc et Willqui reste prisonnier là-haut sur sa colline.

— Que me veulent-ils ?

— Ze l'ignore...Zé crois qu'ils vous rendent responsable de la mort du

cantonnier. Tométait très populaire parmi eux parce qu'il était oune simple d'esprit...

— Ils sont fous ! Aidez-moi à me lever : il vaut mieux aller à la Mission.

— Impossible, signora!... Oune autre troupe de lépreux a encerclé la Mission, plus exactement le bâtiment central de l'hôpital où le Dr Watson a dû se réfugier avec ses adjoints, le Père Rivain, le Révérend David Hall et sa famille, toutes les sœurs, les femmes malades et les deux gendarmes qui les protègent.

— Vous êtes sûr de ce que vous me dites ?

— Absolument ! les lépreux veulent lyncher le médecin américain, qui a dû se cacher à l'hôpital où le Dr Watson l'a pris sous sa protection. Tous les blancs se sont groupés pour résister en attendant les secours.

— Pourquoi n'êtes-vous pas avec eux ?

— Signora, zé souis galant homme et z'ai promis au Dr Watson et à la sœur Marie-Ange de m'occuper de vous... Les lépreux m'ont laissé passer parce que zé souis malade comme eux et que zé les ai charmés souvent avec ma voix. Zé leur ai dit que zé rentrais dans ma maison; en réalité z'ai couru jousqu'ici puisque zé connais leurs intentions mauvaises à votre égard... Zé né peux pas vous ramener à l'hôpital : ceux qui encerclent le bâtiment vous reconnaîtraient !

Zé né puis pas non plus vous emmener chez moi où vous seriez vite retrouvée... C'est pour cela que zé vous propose la grotte où nous resterons jousqu'à ce que l'orage soit passé... Dans ce sac, que zé porte sur le dos, z'ai des provisions que m'a données Mère Marie-Joseph.

— Que va faire le Dr Watson ?

— Il a heureusement avec lui son appareil émetteur de radio qu'il n'utilise que lorsqu'il y a urgence. Quand zé souis parti, il demandait du secours à Levuka et à Suva. Le Gouverneur va sûrement envoyer la troupe dans oune bateau de guerre et il y aura un combat dans l'île contre les lépreux. Ce sera affreux! Makogaï qui était si paisible, va devenir oune champ de bataille...

— Ce n'est pas possible ?

— Comment voulez-vous faire pour délivrer le Dr Fred ? Les lépreux veulent le tuer et peut-être vous aussi...

— Les malades n'ont pas d'armes, tandis que les gendarmes ont des fusils !

— Détrompez-vous, signora! Le Dr Watson a fait devant moi le compte des armes et des munitions à la disposition des blancs : en plous des deux fusils de guerre des gendarmes avec chacun deux cents balles, ils ont quatre revolvers avec cent balles et les trois carabines de chasse du Dr Watson, du Révérend David Hall et du Dr Fred... tandis que les lépreux possèdent au moins oune cinquantaine de fusils de chasse répartis dans les quatre villages fidjien, néo-zélandais, hindou et gilbertin, avec oune millier de cartouches !

— Par quelle aberration leur a-t-on laissé ces armes ?

— Pour leur permettre de satisfaire, deux ou trois fois par an, l'un de leurs plus grands plaisirs : la chasse aux mouettes. Le règlement de Makogaï prévoit que ces armes doivent rester chez le chef de chaque village, mais vous devez bien vous douter, signora, que les chefs lépreux n'ont pas attendu longtemps avant de distribuer armes et munitions ! Ce sera épouvantable si les secours envoyés par le gouvernement des Fidji n'arrivent pas subito.

— Vous pensez vraiment que les malades vont se révolter contre l'autorité des médecins, des sœurs et des aumôniers ?

—

Zé lé crains, signora... Ze pouis tout appréhender depouis qu zé les ai entendus converser entre eux au moment où z'ai franchi leur cercle pour venir ici.

— Vous comprenez donc leurs langues de sauvages ?

— Pas toutes, mais zé commence à me débrouiller oune poco en fidjien...

— Tulio, que disaient les lépreux ?

— Qu'ils tueraient le Dr Fred, s'ils le prenaient, puisqu'il avait tué l'un des leurs...

— Et s'ils n'arrivent pas à avoir Fred ?

— Quelques-uns parlaient de mettre le feu à l'hôpital pour obliger les blancs à en sortir...

— Nous sommes dans une île de déments, mon pauvre Tulio !

Allons vers votre repaire !

Elle ne put achever sa phrase. Avant même d'avoir pu réaliser la situation, elle se retrouva sur le chemin, les mains attachées derrière le dos, entourée d'une horde grimaçante de lépreux, qui l'entraînaient dans la direction de leur village. Elle avait beau crier :

« Tulio ! Tulio ! », les vociférations et les cris de mort de ses gardiens dominaient le son de sa voix.

— *Arah!! Arah!* hurlaient les bouches édentées aux lèvres pendantes. Chantai ne savait pas ce que ce cri voulait dire. A un seul moment, elle entendit en cours de chemin, derrière elle, la voix du ténor qui réussit à dominer le tumulte pour lui crier :

— Zé reste avec vous, signora Tantque zé serai vivant, ils ne toucheront pas oune seul de vos beaux cheveux blonds... Zé vous lé jure !

Tulio la suivait vers sa destination inconnue : il n'avait pas voulu l'abandonner. Chantai se souvenait maintenant de la lutte rapide et inégale qui avait opposé pendant quelques instants le gros petit Italien à toute la meute en haillons. Elle avait vu Tulio rouler par terre, quand il avait voulu lui faire un rempart de son corps; il s'était relevé la figure ensanglantée, le crâne complètement chauve. Le ténor avait perdu sa ridicule perruque noire dans la bagarre. Chantai se retourna pour voir si le pauvre Tulio avait retrouvé l'accessoire le plus précieux de son étonnante silhouette; le crâne du chanteur était toujours nu. Le petit homme faisait force gestes en parlant fidjien avec l'escorte: les lépreux indigènes ne semblaient prêter aucune attention à ses protestations véhémentes.

La haine, qu'elle avait pressentie sur le cargo, éclatait enfin avec toute la violence d'un mauvais instinct qui s'est contenu trop longtemps. Elle sentait que ces brutes ne l'avaient pas arrachée à sa calme demeure et ne s'acharnaient pas à réclamer à cor et à cri le jeune Américain uniquement pour venger un être aussi insignifiant que le cantonnier! Ce qu'ils voulaient, c'était faire expier à des blancs la faute que leurs regards fiévreux ou atroces reprochaient déjà sur le quai de Levuka à la foule bien portante : pourquoi sommes-nous condamnés à vivre dans cette île perdue loin de nos familles, de nos pays, comme des parias ? parce que les blancs en ont décidé ainsi sans nous demander notre avis!

La mort de Tom était le bon prétexte; la révolte ne serait que l'aboutissement logique d'années de longues souffrances. Là où les lépreux ressemblaient à leurs frères bien portants, et où Chantai comprenait que les hommes resteraient éternellement les mêmes, c'était quand ils s'attaquaient précisément à ceux qui, tel le Dr Fred, s'étaient dévoués pour les soigner. Il n'était pas possible, se disait Chantai, que ces malades osassent s'en prendre à une Marie-Ange incarnant pour n'importe qui l'image même de la douceur! Il n'était pas pensable que ces forcenés missent le feu à l'hôpital — où se trouvaient tous les remèdes et les instruments capables de soulager leurs maux — risquant d'annihiler en quelques instants de folie collective, de patients efforts et les sacrifices de vies entières !

Ses gardiens lui firent traverser le village pendant que de chaque maison, de chaque véranda partaient dans sa direction des cris de mort :

— *Arahi! Arahi!*

Les bras sans mains se tendaient menaçants vers la prisonnière qui fut enfermée dans une hutte basse, à pièce unique, où la chaleur était étouffante. Le plancher était constitué par la terre rouge, il ne s'y trouvait aucun siège. Le seul élément de confort était une natte oubliée dans un coin. Chantai s'y laissa tomber, plutôt qu'elle ne s'assit réellement. La fièvre de la piqûre, qui était loin d'avoir diminué, ne lui

laissait même plus la force de poser une seule question à son compagnon d'infortune.

Le ténor italien avait tenu sa promesse en réussissant à se faire enfermer avec elle. Pour obtenir ce résultat, il n'avait pas hésité à s'attaquer de nouveau à l'escorte au moment où il comprit qu'on allait emprisonner la jeune femme. Finalement, les lépreux en avaient eu assez de ce petit homme bavard, ventripotent, insolent, court sur jambes, et ils l'avaient incarcéré. Au moins en prison, pensaient-ils, il se tiendrait tranquille...

Tulio Morro s'assit sur la natte, à côté de Chantal.

— Heureusement que z'ai apporté mon sac de provisions! Ça risque de durer longtemps et ces bandits seraient bien capables de nous laisser mourir de faim. Chut, signora !

Il appliqua son oreille contre la paroi en chaume et traduisit pour elle des phrases qu'il entendait en fidjien :

— Ils disent qu'ils vont se servir de vous comme otage et qu'ils ne vous libéreront que si le Dr Watson leur livre le Dr Fred...

Le ténor écoutait toujours, mais ne traduisait plus rien.

— Pourquoi restez-vous silencieux ? demanda Chantal.

— Ce qu'ils disent en ce moment n'offre aucun intérêt, bella signora.

— C'est faux, Tulio!. Vous me cachez quelque chose. Au point où j'en suis, j'ai le droit de tout savoir! Je vous en supplie, Tulio, traduisez-moi leurs dernières phrases.

— Puisque vous insistez, signora, zé lé dirai... Et puis zé sais que vous êtes oune femme courageuse... Ils ont ajouté que si le Dr Watson ne leur donnait pas satisfaction d'ici deux heures, ils mettraient le feu à l'hôpital pour obliger les blancs à en sortir et vous jugeraient...

— Moi ? Quel mal leur ai-je fait ?

— Celui d'être restée belle...

— Qui va me juger ?

— Leur tribunal... Un tribunal de lépreux qu'ils sont en train de constituer. Ecoutez, signora!... Vous entendez la cloche en bois qui appelle tous les habitants sur la place ?

— C'est de la démente, Tulio !

— Signora, z'ai subito oune grande idée qui me traverse le cerveau : si, dans deux heures, les lépreux veulent vous juger, je m'arrangerai pour les occuper pendant quelque temps en chantant.

Ils aiment ma voix... Zé chanterai jusqu'à ce que les secours arrivent... Zé leur dirai que zé veux bien chanter pour eux seuls tout ce qu'ils mé demandent, à condition qu'ils attendent pour vous juger que z'aie fini de chanter, et zé né finirai pas...

Elle fut émue à l'idée que ce gros petit homme s'époumonerait à déverser sur une foule hostile les trésors de sa voix pour lui éviter le pire.

— Non, Tulio. Vous n'avez pas le droit d'abîmer votre voix. Vous devez la conserver intacte pour continuer à répandre autour de vous, dans cette île de misère, un peu de cette harmonie qui y manque tant... Pendant combien d'années avez-vous chanté à l'Opéra de

Sydney ?

— Quinze années. Z'y fus engagé, à prix d'or, lorsque z'appartenais encore à la Scala de Milan. Zé mé souis laissé tenter et z'ai contracté la lèpre : lé ciel m'a puni d'avoir quitté mon pays où tout le monde naît avec du soleil dans la voix. Quand on aime la musique et surtout le bel canto, on ne peut pas vivre ailleurs qu'en Italie ! Zé voulais amasser rapidement oune fortune à l'Opéra de Sydney et revenir dans mon pays où zé me serais fait construire oune palais aux environs de Napoli. Et le soir, au clair de lune ou sous les étoiles, zé me serais promené avec ma vieille maman en lui roucoulant des romances napolitaines.

— Vous avez toujours votre mère ?

— Si, signora... La pauvre m'attend dans oune petit village de Toscane... Elle ne sait pas que zé souis ici : elle me croit toujours à Sydney... Quand zé lui écris, z'envoie mes lettres d'abord au régisseur de l'Opéra de Sydney, qui est Italien lui aussi, pour qu'il les glisse dans oune enveloppe portant fe cachet de Sydney. Et ma vieille maman m'écrit toujours à l'Opéra, comme si zé continuais à être le plus grand ténor de toute l'Australie...

Il venait, par un geste qui devait lui être familier, de passer sa main sur sa tête pour lisser sa perruque.

— C'est vrai ! Z'oubliais que zé l'avais perdue dans la bagarre...

Z'espère que zé la retrouverai dans, votre maison, sans cela zé n'oserai plus chanter à l'église... Oui, ma perruque est oune vieille amie dont z'ai du mal à me passer...

Vous devez me trouver très laid sans cheveux ? La seule chose qui m'ennuiera, si zé dois chanter tout à l'heure devant les lépreux, est de n'avoir pas ma perruque...

*

* ★

Pendant qu'il dissertait, dans sa prison volontaire, sur les mérites certains d'une chevelure postiche, d'autres prisonniers involontaires attendaient anxieusement dans le pavillon central de l'hôpital.

Le Dr Watson venait de recevoir un message radiophonique du

Gouverneur

l'informant

que

le

Saint-John

appareillait

immédiatement à Levuka avec un bataillon de police indigène commandé par des officiers anglais. Le *Saint-John* ne pourrait certainement pas accoster au débarcadère de Dallice avant la tombée de la nuit; la situation était sérieuse. Les parlementaires, envoyés par les lépreux, encerclant l'hôpital, avaient exigé que le médecin américain leur fût livré dans les deux heures pour subir le châtiment qu'il méritait de l'avis unanime de la majorité des malades. Il n'était pas question d'abandonner Fred à cette horde déchaînée et aveugle.

Vingt fois, le jeune Américain avait voulu se dévouer pour éviter la catastrophe et sauver Chantai. La petite colonie blanche s'y était opposée en lui affirmant que son sacrifice ne servirait à rien et qu'il était plus sage d'attendre l'arrivée des secours.

Tour à tour, le Père Rivain, le Révérend David Hall, la Mère Marie-Joseph, le Dr Watson et le médecin fidjien étaient sortis du pavillon pour parlementer avec les lépreux et essayer de les calmer.

Toutes les tentatives s'étaient montrées vaines ; chacune d'elles s'était terminée par les cris de mort :

— *Arahi! Arahi!*

Les lépreux voulaient tuer le médecin américain... Seul son sang vengerait la mort injuste de Tom, le simple d'esprit.

Les deux gendarmes, restés fidèles au Dr Watson, se relayaient sur le toit du pavillon pour faire le guet et prévenir toute tentative de coup de main. Embusqués derrière les stores baissés de la grande salle du rez-de-chaussée, les médecins américain et fidjien montaient la garde, les doigts sur les gâchettes de leurs carabines : il fallait s'attendre à tout. Sur la table centrale, qui servait d'habitude à préparer les pansements des malades hospitalisés, étaient déposées les armes du D1 Watson, du Père Rivain et du Révérend David Hall.

Le médecin-directeur marchait de long en large sans rien dire, en regardant périodiquement l'heure à sa montre-bracelet. L'aumônier catholique s'était approché du médecin fidjien et observait, à travers les stores en paille de riz, les lépreux, qui encerclaient l'hôpital, leurs yeux fiévreux fixant ce pavillon dans lequel se cachait l'homme blanc qui avait osé tuer l'un des leurs.

Toujours à sa fenêtre, Fred semblait perdu dans ses pensées. Il observait lui aussi; mais son regard dépassait le cercle de lépreux : il voyait la figure admirable de Chantai entourée de ces monstres qui lui faisaient peut-être subir le pire des traitements ? Heureusement, Tulio Morro avait dû la rejoindre : on pouvait avoir confiance dans le prestige dont ce gros petit homme jouissait, par le miracle de sa voix, auprès des autres malades. Le médecin américain savait que sa propre mort serait horrible si les lépreux parvenaient à s'emparer de lui, mais il préférait tout plutôt que de savoir Chantal menacée.

Il attendrait jusqu'à la dernière minute des deux heures de trêve pour agir : alors il tenterait une sortie pour délivrer la jeune femme. Si c'était nécessaire, il abattrait tous ces forcenés.

Fred n'avait pas adressé la parole à Agathe, qui restait silencieuse, assise auprès de Mrs. Hall. Celle-ci était nerveuse.

— David ! Qu'allons-nous devenir ? Tout cela ne serait jamais arrivé si vous m'aviez écoutée quand je vous ai déconseillé, au moment de notre mariage, de quitter Liverpool pour ces îles peuplées de sauvages...

Le Révérend David Hall, impassible, était songeur. Il se demandait quel motif puissant avait bien pu déterminer le geste homicide de celui qu'il considérait encore comme son futur gendre ?

Le départ brusqué de Fred dans la nuit, alors qu'il était assis tranquillement quelques instants auparavant à côté du lit d'Agathe, n'était pas normal. Quelque chose de décisif s'était passé entre Agathe et Fred, quelque chose qui avait déterminé la course folle du jeune médecin jusqu'à la

maison de Chantai où le drame avait été immédiat. Plusieurs fois le ministre wesleyen avait essayé de questionner tour à tour Agathe et Fred; la première se taisait, le deuxième changeait intentionnellement de conversation. Malgré ce mutisme, le Révérend David Hall savait que tout le secret de la mort de Tom résidait dans les confidences qu'il arracherait à l'un ou l'autre des jeunes gens.

Le Père Rivain, toujours à son poste d'observation, n'était pas plus loquace que le Révérend David Hall, mais partageait, sans s'en douter, un avis diamétralement opposé à celui du ministre wesleyen sur l'issue de ce qu'il ne considérait que comme un simple conflit provenant d'une exaltation passagère des malades.

L'aumônier catholique était d'un naturel optimiste. Selon lui, tout s'arrangerait le mieux du monde. Les lépreux rentreraient sagement dans leurs villages respectifs après avoir assisté à un salut d'actions de grâces, qu'il organiserait à l'église pour remercier le Ciel d'avoir évité le fléau supplémentaire d'une guerre civile. L'excellent homme ne pouvait pas concevoir que les effets de la charité chrétienne répandue depuis tant d'années à Makogaï ne se fissent pas sentir parmi ses malades qui entouraient l'hôpital et poussaient des cris de mort, beaucoup étaient baptisés. Qu'ils fussent catholiques ou wesleyens, la religion qu'ils avaient **embrassée** avec enthousiasme ne pouvait avoir qu'une heureuse influence. Enfin, les renforts de police envoyés par le Gouverneur arriveraient à temps et feraient planer sur l'île la crainte salutaire du gendarme. Evidemment, la mort du cantonnier était regrettable, mais ce n'était après tout qu'un accident dû à la trop grande force du jeune médecin américain. Le seul point qui tourmentait le Père Rivain était de connaître le sort réservé actuellement à sa compatriote. En dépit de ses exhortations, les lépreux, même ses fidèles, n'avaient pas voulu le laisser passer.

— Père, lui avaient-ils répondu, il faut que justice se fasse !

— Il n'y a qu'une seule justice valable, celle de Dieu !

— Dieu lui-même doit nous donner raison en ce moment. Tom était un simple d'esprit. Vous nous avez toujours enseigné que Dieu les aimait et les protégeait.

L'aumônier avait préféré rentrer dans l'hôpital pour ne pas envenimer inutilement la situation. Dieu était là pour tout remettre en ordre quand il le faudrait. Il ne pouvait pas abandonner Makogaï.

Un état d'esprit comparable animait la Mère Marie-Joseph, qui avait réuni dans le dortoir du premier étage la communauté religieuse et les femmes hospitalisées. Sœur Marie- Sabine était là également avec sa troupe de boy-scouts. Mère Marie-Joseph s'était offerte en médiatrice du conflit et avait proposé aux lépreux d'aller rendre la justice sous son arbre. Les malades lui avaient répondu :

— Il ne s'agit plus ici de juger nos différends, mais le crime d'un blanc

contre l'un de nous. Mère Marie-Joseph avait dû, elle aussi, battre en retraite. Marie-Ange était l'une des seules à n'avoir pas été parlementer avec les assiégés. Elle estimait que ce n'était pas son rôle et qu'elle n'aurait aucune autorité, étant depuis trop peu de temps dans l'île. La petite soeur avait préféré faire agenouiller les jeunes filles de l'ouvroir pour la récitation du Rosaire. La Vierge Marie se montrerait, une fois de plus, secourable aux pauvres pécheurs. Les voix des lépreux répétaient depuis plus d'une heure : « Je vous salue Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous... »

Il faisait une chaleur étouffante dans cet hôpital : c'était l'heure où, normalement, Makogaï faisait la sieste. Ni les lépreux dehors, ni la colonie blanche à l'intérieur, n'avaient la moindre envie de s'assoupir. La fièvre avait empoigné tout le monde, une fièvre faite de haine chez les uns, d'inquiétude chez les autres. Cette situation paradoxale d'une poignée de médecins, d'aumôniers, de bonnes sœurs et de gendarmes encerclés par des centaines de lépreux, qui leur devaient pourtant tout, s'éternisait. Et aucun bateau sauveur n'apparaissait à l'horizon de la baie de Dallice...

Le Dr Watson, qui était le seul à connaître, par la bouche même de Fred, les raisons véritables ayant déterminé la mort de Tom et qui estimait que son adjoint avait parfaitement agi en supprimant le simple d'esprit, marchait toujours de long en large dans la pièce du rez-de-chaussée. Il savait que la véritable coupable n'était pas la Française, mais cette petite vipère d'Agathe qui gardait les yeux obstinément baissés vers le sol et se donnait des allures d'enfant sage auprès de sa mère larmoyante. Le médecin-directeur estimait que le moment n'était pas venu de révéler au Révérend David Hall la sinistre machination de sa fille; il se réservait quand l'orage serait écarté, de faire la pleine lumière sur cette lamentable affaire. En attendant, il dit tranquillement et à haute voix, après avoir regardé sa montre une dernière fois :

— Les deux heures sont écoulées...

Un premier coup de feu avait retenti provenant du camp des lépreux. Et le Père Rivain, qui ne croyait pas que ce fût possible, aperçut la horde s'avancant lentement vers le pavillon en rampant et en s'abritant derrière les massifs de santal. Tout à coup ce fut la ruée en masse aux cris de « Arahi ! Arahi ! » L'un des gendarmes tira du toit et le chef du village fidjien, qui entraînait les autres, roula dans la poussière. Les coups de feu se succédaient à présent plus nourris.

Le Dr Watson et le Révérend David Hall empoignèrent chacun leur

carabine et vinrent se poster avec le plus grand calme dans l'embrasure de deux fenêtres sans vitres, voilées seulement de rideaux de bambous. Seul le Père Rivain hésitait ; il monta au premier étage et trouva les sœurs agenouillées avec les femmes malades dont les voix répétaient inlassablement pendant que les balles ricochaient : « Sainte Marie Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs... » Après les avoir bénies, l'aumônier redescendit au moment où la voix perçante d'Agathe criait : « Fred ! »

C'était trop tard : le médecin américain avait sauté par la fenêtre et s'était élancé en courant dans la direction du cercle de lépreux qui se rétrécissait.

— Il est fou ! hurla le Dr Watson.

A peine Fred avait-il fait dix mètres en courant qu'il roulait dans la poussière rouge de Makogaï. Le médecin fidjien s'élança à son tour et réussit à le ramener sur son dos à l'intérieur du pavillon pendant que les gendarmes protégeaient cette retraite en tirant toujours du toit.

— Je m'occupe de lui, dit le Dr Watson en tendant son fusil au Père Rivain qui le prit machinalement et se posta à sa place, devant la fenêtre.

Etendu sur le lit de consultation, le médecin américain entrouvrit les yeux et dit à son chef :

— Ils ne m'auront pas vivant !

Il s'évanouit; un mince filet de sang coulait de sa bouche.

Agathe s'était agenouillée devant le lit. Mrs. Hall avait sa crise de nerfs, le médecin fidjien reprenait sa place près de l'entrée, le Révérend David Hall et le Père Rivain tiraient avec le plus grand calme.

— Le délai vient d'expirer, avait déclaré également Tulio Morro à Chantai.

Tous deux n'attendirent pas longtemps avant de voir s'ouvrir la porte de la cabane. Deux lépreux se dirigèrent vers la jeune femme; Tulio les arrêta et entama avec eux une nouvelle discussion très animée. La proposition faite par le ténor parut les intéresser, car un troisième malade, qui avait pénétré le dernier dans cette prison improvisée, ressortit presque aussitôt pour consulter un groupe plus important de malades stationnant devant l'entrée. Après quelques minutes, le

messenger revint et parla à Tulio qui se retourna à son tour vers Chantai :

— Ils veulent bien attendre pour vous juger que z'aie fini de chanter... Comptez sur moi pour que la nuit arrive avant que zé ne me sois arrêté!

Chantai dut se laisser conduire. Les malades étaient assis en demi-cercle, à même la terre, autour d'un arbre contre lequel elle s'adossa. Tulio commença à chanter : jamais sa voix n'apparut plus belle à Chantai, ni plus émouvante. Tour à tour se succédèrent des mélodies napolitaines, d'étranges mélopées du folklore fidjien et des romances américaines. Au bout d'une heure, Tulio chantait toujours, empoigné par une étrange frénésie... De grosses gouttes de sueur perlaient sur son front; plusieurs fois déjà le petit homme avait dû s'éponger le crâne.

Le parterre de lépreux l'écoutait béatement, mais la plupart des regards restaient braqués sur Chantal, dont ils se rassasiaient déjà à l'avance. La blanche paierait pour le médecin américain qui était sûrement son amant. C'était ce sentiment qu'exprimaient ces yeux tour à tour atones ou torves. Chacun de ces hommes approuvait, dans son for inté- rieur, le désir violent de Tom. Le cantonnier avait bien fait d'essayer de souiller cette femme qui, après tout, était lépreuse !

Le seul malheur était que le simple d'esprit n'eût pas eu le temps d'assouvir son désir avant l'arrivée du médecin. Tom serait vengé par la communauté lépreuse ; ses mânes en frémissaient d'aise. Cet après-midi Rama-naké régnait en maître absolu sur l'île. N'était-il pas grand temps qu'il manifestât enfin sa puissance et ce dont il était capable ?

Le ténor fut interrompu en plein milieu de la Prière de *La Tosca* par l'arrivée d'un groupe de malades hurlant « *Arahi Arahi!* ». Les habitants restés au village apprirent ainsi que l'attaque armée de l'hôpital venait de commencer. Pour confirmer cette nouvelle, des coups de feu lointains se firent entendre. Tulio se tourna vers Chantai avec un regard désespéré : il vit un sourire effleurer les lèvres de la jeune femme, ce qui lui donna le courage nécessaire. Les nouveaux venus voulaient à tout prix s'emparer de Chantai, mais l'aréopage des vétérans s'y opposait :

— Ils commencent à se disputer entre eux, signora ! déclara le ténor. C'est excellent pour vous. Chaque groupe revendique le droit de vous juger... Oh! z'ai oune idée de zénie ! Si ça réussit, vous êtes sauvée...

Il courut vers les lépreux en pleine discussion et recommença à leur parler d'une façon volubile. Chantai eut le sentiment que les paroles du ténor produisaient un grand effet : le calme se rétablissait presque instantanément. A la fin de la péroraison de Tulio, une longue clameur de satisfaction, partie spontanément des deux groupes d'antagonistes, prouva que l'unanimité était faite. Quatre malades se détachèrent et vinrent chercher Chantai.

—

Où m'emmènent-ils ? demanda-t-elle, effrayée, au ténor.

— Vers le seul être qui puisse encore vous sauver : chez Will qui vous jugera là-haut, sur sa colline. Will est juste : ils reconnaissent tous sa sagesse et accepteront son jugement. Zé leur ai mis cette idée dans la tête quand z'ai vu qu'ils n'étaient pas d'accord. D'ailleurs, zé vous accompagne... Z'ai juré à la sœur Marie-Ange de ne pas vous abandonner.

La montée vers la colline commença, étrange. La horde des lépreux précédait, entourait, suivait Chantal qui se sentait traquée, poursuivie par une meute hurlante et déchaînée.

Le chemin dominait la vallée où avait été bâti l'hôpital. De loin, Chantai vit la bataille dont l'intensité croissait de minute en minute.

Elle détourna la tête pour regarder vers l'autre versant du chemin et vit une épaisse colonne de fumée montant de l'un des villages de l'île.

Tulio, qui venait de questionner les lépreux à ce sujet, lui confia :

— Ils viennent d'incendier le village chinois parce que les malades chinois ont refusé obstinément de se joindre à eux dans la révolte.

Par ce geste, ils veulent les punir d'être restés fidèles au Dr Watson.

Le village était trop éloigné et la fumée trop opaque pour que Chantai pût distinguer quoi que ce fût. La révolte répandait ses effets destructeurs dans toute l'île. De plus en plus, Chantai comprenait que la mort du simple d'esprit n'avait été qu'un prétexte, permettant à toutes les passions de s'assouvir. Les Hindous détestaient les Chinois

; ils étaient entrés dans la révolte pour pouvoir incendier les cases des disciples de Bouddha, dont l'humeur pacifique cherchait dans le travail l'oubli du mal terrible. Les Hindous traversaient en courant le village chinois et en portant des torches; dès que le feu avait été

maîtrisé à un endroit, les Hindous lançaient leurs torches... Les maisons sur pilotis n'étaient pas longues à s'effondrer.

Les Fidjiens pouvaient se consacrer entièrement à l'attaque de l'hôpital et au jugement de Chantai; leurs alliés hindous leur rendaient un service inestimable en immobilisant les Chinois parmi les ruines de leur village. Pendant ce temps, les Néo-Zélandais ne restaient pas inactifs et s'étaient portés en masse sur la plage pour s'opposer à toute tentative de débarquement. Les secours ne devaient pas arriver! A un détour du chemin rocailleux, Chantai et son escorte dominèrent enfin la baie de Dallice. Elle y jeta les yeux avec l'espoir de voir poindre le bateau sauveur. La mer restait déserte ; le débarcadère en bois était en flammes. Les Néo-Zélandais avaient trouvé là le meilleur moyen pour empêcher le *Saint-john* d'accoster.

— Si le vent d'ouest se met à souffler, déclara Tulio devant cette vision, les flammes atteindront la plantation d'hydno- carpus et c'en sera fait de la récolte de chaulmoogra! Ils

auront eux-mêmes brûlé la seule plante qui pouvait les guérir...

Chantai ne savait plus où regarder; elle préféra avancer, les yeux fermés, tour à tour tirée et poussée par son escorte de boiteux et de borgnes. Ses oreilles résonnaient d'un étrange tam-tam lancinant, que l'on entendait dans toute l'île : les lépreux se servaient de tambourins et de cloches en bois pour convier leurs frères à la révolte. Sans les voir, la jeune femme savait que derrière chaque arbre à pain, sous les goyaviers, dans le moindre chemin creux, rampaient des forcenés assoiffés de carnage. La haine envahissait peu à peu toute l'île, en imprégnait l'atmosphère. Et le tam-tam continuait, accompagnant les cris de mort, tandis que la montée interminable se poursuivait... Brusquement, un silence se fit dans l'escorte : Chantai rouvrit les yeux. Elle était devant le fossé entourant la maison du plus grand des malades.

Will était là, le corps entouré de ses bandelettes, sa cagoule sur la tête, assis sur sa natte devant sa porte. Il était immobile, semblant attendre que toute agitation cessât. Au loin les colonnes de fumée du village chinois et du débarcadère continuaient à monter dans le ciel bleu; le bruit de la fusillade arrivait espacé; le soleil commençait à décliner sur l'horizon, la mer était toujours déserte, le *Saint-John* n'arriverait jamais ! Seule la justice de Will pouvait sauver l'île.

Chantai le sentit tellement bien qu'elle se laissa tomber à genoux en

criant :

— Will ! Au secours ! Ils veulent me tuer ! Ils sont tous devenus fous !

Le Père Rivain tirait depuis plus d'une heure sur les assaillants.

Ce saint prêtre s'en serait voulu d'abattre ou même de blesser légèrement l'un de « ses chers malades ».

— En avez-vous tué beaucoup ? demanda-t-il à son confrère wesleyen

— Pas un! répondit avec calme le pasteur en continuant à épauler.

— Sur quoi tirez-vous alors ?

—

Quand je les vois qui s'approchent trop, je leur fais peur en tirant en l'air ou dans la terre... Pour le moment, ça m'a l'air de suffire.

— Il y en a pas mal d'étendus pour de bon !

C'était vrai. Le médecin fidjien et les gendarmes étaient d'excellents tireurs ; pour eux il n'était pas question de simulacre. Ils connaissaient trop bien leurs compatriotes pour savoir que seule une peur salutaire les calmerait ou, tout au moins, les tiendrait suffisamment éloignés du pavillon.

Toujours allongé sur le lit de consultation, le médecin américain ne donnait plus aucun signe de vie : la balle qu'il avait reçue en pleine poitrine s'était logée dans le voisinage du cœur. Aidé d'Agathe et de la sœur Marie-Sabine descendue exprès du dortoir du premier étage, le Dr Watson s'était efforcé, sans succès, d'extraire la balle.

Après plusieurs tentatives infructueuses, il jugea sans doute l'opération inutile car il déclara à Agathe :

— Il est perdu. Il n'en a plus que pour quelques heures... Le mieux est de prier pour lui. Pauvre garçon ! Ce sera une lourde perte pour la Mission.

Agathe avait éclaté en sanglots et s'était réfugiée auprès de sa mère. Celle-ci était dans un tel état d'énervement qu'il lui était impossible de comprendre le chagrin de sa fille; Agathe courut vers son père auquel elle s'accrocha en criant :

— Père, si Fred meurt, c'est de ma faute ! C'est moi qui ai poussé Tom

à se rendre chez la Française... Je suis responsable aussi de la mort de Tom, de toutes ces morts qui nous environnent, de tout ce qui arrive ! Père, il faut me tuer à mon tour pour être juste !

Le Révérend David Hall n'avait pas bronché et continuait à tirer méthodiquement en l'air en s'appliquant comme s'il faisait des cartons à la foire. Quand sa fille eut terminé son aveu, il retira son fusil de l'embrasure de la fenêtre pour y introduire deux nouvelles cartouches. Au moment où il levait lentement son arme, Mrs. Hall se précipita en hurlant :

— Non. David! Je vous en supplie! Vous n'allez pas faire ça ! Le Seigneur ne vous le pardonnerait jamais !

— Je sais ce que j'ai à faire, répondit le ministre wesleyen. Le Seigneur m'a toujours guidé dans les cas difficiles : ne blasphémez pas en mêlant son saint nom à toute cette tristesse... Je me doutais, Agathe, que vous étiez la grande coupable. Qu'ai-je fait au Très-Haut pour mériter une enfant semblable ?

Le Révérend David Hall n'ajouta pas une parole et reprit sa position d'attente à la fenêtre en se désintéressant d'Agathe.

Il me semble que la fusillade est moins nourrie, remarqua le Dr Watson. Peut-être vont-ils finir par comprendre que tous leurs efforts sont inutiles!

A peine achevait-il cette remarque que l'un des gendarmes descendit l'escalier en criant :

— Le feu autour de l'hôpital !

Le médecin-directeur souleva un store : une fumée noirâtre s'élevait des massifs d'ignames à une distance de deux cents mètres. Les lépreux avaient employé, là aussi, leur grande arme : celle contre laquelle les balles n'ont aucun effet.

A une fenêtre du dortoir du premier étage! la Mère Marie- Joseph avait vu également le cercle de feu. Très calme, elle se tourna vers la communauté et les femmes malades en leur disant :

— Prions pour que le vent d'ouest ne s'élève pas et ne pousse pas les flammes dans notre direction !

Le grand Will avait écouté les accusations portées par les lépreux contre la femme blanche :

— Will, cette femme a causé la mort du pauvre Tom!

— Will, elle était la maîtresse de Dr Fred...

— Will, c'est elle qui a poussé l'Américain à tuer...

Les bras sans mains désignaient à chaque fois Chantai comme ces pécheresses publiques que la veulerie de la foule aime accabler de toutes les fautes.

Quand il estima que tout le fiel, accumulé dans ces âmes tourmentées par une perpétuelle torture physique, avait été répandu devant lui, le roi des lépreux prit la parole. Sa voix monta sereine dans le soir et sembla être la seule force capable de dompter les hommes et leur folie. Il parlait lentement; Tulio, resté à côté de Chantai toujours effondrée

sur le sol, lui traduisait ces paroles de sagesse et d'apaisement :

— Mes frères, commença Will, je comprends votre peine à l'annonce de la mort de Tom. Cette douleur ne doit pas se transformer en désir de vengeance à l'égard d'une femme qui ne vous a rien fait et qui souffre du même mal que vous. Je connais cette femme pour l'avoir reçue ici comme j'ai accueilli chacun de vous lorsque vous aviez besoin de mes conseils. Nous ne pratiquons pas tous la même religion, mais nous n'avons eu jusqu'à ce jour qu'un seul désir : voir régner la paix sur cette île qui nous a été désignée comme lieu de guérison ou de sépulture. Certes, notre sort n'est pas enviable : croyez-vous qu'il le sera beaucoup plus lorsque le soleil se lèvera demain matin sur des ruines fumantes, accumulées par notre seule faute, devant les corps de nos frères ? La seule ici qui ait le droit de tuer est la lèpre... Beaucoup d'entre vous réussiront à la vaincre à force de patience et de ténacité. Depuis des années, vous avez été aidés dans cette tâche surhumaine par des hommes et des femmes, venus d'Europe et d'Amérique, que certains d'entre vous essaient de massacrer en ce moment.

Depuis le premier instant où j'ai entendu, de ma colline, le crépitement des balles, j'ai compris que le plus grand des drames venait de s'abattre sur Makogaï Il y a longtemps que je ne vois plus, mais j'entends d'ici les moindres bruits de l'île ; je perçois cette rumeur sourde de haine qui envahit tout... Ces cris de guerre, ces clameurs, ce tam-tam ne résonnaient plus depuis que la Charité avait imposé sa loi infiniment douce. Sentez-vous, mes frères, cette odeur atroce ? On dirait que Makogaï brûle tout entière...

Chantai, toujours prostrée, écoutait cette voix qui lui faisait l'effet

d'être une voix intérieure.

— N'oubliez pas, mes frères, continuait Will, qu'un Dieu très puissant a dit : « Celui qui tuera périra par l'épée. » Le châtiment viendra; je crains que la punition ne fonde sur nos têtes, implacable!

Ce jour-là, vous viendrez me trouver de nouveau, mais je ne pourrai plus rien...

Depuis quelques instants, le bruit de la fusillade et les roulements du tam-tam étaient couverts par un ronronnement plus fort. Les prophéties du grand Will se réalisaient : toutes les têtes regardèrent vers le ciel. Tulio saisit le bras de Chantai et lui cria, ivre de joie :

— Signora, oune aéroplane ! Nous sommes sauvés... Lé secours arrive!

Chantai regarda à son tour : Tulio disait vrai. Un hydravion de la Marine Royale britannique tournoyait à faible altitude au-dessus de l'île. Presque simultanément, une sirène rauque, que la jeune femme reconnut tout de suite, se fit entendre plusieurs fois. Chantai regarda

: la silhouette noire du *Saint- John* se découpait dans la rade. Le cargo maudit devenait pour elle le navire de la délivrance. Après s'être tu quelques instants, le roi des lépreux reprit :

— Mes frères, j'espère que cette justice que vous vouliez appliquer ne se retournera pas contre vous. Dans quelques instants, quelques heures au plus, la puissance de l'ordre s'imposera de nouveau à Makogai. Je ne saurais trop vous conseiller de rejoindre rapidement votre village et d'attendre avec calme dans vos demeures que l'on vous convie à en sortir.

Le grand Will s'était tu. Les regards des lépreux allaient alternativement de cet homme seul, assis sur sa natte, à la baie de Dallice au centre de laquelle le *Saint-John* venait de jeter l'ancre.

Rapidement des embarcations se détachèrent du cargo : elles étaient bourrées d'uniformes blancs surmontés de casques coloniaux.

Quelques coups de feu partirent de la plage, où les NéoZélandais étaient massés, dans la direction des embarcations se rapprochant du rivage. Immédiatement uncrépitemment saccadé, à la cadence rapide, vint du cargo. Les gardiens de Chantai parurent étonnés : ce n'était pas le bruit d'un fusil ordinaire. Les Néo-Zélandais, sur la plage, s'étaient couchés et refluaient en désordre vers l'intérieur.

— Ils ont une mitrailleuse à bord qui arrose la plage!souffla Tulio à Chantal.

— Pauvres fous ! répondit-elle.Ils vont tous être massacrés !

Après quelques rapides conciliabules, les lépreux de son escorte reculèrent, en poussant des cris inarticulés.

— Restez là, Madame, dit doucement Will à Chantal, jusqu'à ce que la police ait complètement rétabli l'ordre. Aucun habitant de l'île n'osera toucher à vous tant que vous serez devant Will.

— Et auprès de Tulio!ajouta le ténor.

— Je ne vous oubliais pas, monsieur Morro... Ne trouvez- vous pas étrange que nous nous retrouvions ce soir, sur ma colline, quand je vous ai si souvent applaudi autrefois à l'Opéra de Sydney ?

— Oui, confia le ténor à Chantai avec orgueil, M. Will m'a avoué, la première fois où zé suis venu lui rendre visite, quelques jours après mon arrivée, qu'il avait été l'un de mes plus grands admirateurs à Sydney...

Trois brasiers gigantesques éclairaient les contours de l'île : le village chinois où les dernières maisons achevaient de se consumer, le débarcadère dont les poutres calcinées s'enfonçaient dans les eaux calmes de la rade, l'incendie enfin qui n'était plus qu'à quelques mètres de l'hôpital. Les embarcations du *Saint-John* avaient déversé leurs occupants sur la plage : les soldats couraient vers l'hôpital. La fusillade avait cessé, le martèlement du tam-tam était remplacé par une musique plaintive et grêle qui semblait provenir du village hindou, l'odeur d'hydnocarpus brûlé se mêlait à celle des autres plantations en flammes. Une brise légère, venant de l'ouest, s'était levée... La silhouette sombre du cargo des lépreux se balançait mollement sur la baie de Dallice et le soleil disparaissait dans les flots, à l'horizon, comme une grosse boule ensanglantée. Un tintement de cloche très faible parvint jusqu'au sommet de la colline.

— L'Angélu, murmura la voix grave de Will. Je l'entends tous les soirs... Il eût été regrettable que cette soirée ne ressemblât pas aux autres.

— A présent, zé crois que nous pouvons descendre, dit Tulio.

— Si la cloche de l'église sonne, déclara Will, c'est signe que l'hôpital a été délivré et que le Père Rivain a pu en sortir.

— Bonsoir, Will, dit doucement la jeune femme. Nous allons rejoindre l'hôpital où tous doivent nous attendre. Et merci !

— Vous n'avez pas à me remercier, Madame... Je n'ai encore rien fait pour vous; je vous ai promis que je m'occuperais de votre guérison. C'est cela le plus important. Le reste ne compte pas ! Il faut que vous puissiez quitter un jour cette île que vous avez déjà dû prendre en horreur... Bonsoir, monsieur Morro et, quand tout sera oublié, revenez un soir chanter pour moi seul.

Chantai descendait le chemin de la colline en s'appuyant au bras du ténor. La cloche de la petite église sonnait sans arrêt.

—

Pourquoi sonne-t-elle si longtemps ? demanda Chantai.

— Zé l'ignore. Peut-être les hommes éprouvent-ils le besoin de prier plus longtemps ce soir ? répondit Tulio.

— Ce doit être cela... Croyez-vous que nous ne ferions pas mieux d'aller d'abord à l'église ? J'ai l'impression que cette cloche nous appelle...

La cloche de la petite église sonnait toujours quand Chantai y pénétra, accompagnée de Tulio. Le Père Rivain était dans le chœur, adossé à l'auteul, et s'adressait à l'assistance qui se composait de quelques sœurs parmi lesquelles Chantai reconnut, dans le clair-obscur du sanctuaire, sœur Marie- Sabine.

L'entrée de Chantai et du ténor fit se relever les têtes des Filles de Marie. Le Père Rivain lui-même interrompit son allocution pour dire à la nouvelle venue :

— Je suis heureux de vous accueillir dans mon église avec celui qui fut certainement pour vous le plus sûr compagnon au milieu de vos tourments. Nous allons réciter trois *Pater* et trois *Ave* d'actions de grâces, pour remercier le Ciel de ce qu'il vous ait tous deux protégés miraculeusement.

Chantai s'agenouilla, pour faire comme tout le monde, mais pensa que le Ciel, si souvent invoqué et dont l'aumônier catholique, comme le pasteur wesleyen, accommodaient le nom à toutes les circonstances, n'avait pas fait grand-chose pour la tirer des griffes des lépreux. Les seuls qu'elle devait remercier étaient Tulio et surtout le grand Will..

Ce ne fut qu'en sortant de l'église que Chantai apprit la mort de Fred. Bien que son cœur fût entièrement accaparé par le souvenir de Robert, l'annonce de cette nouvelle la bouleversa. Toujours escortée du fidèle Tulio, elle se rendit à l'hôpital.

Le premier personnage qu'ils rencontrèrent fut le Dr Watson.

Celui-ci dit à Chantai, après lui avoir serré longuement les deux mains :

— Fred m'a tout raconté. Ni lui, ni vous, n'êtes pour rien dans ce drame. Pauvre Fred ! Il appartient maintenant aux innombrables victimes de la Science. Sa disparition est une perte considérable pour la thérapeutique générale de la lèpre. Après son stage à Makogai, il aurait rendu des services inappréciables dans son pays.

— A-t-il beaucoup souffert ?

— Je ne le pense pas. Il a perdu connaissance quelques instants après avoir été blessé et n'est pas sorti du coma jusqu'à sa mort.

Elle pénétra dans la grande salle transformée en chapelle ardente. Fred reposait sur la table des pansements ; de chaque côté de cette table étaient alignées des civières sur lesquelles étaient étendus les cadavres de huit lépreux tués autour de l'hôpital par le tir précis et meurtrier des gendarmes et du médecin fidjien.

Celui-ci était au fond de la salle en train de panser les blessés avec l'aide de sœur Marie-Ange. Une natte avait été jetée devant l'alignement des morts. Deux personnes y étaient agenouillées : le Révérend David Hall, perdu dans sa bible, et sœur Marie-Joseph, égrenant les gros grains de buis du chapelet qui pendait toujours à sa ceinture.

La jeune femme resta longtemps debout, immobile, devant le corps de celui qui lui avait évité la pire des souillures et dont elle n'entendrait plus la voix calme lire les pages de Balzac. La vie lui apparaissait une fois de plus injuste. Elle savait également que la sortie folle du jeune Américain sous les balles avait été une dernière marque d'amour à son égard. Elle se persuada que Robert aurait agi de même s'il s'était trouvé dans des circonstances pareilles.

Peut-être valait-il mieux que Fred fût mort ainsi, plutôt que de vivre infiniment malheureux dans la compagnie d'une Agathe ou de n'importe quelle femme ? Car il n'avait jamais été, pour Chantai, question de l'aimer. Elle s'en rendait encore mieux compte en le

voyant étendu devant elle; son cœur était simplement envahi par une immense pitié devant une fin aussi inutile et aussi misérable.

Un bruit de sanglots l'arracha à ses pensées cruelles. Assise
L'EPREUVE

dans un coin de la vaste salle, Mrs. Hall tenait la tête d'Agathe sur ses genoux; l'épouse du pasteur caressait lentement les cheveux aux reflets rouges de la jeune fille qui pleurait. Chantai comprit que là était la vraie détresse; à dix-sept ans, Agathe avait marqué pour toujours son existence future comme Chantai l'avait fait, à seize, en acceptant de prendre pour premier amant le matelot qui lui avait offert Iru. Chantai n'avait pas plus réfléchi ce jour-là qu'Agathe au moment où elle avait excité Tom à réaliser son rêve insensé. Mais Agathe était moins à plaindre puisqu'elle expiait immédiatement sa faute, tandis que Chantai s'était figurée que l'on n'expie jamais : ce qui l'avait poussée à continuer sa vie facile. Le réveil n'était arrivé pour elle que dix années plus tard : ce jour-là elle était lépreuse.

La vue du corps de Fred entouré des cadavres mutilés des lépreux et celle de la douleur d'Agathe lui parurent vite insupportables! Elle quitta précipitamment l'hôpital. Sur le seuil, le Dr Watson parlait à voix basse avec Tulio et deux officiers de police qui appartenaient au bataillon débarqué par le *Saint-John*.

Dès qu'il la revit, le médecin-directeur lui conseilla :

— Vous devriez rentrer chez vous, Madame... Le capitaine Searle, ici présent, vient de me confirmer que le calme est revenu dans l'île. De toute façon, des patrouilles de sûreté sillonneront Makogaï pendant la nuit. Aucun malade n'a le droit de circuler.

Votre maison est gardée militairement, mais, comme je devine votre appréhension à la pensée de la réintégrer après les douloureux événements dont elle a été le théâtre, j'ai demandé à Tulio de vouloir bien passer la nuit chez vous. Il campera dans le living-room.

— Zé mé débrouillera très bien, signora! Vous dormirez comme un ange qui a besoin de beaucoup de sommeil. Tulio continuera à veiller sur vous !

Chantai reprit, en compagnie de Tulio, le chemin de sa demeure. Elle était harassée, lasse, écoeurée.

Ils croisèrent, dans la nuit, une longue file de lépreux chinois escortés

par des solats.

— Où vont-ils ? demanda Chantai au ténor.

— Le Dr Watson va probablement les héberger dans une des pavillons de l'hôpital. Depuis que leur village a brûlé, ils consultent. Hier, c'était nécessaire afin de prendre une décision au sujet de la révolte.

Chantai comprit que la révolte s'achevait par un pardon empreint de mansuétude : le grand Will en avait été l'inspirateur et sa sagesse coutumière avait fait une fois encore merveille. Cet aveugle paralysé, se traînant par terre, dont le corps n'était qu'une série de plaies entourées de bandelettes, prisonnier derrière son fossé, régnait véritablement sur l'île. Elle-même allait bénéficier, dès ce matin, de l'intervention puissante de celui qui prenait de plus en plus figure de prophète à ses yeux. Auprès de lui, le Père Rivain et le Révérend David Hall ne semblaient être que des apprentis dans la délicate profession de consolateurs des âmes.

Le tintement d'une cloche la ramena à la réalité.

— C'est le temple wesleyen qui convie les fidèles au service mortuaire du Dr Fred, dit Marie-Ange. Tout le personnel de la Mission y assiste, sauf moi qui dois faire ma tournée de piqûres habituelles. Le traitement ne peut pas attendre.

Après le départ de la petite sœur, Chantai se traîna péniblement jusqu'à la véranda où elle retomba, épuisée, dans le hamac et ferma les yeux pour ne plus penser à rien. Dans cette atmosphère imprégnée à la fois d'une édénique sérénité et de menaces inconnues, dans cet air embaumé et saturé de poisons subtils, elle restait étendue — telle un grand oiseau blessé, pris dans un filet — en proie à une lassitude qu'elle ne pouvait définir. Sa tristesse s'élargissait au delà de la mort de Fred, dépassait même sa passion pour Robert : elle embrassait les méandres de l'île, les récifs de coraux, les volcans sourcilieux, le ciel d'émail sombre et les houles du Pacifique. Si elle avait été assez instruite pour connaître Nietzsche, une phrase du penseur lui serait revenue à l'esprit et, en la prononçant, ses yeux se seraient remplis de larmes : « Jadis, on disait Dieu en regardant les mers lointaines... »

Elle fut tirée de sa torpeur par la présence, auprès du hamac, d'un visiteur qu'elle n'avait pas entendu monter l'escalier. Le Révérend David Hall, d'habitude si souriant, l'observait avec une infinie tristesse ; les lunettes de l'excellent homme étaient embuées. Chantai fut

tellement frappée par l'expression de détresse qui se lisait sur le visage du

pasteur qu'elle se souleva dans son hamac pour lui demander;

— Serait-il arrivé un autre malheur ?

— Tout est rentré dans l'ordre, au contraire, depuis le départ du

Saint-John avec Fred et Agathe.

— Agathe ? questionna Chantai interloquée.

— Le Dr Watson et moi avons estimé qu'il était préférable que ma fille retourne en Angleterre après ce qui s'était passé...

— Mrs. Hall doit être très affectée par un départ aussi brusque ?

— Ma femme est partie avec Agathe. Il vaut mieux qu'elle l'accompagne dans notre pays... Je dois vous confier que Mrs.

Hall était très nerveuse depuis ces derniers mois. L'existence de Makogai lui pesait : nous y sommes depuis dix années... Mrs.

Hall, qui a toujours aimé le monde, n'y a pas trouvé une seule dame avec laquelle elle aurait pu prendre le thé de temps en temps. Elle n'a jamais compris que l'épouse d'un ministre du culte wesleyen devait être prête à sacrifier ses aises et ses habitudes bourgeoises pour la propagation de la foi.

Chantai écoutait l'aumônier protestant avec la sensation que le très digne homme était heureux de pouvoir exprimer enfin librement ses idées intimes. Pourtant, Mrs. Hall s'était toujours montrée une excellente épouse et une mère de famille modèle, élevant sa fille dans les sages principes puritains qui lui avaient été enseignés à elle-même. Mrs. Hall avait été étonnée, et choquée, des révélations que son époux lui avait faites la veille au sujet de leur fille.

Il n'était pas possible, selon elle, qu'Agathe eût l'âme assez pervertie pour se débarrasser d'une rivale par des moyens inavouables. Mrs. Hall avait dû cependant se rendre à l'évidence; Agathe était un monstre, un monstre d'autant plus inquiétant qu'il était jeune. Après beaucoup d'hésitations, Mrs. Hall s'était décidée à abandonner cet îlot du Pacifique, où son époux continuerait à évangéliser les lépreux, pour accompagner sa fille dans la verte Angleterre et surtout la surveiller jusqu'à son mariage. Après, ce serait l'affaire de son mari! Mrs. Hall

dégagerait sa responsabilité.

Il était urgent de marier Agathe, pour lui faire oublier le drame affreux et lui trouver rapidement une situation sociale stable, très loin de la léproserie où elle avait gâché les plus belles années de sa jeunesse. Dès qu'Agathe serait casée, Mrs. Hall reviendrait, en femme soumise, à Makogai auprès de son époux : celui-ci avait déclaré qu'il ne rentrerait jamais en Europe et qu'il se consacrerait jusqu'à sa mort au soulagement moral de ceux qu'il considérait comme les êtres les plus malheureux de cette vallée de larmes.

Le Révérend David Hall était certain de revoir sa femme, mais jamais sa fille, qui ne reviendrait plus à Makogai. Il était doublement blessé dans son orgueil et son amour paternel. Selon lui, jusqu'au moment où il avait appris le rôle abominable joué par Agathe la veille de la révolte, sa fille était la plus belle et la plus parfaite de toutes les jeunes filles de sa génération. Le réveil de cet homme de bien devant l'affreuse réalité avait été terrible. Son jugement avait suivi, impitoyable : si Agathe avait pu se conduire si mal, c'était qu'elle n'était plus son enfant... Et puisqu'elle n'était plus son enfant, elle n'avait plus rien à faire dans l'île. Il fallait qu'elle partît; le plus tôt serait le mieux! Le *Saint-John* était toujours dans la rade, attendant le corps de Fred qui serait inhumé dans son pays natal. Agathe s'embarquerait sur ce même navire...

Assis tristement à côté du hamac de Chantai, le Révérend David Hall regardait la mer; il imaginait cet étrange voyage de noces, sur le cargo des lépreux, où le fiancé dormait d'un sommeil éternel entre quatre planches et où la fiancée pleurait après avoir reçu la malédiction paternelle. Lui, le Révérend David Hall ne pleurait pas — sa mission sur terre n'était-elle pas de consoler les autres ?

Chantai devina le drame intime qui se jouait dans le cœur du pasteur et rompit le silence le plus doucement possible :

— Vous avez bien fait d'agir ainsi. Agathe serait morte de chagrin et d'ennui ici.

— Elle aurait été surtout un déplorable exemple de la méchanceté humaine, répondit gravement le Révérend David Hall. Nos malades ne doivent avoir sous les yeux que des modèles de bonté ou d'abnégation.

Après un moment d'hésitation, pendant lequel il retira ses lunettes pour essuyer les verres embués, le pasteur demanda timidement :

Accepterez-vous de remplacer un peu ces deux femmes ?

Celle avec qui je pouvais converser et celle que je guidais dans la vie...
Je sais que Fred venait vous faire la lecture. Mon devoir est de le remplacer. Que vous lisait-il ?

— Un roman de Balzac.

— Ce ne doit pas être une lecture très évangélique! Si je vous enseignais plutôt l'anglais ?

— Décidément, dit Chantai en souriant, il me fallait venir à Makogai et être lépreuse pour faire mon éducation. Eh bien! C'est entendu : ce soir à huit heures commencera ma première leçon.

En reprenant le chemin de son home, le Révérend David Hall était heureux : ces leçons tardives lui donneraient l'impression délicieuse qu'il était encore en train de parfaire l'éducation de sa fille.

Chantai profita de ce que la fièvre était légèrement tombée pour quitter son hamac et s'installer dans le living-room où se trouvait, sur la table en rotin, le petit livre apporté par le Père Rivain. Elle ouvrit *Pour préparer l'arrivée de Bébé*. Son aiguille commença à courir sur un carré de toile qui se transformerait rapidement en couche. Noël approchait : il ne fallait pas que le nouveau petit Jésus, qui allait naître, fût tout nu par sa faute.

Elle cousait depuis une bonne heure quand les marches de son escalier craquèrent de nouveau : l'aumônier catholique était devant elle. Décidément, pensa-t-elle, mes professeurs se succèdent...

— Ne bougez surtout pas ! lui dit le Père Rivain. Je vois avec plaisir que le travail avance et que les regrettables incidents dont nous avons été les témoins et failli être les victimes n'ont pas arrêté votre ardeur. C'est bien, mon enfant. J'étais venu pour votre leçon de grammaire et d'orthographe. Nous allons faire d'une pierre deux coups : continuez à coudre et écoutez-moi. La règle des participes est au fond très simple...

Chantai eut la surprise de recevoir de très bonne heure, le lendemain, une lettre de Mme Royer. C'était la preuve que le courrier aéropostal fonctionnait normalement entre Makogai et la France. Cette seule pensée lui donna une immense joie ainsi que la première partie de la lettre. Mais subitement le ton changeait : Chantai dut s'y reprendre à plusieurs fois pour lire un passage où Mme Royer lui annonçait des choses inouïes, à peine croyables...

Tout d'abord elle lui racontait, sans ménagements, que Jacques était mort, frappé d'une attaque d'apoplexie dans son bureau. Sa mort avait été belle : il n'avait pas eu le temps de souffrir. Dans une lettre, jointe à son testament et adressée à sa femme, il révélait sa liaison avec Chantai et le secret qui le liait à elle. Il ajoutait qu'il n'avait jamais compris le départ de la jeune femme et qu'il ne pouvait pas croire qu'elle eût accepté de renoncer à tout ce qui faisait sa joie de vivre pour un homme, si beau et si séduisant fût-il. Cette fatuité de vieillard exaspéra Chantai, mais ce qui la rendit folle était l'idée que l'agent de change n'avait pas craint de livrer par écrit, avant de disparaître, un secret que personne n'aurait dû connaître-La fin de la lettre était embarrassée. Quand Chantai eut terminé la lecture des feuillets de papier pelure couverts d'une écriture serrée, elle fut prise d'un malaise atroce qui la fit chanceler. Elle dut s'agripper à la table du living-room pour ne pas s'écrouler et faire appel à tout ce qui lui restait d'énergie pour ne pas se laisser sombrer dans une crise de désespoir ou de folie.

La mort de Jacques ne la touchait que peu, bien qu'elle éprouvât un léger serrement de cœur en pensant à l'attitude parfaite qu'avait eue cet homme, même après sa fuite éperdue.

Elle recommença une lecture plus attentive de la lettre et y répondit mentalement point par point. Pendant toute la journée, elle réfléchit à ce qu'elle devait écrire immédiatement à Mme Royer. Le fait que Mme Berthon avait découvert, par les aveux posthumes de son mari, le secret le plus intime de sa vie, ne changeait rien. La réponse de Chantai serait claire : elle s'opposait à tout... Si cela ne suffisait pas, elle s'embarquerait sur le

Saint-john, reprendrait le *Melbourne* à Levuka, un avion à Sydney et rentrerait en France avant d'être guérie. Le voyage, aller et retour, demanderait tout au plus une quinzaine de jours pendant lesquels le traitement du chaulmoogra serait interrompu. Le Dr Watson en serait quitte pour lui faire administrer par sœur Marie-Ange des doses infiniment plus fortes dès qu'elle serait revenue dans l'île.

Ce fut dans cet état d'esprit qu'elle accueillit, vers huit heures, le Révérend David Hall pour la deuxième leçon d'anglais. Elle ne lui laissa même pas le temps de s'asseoir et lui demanda :

— Pouvez-vous avoir l'extrême gentillesse de m'apporter, demain matin au plus tard, cette plume, cette encre et ce papier pour avion dont je m'étais déjà servie chez vous ?

— Avec joie, répondit le pasteur. Auriez-vous reçu des nouvelles par le

Melbourne ?

— Oui. Vous aussi ?

— Oh ! Une simple carte de Levuka, envoyée par ma femme et me disant qu'elle s'embarquait le soir même avec Agathe sur un bateau mixte à destination de Liverpool. Elles ont beaucoup de chance de ne pas attendre... Malheureusement, il n'en est pas ainsi pour le corps de ce pauvre Fred, qui doit rester douze jours dans un caveau du cimetière de Levuka avant de trouver un navire qui veuille bien l'emmener en Californie... Commençons notre deuxième leçon d'anglais... Voyons un peu si vous avez retenu quelque chose de mes enseignements d'hier ?

— Je voudrais vous demander, avant, un petit renseignement : quand partira le prochain courrier pour l'Europe ?

— Pas avant la semaine prochaine. La fête de Noël tombe mercredi ; le *Saint-John* arrivera la veille et repartira presque sûrement le lendemain. Vous voyez que vous avez tout le temps de réfléchir avant d'écrire votre lettre.

Chantai était agacée à l'idée que sa réponse ne pouvait pas partir immédiatement; néanmoins, elle se contenta. Le Révérend David Hall n'avait pas à connaître son secret. Et elle lui dit le plus gentiment du monde :

—

Maintenant, parlons anglais... ou du moins essayons !

Après trois jours de réflexion, pendant lesquels elle partagea son temps entre la confection de la layette attendue par le Père Rivain et les leçons d'orthographe ou d'anglais, pour essayer de s'étourdir et d'oublier la lettre de Mme Royer, elle décida d'aller trouver le médecin-directeur.

— Docteur, puis-je rentrer en France ?

— Vous le pouvez certainement, Madame, puisque vous n'êtes toujours pas contagieuse. Mais je ne vous le conseille pas : vous n'êtes pas guérie.

— Je sais, Docteur... Pourtant, il faut que je retourne à Paris pour des raisons impérieuses! Je reviendrai. Je ne resterai absente que juste le temps nécessaire : deux ou trois semaines au maximum ! Dès que je

serai de nouveau ici, vous reprendrez le traitement : en somme, ce ne sera qu'un entracte...

— Chère Madame, vous envisagez les choses sous un angle optimiste, répondit froidement le Dr Watson. Il n'y a qu'un léger ennui : le traitement par le chaulmoogra ne peut être interrompu sans annihiler tout le travail accompli précédemment dans votre organisme. Ce serait vraiment dommage et navrant que ces premiers mois, pendant lesquels vous avez fait preuve d'un courage et d'une résignation admirables, aient été inutiles. Je vous en supplie... Ayez un peu de patience !

Chantai était ébranlée; la conviction avec laquelle parlait le Dr Watson ne pouvait pas être feinte. Cet homme, calme et réfléchi, était sûr de ce qu'il avançait. Il avait vu et soigné trop de lépreux pour se tromper. Sa voix continua véhémement :

— Madame, nous vous administrons actuellement trois piqûres par semaine. Si le traitement s'interrompt pendant une seule semaine, tout est à refaire ! Libre à vous de prendre une décision.

Ne croyez-vous pas que vous pourriez écrire par le prochain courrier d'Europe pour demander si votre présence en France est vraiment indispensable ?

Elle n'insista pas.

— Pardonnez-moi. Je vais encore réfléchir avant l'arrivée du

Saint-John pour Noël. De toute façon, si je partais, ce serait prochainement.

Elle ne voulut pas prendre la route habituelle pour rejoindre sa maison : ce chemin bordé de cocotiers lui paraissait monotone, insipide à la fin. Elle en avait assez de la végétation tropicale et aurait voulu remplacer les arbres à pain par des pommiers, les bananiers par des marronniers, les cotonniers par des chênes. En réalité, elle ne savait plus trop ce qu'elle voulait; sa visite au Dr Watson l'avait déprimée, abattue... Elle fit, sans même s'en rendre compte, un long détour par la plage sur laquelle des enfants lépreux construisaient un château de sable. Pour la première fois Chantai s'aperçut que le sable de Makogaiï était infiniment plus blanc que celui des plages françaises.

Au moment où elle allait quitter la plage, elle remarqua sur sa droite, abritées des ardeurs solaires par une rangée de palmiers, deux maisons

très différentes des autres, car elles n'étaient pas bâties sur pilotis. De nombreux malades y entraient et en sortaient. Mère Marie-Joseph l'accueillit, sur le seuil de l'une d'elles, par cette phrase étrange :

—

Viendriez-vous également déposer ici vos économies ?

— Je ne comprends pas.

— Vous n'avez pas l'air de vous douter que vous êtes devant la banque de Makogaï ?...Vous avez vu, depuis votre arrivée, les soeurs tenir pas mal d'emplois bizarres, mais je suis persuadée que vous n'aviez pas encore rencontré de bonne sœur banquier ! C'est pourtant le métier que je suis en train d'exercer.

— Mais les malades ne possèdent pas d'argent ?

— Pourquoi n'en auraient-ils pas un peu ? Ne serait-ce que pour s'offrir quelques douceurs ou acheter des cadeaux de Noël dans le magasin qui est à côté, où règne sœur Marie- Ange.

— Makogaï possède aussi son magasin ?

— Un véritable bazar où vous trouverez de tout ! Allez rendre visite à Marie-Ange. Vous lui ferez plaisir, bien qu'elle soit débordée actuellement, à la veille des fêtes. Tous les malades qui ont gagné un peu d'argent par leur travail veulent acheter quelque chose. D'habitude, le bazar ne fonctionne que deux fois par semaine, mais il reste ouvert tous les jours pendant la semaine précédant Noël.

Chantai s'approcha du magasin dont l'étalage paraissait bien fourni.

Sœur Marie-Ange était littéralement débordée par l'assaut des demandes. Les malades lui tendaient leurs shillings par poignées.

— Que faites-vous des bénéfices du magasin ? demanda Chantai. Si j'en crois les apparences, vous devez sûrement en réaliser avec une telle affluence d'acheteurs ?

— Nous en faisons de très appréciables. Mais il faut songer aux malades couchés, qui ne peuvent rien gagner parce qu'il est impossible de leur confier le moindre travail à exécuter ; ils n'en auraient pas la force. Est-ce une raison suffisante pour qu'ils ne puissent pas se procurer aussi de menus plaisirs ? D'un commun accord entre mes clients et moi, nous avons convenu le mois dernier que les bénéfices

prélevés serviraient à satisfaire les besoins des lépreux de l'hôpital.

La boutique de Marie-Ange contenait, avec beaucoup d'objets d'utilité, des jouets modestes destinés aux enfants malades de l'île et à ceux, bien portants, que l'on avait dû isoler de leurs parents : ce n'étaient que poupées grossières ou bateaux, sculptés dans des arbres à pain.

— J'achète des joujoux, dit Chantai. Ce sont les seuls objets dont j'ai envie ici...

Après avoir déposé ses emplettes sur la table du living- room, elle les contempla. Devant le bazar elle avait eu l'impression que ce Noël n'en serait pas un si elle n'achetait pas quelques jouets comme elle le faisait les autres années. Marie-Ange venait de lui donner une idée merveilleuse : elle installerait dans ce living-room un bel arbre de Noël auquel seraient suspendus les jouets.

En attendant, il y avait urgence à ce qu'elle rédigeât sa réponse à Mme Royer, dans laquelle elle s'opposerait aux décisions prises depuis la mort de Jacques.

Elle déposa, deux heures plus tard, sa lettre dans la boîte accrochée à l'un des murs de l'hôpital; elle s'y prenait à l'avance pour être sûre que sa missive ne manquerait pas le prochain départ du *Saint-John*. Ensuite, elle patienterait jusqu'à ce que la directrice de « Marcelle et Arnaud » lui ait répondu et déciderait, selon la réponse, si elle accomplirait ou non son rapide voyage d'aller et retour à Paris.

En revenant de l'hôpital, elle croisa le Père Rivain qui lui demanda, essoufflé :

—

La lavette est-elle prête? Ça y est!L'enfant est né!

C'est un magnifique garçon... Je viens de l'ondoyer. Tout s'est admirablement passé.

— J'aimerais tant le voir!

— Au fait, pourquoi ne seriez-vous pas la marraine ? Etes- vous baptisée ?

— Je ne pense pas.

— Dans ce cas, vous ne pourrez être qu'une marraine- postiche

! Comme vous avez fait la layette, vous avez tout de même le droit de choisir le prénom de cet enfant miraculeux. Je l'appelle ainsi parce que la mère est incapable de nous dire qui est son père !

— Appelez-le Daniel, répondit Chantai sans hésitation.

— Il vous devra un bien beau prénom, affirma l'aumônier.

Dans vingt minutes, sœur Marie-Sabine sera chez vous pour prendre la layette. Quand je vous disais que le Bon Dieu nous enverrait un petit Jésus en chair et en os pour notre crèche de Noël, je ne me trompais pas... Il n'y a qu'un ennui : ce petit Jésus est un peu nègre. Pourquoi le petit Jésus ne

serait-il pas nègre, après tout ?

+

* +

Aidée de Tulio et de la jeune lépreuse, prêtée par l'ouvroir de sœur Marie-Joseph, Chantai finissait d'attacher aux branches de «

son » arbre les derniers jouets achetés au bazar de Makogaï.

L'arbuste avait été déraciné et apporté par le ténor italien : c'était un palmier nain. Il n'était pas question de trouver le sapin traditionnel dans cet îlot du Pacifique. D'ailleurs les poupées nègres, qui se balançaient aux longues feuilles du palmier, s'accommodaient mieux de ce support exotique... L'arbre de Noël de Chantai ne ressemblait à aucun autre arbre de Noël! Il était à l'unisson de cette étrange fête qui ne se déroulerait pas sous des flocons de neige, mais par une température tropicale. En cette après- midi de 24 décembre, le thermomètre officiel de l'hôpital marquait 45° : Makogaï vivait son plein été. Un modeste sapin se serait senti dépaycé dans un paysage pareil, tandis que le palmier de Noël avait fière allure avec ses étoiles argentées découpées par Chantai dans le papier d'une vieille boîte de chocolat vide que lui avait apportée le Révérend David Hall.

— Zé le trouve magnifique ! s'exclama Tulio en se reculant pour juger de l'effet produit par l'arbre.

Chantai n'avait pas le temps de se livrer à un tel enthousiasme, étant très occupée par la préparation du dîner qu'elle offrait dans l'attente de la messe de minuit, à ses plus grands amis de l'île : le Révérend

David Hall et Tulio. Elle avait également convié l'aumônier catholique qui avait décliné l'offre, étant lui-même absorbé par la décoration de l'autel pour sa messe. Celle-ci aurait lieu en plein air, sous les étoiles, sur la grande place. Tout le monde était cordialement convié à cette cérémonie traditionnelle, sans distinction de race, ni de religion. Le Révérend David Hall y assistait chaque année.

— Si vous saviez la joie intime que j'éprouve à la vue de cet arbre de Christmas, déclara le pasteur en pénétrant chez son hôtesse, vous seriez déjà récompensée de la peine que vous vous êtes donnée ! J'appréhendais cette veillée dans ma maison vide...

Tous les ans, Mrs. Hall et Agathe installaient, comme vous, un arbre dans notre salon : sa seule présence nous donnait envie de parler de l'Angleterre. Nous caressions des projets d'avenir pour notre fille. C'était une soirée très douce...

Avant le dîner, l'appel rauque d'une sirène se fit entendre : le

Saint-John entrait dans la baie de Dallice. Chantai et ses invités se rendirent sous la véranda d'où ils purent contempler le spectacle de cette arrivée. Le cargo des lépreux ne transportait cette fois que le Père Anselme et les innombrables colis de Noël attendus par les malades qui s'étaient groupés sur la plage et poussaient de nouveau leur cri de joie : « *Selo Selo!* »

Un débarcadère neuf, pavoisé, permit au *Saint-John* d'accoster facilement. Chantai reconnut les silhouettes du Dr Watson et du Père Rivain venus accueillir le Père Anselme. Quand celui-ci mit le pied sur le débarcadère neuf, un hymne martial retentit : l'orphéon des lépreux était là, au grand complet.

—

Les malades paraissent dans la joie ! remarqua Chantai.

—

Ils vont recevoir des colis... Puisque nous sommes sur ce chapitre, poursuivit le pasteur, je vais moi aussi, exhiber mon petit cadeau bien modeste.

Et il tira d'un rouleau de papier, qu'il tenait à la main depuis son arrivée, une ombrelle qu'il remit à Chantai après l'avoir ouverte : des oiseaux rose pâle voltigeaient sur le satin bleu recouvrant les tiges. Bien que l'ensemble ne fût pas du goût le plus exquis.

Chantai s'écria :

— C'est ravissant!

— Je l'avais commandée spécialement à Sydney depuis six mois, avoua le Révérend David Hall, pour l'offrir à ma fille, le jour de Christmas. Je sais qu'elle mourait d'envie d'avoir une ombrelle pour protéger son teint des ardeurs solaires. Elle n'en a plus besoin maintenant et ne recevra plûs jamais de cadeau de moi

! Vous avez remplacé Agathe : il est normal que tout ce qui lui était destiné vous revienne...

Chantai était plus émue qu'elle ne voulait le laisser paraître.

Jamais elle n'avait reçu un cadeau aussi invraisemblable, jamais non plus un cadeau ne l'avait tant touchée; elle ne savait comment remercier le digne homme pour une attention venue spontanément d'un cœur de père malheureux. Elle ne put que dire :

—

Maintenant, si vous le voulez bien, passons à table...

Le Révérend David Hall était assis à sa droite, Tulio à sa gauche. La table en rotin avait été recouverte d'une nappe brodée, trouvée par Marie-Ange dans les trésors cachés de l'ouvrier. Les couverts étaient simples, en bois sculpté selon la coutume fidjienne. La table était ornée d'une immense corbeille en osier contenant tous les fruits que la nature avait bien voulu laisser pousser à Makogai. Le centre de cette corbeille s'agrémentait d'une pyramide de citrons, de limons et de goyaves; le soleil, qui déclinait sur l'horizon de la mer de corail, jouait alternativement sur l'écorce des pamplemousses ou sur la peau tendue à éclater des figes de Surinam, qui formaient la base de la pyramide. De la cuisine enfin glissait une odeur de vanille. De chaque côté de la corbeille, Chantai avait disposé des candélabres rudimentaires portant chacun six bougies colorées, qu'elle avait trouvées au cours d'une deuxième visite au bazar de Marie-Ange. Le soleil pouvait bien disparaître, les petites flammes vacillantes seraient là pour créer l'ambiance de Noël dans cet intérieur exotique.

Le repas fut en tous points digne d'une maîtresse de maison accomplie; il avait fallu que Chantai échouât sur cet îlot du Pacifique pour comprendre la nécessité de bien recevoir. Un livre de recettes, prêté par sœur Marie-Sabine, avait aidé puissamment son inspiration.

— Oune déesse, signora ! Vous êtes oune véritable déesse !

Depuis le souper de « Première » de ma création de la *Traviata* à l'Opéra de Sydney, zé ne me souviens pas d'avoir manzé quelque chose de plous exquis !

Le clou incontestable du repas fut l'apparition d'un éblouissant plum-pudding surmonté d'une flamme bleu pâle s'exhalant du rhum dont il était imbibé. La lumière rougeoyante du soleil ne filtrait plus à travers les stores ; la nuit était tombée brusquement sur Makogai; seule la lueur indécise du rhum en flamme, mêlée aux clignotements jaunes des bougies, éclairait les trois convives.

Tulio et le Révérend David Hall purent lire très distinctement, écrit au sucre caramélisé sur le pudding : « Merry Christmas. »

— Je commence à mettre à profit mes leçons d'anglais, dit Chantai en jetant un regard vers son professeur.

Celui-ci était blanc d'émotion. Peut-être n'était-ce qu'un reflet, sur son visage naturellement h'âlé, de la flamme bleutée ?

Mais il se leva :

— Je remercie d'abord le Seigneur de la grâce qu'il me fait de prendre part à de telles agapes ! Et je salue, dans ce pudding de Christmas, l'évocation de toute la vie nationale du Royaume-Uni.

C'est pour moi un devoir de découper ce pudding.

Ce travail fut exécuté religieusement, méthodiquement.

— Il existe une coutume, vieille comme l'Angleterre, qui veut que la première tranche d'un pudding de Christmas soit la part du pauvre. La voici... Vous la remettrez, mon enfant, au premier malheureux — et Dieu sait si nous en avons à Makogai — que vous verrez passer devant votre porte...

Maintenant lui et Tulio mangeaient en silence, savourant ce délice. Le regard de la jeune femme allait de l'un à l'autre de ses convives et elle trouva que ce repas avait quelque chose de fantastique ou d'irréel comme la flamme bleue qui



mourait lentement sur la table. Irréelle aussi fut la voix de Tulio

montant doucement dans le silence de la soirée :

*Catari, Catari Per-ché mi dire sti parole amare Per-chc mi parie éo core me
turmente Catari ?*

Quand la voix s'éteignit dans un dernier sanglot, le Révérend David Hallessuyait ses lunettes et le regard de Chantalrestait perdu vers des horizons lointains.

— Excousez-moi, signora, murmura doucement Tulio, si zé ne vous ai pas apporté de cadeau aussi beau que celoui de M. le Pasteur, mais oune chanteur ça ne peut faire don que de sa voix...

Mon cadeau, zé viens de vous l'offrir en chantant pour vous cette canzonetta napolitana. La chanson n'est-elle pas universelle ? Elle seule peut réconcilier tout le monde! Ce serait si beau que les peuples ne puissent se comprendre qu'en chantant...

— Ou en priant rectifia le pasteur. Je crois qu'il serait grand temps de nous diriger vers la place pour ne pas arriver les derniers à la messe de minuit dite par ce cher Père Rivain. A titre de confrère je dois donner l'exemple.

Jamais le trajet de sa demeure à la Mission ne parut plus extraordinaire à la jeune femme. C'était aussi la première promenade nocturne qu'elle entreprenait dans l'île.

La chaleur torride du jour était tombée, la température redevenait clémente, une rosée abondante recouvrait le sol qui donnait l'impression de transpirer... Sur sa gauche, Chantal remarqua la masse obscure de la plantation d'hydno- carpus. Sur un fond de nuit claire, nettement dessinés en noir d'encre, les goyaviers se tordaient en évoquant une lanterne magique pour géants. Il n'y avait pas de lune. Chantal avait déjà remarqué que cette planète était aussi avare de ses apparitions dans le ciel de Makogaï que le soleil était prodigue de sa présence. Dans sa marche silencieuse, elle regardait les étoiles.

— ■ Je ne retrouve même plus la Grande Ourse !

— Signora, vous avez peu de chances de la rencontrer dans ces parages, à moins qu'elle ne se décide à faire oune petite escapade dans l'hémisphère sud en votre honneur! Malgré cette absence regrettable, avez-vous remarqué comme les étoiles sont plous nombreuses au-dessus de Makogaï que dans notre vieille Europe ? A défaut de la Grande Ourse, nous avons la Croix du Sud.

Chantai contempla la baie de Dallice où le Pacifique étalait ses trésors, comme chaque nuit. Cet océan immense, gardant jalousement prisonnière la petite île, brassait ses pierreries comme un avare qui plonge les mains dans son coffre pour faire ruisseler les rubis, les émeraudes et l'or...

Le Père Anselme, dont Chantai reconnut la haute stature à la lueur des torches entourant l'autel, commençait à officier. La réverbération de cette lumière indécise éclairait des visages défigurés de malades. L'autel avait été installé entre les deux arbres où Chantai avait vu tendre l'écran du cinéma. Cette place de la Mission où se succédaient tour à tour les files de malades attendant leur ration de chaulmoogra, les facéties burlesques de comiques de l'écran, les concerts de l'orphéon de lépreux, les balles meurtrières d'une révolte et, ce soir, une messe de minuit, était véritablement le cœur de Makogai...

Bientôt la voix de Tulio, qui avait quitté ses amis en arrivant sur la place, s'éleva; il chantait un *Minuit chrétien* dont la beauté simple saisit la jeune femme. Et elle se sentit toute petite, perdue au milieu d'une foule d'ombres grimaçantes, sous l'immensité d'un ciel à l'aspect féérique... La voix de Tulio s'était arrêtée : on n'entendait plus que le tintement d'une clochette agitée par le Père Rivain, qui assistait le Père Anselme. Chantai vit les deux bras du Père Anselme se tendre vers le ciel. La clochette sonna plus longtemps, les cornettes des sœurs, agenouillées à droite de l'autel, se relevèrent et un chœur formé par les jeunes lépreuses de l'ouvroir entonna un cantique :

Il est né le Divin enfant ,jouez hautbois,

résonnez musettes! Il est né le Divin

Enfant, Chantons tous son avènement...

Alors seulement Chantai comprit que le geste du Père Anselme était plus qu'une supplication vers le Ciel et que cette nuit, un Enfant extraordinaire était venu sur la terre. La cloche de la petite église se mit à son tour à sonner à toute volée, dans le noir, pour égrener la bonne nouvelle dans l'île.

Chantai quitta la place le plus doucement qu'elle put et reprit seule le chemin de sa demeure, les oreilles encore bourdonnantes du cantique de joie. Elle retrouva, chez elle, son arbre de Noël, avec ses humbles jouets. Les bougies achevaient de se consumer sur la table. Son regard fit le tour de la pièce. Comment se comporte le Père Noël dans cette île sans cheminées ? Où les enfants mettent-ils leurs souliers ? Et

Chantai courut dans sa chambre prendre Jeannot-Lapin qu'elle installa sur l'une des branches du palmier-nain. Ce joujou parisien semblait tout dépaycé de se trouver sur un arbre aussi exotique : il se sentait perdu, au milieu des poupées indigènes, comme Chantai parmi ses frères lépreux.

Le matin de Noël, la maison fut envahie de bonne heure par une troupe d'enfants malades conduite par sœur Marie- Ange qui dit à Chantai en gravissant l'escalier de la véranda :

— Je vous ai amené ces jeunes visiteurs parce que, si l'on en croit la rumeur publique, vous avez préparé un magnifique arbre de Noël.

Ce furent des cris de joie suivis d'une ruée dans le living room.

L'un des enfants se précipita sur Jeannot-Lapin, suspendu à l'une des branches du palmier-nain, mais Chantai lui retira le jouet des mains en lui donnant, à la place, une poupée fidjienne. Devant le désappointement de l'enfant et l'étonnement de Marie-Ange, la jeune femme dit :

— Ce vieux joujou est mon petit Noël à moi... Et elle emporta rapidement Jeannot dans sa chambre.

Les enfants comblés s'éloignèrent sur le chemin et Chantai eut l'impression que toute la joie de Noël s'en allait devant la sinistre réalité du traitement, représenté par la piqûre de sœur Marie-Ange, qui lui dit, après lui avoir administré le médicament :

— Il faut rester allongée encore plus longtemps que les autres fois.

Elle ne répondait pas et restait couchée sur le côté, la figure obstinément tournée vers le mur de la chambre. Marie- Ange continua quand même :

— Ce matin, j'ai le temps de vous tenir un peu compagnie : je n'avais que votre piqûre à faire. Nous laissons dormir les malades, qui ont veillé tard hier : ils étaient très nombreux à notre messe de minuit.

Chantai restait farouchement muette. La petite sœur hasarda :

— Je crois avoir bien agi en vous amenant ces enfants...

Alors Chantai éclata en sanglots. Marie-Ange laissa s'apaiser cette peine, puis sa douce voix murmura :

— Auriez-vous donc un cœur de mère ? Vous avez un enfant, là-bas ?

La jeune femme hurla de désespoir :

— Ils veulent me le prendre! Me le voler quand je suis loin...

— Votre enfant ? demanda encore plus doucement Marie-Ange.

Chantai ne répondit pas; la petite sœur insista :

— C'est un beau petit garçon... Je m'en suis doutée le jour où vous avez suggéré un nom au Père Rivain : votre fils s'appelle Daniel...

Chantai releva la tête, farouche :

— Vous me volez mon secret à l'heure où d'autres cherchent à me prendre mon enfant. Oui, j'ai un fils qui n'a pas de père. Il n'a que moi sur terre pour l'aimer.

Et bribe par bribe, lambeau par lambeau, Marie-Ange connut l'histoire de Daniel et de sa maman...

*

* *

La petite sœur apprit que, cinq mois après la première visite de Mmo Royer à Chantai dans le bel appartement du boulevard Suchet, cette dernière avait déclaré à la directrice de « Marcelle et Arnaud » :

— Vous m'avez prouvé, par votre silence vis-à-vis de Mme Berthon, que vous étiez discrète. Aussi vais-je vous annoncer une grande nouvelle : je suis enceinte!

— De qui ? avait demandé spontanément la directrice.

— Mais... de Jacques! avait répondu Chantai après une certaine hésitation.

— Qu'en dit-il ?

— Il est très ému, confia Chantai en baissant les yeux. Quand aucun doute n'a plus été possible, il a même eu cette phrase magnifique : « Jusqu'à présent je te considérais un peu comme ma fille, mais, à dater de ce jour, je t'aimerai doublement puisque tu es aussi la mère de mon premier enfant. »

— Quel excellent homme! s'exclama Mme Royer

— Je suis venue vous voir, continua Chantai, pour vous demander d'être marraine.

— Accepté d'avance!

— Bien entendu, Jacques, que j'ai mis au courant de la visite que j'allais vous faire, m'a priée de vous demander la plus grande discrétion.

— Comment appellerons-nous cet enfant miraculeux ?

— Si c'est un garçon, Daniel...

Six mois plus tard, Mme Royer faisait les cent pas dans le couloir du premier étage de la clinique du Dr Petit. Chantai avait été transportée dans la salle de délivrance depuis plus de deux heures.

Les murs capitonnés de cette pièce n'empêchaient pas les cris de la jeune femme de parvenir jusqu'à son ancienne directrice.

Une infirmière venait de sortir de la salle :

— Alors ? demanda Mme Royer.

— Ça suit son cours. Le docteur est assez optimiste.

Chantai était sur la table de travail. Haletante, les poings serrés, après chaque effort, elle retombait, épuisée, tandis que l'infirmière lui tamponnait le front et lui faisait respirer des sels. Sa pauvre tête bourdonnait : elle sentait que tant de souffrance allait la rendre folle. Pourquoi endurait-elle cet affreux supplice ?

N'était-ce pas le résultat d'une machination de sa part ? Elle se faisait horreur : toute cette douleur n'était que l'aboutissement d'un affreux calcul.

N'avait-elle pas souhaité cette naissance, afin de faire pression sur le cœur et sur la volonté d'un homme ? La vie était injuste, qui obligeait une fille pauvre à passer par de tels moments pour assurer son avenir. La vie était impitoyable!

Chantai l'avait deviné depuis longtemps, mais jamais elle n'avait eu l'occasion d'en saisir si intimement l'horreur.

— Le cœur de l'enfant s'est arrêté, murmura l'accoucheur à l'infirmière. Il faut absolument que la tête passe tout de suite... La mère est-elle encore capable d'un effort ?

Dans sa demi-inconscience, Chantai avait entendu cette phrase :

« *Le cœur s'est arrêté.* » Ses neuf mois de grossesse et ses tortures allaient-elles aboutir à- ce néant : la mise au monde d'un enfant mort ?

— Poussez, Madame... Poussez, Madame... répétait doucement et implacablement la voix de la sage-femme.

Chantai raidit ses poings sur les barres et se donna de toutes ses forces, de toute son âme, de toute sa volonté, en lâchant un cri déchirant.

Quand elle se réveilla, elle était de nouveau dans sa chambre blanche de la clinique. L'air était doux, une atmosphère de printemps avait envahi la pièce. La porte s'ouvrit et une infirmière pénétra sans bruit, elle regardait en souriant la jeune femme qui lui posa une seule question :

— Vit-il ?

— S'il vit ?... C'est un gros garçon de huit livres ! Il est magnifique, avec de grands yeux bleus ressemblant à ceux de sa maman. Si vous me promettez d'être bien sage et de rester tranquille, je vais vous le faire apporter...

Chantai ne répondit pas, se demandant s'il était vraiment possible qu'une chose pareille lui fût arrivée ? Ses yeux restèrent obstinément fixés sur la porte par laquelle était sortie l'infirmière.

Quelques instants plus tard, parut une nurse portant l'enfant dont la frimousse rose faisait tache sur tout le blanc qui l'entourait.

Chantai regardait cette masse informe que l'on approchait de son lit et de son oreiller.

— Je vais coucher Daniel pour quelques minutes à côté de vous, dit doucement la nurse.

— Vous savez son prénom ? demanda Chantai.

— Son père me l'a dit tout à l'heure.

Son père! pensa Chantai dont le regard eut un éclair de dureté.

— Il est donc venu ?

— Il est arrivé quelques instants avant la naissance. Il attendait dans le couloir en compagnie de cette dame qui est la marraine. Si vous aviez vu sa joie à la vue de son fils ! Il a failli l'étouffer en le couvrant de baisers...

— Quelle brute ! dit Chantai.

— Oh! Madame! Il pleurait en regardant son petit. Après, il voulait rester ici auprès de votre lit. Le docteur s'y est opposé formellement; vous aviez encore besoin de repos pendant vingt-quatre heures. Il ne faut pas parler... Je vous laisse et je reviendrai chercher Daniel tout à l'heure pour lui donner un peu d'eau sucrée.

Chantai était seule avec son fils endormi à côté d'elle; en penchant légèrement la tête, ses cheveux blonds épars caressaient le visage de l'enfant. Tout à coup la bouche, qui paraissait démesurément grande dans cette figure rouge et ratatinée, se mit à crier : c'était la première fois que Chantai entendait la voix de son fils. Pour la première fois depuis des années, de longues larmes silencieuses coulèrent sur ses joues.

... La chambre de la clinique disparaissait sous les fleurs. Depuis huit jours, Chantai en avait reçu matin et soir.

— Ma pauvre petite, lui déclara Mme Royer qui était venue lui rendre visite, je ne comprends pas comment vous n'attrapez pas un mal de tête!

— Toutes les deux heures, M. Berthon me fait envoyer des hortensias...

— Pourquoi l'appellez-vous M. Berthon au lieu d'employer son prénom ?

— Il n'est pour moi qu'un étranger.

— Et le père de votre enfant !

— Non! répondit Chantai avec force. Croyez-vous qu'il aurait été capable de faire un enfant aussi beau ?... Je ne voulais pas porter l'enfant d'un vieillard ! Le père de Daniel était un garçon magnifique, que j'ai choisi jeune et fort.

— Chantal, c'est épouvantable ! Qu'est-il devenu ?

— Je l'ignore et ne tiens pas à le savoir puisque je n'ai pas l'intention de le revoir... Une nuit m'a suffi amplement : il a rempli, sans s'en douter, le rôle que j'attendais de lui. Si ça n'avait pas réussi, j'aurais essayé avec un autre jusqu'à ce que je sois enceinte...

Mme Royer, qui avait pourtant vu et entendu pas mal de choses dans son existence, écoutait Chantai avec un effarement grandissant. Celle-ci continuait, très calme :

— Qui veut la fin veut les moyens ! Quand j'ai annoncé à M.

Berthon que j'étais enceinte de lui, il n'a pas douté une seconde que ce fût vrai ! L'orgueil des hommes dépasse tout ! Ainsi, vous voyez

: tout est pour le mieux; l'enfant est beau et il sera riche grâce à un père putatif.

— Si je comprends, bien, vous vous êtes fait faire un enfant par un garçon qui vous était complètement indifférent, pour le faire endosser par un homme que vous n'aimez pas ?

— C'est à peu près cela.

— Ne croyez-vous pas qu'il eût mieux valu, pour vous, avoir un enfant de quelqu'un que vous aimiez ?

— Pas dans ces conditions-là !

— Avez-vous l'impression d'être capable, un jour, d'aimer quelqu'un ?

— Oui... mon fils... Ça peut vous paraître extravagant mais c'est ainsi... Je ne l'aimais pas il y a seulement dix jours; il m'a pesé terriblement quand j'étais enceinte; je l'ai même détesté pendant quelques instants au moment de l'accouchement : il me faisait trop souffrir ! Mais quand je me suis réveillée dans ce lit et que la nurse l'a déposé sur mon oreiller, je n'ai pas pu continuer à être insensible

: je l'ai inondé de mes larmes. C'est bête ?

Elle fut interrompue par l'entrée du Dr Petit.

— Mesdames, mes hommages... Comment va notre jeune maman ?

— Docteur, vous me certifiez qu'il n'y a aucun danger à emmener le petit avec moi ?

— Aucun, chère Madame... C'est même indispensable puisque vous le nourrissez. Je suis persuadé que Daniel sera un coq en pâte, boulevard Suchet. Vous me permettez, de temps en temps, d'aller lui rendre visite ?

— Je veux que vous veniez le voir tous les jours, docteur pour être sûre qu'il ne lui arrivera rien.

— Savez-vous que cet enfant est d'une constitution exceptionnelle ?... Sacré Berthon ! Pour quelqu'un qui s'y est pris tard, il s'est singulièrement rattrapé ! Il adore son gosse Mme Royer peut vous le confirmer, elle qui l'a vu au moment

L'EPREUVE

de la naissance... Cet enfant doit beaucoup à son père ! Il y a une chose que je ne vous ai pas encore confiée, mais que j'estime de mon devoir de vous dire maintenant que vous êtes tout à fait rétablie. Quand Daniel est né, il était virtuellement mort... Le cœur avait cessé de battre. Pour le ranimer, je n'avais qu'un système, celui des cuves à double température. Dans l'une, l'eau était glacée, dans l'autre bouillante. J'avais fait préparer les cuves à tout hasard dans une salle voisine de celle où vous étiez. Quand Berthon me vit passer, en courant, d'une salle à l'autre, il comprit qu'il y allait de la vie de son enfant ; il me suivit dans la salle où étaient les cuves. Je devinais qu'il voulait faire quelque chose, lui aussi, qu'il voulait m'aider à arracher cette boule de chair et de sang à la mort. « Quelle cuve prenez-vous ? » me demanda-t-il. Et je lui répondis : « Je préfère l'eau froide. » Sans rien dire, il ôta son pardessus, sa veste, retroussa ses manches et plongea les bras dans l'eau bouillante.

Vingt-six fois de suite, lui et moi, nous nous passâmes l'enfant inanimé : je plongeais le petit corps dans l'eau glacée et Berthon se brûlait à le tremper dans l'autre cuve. A la vingt-sixième tentative, alors que je commençais à croire que ce que nous faisons était inutile, l'enfant se mit à crier : il était dans les bras de son père...

Chantai avait écouté sans respirer, le récit du docteur. Mme Royer osait à peine la regarder ; la jeune femme était pâle.

— Quand un homme, conclut le docteur, a ces réserves de cœur, il mérite ce qui lui arrive. Surtout, ne lui dites jamais que je vous ai tout raconté ! Sous ses dehors d'homme d'affaires, c'est un grand sensible.

La porte s'était ouverte à nouveau : « Monsieur » Berthon revenait voir

Chantai pour la cinquième fois de la journée. Quatre fois elle ne lui avait parlé que pour le gourmander sur la façon dont il avait organisé le transport en auto du lendemain et la réception de l'enfant dans sa nouvelle demeure. Il avait pourtant fait tout ce qui était humainement possible : rien ne manquerait ! Tout était en place pour accueillir Daniel mieux qu'un fils de roi.

— C'est encore moi, dit Berthon en entrant. Ne craignez rien.

Chantai !... Je ne resterai qu'un instant. Je vous avais promis un petit souvenir. J'aurais été désolé que vous ne le receviez pas avant de quitter la clinique.

Il tendit un écrin à Chantai avec cette timidité et ce tact que seuls possèdent les hommes d'un certain âge pour offrir un cadeau à une très jeune femme.

— Approchez-vous, Jacques, lui dit Chantai avec douceur.

Cette émeraude est magnifique; ce n'est cependant pas pour elle que je vous fais ce compliment : Jacques, vous êtes un chic type!

Berthon était devenu cramoisi. Il faillit en perdre ses lorgnons et regardait d'un air interrogateur successivement le Dr Petit et M^{me} Royer, en se demandant si ces quelques mots aimables, les premiers depuis des mois, lui étaient vraiment destinés ?

— Pourquoi me dites-vous cela aujourd'hui, Chantai ?

— Je le pense enfin...

C'était trop pour l'agent de change qui ne savait plus que dire et qui se retira en balbutiant :

— Merci, merci... Madame Royer, voulez-vous que je vous dépose ?

— Avec joie. Au revoir, Chantai. Demain, en bonne marraine, j'attendrai Daniel chez lui.

« Les peuples heureux n'ont pas d'histoire », affirme le proverbe.

Chantai avait été très heureuse pendant les années qui suivirent la venue au monde du jeune Daniel. Celui-ci était devenu un gros garçon de trois ans, joufflu, avec des jambes potelées ; à cet âge-là on possède le pouvoir incroyable de bouleverser un monde...

M^{me} Royer passait tous ses dimanches en compagnie de son filleul.

Elle découvrait, elle aussi, des trésors d'amour maternel qu'elle avait assez mal employés jusqu'à ce jour. Un de ces dimanches soir, où la vie lui semblait plus douce que d'habitude, puisque Daniel jouait à ses pieds., elle dit à Chantai :

— Vous vous souvenez du jour où je vous ai demandé si vous pensiez que vous pourriez aimer quelqu'un ?

— Oui... Je vous ai répondu que j'aimais déjà mon fils. Je ne vous avais pas menti.

— Je m'en suis aperçue. Rien n'a été assez beau pour lui !

— J'ai voulu que son enfance vengeât la mienne.

— Et Jacques ?

— Je ne l'aime toujours pas... Il ne faut pas me demander l'impossible! Seulement, je l'estime parce qu'il a tenu ses engagements. Que peut-il demander de plus ?

— Rien, évidemment.

— Depuis trois ans, il vit avec une illusion de bonheur parfait...

Vous ne vous doutez pas que ce soir est extraordinaire : pour la première fois depuis notre rencontre, nous sortons tous deux en amoureux.

— Où allez-vous ?

— Nous dînons aux « Ambassadeurs » ; ensuite, nous irons dans une boîte... il y a bien longtemps que ça ne m'est arrivé : Daniel m'accapare trop! C'est pour cette soirée que j'ai commandé le décolleté vert. Le rêve de Jacques était de me montrer, telle la Dame en vert, avec les émeraudes qu'il m'a offertes.

— Vous serez idéale... A l'essayage, j'avais l'impression que ce vert avait été inventé pour mettre en valeur votre blondeur.

La nurse venait d'entrer.

— Donnez à Daniel son bain, lui dit Chantai. Je ne pourrai pas le faire; il faut que je m'habille. Surveillez bien son dîner et couchez-le.

Ce fut ce soir-là que Chantai se décida à révéler à Jacques la présence des petites taches roses et ovales.

En sortant de la consultation de chez le professeur Chardin, la jeune femme n'avait plus qu'un désir : fuir au plus vite son domicile pour ne pas transmettre la lèpre à son fils. A partir de cet instant, tous ses actes avaient été dominés par cette idée fixe. La noyade d'Iru, le départ précipité du boulevard Suchet, l'exil dans l' « Hôtel des Etudiants », la visite à l'hôpital Saint-Louis et à la Supérieure du Couvent de la rue du Bac, n'avaient été que l'aboutissement logique d'une double détermination : partir très loin pour l'amour de Daniel et guérir le plus vite possible pour revenir auprès de lui!

Le seul souvenir de l'enfant, qu'elle avait emporté, était ce Jeannot-Lapin dont les premières dents de Daniel avaient mordillé l'oreille. Quand Chantai avait rencontré Robert, sa vie avait pris brusquement un double sens : la jeune maman devenait aussi une amoureuse... Depuis la séparation de Singapour, ses pensées avaient erré des cheveux blonds de l'enfant aux tempes grisonnantes de l'homme. Elle sentait très bien que Robert pouvait être un père attentif pour Daniel et qu'elle saurait le lui faire aimer.

Aussi la première partie de la lettre de Mme Royer et l'annonce de la mort de l'agent de change ne l'avaient-elles que médiocrement attristée.

C'était la suite de cette lettre qui l'avait bouleversée, quand la directrice de « Marcelle et Arnaud » annonçait qu'avant de mourir Jacques avait tout révélé à sa femme et la suppliait de se charger de l'enfant abandonné par Chantai, disparue pour vivre une autre vie en compagnie d'un amant. Mme Berthon était venue immédiatement trouver le Dr Petit et elle-même, Mme Royer, qui n'avaient pu nier, mais avaient décidé, d'un commun accord, de ne rien révéler qui fût contraire aux déclarations de l'agent de change.

Pouvaient-ils agir autrement ? Fallait-il avouer à Mme Berthon que son mari avait été la victime d'une supercherie et qu'en réalité la jeune maman de Daniel était actuellement dans une île du Pacifique en train de soigner sa lèpre ? Le jour où Chantai reviendrait guérie, elle en voudrait amèrement, avec juste raison, à ceux qui auraient dévoilé au monde son terrible secret. Et Mme Berthon était terriblement bavarde! Tout Paris aurait appris que la mère de cet enfant, qu'elle adoptait par pure charité, était lèpreuse, que c'était un drame affreux... Et tout Paris se serait émerveillé de la grandeur d'âme de la femme de l'agent de change, après s'être apitoyé sur le sort de l'enfant.

La situation était très délicate, constatait la directrice de «

Marcelle et Arnaud » dans sa lettre. Elle ne se serait pas produite si Chantai avait suivi ses conseils avant son départ et révélé tout simplement à Jacques son mal véritable. Là encore, Chantai avait été perdue par l'orgueil. Mme Berthon avait demandé à voir l'enfant, ce qu'il avait été difficile de lui refuser. Quand elle s'était trouvée en présence de Daniel, dans l'appartement du boulevard Suchet, la grosse femme avait fondu en larmes en s'écriant : « C'est tout à fait le portrait de mon pauvre Jacques ! Je vais m'occuper immédiatement de cet adorable petit... »

Elle avait exigé que Daniel vînt loger chez elle « pour grandir, avait-elle expliqué, dans le cadre où avait vécu son père ». Ni le docteur, ni Mme Royer n'avaient pu s'opposer aux dispositions testamentaires de l'agent de change que sa femme ne faisait que respecter. Dans son testament, Jacques Berthon demandait que Daniel, qu'il reconnaissait formellement pour son fils, portât son nom à l'avenir. Un homme de loi, consulté par M^{me} Berthon, lui avait répondu que c'était possible à condition qu'elle approuvât cette disposition. L'excellente femme avait consenti sur-le-champ et Daniel deviendrait Daniel Berthon dès que les formalités indispensables auraient été remplies. Là aussi, Chantai était responsable de ce qui arrivait : elle avait pris trop de précautions pour faire garantir par Jacques l'avenir matériel de Daniel en lui faisant constituer une dot sur la tête de l'enfant, dot que gérât le Dr Petit en l'absence de Chantai. Tout procès tendant à prouver maintenant que Daniel n'était pas le fils de l'agent de change serait voué à l'insuccès ! De nombreuses pièces existaient, montrant que Jacques était très fier de son fils et très heureux de lui assurer une existence aisée.

En résumé, concluait la lettre de Mme Royer, Daniel avait trouvé un père légal et, par contrecoup, une mère dans l'épouse légitime de cet homme. La directrice de « Marcelle et Arnaud » ne voyait pas très bien comment Chantai pourrait reprendre son fils, le jour où elle rentrerait en France, puisqu'elle ne l'avait pas reconnu officiellement et qu'il ne portait pas son nom.

L'esprit de Chantai était à la torture.

Ce qui lui était odieux surtout était la pensée que la grosse Mme Berthon allait se faire appeler « maman » par Daniel. Ça, ce n'était pas possible ! Et c'était parfaitement ridicule : une vieille femme ne pouvait pas avoir mis au monde, trois ans et demi plus tôt, un enfant aussi beau que Daniel ! Personne ne le croirait ! D'ailleurs Chantai se chargerait de lui apprendre que l'enfant n'était pas le fils de son mari... La veuve Berthon hésiterait peut-être alors à se faire appeler « maman » par le fils d'un père inconnu ! La jeune femme était décidée à

conserver « son » Daniel pour elle toute seule.

Pour cela, elle n'avait qu'une solution : retourner en France et ramener son fils à Makogaï où elle le confierait à sœur Marie-Sabine. Ainsi, elle pourrait l'apercevoir à distance et aurait au moins la consolation de le savoir sur la même terre qu'elle.

Personne n'aurait l'idée, ni surtout le courage de venir rechercher Daniel dans l'île des lépreux ! En attendant, elle venait d'écrire à Mme Royer pour lui dire qu'elle s'opposait énergiquement à ce que Daniel fût reconnu à titre posthume par l'agent de change. Elle agirait selon la réponse qui lui parviendrait de France.

* * *

Quand elle s'arrêta de parler, sans que la petite sœur l'eût interrompue ou lui eût posé la moindre question, Chantai se sentit mieux. La fièvre de la piqure la tenaillait physiquement, mais son cerveau éprouvait une prodigieuse impression de détente. Elle ne serait plus seule à porter un secret trop lourd : Marie-Ange l'aiderait de ses frêles épaules et le poids en deviendrait léger.

La petite sœur réfléchissait. Les yeux de Chantai la regardaient intensément, semblant implorer une réponse. Que devait-elle faire pour conserver son enfant bien à elle ? Quelle devait être sa ligne de conduite ? Avait-elle bien fait d'envoyer cette lettre à Mme Royer ou, au contraire, n'agirait-elle pas mieux en s'embarquant le lendemain, au petit jour, sur le *Saint-John* pour rejoindre au plus vite Daniel ?

— Votre lettre est-elle déjà expédiée ? demanda Marie- Ange.

— Oui, elle doit être sur le *Saint-john*.

— C'est dommage ! affirma la petite sœur. Je crois qu'il aurait mieux valu que cette lettre ne partît pas... Vous-même venez de m'expliquer que vous ne pouviez rien faire légalement puisque vous n'avez pas cru nécessaire de reconnaître l'enfant tout de suite.

Les faits sont là : Daniel porte maintenant le nom de celui qui l'a reconnu, c'est-à-dire de M. Ber- thon. En y réfléchissant, ne croyez-vous pas que tout est bien ainsi ?

— Je ne comprends pas...

— Chantai, parce que nous sommes presque du même âge, nous

pourrions être deux sœurs... Admettez que je sois votre cadette et que, comme telle, je donne mon avis à une sœur aînée qui aurait fait quelques grosses bêtises. Vous en avez fait ! Reconnaissez-le!

On a tort de mal agir en se disant que l'on ne sera pas puni. Tout, dans votre vie, n'a été que motif à scandale ! Votre enfantement lui-même, qui aurait dû n'être pour vous qu'un sujet de joie, s'est révélé un calcul qui a failli réussir... Mais le Ciel vous guettait : il vous réservait ce mal abominable qu'il laissa rôder, pendant des années, dans le voisinage immédiat de votre bonheur sous la forme d'un chat familier d'apparence inoffensive. Le jour où vous pensiez être définitivement à l'abri du besoin et comblée par l'amour de votre enfant, la punition s'est abattue sur vous, s'attaquant directement à votre personne. Il est temps de comprendre que votre séjour forcé dans cette léproserie n'est que le commencement de l'expiation...

.. Il faudra que vous atteigniez les limites de la souffrance humaine pour mériter ce bonheur que vous vous étiez approprié indûment. Vous n'aviez rien fait pour le 'gagner! Le mal vous a blessée dans l'orgueil de votre beauté ? Ce n'est pas encore suffisant! Daniel, qui n'est que le fruit du péché, ne vous appartient plus : vous n'avez aucun droit sur ce petit être dont vous ne vous êtes servie, au départ, que comme d'un moyen de chantage... Je sais que l'on résiste difficilement au sourire d'un enfant, à ses larmes aussi ! Daniel a réussi ce premier miracle de vous révéler à vous-même votre sentiment maternel. Je ne suis pas persuadée, d'ailleurs, que celui-ci ne soit foncièrement égoïste : vous aimez Daniel parce que sa présence vous fait du bien. Croyez-vous que l'éloignement vous séparant de lui en ce moment vous fasse tant de mal ? Vous souffrez ? C'est bon, cela ! Vous devenez enfin une vraie femme. Vous m'avez exposé votre situation : il est parfaitement inutile que d'autres la connaissent ici. Vous pouvez être certaine de mon appui et de mon silence. Encore une fois, ce n'est pas la religieuse qui vous parle, mais votre sœur.

.Vous me demandez mon avis, je vous le donne tout simplement, en essayant de vous tracer la ligne de conduite d'une honnête femme... Je ne dis même pas d'une chrétienne, puisque vous n'êtes pas baptisée et n'avez pas de conviction religieuse.

Votre devoir est d'abord de réparer le mal que vous avez fait. Ce ne serait pas une réparation que d'aller contre la volonté d'un mourant qui a prouvé qu'il était un homme de cœur. Ce ne serait pas juste, non plus, d'imposer à un innocent, comme Daniel, un foyer déséquilibré et un sort de bâtard.

— Selon vous, je dois donc abandonner mon fils à cette femme ?

— Il n'est plus votre fils, Chantai! Il l'a été pendant trois ans : estimez-vous heureuse! Quand vous rentrerez guérie en France, il aura grandi et pourra blâmer certaines choses du passé de sa mère qu'il vaut mieux lui cacher.

— Vous me demandez là un sacrifice abominable !

— Je vous demande simplement de réfléchir avant de commettre une nouvelle erreur.

—

Une mère n'a pas le droit d'abandonner son enfant !

— A-t-elle le droit d'en avoir un dans les conditions où vous l'avez conçu ?

— Je n'ai plus aucune raison de guérir si je ne dois pas revoir Daniel.

— Vous devez guérir pour pouvoir racheter vos fautes.

Sœur Marie-Ange s'était levée :

— Surtout, restez allongée! Je remercie le Ciel de ce qu'il m'a permis de vous dire toutes ces choses le jour anniversaire de la plus belle naissance du monde. Ne m'en veuillez pas si je vous ai paru dure : cela m'a fait encore plus mal qu'à vous. Je ne souhaite qu'une chose, c'est que la lettre que vous avez déjà écrite ne parvienne jamais à destination, pour que vous ayez le temps d'en écrire une autre. A bientôt, Chantai. Je reste votre amie... Mieux que cela : votre petite sœur cadette...

Marie-Ange s'en alla après avoir embrassé le front brûlant de celle qu'elle considérait sincèrement comme sa sœur aînée.

Après son départ, la réaction de Chantai fut terrible. La fièvre de la piqure se mêlait à l'angoisse d'un cœur déchiré. Sa conversation avec Marie-Ange bouleversait tous ses plans. Elle se laissa aller à un sursaut de révolte : cette petite sœur candide, qui se permettait d'émettre calmement son avis sur un problème aussi grave, ne connaissait rien de l'existence ! Marie-Ange était vierge et ignorait ce que c'était que d'être mère; elle ne pouvait pas comprendre cet instinct animal de protection dont les pires filles sont capables à l'égard de l'enfant issu de leur chair. Elle ne le comprendrait jamais! La maternité est un état

par lequel il faut passer pour en saisir toute la profondeur. Marie-Ange l'avait presque accusée de ne pas être une vraie femme! C'était risible! Chantai s'estimait infiniment plus femme qu'une religieuse, puisqu'elle était mère et amante. Avant, elle ne connaissait rien de la vie : depuis la naissance de son fils et la rencontre de Robert, elle était femme deux fois.

Elle profita de ce que sa fièvre diminuait un peu pour se lever.

Même si celle-ci ne l'avait pas lâchée, elle aurait quitté son lit, ayant une mission impérieuse à remplir. Après s'être rendue dans la cuisine, où elle enveloppa dans une feuille d'igname une tranche de pudding de Noël, elle prit le chemin de la colline et marcha vers la prison de Will.

Celui-ci, selon son habitude, était assis devant sa cabane, au bord du fossé. Avant même que Chantai n'eût ouvert la bouche, il lui dit

: — J'aime votre pas, Madame... Il est le seul qui ressemble à celui de sœur Marie-Ange. Comme le sien, il est éthéré, léger... Il semble que vous ne marchez pas, mais que vous effleurez simplement notre sol comme un ange qui hésite à poser le pied sur une terre de désolation. Quand vous nous quitterez, vous n'emporterez aucune trace de notre poussière rouge à vos semelles... Vous n'aurez fait que passer au-dessus de nos misères.

— Je ne crois pas, Will. Ces misères me touchent de plus près que vous ne le pensez. J'ai au contraire l'impression que, si je quitte un jour Makogaï, mes épaules seront accablées par une douleur permanente et ne pourront plus jamais s'en débarrasser! Mais je ne suis pas venu ici pour me plaindre ou m'apitoyer sur mon propre sort. Aujourd'hui, c'est Noël. J'ai voulu vous apporter une tranche d'un pudding de Christmas. Comment puis-je vous la remettre avec ce fossé odieux qui nous sépare ? J'aurais tellement aimé vous prouver que je n'ai pas peur de m'approcher de vous.

Will ne répondait pas. Chantai ne voyait pas son visage, *caché* par la cagoule, mais eut l'impression que ses yeux, éteints pour toujours, pleuraient.

Le lépreux saisit, avec ses deux moignons entourés de bandelettes, une longue perche ressemblant à une épuisette. Il la tendit au-dessus du fossé, dans la direction de Chantai qui y déposa son présent, comprenant que c'était de cette façon que l'on passait à Will ses aliments et tout ce dont il pouvait avoir besoin.

— Je mangerai tout à l'heure, dit Will. Mais rentrez sans tarder

: je sens une brise de l'Ouest qui me caresse le visage, malgré la protection de ma cagoule, et que je n'aime pas! Elle est l'annonce infaillible d'un cyclone... J'ai eu le temps d'apprendre à connaître les moindres variations de l'atmosphère. Partez vite! Cette journée de fête ne se terminera pas dans le calme. Souhaitons simplement qu'une nouvelle catastrophe ne s'abatte pas sur Makogaï !

Quand elle quitta Will, Chantai embrassa d'un regard l'horizon.

Brusquement, sans qu'elle s'en fût aperçue, le Pacifique qui, pendant la nuit précédente, scintillait de mille feux phosphorescents, avait pris la teinte d'un morceau ondulant de soie grise. Elle commença à descendre. Un sifflement étrange se faisait entendre, dominant tous les bruits habituels de l'île et s'accroissant sans cesse. Elle accéléra sa marche, mais éprouva un mal inouï à accomplir le trajet de retour. Elle luttait en même temps contre le vent qui s'engouffrait dans sa jupe en lui plaquant les cheveux dans la figure, et contre la fièvre qui la tenaillait. A un moment, elle crut qu'elle allait être obligée de s'allonger, le visage contre la terre, elle ne pouvait plus respirer, elle chancelait... Finalement, elle se raidit de toutes ses forces, sachant très bien qu'elle ne se relèverait plus si elle se couchait et qu'on la trouverait le lendemain, quand le cyclone serait passé, morte sur le chemin de la colline.

Elle avançait en baissant la tête et en s'abritant tant bien que mal le long des massifs d'hydnocarpus qui bordaient le chemin les arbustres guerisseurs courbaient leur cime et luttaien, eux aussi, contre le vent.

Elle se retrouva au pied de son escalier dont elle dut empoigner les deux rampes pour atteindre la véranda où le cyclone s'engouffrait avec une telle violence qu'elle eut l'impression de se trouver sur la passerelle d'un navire par gros temps. Toutes les portes de la maison claquaient. Après les avoir fermées avec beaucoup de difficultés, elle se refugia dans le living-room où elle éprouva la sensation d'être le plus à l'abri.

Dehors, le cyclone se déchaînait avec une fureur accrue.

Allongée sur un rocking-chair qu'elle avait placé dans le coin le plus éloigné de la baie pour se protéger du vent, Chantai grelottait, blottie sous une couverture en poils de chèvre. Elle transpirait aussi ; le vent était chaud, l'atmosphère moite. La maison, secouée sur ses pilotis,

oscillait de droite à gauche. Le cyclone enveloppait l'habitation comme s'il voulait en arracher le toit ou la déraciner du sol en s'engouffrant dans l'espace resté libre entre le plancher et la terre. Cette demeure, construite pour un éternel été, ne résisterait jamais à un semblable assaut s'il se prolongeait.

Un coup de vent d'une force prodigieuse, arracha le store en bois. Chantai dut se lever pour réparer les dégâts comme elle le pouvait. Elle eut du mal à s'approcher de l'ouverture par laquelle elle aperçut, boitillant sur le chemin en s'appuyant sur leurs cannes, des lépreux fidjiens endimanchés qui rejoignaient leur village en poussant des onomatopées incompréhensibles. La vision de ces misérables luttant contre les éléments déchaînés lui remit brusquement en mémoire la phrase prophétique prononcée par Will, sur sa colline, le soir de la révolte : *« Le châtiment viendra à son heure et je crains que la punition ne fonde sur nos têtes, implacable!Ce jour-là, vous viendrez me trouver à nouveau, mais je ne pourrai plus rien... »* Chantai comprit que l'heure du châtiment avait sonné.

Elle revint se cacher sous sa couverture, comme une bête traquée qui se réfugie dans la tanière qu'elle a choisie pour mourir.

Le châtiment arrivait simultanément pour tous : pour Agathe en lui retirant son fiancé, pour elle en lui volant son fils, pour les lépreux enfin en foudroyant le cadre de leur existence...

La nuit était tombée sans que le soleil se fût englouti, comme les autres soirs, à l'horizon de la baie de Dallice. Le soleil avait fui devant la nuit d'horreur qui se préparait. Le ciel, dont elle n'apercevait qu'un coin dans le renfoncement où elle se terrait, était d'un noir d'encre. La Croix du Sud avait disparu ainsi que les myriades d'étoiles; seuls restaient de gros nuages courant bas.

Les heures s'allongeaient. Chantai, toujours dans l'obscurité, attendait la venue improbable du Révérend David Hall ou d'un ami quelconque. Mais le pasteur ne vint pas, ni personne : ce soir, il n'y aurait pas de leçon d'anglais, pas de leçon d'orthographe... La jeune femme s'imaginait chacun des habitants de l'île terré comme elle dans son gîte, attendant avec anxiété que le cyclone s'apaisât ou que la lumière du jour revînt. Le Révérend David Hall devait lire sa Bible en suppliant le Dieu des chrétiens de modérer sa colère; le Père Rivain, enfermé dans sa petite église, implorait le même Dieu... La cloche de l'Angélus pouvait bien tinter, personne ne l'entendrait au milieu du vacarme ! L'église resterait déserte... A l'hôpital, les femmes lépreuses et les jeunes filles de l'ouvrier s'agenouillaient et psalmodiaient le

chapelet avec les sœurs. Dans chaque village, les lépreux promettaient sacrifices sur sacrifices aux dieux de leur croyance s'ils arrêtaient le fléau. Les Hindous mordaient le plancher de leurs cases pour calmer Vichnou; les Chinois brûlaient l'encens devant le Bouddha familial; les Fidjiens prenaient l'engagement solennel d'immoler à Ramanaké des victimes humaines. Ce qui n'empêchait pas le cyclone d'augmenter d'intensité de minute en minute. Makogaï ne résisterait pas à un pareil assaut ! Avant que l'aube du lendemain ne luise, la petite île s'abîmerait définitivement dans les flots avec ses plantations d'hydnocarpus et tous ses habitants. Il n'y aurait plus de léproserie dans l'archipel; la lèpre se répandrait alors dans la mer de Corail...

A chaque instant, Chantai croyait que sa maison allait s'envoler.

Une pluie diluvienne s'était mise à tomber. Les rafales se plaquaient contre les parois de bambous entre deux sifflements; les murs du living-room dégouлинаient d'une eau qui ruisselait ensuite sur le plancher détrempé. Il n'était pas question d'essayer de dormir! Chantai ne pouvait s'empêcher de penser à la situation dramatique où devaient se trouver certains malades. Elle songea également à Will et se demanda si la cabane résisterait là-haut sur la colline ? C'était une nuit d'enfer ; sans les voir, elle entendait les vagues qui frappaient à grands coups le rocher de Makodragna. Et elle eut peur.

Sa seule compagnie était celle de deux ombres : Daniel et Robert. Elle ressentait un impérieux besoin d'imaginer qu'ils étaient à ses côtés pendant cette nuit de désolation. Sa tête en feu lui faisait entrevoir son fils jouant tranquillement aux pieds du rocking-chair comme il l'avait fait tant de fois devant son lit, le matin, boulevard Suchet... La figure rieuse de l'enfant céda la place à celle de l'ingénieur... Chantai n'était plus à Makogaï, mais dans la chambre de l'hôtel « Savoy », imprégnée de l'odeur des kalkaws. Elle ne se cachait plus sous une couverture en poils de chèvre mais s'offrait, nue, aux caresses de l'amant. Elle sentait une présence physique dont elle ne pouvait plus se passer... Son désir augmentait, prenait des proportions qu'elle n'avait jamais connues à l'époque où son éblouissante jeunesse était incapable de résister à l'attrait d'un plaisir éphémère.

Cette nouvelle nuit d'amour imaginaire fut longue, épuisante, accompagnée par le fracas du cyclone.

Quand le jour filtra enfin, à travers les nuages bas, la sueur perlait sur le front de Chantai, ses tempes battaient vite, son corps était brisé. Dehors, la lumière était indécise, grise, irréaliste... Elle n'en avait jamais connu une semblable. La tornade s'était apaisée, le sifflement

diminuait et ne se faisait plus entendre que par intermittence; les rafales de grosses gouttes chaudes étaient remplacées par une pluie fine permanente qui lavait l'île après le désordre de la nuit. Chantai abandonna le rocking-chair et s'approcha de la baie; ses pieds firent un clapotis en se posant sur le plancher.

A perte de vue, la végétation était ravagée. On aurait dit qu'en une nuit tout un hiver avait passé sur Makogaï. Seul dans la rade, le *Saint-John* était toujours là, accosté au débarcadère qui s'était lui-même effondré sous l'assaut des vagues. Le vieux cargo, paré pour toutes les intempéries, habitué à n'être frappé que par le malheur, avait résisté victorieusement au cyclone. Quand l'île n'était plus qu'un terrain ravagé, le cargo continuait à flotter, tel un défi aux forces occultes de la nature...

La pluie fine elle-même s'arrêta, mais le chemin passant au pied de l'escalier n'était plus qu'une rivière de boue dans laquelle un piéton devait enfoncer jusqu'aux genoux. Et Chantai entendit le bruit fait par des bottes que l'on retire péniblement de la glaise à chaque pas : un homme s'approchait lentement, venant de la Mission. Elle reconnut Tulio qui cria, avant même de l'avoir rejointe :

— Signora, comme zé souis content de vous revoir après cette nuit épouvantable ! Depuis hier soir z'étais immobilisé à l'hôpital où z'avais tellement peur en arrivant ici que votre maison ne fût plus à sa place ! C'est le plus violent et le plus long de tous les cyclones que z'ai vus à Makogaï. A oune moment, z'ai bien cru que toute l'île allait être emportée !

— Moi aussi. Les dégâts doivent être considérables !

— Pires que vous ne le supposez, signora, d'après les premières nouvelles qui viennent de parvenir à la Mission ! Le village hindou n'existe plus... pour la troisième fois ! Tous les fondements du nouveau village chinois sont anéantis et oune partie du village fidjien a été entraînée dans un glissement de terrain. Le Dr Watson est parti à cheval pour se rendre compte sur place; plusieurs lépreux seraient enterrés vivants dans la boue !

— Quelle horreur, mon pauvre Tulio ! Quand donc sortirons-nous de ce cauchemar ?

— Vous vous apercevrez, signora, quand vous aurez vécu aussi longtemps que moi ici, que la vie de Makogaï n'est qu'oune suite ininterrompue de catastrophes. Comment voulez-vous qu'il en soit

autrement ? Oune île de lépreux est forcément une île damnée ! Et zé né souis pas sûr du tout que le cyclone soit terminé... Regardez ces nuages qui s'amoncellent encore et cette mer qui est toujours grise...

— Le *Saint-John* s'en va ?

— Si, signora. C'est à la suite d'une décision prise par le Dr Watson et le Père Anselme. Il faut que le Père Anselme rentre à Levuka et le *Saint-John* doit aller y chercher des secours pour les villages sinistrés. Il n'y a plus assez de lits, de couvertures, de vêtements secs... Le navire reviendra ce soir.

— Croyez-vous que ce soit bien prudent, avec une mer pareille ?

— Le *Saint-John* en a vu bien d'autres et son capitaine est oune vieux loup de mer. S'il lève l'ancre, c'est que tout ira bien.

Chantal suivit du regard le cargo des lépreux, qui apparaissait et disparaissait selon qu'il était au sommet d'une vague ou au fond d'un trou d'eau. Le panache de fumée disparut derrière le rocher de Makodragna. Le Pacifique était déchaîné.

Tout le monde était à son poste à bord du cargo. Le vieux Farell se cramponnait à la barre d'appui sur la passerelle de commandement et hurlait ses ordres au timonier dans son porte-voix quand le fracas des vagues le lui permettait. Assis dans l'unique cabine, où il avait installé Chantai trois mois plus tôt, le Père Anselme lisait son bréviaire et releva la tête en maugréant :

— Nous dansons beaucoup !

Puis il regarda vers la passerelle où le capitaine était toujours à son poste : cette seule vue le tranquillisa.

Le vieux Farell connaissait le Pacifique et ses traîtrises. Il ne fut pas surpris, quand il fit mettre le cap sur Levuka, d'apercevoir devant la proue un écran noir recouvrant la mer, zébré par une multitude de lueurs blanches d'éclairs. Le tangage fut stoppé net par un choc brusque, comme si le cargo avait heurté quelque chose de solide avec le fond de sa coque. De grosses gouttes de pluie chaude recommencèrent à tomber en martelant le pont et en frappant les vitres de la cabine où se trouvait le missionnaire.

Une lourde écume enveloppait le *Saint-John* de la proue à la poupe; le navire commença à craquer et à plonger; l'obscurité tomba en plein jour avec le poids d'une chose palpable.

— Nous sommes pris dans un typhon, cria le vieux Farell au timonier. Veille à tenir ton cap !

Il hésita un instant en se demandant s'il ne vaudrait pas mieux faire demi-tour et revenir accoster au débarcadère de Dallice ? Son orgueil de marin le lui interdisait doublement : il avait promis au Père Anselme de le déposer trois heures plus tard, sur le quai de Levuka, et au Dr Watson de ramener, le soir même, les secours indispensables. Le *Saint-John* avait toujours assuré la liaison avec l'île des lépreux, par n'importe quel temps ! Il ne faillirait pas à sa tâche.

Un paquet d'eau glacée tomba sur les épaules du capitaine en balayant

la passerelle; il en sortit essoufflé et meurtri. Le typhon hurlait dans l'écran noir qui s'agrandissait devant la proue ; l'air frappait le cargo comme s'il avait été d'abord aspiré, puis refoulé dans un étrange tunnel sous-marin.

— Ce sera dur! hurla le capitaine Farell dans son porte-voix au missionnaire qui venait d'entrouvrir la porte de la cabine.

Celui-ci allait répondre lorsqu'une trombe, d'eau s'abattit sur le pont, écrasant tout sous son poids mortel. Le prêtre fut suffoqué et éprouva la sensation angoissante de ne plus se trouver dans un bateau mais dans un minuscule berceau d'enfant, suspendu à la crête des vagues. Il comprit que le vieux Farell, tout bon marin qu'il fût, n'était plus maître à son bord : les destinées du *Saint-John* restaient dans la main de Dieu. Après s'être abandonné, le cargo se redressait, brusquement, pour recommencer ensuite sa plongée désespérée, comme s'il essayait de sortir de l'enfer d'eau et de vent.

Les hommes de l'équipage s'agrippaient les uns aux autres, en chapelets humains, assourdis par le bruit, bâillonnés par la tempête, frappés par les paquets d'eau glacée, projetés contre toutes les surfaces dures du navire. Les deux canots de sauvetage de tribord avaient perdu leurs amarres et glissé dans un tourbillon d'écume.

Des lueurs fantasmagoriques brillaient sur les crêtes des vagues et le vent jetait tout son poids sur le cargo qui commençait à donner les signes de défaillance du noyé qui ne peut s'arracher au tourbillon de mort. Les marins essayaient de trouver un refuge sous le pont de la passerelle; seuls le vieux Farell et le timonier s'accrochaient désespérément à leur poste.

Le Père Anselme avait dû abandonner son bréviaire et se maintenait, comme il le pouvait, debout contre la paroi de la cabine. Il vit passer et repasser à toute vitesse, sur le pont, à ses pieds, un homme de l'équipage entraîné dans un remous d'eau et de poutres ; un autre homme le suivait, à plat ventre, essayant de s'accrocher à ses jambes pour l'empêcher de passer par-dessus bord, dans ce va-et-vient indescriptible. Des cris, des piétinements, une confusion de têtes et de bras, tantôt à bâbord et tantôt à tribord

: ce fut tout, le pont était balayé. Le missionnaire rejoignit la passerelle en s'agrippant à tout ce qu'il trouvait à proximité de ses mains, en aveugle. Quand il atteignit la passerelle, seul le vieux Farell s'y trouvait encore; le timonier avait été emporté par un paquet d'eau salée. Un bruit strident de sonnette d'alarme venait de la salle des

machines et la vieille sirène ne s'arrêtait plus de lancer sa plainte qui durerait jusqu'à ce que le cargo s'abîmât définitivement dans les flots. C'était le cri d'adieu du *Saint-John*.

— Nous sommes perdus ! hurla le capitaine au prêtre qui se contenta, en guise de réponse, de faire un grand signe de croix.

L'aiguille du compas était devenue folle.

Le vieux Farell avait lâché cet aveu lorsqu'il avait aperçu, venant avec une rapidité foudroyante, en sens inverse de la marche du navire, une ligne blanche d'écume s'élevant si haut qu'il n'en put croire ses yeux. Il lui était impossible d'évaluer la hauteur de cette vague, ni la profondeur du creux que le typhon avait ouvert derrière ce mur d'eau mouvant. Le Père Anselme entendait le bruit de martèlement sourd des pistons. Ce bruit parfois s'arrêtait, puis recommençait. La machine tournait irrégulièrement : le *Saint-John* avait son pouls d'agonie. Le missionnaire eut la sensation que la coque du navire se rétrécissait, devant l'immensité de la vague qui s'approchait, comme si le cargo se contractait pour un bond désespéré.

Le *Saint-John* souleva sa coque et sauta au faîte de la vague; des masses d'eau s'abattirent, avec un bruit déchirant, en cataractes sur le pont qui craqua de la proue à la poupe. Le cargo, touché à mort, piqua dans un creux et sombra.

— Le *Saint-John* est en perdition! dit Chantai angoissée. Sinon, sa sirène ne mugirait pas sans arrêt.

Tulio ne répondait pas.

— On dirait que le typhon se calme ! déclara Chantai après quelques minutes de silence.

Sur la plage, des hommes — c'étaient des lépreux — se hâtaient de lancer leurs longues pirogues à la mer; d'autres — elle reconnut les silhouettes familières du Dr Watson et du Père Rivain — s'entassaient dans le canot automobile de la Mission.

— Il s'est passé quelque chose de grave, signora!

Le canot automobile et les pirogues s'éloignèrent du rivage et se dirigèrent vers la haute mer, qui reprenait rapidement ses reflets bleus sous l'effet du soleil dont la puissance irrésistible faisait éclater l'écran de nuages. Une chaleur bienfaisante effleura les visages; une brise

légère monta du sol. La boue du chemin séchait avec une rapidité déconcertante. Chantai et Tulio descendirent l'escalier et coururent, à travers la plantation d'*hydnocarpus* dévastée, vers la plage.

La première personne qu'ils purent interroger, sur le débarcadère, fut la Mère Marie-Joseph : elle était en larmes.

— Le *Saint-John* a sombré, leur dit la Supérieure. Nous l'avons aperçu de l'hôpital : il a disparu en un instant dans les vagues. Aux jumelles, on ne voit plus rien flotter sur la mer. Il semble qu'il se soit perdu corps et biens. Attendons le retour des embarcations de sauvetage.

L'attente fut interminable. Le ciel de Makogaiï avait repris sa sérénité, le Pacifique était apaisé. Les dieux pouvaient être satisfaits : l'engloutissement du *Saint-John* mettait le comble au châtement. Les lépreux n'auraient plus de navire, avant longtemps, pour les relier au reste du monde.

Enfin le canot automobile du médecin-directeur revint accoster au débarcadère. Un homme inanimé en fut tiré avec d'infinies précautions et allongé, sur la plage où le Dr Watson, aidé du médecin fidjien, commença à pratiquer la respiration artificielle.

Chantai s'approcha et reconnut le le vieux Farell.

— C'est le seul que nous ayons retrouvé, lui confia le Dr Watson.

Il s'accrochait à une planche; nous sommes arrivés à temps. Il s'en tirera.

Le visage du capitaine reprenait insensiblement des couleurs; ses yeux s'ouvrirent, mais il était incapable de parler. Ce ne serait que plus tard qu'il pourrait raconter les circonstances du drame ou ce qu'il en avait vu.

Le Père Rivain s'agenouilla sur le sable déjà chaud. Les sœurs l'imitèrent, bientôt suivies par tous les malades présents.

La prière, dont les versets furent repris alternativement par l'aumônier et les assistants, monta, légère, vers un ciel redevenu clément. Quand elle fut terminée, l'assistance se dispersa en silence. Chantai regarda le vieux Farell s'éloigner, sur un brancard improvisé, dans la direction de l'hôpital et reprit seule le chemin ravagé de sa demeure, restée miraculeusement intacte. Arrivée sous sa véranda, elle s'allongea dans son hamac en songeant qu'à la même heure chacun, depuis Tulio

jusqu'au pasteur, en passant par le plus humble des malades, devait faire le tour du propriétaire pour évaluer les dégâts. Elle pensa aux Hindous qui payaient cher leur haine des Chinois et devaient se retrouver, à leur tour, devant le néant. Elle s'imaginait la mort affreuse des Fidjiens, enlisés dans la boue, qui s'étaient enfoncés lentement et dont les bras sans mains avaient dû être les derniers à disparaître en cherchant à s'accrocher quand même à quelque chose de solide. Ces corps-là n'auraient plus besoin d'être ensevelis : la terre rouge de Makogai s'en était chargée toute seule, de la même façon que la mer de Corail avait pris soin de broder un linceul pour l'équipage du *Saint-John*.

Demain, il y aurait un service à l'église catholique pour le Père Anselme. Les protestants, les adeptes des Vichnou, les fidèles du Bouddha, les adorateurs du diable Ramanaké y assisteraient. Le Père Rivain prononcerait une oraison funèbre et la clochette sonnerait pendant l'élévation. Quand ce serait terminé, chacun reviendrait de nouveau chez lui pour se remettre au travail. Les Hindous recommenceraient à enfoncer les premiers pilotis du village chinois. Les Chinois tailleraient les bambous nécessaires à la confection des cloisons du village hindou qui serait reconstruit pour la quatrième fois. La sœur Marie-Ange parcourrait l'île à cheval avec sa seringue de chaulmoogra. On mettrait peut-être en chantier, à Levuka, un nouveau *Saint-John*. Tulio recommencerait à chanter. Chantai reprendrait ses leçons d'orthographe avec l'aumônier catholique et d'anglais avec le Révérend David Hall, pendant que, là-haut, sur sa colline, le grand Will continuerait à se pencher sur les misères morales...

De son hamac, d'où elle avait vu passer depuis des mois une bonne partie de la vie de Makogai, Chantai regardait une fois encore le paysage. Elle voyait la boue du chemin qui s'était desséchée en quelques heures et ne formait plus qu'une croûte sillonnée de crevasses. Une odeur très particulière s'exhalait de la terre, rappelant ce parfum âcre et indéfinissable qu'elle avait connu en France après une ondée et qu'elle adorait. Les mouettes, qui s'étaient cachées dans une grotte pendant le cyclone, voltigeaient de nouveau au-dessus du rocher de Makodragna en poussant leurs cris perçants. Le soleil lui-même commençait à décliner et s'enfoncerait, dans quelques instants, derrière l'horizon bleu du Pacifique sous la forme habituelle de la boule de feu. Avec la venue rapide de la nuit tropicale, les dévastations s'estompaient.

Soudain, elle se souvint de sa lettre qui était à bord du *Saint-John*. Marie-Ange lui avait dit : « *Je ne souhaite qu'une chose, c'est que la lettre que vous avez déjà écrite ne parvienne jamais à destination.* » La lettre

était au fond de l'océan, son contenu ne devait être lu par personne... Chantai comprit à cet instant l'étendue de son propre châtiment, qui était total et qui demandait de sa part le sacrifice suprême. Dès demain, pendant que Tulio chanterait la messe des morts, elle écrirait une nouvelle lettre qu'elle n'adresserait plus, cette fois, à la directrice de «

Marcelle et Arnaud », mais à Mme Berthon. Elle lui dirait : « *Je ne suis pas partie avec un amant, comme tout le monde l'a cru. j'ai quitté mon fils parce que j'étais lépreuse... Promettez-moi de ne jamais le lui dire. Je sais qu'il porte maintenant le nom de son père*

: c'est juste. Je sais également que vous l'élèverez avec amour. Je ne puis espérer davantage puisque je ne guérirai jamais. Je vous demande simplement, le jour où vous apprendrez ma mort dans cette île lointaine, de faire réciter à Daniel une petite prière pour toutes les mamans qui disparaissent dans le monde sans avoir revu leurs enfants. »

Sa lettre serait courte. Elle n'expliquerait pas à la femme de l'agent de change que Daniel était le fils d'un inconnu. Pourquoi remuer la boue du passé ? Ne vaut-il pas mieux la laisser se dessécher, comme celle de Makogaï, et disparaître en poussière ?

La nuit était complètement tombée. La Croix du Sud avait reparu dans un firmament étoilé. Le Pacifique, rassasié, brassait ses rivières de diamant...

Quatre autres Noël's se déroulèrent. Quatre messes de minuit furent dites par le Père Rivain, succédant au Père Anselme.. Le bateau blanc du Gouverneur était entré quatre fois dans la rade : le *Saint-John* n'avait pas encore été remplacé. On parlait vaguement d'un *New Saint-John* en construction quelque part sur un chantier australien, on chuchotait même qu'il aurait pour capitaine le vieux Farell, retourné à Sydney après la catastrophe. Cette nouvelle, répandue de village en village et de case en case, n'avait reçu encore aucune confirmation officielle; en réalité, depuis la perte du cargo, Makogaï vivait encore plus isolée du reste du monde. La liaison postale était assurée par le

Melbourne deux fois par mois; le paquebot ne pénétrait jamais dans la baie de Dallice et remettait, en pleine mer, les lettres ou les colis au canot automobile du médecin-directeur.

Chantai recevait assez régulièrement des nouvelles de Mme Royer et du Dr Petit. La directrice de « Marcelle et Arnaud » se contentait de lui raconter les derniers « potins » de la capitale et de lui parler mode,

depuis qu'elle ne s'occupait plus de son filleul. En revanche, le Dr Petit voyait souvent l'enfant qui était devenu un grand garçon de neuf ans. Daniel allait au collège où il marquait un goût très net pour la gymnastique et une aversion totale pour la géographie. Chantai estimait que tout était bien ainsi : il n'était pas nécessaire que Daniel entendît parler des îles Fidji et, parmi elles, de la sinistre Makogaï où soeur Marie-Ange continuait à lui administrer consciencieusement, depuis cinq années, ses piqûres de chaulmoogra.

Tous les six mois, elle se rendait à l'hôpital où le Dr Watson pratiquait un prélèvement sur la muqueuse de sa cloison nasale. Le résultat de ces expériences avait toujours été identiquement le même : « Vous n'êtes pas encore guérie. »

Elle était lasse, à bout, ne croyant plus à personne. Depuis le jour où elle avait renoncé à Daniel dans la lettre envoyée à Mme Berthon, plus rien ne l'intéressait vraiment... Seule sa passion pour Robert lui donnait encore un vague désir de vivre. La femme de l'agent de change lui avait fait répondre par le Dr Petit qu'elle compatissait de tout son cœur à une situation aussi pénible que la sienne et qu'elle n'avait aucun souci à se faire au sujet de l'avenir de Daniel. De temps en temps, le docteur envoyait à Chantai des photographies de l'enfant. La dernière reçue représentait Daniel en pantalon long d'Eton. Chantai avait eu un véritable choc en voyant que son fils était déjà devenu un petit homme.

Elle passait la plus grande partie de ses journées, allongée dans son hamac, à rêver ou à lire. Chantai avait fait, sous l'empire de la fièvre, les rêves les plus invraisemblables et lu un nombre prodigieux d'écrivains français, anglais ou américains. Les leçons du Révérend David Hall, doublées d'une pratique quotidienne, avaient donné d'excellents résultats : elle parlait et lisait couramment l'anglais. En même temps qu'il lui découvrait une voix d'or, Tulio lui avait enseigné les rudiments de l'italien. Les leçons de chant, prodiguées par le ténor, avaient été complétées par les leçons de piano données par Marie-Ange : Chantai s'était révélée excellente musicienne. La sœur Marie-Sabine se réservait les leçons de fidjien, qui n'avaient pas été les plus faciles! Après cinq années, Chantai parvenait à converser avec le cantonnier de Makogaï ou avec n'importe qui de ses voisins du village fidjien. Le Père Rivain enfin était arrivé à lui faire écrire de véritables dissertations littéraires, sans l'ombre d'une faute d'orthographe et dans le plus pur des français sur les ouvrages lus pendant ses heures de solitude, qui s'ajoutaient désespérément les unes aux autres.

Ces multiples occupations intellectuelles ou artistiques n'avaient pas

empêché Chantai de confectionner un nombre impressionnant de barboteuses et de costumes en toile pour celui qu'elle considérait comme son filleul, le Daniel de l'île. Ce travail supplémentaire lui donnait l'impression qu'elle travaillait pour son fils à distance et lui faisait regretter amèrement de n'avoir rien produit de ses propres mains, lorsqu'elle avait la joie d'avoir son enfant auprès d'elle.

Son amour maternel, irraisonné et fort, ne la soutenait plus depuis son renoncement et sa passion pour Robert avait pris une tournure trop cérébrale pour pouvoir la satisfaire. Elle avait eu beau s'imaginer toutes les nuits qu'elle s'endormait dans ses bras, les réveils revenaient, implacables, pour lui faire prendre conscience de sa solitude physique. Sa sensualité elle-même s'était émoussée.

Par moments, elle avait des sursauts de révolte. Ces crises étaient rapides, brutales. Quand elles étaient passées, Chantai se sentait amoindrie, avait honte d'elle-même, aurait voulu mourir pour tuer en elle tout désir. Et, lentement, son cœur se fermait sur lui-même.

Ses pensées la ramenaient toujours vers Robert. Qu'était-il devenu ? Peut-être était-il rentré en France et s'était-il marié, las d'attendre en vain ? Mille fois elle avait eu envie de lui écrire, commençant des lettres d'amour qu'elle n'avait jamais terminées.

Chaque fois, au dernier moment, une peur irraisonnée l'avait retenue : cette lettre permettrait à l'ingénieur de découvrir le lieu de sa retraite et, en même temps, son mal.

Était-elle restée seulement une jeune femme ? Matin et soir, depuis quelques semaines, elle se posait cette angoissante question et se regardait avec inquiétude dans le miroir de son poudrier. Elle devait reconnaître que les traits de sa figure n'avaient jamais été véritablement altérés et que ses membres avaient retrouvé leur souplesse habituelle. Ses doigts avaient même repris une position normale, après s'être recroquevillés pendant trois mois vers les paumes. Elle n'éprouvait plus, pour rédiger les dissertations littéraires du Père Rivain, cette sérieuse difficulté rencontrée le soir où elle répondait, dans le salon du Révérend David Hall, à la première lettre de Mme Royer. Marie-Ange appelait l'ensemble de ces sauvegardes physiques le « miracle du chaulmoogra ». La petite sœur devait avoir raison. Chantai ne voyait aucune différence extérieure entre sa personne et les gens bien portants de l'île. Les points de comparaison ne lui manquaient pas : à commencer par ce pauvre Tulio dont le visage atteignait lentement, mais sûrement, des degrés de laideur insoupçonnés.

Bientôt, il serait dans l'obligation de se cacher sous une cagoule comme Will.

Mais le petit miroir lui reflétait un visage tout de même très changé ! Bien qu'elle eût à peine dépassé la trentaine, Chantai se savait atrocement vieillie... Vieille de son renoncement maternel, vieille de traîner dans son cœur et dans sa chair une passion inutile, vieille des heures interminables et fiévreuses passées dans son hamac après chaque piqûre, vieille de ces cataclysmes qui s'abattaient périodiquement sur la terre chaude où elle vivait recluse depuis trop longtemps. Elle n'en pouvait plus de se barricader dans sa maison en bambous les jours de cyclone, et de voir défiler sur le chemin les lépreux qui portaient des pilotis destinés à la reconstruction périodique de leur village emporté par le vent !

Elle en était même arrivée à détester ces fêtes revenant régulièrement chaque année comme la messe de minuit ou la visite du Gouverneur. Ses oreilles étaient fatiguées d'écouter les concerts donnés par l'orphéon des lépreux ou les cantates religieuses du temple wesleyen. La voix de Tulio lui semblait monotone comme tout ce qui devient trop familier. Ses yeux se détournaient des comiques périmés, dont les facéties sur l'écran faisaient déferler le rire sur la grande place les dimanches soir. Elle avait des nausées, à humer éternellement les mêmes senteurs lourdes. Quand donc respirerait-elle à nouveau le parfum léger de la campagne d'Ile-de-France ? Quand elle se couchait, elle n'avait même plus le courage d'embrasser Jeannot-Lapin avant de s'endormir. Depuis longtemps déjà, le jouet en peluche dormait seul au fond d'une valise. Un spleen indéfinissable la rongait...

Ce dont elle ne pouvait se rendre compte, et que tous ses amis de Makogaï avaient remarqué, était son évolution complète. Si sa beauté physique avait perdu de son éclat, sous l'effet des fatigues conjuguées du traitement et du climat, sa personnalité morale s'était affirmée d'une façon étonnante. Le grand mannequin que l'on promène dans des salons de couture ou les bars à la mode avait cédé la place à une femme instruite et accomplie.

Successivement Fred, le Révérend David Hall, Marie-Ange, le grand Will, la Mère Marie-Joseph, Tulio, tous ceux qu'elle avait croisés sur sa route douloureuse l'avaient puissamment aidée, sans qu'elle s'en aperçût elle-même, à parfaire cette transformation totale. Aucun d'eux n'avait pris le temps de remarquer que la beauté physique de Chantai s'estompait progressivement : pour Makogaï, elle restait encore la plus belle...

Les tentatives de conversion du Révérend David Hall, aidé par le grand Will, comme celles du Père Rivain, secondé par Marie-Ange, l'avaient trouvée inébranlable. Le désespoir qu'elle couvait l'écartait de toute mystique.

Comme tous ceux qui se refusent à faire abstraction de leur orgueil, Chantai avait l'impression d'être plus libre de ses mouvements et de ses réflexes en ne se liant à aucune croyance. Il n'y avait qu'une chose à laquelle elle avait vraiment cru un moment

: le pouvoir de sa beauté, quand celle-ci était éclatante. Pouvoir qui avait dominé son destin, depuis son ascension sociale jusqu'à la rencontre de Robert. Maintenant qu'il n'existait plus, à quoi pouvait-elle croire ? De temps en temps, pour se consoler, elle tirait de son sac le passeport périmé qui lui avait permis de rejoindre rapidement Makogaï. Sur la première page se trouvait l'unique effigie qu'elle possédât d'elle-même. Ce n'était qu'une médiocre photographie d'identité, banale, mais sa beauté était telle à cette époque qu'elle se manifestait dans la plus humble image.

Chantai se regardait complaisamment et enfouissait de nouveau le passeport dans son sac avec un geste de regret. L'amertume de ne plus se sentir aussi belle lui faisait presque oublier qu'elle était devenue une autre femme.

Le Révérend David Hall ne s'était pas assis auprès du hamac, sous la véranda de Chantai, depuis une semaine.

— Vous vous faites rare!

Elle l'avait regardé gravir lentement l'escalier de la véranda et l'avait trouvé très voûté. Il était maintenant seul au monde.

Pendant le voyage de retour en Angleterre, la rousse Agathe était devenue folle à bord du navire qui l'avait emportée vers Liverpool où on avait dû l'enfermer dans un asile, dès son arrivée. Le voyage de noces sur le *Saint-John*, en compagnie du cadavre de Fred, lui avait troublé l'esprit : la punition voulue par son père avait été trop rude. Le Révérend David Hall n'en parlait jamais et paraissait éprouver des remords.

Mrs. Hall était tombée gravement malade à la suite de l'internement de sa fille. Six mois après le départ de sa femme, le pasteur wesleyen avait reçu un télégramme l'informant que Mrs.

Hall était décédée « dans la paix du Seigneur ». Depuis trois années, le

Révérend David Hall, sans famille, restait seul au milieu de ses lépreux...

La seule montée du petit escalier de la véranda le fatiguait.

Après s'être laissé tomber lourdement dans un rocking-chair, il répondit enfin :

— Mes rhumatismes m'empêchent de circuler aussi librement qu'autrefois. Je crois que l'humidité qui règne perpétuellement dans l'île ne vaut rien pour ce genre de maladie- Ce cher Watson m'a conseillé de demander mon changement ou mon rapatriement en Angleterre. Cette proposition m'a déçu : elle m'a prouvé qu'il ne me connaissait pas encore... depuis le temps que nous vivons ensemble dans cette léproserie !

— Je crois plutôt, lui dit Chantai, que le Dr Watson vous donne là une solide preuve d'amitié : croyez-vous qu'il vous verrait partir de gaieté de coeur ?

— Je ne quitterai jamais Makogaï où l'on m'enterrera dans le cimetière des lépreux, au milieu de mes amis. Quand je me sentirai trop usé pour accomplir efficacement mon ministère, je demanderai un jeune pasteur adjoint; mais je n'en suis pas encore là, Dieu merci!.... Savez-vous que j'ai fait quatre nouvelles conversions cette semaine ?

— Vous devez être très fier ?

— Le Père Rivain n'en est pas encore revenu ! Mais si je suis ici, malgré mes rhumatismes, c'est surtout pour vous parler de Tulio.

Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

— Avant-hier.

— Il ne vous a rien confié ?

— Non.

— Il n'ose pas. Je vais donc le remplacer... Tulio est dans un état de dépression effroyable. En effet, loin de s'améliorer sous l'effet du traitement, son état va empirant; dimanche dernier, pour la première fois depuis qu'il est à Makogaï, il n'a pas pu chanter à la grand-messe du Père Rivain.

— Il ne m'en a pas soufflé mot.

— Il ne vous dira pas non plus que le Dr Watson, après l'avoir examiné minutieusement lundi, lui a interdit de chanter à l'avenir.

Rongé par le mal, son organisme ne s'est pas défendu : Tulio a contracté la tuberculose pulmonaire comme, malheureusement, beaucoup de nos malades ! La seule idée de ne plus pouvoir chanter le bouleverse ; nous sommes en droit d'attendre le pire ! Il y aurait cependant une chose qui lui ferait un immense plaisir et qu'il m'a confiée : il accepte de ne plus chanter, puisque son état l'exige, mais il voudrait terminer sa carrière de ténor en beauté.

Lorsqu'un illustre chanteur, m'a-t-il expliqué, a pris la décision d'abandonner les planches, avant que sa gloire ne pâlisce, il donne sa représentation de retraite au cours de laquelle il chante ses plus grands succès. Tulio voudrait donner ce gala à Makogäï...

— Pauvre Tulio ! Voilà bien une idée de cabotin.

— J'ai transmis ce désir à Watson qui s'y oppose formellement : il dit que Tulio voudra faire montre, une dernière fois, de tout ce dont il est capable et qu'il risque d'avoir un crachement de sang.

Mais il m'est venu une idée : je lui ai suggéré d'organiser ce gala chez vous.

— Chez moi ? La maison sera trop petite !

— Comprenez-moi : il n'y aura que deux spectateurs : vous et moi. Nous nous réunirons tous les trois, comme nous en avons pris l'habitude pour la soirée de Noël. Le bon Tulio nous chantera tout ce qui lui fera plaisir : les dimensions de votre living-room ne sont pas telles qu'il soit obligé de forcer sa voix, comme cela se serait produit s'il avait dû chanter en plein air, sur la grande place, devant tous les habitants de l'île. Mon idée a paru plaire à notre ami.

Chantai fut longue à se préparer pour le gala d'adieu de Tulio qui devait avoir lieu, à huit heures du soir, dans son living-room et qui serait suivi d'un souper sous la véranda. Le Révérend David Hall avait apporté, dans la matinée, le grand miroir de la table coiffeuse d'Agathe pour remplacer celui que la jeune femme avait brisé et lui permettre de se faire très belle en l'honneur du ténor. La robe verte de « Marcelle et Arnaud » était moins démodée qu'elle ne l'avait cru en la comparant aux photographies de journaux de mode envoyés par Mme Royer. Chantai s'était coiffée exactement de la même manière que le soir du gala de l' *Empress of Australia* avec ses cheveux blonds relevés sur la nuque. Elle avait également ressorti ses émeraudes.

Quand le Révérend David Hall pénétra dans le living-room, il fut ébloui par son hôtesse :

— Oui... C'est bien ainsi que je vous imaginai dans une soirée parisienne.

Elle ne put s'empêcher de sourire à la vue du smoking blanc dans lequel il paraissait perdu.

— J'ai trop maigri, constata-t-il. Sans cela, je vous assure que ce smoking m'allait parfaitement, voici une dizaine d'années...

— Pendant le concert, lui dit la jeune femme, vous vous assoirez dans ce rocking-chair qui vous tiendra lieu de fauteuil d'orchestre; je resterai au piano pour accompagner notre ami.

Elle avait hérité depuis longtemps du piano d'Agathe qu'elle avait trouvé, un jour, installé dans le living-room avec un petit mot du pasteur ainsi libellé : « *J'ai entendu dire que vous preniez des leçons de piano avec sœur Marie-Ange et que vous faisiez des progrès étonnants. Comme vous êtes devenue mon unique enfant, cet instrument encombrant doit trouver sa place dans votre home.* »

Je me réjouis à l'avance à l'idée d'entendre des accents mélodieux s'échapper de votre demeure quand je m'en approcherai sur le chemin. »

A huit heures précises, Tulio montait à son tour l'escalier. Il était épique,, sous un chapeau claque et drapé dans une cape, légèrement verdie, rappelant les plus beaux soirs de ses triomphes.

En l'accueillant sous la véranda, ses amis eurent la sensation qu'il ne serait plus à Makogaï pendant la soirée, mais au Grand Opéra de Sydney dont il venait, dans son imagination, de gravir solennellement l'escalier monumental... La meilleure preuve qu'il ne se trompait pas était l'apparition devant lui de ce couple élégant, formé d'un vieux monsieur très digne accompagné par une jeune femme étin- celante de blondeur sous ses émeraudes.

Après s'être débarrassé avec un geste ample, de sa cape et de son chapeau, le ténor s'était planté devant l'assistance incarnée par le seul Révérend David Hall. Chantai s'était assise sur le tabouret du piano. Pour Tulio, il n'y avait pas de piano, mais un orchestre de cent virtuoses dirigé par un maestro prestigieux de la Scala de Milan. Le living-room avait également disparu, s'était évanoui pour céder la place à la salle brillamment illuminée de l'Opéra de Sydney...

Pendant que l'orchestre — personnifié par la seule Chantai devant son clavier — préludait, le ténor regardait la salle à travers la fente d'un rideau de scène imaginaire : tout

Sydney était là bien plus, toute l'Australie s'était déplacée pour lui offrir un triomphe mérité! C'était tout juste si on n'était pas venu du monde entier pour l'entendre chanter une dernière fois la *Prière de la Tosca*. Toujours par la fente du rideau, il apercevait l'immense lustre répandant ses mille feux sur les lambris dorés, éclairant les allégories du plafond. Brusquement, le silence se fit, les mille et une bougies électriques du lustre s'éteignirent, le maestro frappa son pupitre de sa baguette, la rampe s'alluma, éblouissant Tulio... Le rideau s'était levé : pendant cinq bonnes minutes, le ténor ne put articuler un son devant l'ovation inouïe qui l'accueillait ! Il comprenait enfin le sens absolu du mot « triomphe

» et devait se contenter de hocher discrètement la tête en souriant et en envoyant des baisers à l'assistance...

Le ténor était en habit de scène : celui-là même qu'il portait lorsqu'il lançait les strophes fameuses de *La Traviata*, une coupe de champagne à la main. Les strophes envahirent le living-room, légères et capricieuses :

Li - bia - mo, li - biamo né lie - i...

se répétant avec entrain progressif, voulu par Verdi et donnant l'impression que le chanteur est vraiment ivre de joie et de musique. Quand Tulio eut terminé, le pasteur applaudit. Le ténor salua à peine, tellement il savait que ce qu'il venait de faire était admirable. Ce n'était pas le soir de son triomphe qu'on allait lui apprendre qu'il chantait divinement ! Ce n'était pas un simple petit clergyman qui venait de l'applaudir, mais des centaines de mélomanes raffinés-Deux heures durant, Tulio interpréta les plus grands morceaux du répertoire. Il paraissait décidé à ne jamais vouloir s'arrêter, comme l'après-midi où il avait chanté sous l'arbre de la justice pour arracher Chantai au jugement de ses bourreaux. S'il continuait, c'était uniquement pour ne pas mécontenter la foule en délire qui criait « bis » et qui ne voulait pas laisser son idole sortir de scène.

Le pasteur remarqua bien que la voix du ténor avait diminué de puissance... Au bout d'une heure, elle était même éraillée... Quand il s'arrêta enfin, en s'épongeant le front, Tulio n'en pouvait plus.

Son chant du cygne l'avait épuisé.

Le Révérend David Hall n'hésita pas à embrasser la face tuméfiée et suante de Tulio en disant :

— Nous venons de vivre un moment inoubliable!

Tulio jubilait et redevenait le personnage qu'il avait dû être avant d'avoir été atteint par le mal inexorable. Il recevait les félicitations du pasteur et de Chantal comme ces virtuoses qui serrent les mains des innombrables amis venus les féliciter à l'issue d'un concert.

Après un moment d'hésitation, Chantal se décida à ramener le héros de la soirée sur la terre de Makogai en lui glissant dans l'oreille, après l'avoir entraîné gentiment par le bras :

— Et maintenant, passons à table.

Le repas fut extraordinaire! la maîtresse de maison avait fait des prodiges. La conversation entre ces trois personnages roulait exclusivement sur les mérites et sur la carrière prestigieuse du ténor.

— Ce souper, confia Tulio à son hôtesse, me rappelle tout à fait ceux que zé faisais en compagnie de la daee de mes pensées dans oune cabinet particulier du plous grand restaurant de Sydney après chacune de mes inoubliables créations. Zé mé souviens notamment du souper que z'eus avec la femme d'oune membre influent du Parlement... Oune très belle femme, peut-être oune peu moins zolie que vous, signora, mais oune de ces amoureuses !

Z'adorais son prénom : Muriel... La seule discrétion m'oblige à vous cacher son nom de famille. On peut être oune don Juan et oune galant homme, n'est-ce pas, monsieur le pasteur ?

— Ces deux qualités ne me paraissent pas incompatibles, répondit le Révérend David Hall.

Les yeux du ténor erraient à nouveau loin de Makogai et de ce living-room où, décidément, un artiste de son envergure se trouvait trop à l'étroit. Sa voix continua, pendant qu'il restait perdu dans ses souvenirs :

— Muriel est celle qui m'a écrit la plous belle lettre d'amour...

Un jour prochain, vous pourrez la lire tous les deux, et vous vous rendrez compte à quel point l'illoustre Tulio pouvait être chéri des femmes...

La soirée se prolongea. Chantal eut l'impression que Tulio était ivre lorsqu'elle le vit s'éloigner sur le chemin, en compagnie du pasteur; il titubait et pourtant, à l'exception d'une **L'EPREUVE**

tasse de kawa, il n'avait fait que boire ses propres paroles.

Le lendemain, Chantai apprit par le pasteur que le ténor s'était suicidé. Le corps de « l'illustre Tulio Morro », pendu à une poutre de sa chambre, se balançait revêtu de l'habit de *La Traviata*. Sa tête de lépreux était découronnée : sa perruque gisait à terre...

Oui, Makogai était une terre damnée.

Sa seule situation en plein océan Pacifique le prouvait. Elle portait malheur à tous ceux qui abordaient sur son rivage. La liste de ses victimes s'allongeait d'année en année. L'île ne s'attaquait pas seulement aux lépreux, qu'elle laissait mourir à petit feu en les dopant avec l'illusion de la guérison. Chantai, comme les autres, s'était laissée prendre à ce mirage... Et, après avoir traversé les mers, elle avait patienté pendant des années pour découvrir finalement sa monstrueuse erreur! Depuis cinq années qu'elle végétait sur ce rocher, elle n'avait pas assisté à une seule guérison, pas entendu parler d'un départ éventuel de lépreux rétablis pour le pays qui les avait vus naître!

Cette île maudite s'en prenait également aux gens bien portants.

Elle leur en voulait de ce qu'ils apportaient un peu de joie et de consolation aux derniers instants de morts- vivants. Les lépreux étaient condamnés à mort, mais ils n'étaient pas les seuls. Leurs médecins, leurs infirmières, leurs aumôniers seraient tous frappés irrémédiablement

Chantal

avait

déjà

vu

disparaître

successivement des êtres parfaitement sains, tels que Fred, Agathe, Mrs. Hall, le Père Anselme, les marins du *Saint-John*... Ce n'étaient ni

les balles d'une révolte, ni la folie, ni un typhon qui avaient provoqué ces morts accumulées. C'était l'île elle-même, Makogaï, qui les avait poignardés sournoisement en utilisant d'admirables alibis.

Chantai se demandait quelle mort affreuse l'île maudite préparait pour le Révérend David Hall, pour le Père Rivain, pour le Dr Watson, pour la Mère Marie-Joseph, pour sœur Marie-Sabine, pour Marie-Ange ? Son propre sort était réglé d'avance : Makogaï avait tout le temps de la voir mourir puis- qu'elle était lépreuse!

Elle savait qu'il y avait un cimetière, caché par la colline de Will, où étaient enterrés côte à côte les lépreux et ceux dont l'horrible maladie n'avait pas causé la mort.

Le Père Rivain lui avait conseillé de visiter ce cimetière où elle lirait, inscrits sur chaque tombe, les noms des médecins, des aumôniers ou des sœurs missionnaires qui avaient déjà été emportés par la fièvre de l'île. Elle ne voulait pas voir ces noms et n'irait au cimetière que le jour où on l'y enterrerait. Elle n'avait pas besoin de s'y rendre pour savoir que le martyrologe s'allongerait et qu'un jour les nouveaux venus pourraient lire sur de petites croix, précédés de la phrase éternelle « *Ici repose...* » et suivis de deux dates, les noms : Révérend Père Rivain, Révérend David Hall, Mère Marie-Joseph, sœur Marie-Sabine, sœur Marie-Ange, Dr Watson et tous ceux que leur dévouement rivait pour toujours à la léproserie.

Hier, en venant faire sa piquûre, Marie-Ange lui avait rappelé que le Dr Watson l'attendait le lendemain dans son laboratoire pour effectuer le prélèvement bi-annuel. Cette matinée était arrivée et elle n'avait aucune envie de se rendre à l'hôpital pour un déplacement inutile. Elle n'abandonna avec regret son hamac que pour ne pas faire attendre inutilement le médecin-directeur dont elle avait pu admirer, sans réserve, la conscience professionnelle.

Le prélèvement fait, le médecin fidjien passa dans le laboratoire pour l'examen bactériologique. Le Dr Watson profitait toujours de ces quelques minutes pour parler avec Chantai qu'il voyait assez peu le reste du temps.

— Vous vous laissez aller au découragement, chère Madame ! Il ne le faut pas ! Un malade qui ne croit pas à sa guérison est vaincu d'avance, quelle que soit la nature de son mal. Et je vous jure que la lèpre est maligne!Mais je vous ai dit que j'étais certain que vous guéririez...

.. En ce qui vous concerne, le traitement a déjà eu un double résultat, très appréciable, que je n'avais encore jamais observé sur aucun de nos pensionnaires : le mal s'est circonscrit sur votre corps, où il n'a laissé jusqu'à présent que des traces assez bénignes.

Vous n'avez jamais eu, à proprement parler, de plaies purulentes.

Celles que nous avons

constatées sur vos bras et sur vos jambes n'ont toujours eu qu'un caractère épisodique et ont disparu par suppuration, comme de vulgaires abcès, ou même en se résorbant. Votre visage n'a jamais été atteint. Je reconnais qu'à un moment, trois mois après votre arrivée, j'ai éprouvé de fortes craintes en voyant enfler votre cou je ne vous l'ai pas dit alors, mais j'ai eu peur que la lèpre ne prît chez vous la forme hideuse de l'éléphantiasis. Heureusement, il n'en a rien été; vous pouvez en remercier le chaulmoogra! Un deuxième résultat est celui que vous constatez depuis ces derniers mois : vos doigts sont redevenus normaux, vous pouvez en disposer avec toute la souplesse désirable. Enfin, ce qui est capital, vous n'avez pratiquement jamais éprouvé de violentes douleurs ou courbatures depuis le jour où nous avons commencé le traitement. Les accès de fièvre, dus aux piqûres, mis à part, on peut dire que vous n'avez pas souffert. Je ne connais pas un malade de l'île qui puisse en dire autant.

Le médecin fidjien, assez ému, revint du laboratoire et tendit au Dr Watson une feuille de papier.

Le médecin-chef dit simplement à Chantai :

— Attendez quelques minutes...

Il pénétra à son tour dans le laboratoire, suivi de son assistant.

Chantai était affreusement inquiète; allait-il lui annoncer, pour la première fois, qu'elle était devenue contagieuse ? Son attente ne fut pas longue; l'assistant reparut :

—« Le docteur vous appelle.

Elle entra pour la seconde fois de sa vie dans le laboratoire. Le médecin-chef avait l'oeil rivé au microscope :

— Prenez ma place, chère Madame, et regardez...

Chantai approcha à son tour son œil droit du microscope.

— Que voyez-vous ? lui demanda le Dr Watson.

— Pas grand-chose, si ce n'est une tache blanche ressemblant à une goutte d'eau.

— Vous n'apercevez pas ces petits bâtonnets, mêlés à des granules, qui vous avaient tellement impressionnée le jour où je vous les ai fait observer à ce microscope, le lendemain de votre arrivée à Makogai ?

— Je ne vois rien.

— Si vous ne voyez rien, c'est tout simplement parce qu'il n'y a plus rien!

— Mais alors, docteur ? demanda Chantai en relevant brusquement la tête.

— Alors! Chère Madame... Vous êtes guérie!

Il avait lâché ces trois derniers mots avec le plus grand calme, sans la moindre émotion, comme s'il ne se rendait pas compte de leur pouvoir magique. Chantai était devenue pâle et dut s'adosser à la table du laboratoire.

— Vous n'allez tout de même pas vous évanouir quand je vous annonce une bonne nouvelle ? déclara le Dr Watson en riant.

Elle s'était écroulée sans connaissance.

— Allons ! Ranimez-la vite, dit le médecin-chef. Cette guérison radicale obtenue en cinq années est, sinon miraculeuse, du moins sensationnelle... Quand je vous disais, à vous et à ce pauvre Fred, que nous obtiendrions avec le chaulmoogra des résultats infiniment supérieurs si les malades venaient se faire soigner tout de suite, je ne me trompais pas.

Chantai rouvrait les yeux.

— Buvez un peu de ce liquide, lui dit le Dr Watson en lui tendant un verre. Et rassurez-vous : ce n'est pas du chaulmoogra! Je puis même vous promettre que vous n'en prendrez plus jamais !

— C'est bien vrai, docteur ? Je suis guérie ?

— Je connais quelqu'un qui va être dans une joie folle à l'annonce de cette nouvelle...

— Moi aussi, dit Chantai. Je sais à qui vous pensez. Je vais l'avertir moi-même.

— La nouvelle, sortant de votre bouche, n'en aura que plus de prix... Bien que l'expérience que nous venons de faire soit infaillible, il nous faudra néanmoins la confirmer pendant les jours à venir par des contre-expériences. Ne comptez pas nous quitter avant quelques semaines! cela vous permettra de faire vos préparatifs de départ.

— Ils seront vite faits !

— ... Et vos adieux ! Makogaï redeviendra affreusement triste sans vous. J'espère que vous nous écrirez de temps en temps ? De toute façon, je vous garantis que vous passerez le prochain Noël en France.

Chantai, d'un réflexe, sauta au cou du médecin-directeur et l'embrassa sur les deux joues, devant son assistant. Puis elle sortit de l'hôpital comme une folle, traversa la place en courant et commença à graver, sans reprendre son souffle, le chemin de la colline.

Elle était haletante quand elle se retrouva au bord du fossé. Will, assis dans son éternelle position, l'accueillit en lui demandant :

— Je vous ai entendue courir ? Y aurait-il quelque chose de grave ?

— Quelque chose d'inespéré, de prodigieux, Will... Je suis guérie. J'ai envie de vous embrasser!

— C'est déjà très bien d'en avoir l'intention, répondit la voix du lépreux.

Elle eut l'impression que cette voix était plus éteinte, plus sourde qu'aux visites précédentes.

— Et vous, Will, comment vous sentez-vous ?

— Je remercie Dieu pour toutes ces souffrances qu'il m'envoie ici-bas. Elles m'aideront à mériter mon ciel.

— Will, dit doucement Chantai, je voudrais tant faire quelque chose pour vous ?

— Vous ne pouvez rien, ni personne... Je n'ai plus besoin de rien... Bientôt vous vous embarquerez pour rejoindre votre beau pays que je

ne connais pas, mais que j'aurais voulu visiter avant de disparaître; j'aime sa langue. Pourquoi ne profiteriez-vous pas de la première traversée du *New Saint- John* ?

— Il va arriver enfin ?

— Le Dr Watson ne vous en a pas parlé ? Sachez que le nouveau navire destiné à relier Makogai avec les autres îles de l'archipel vient d'être terminé à Sydney. Il pénétrera, sous le commandement du capitaine Farrell; au début de novembre dans la baie de Dallice.

Il transporte un fort contingent de nouveaux malades. Vous pourriez très bien profiter de son voyage de retour pour rejoindre Levuka où les grands paquebots font escale. Ensuite, ce sera pour vous la route de la liberté enfin retrouvée. Je vous demanderai simplement, en passant à Sydney, d'aller jeter un coup d'oeil sur la boutique située au 54 Oxford Street, c'est mon ancien magasin.

J'aimerais savoir ce qu'on y vend ou fabrique maintenant ! Peut-être est-elle encore occupée par un tailleur ?

— Je vous promets d'y aller, Will et j'écirai au Révérend David Hall ce que j'y aurai vu pour qu'il puisse vous lire ma lettre. Que puis-je faire encore ?

— Annoncez la bonne nouvelle à tous les lépreux de Mako- gai.

Chacun en recevra espoir et courage...

— Puis-je, à mon tour, vous demander une faveur ?

— Will est toujours prêt à servir qui le sollicite.

— Will, j'ai besoin de tremper mon courage. Qui sait quelles épreuves nouvelles m'attendent là-bas où je vais aller ?

Laissez-moi voir votre visage... Vous tressaillez ? Il est pour moi le visage même de la sainteté. Quelle qu'en soit l'horreur apparente, je sais ce que ce masque recouvre d'intime beauté. Et je sens que cette vision, qui me restera, soutiendra un jour mes forces.

Chantai avait proféré cela presque malgré elle. L'épouvante, à présent, la tenait paralysée... Will médita. Puis, d'un geste lent, il souleva un peu, de ses moignons, le bord tombant de sa cagoule.

Et Chantai vit la Lèpre, et se tordit les bras. Puis, ayant murmuré un adieu étranglé, elle redescendit en courant sur ce chemin qu'elle n'aurait plus jamais la force de reprendre.

Quand elle atteignit sa maison, elle y trouva, l'attendant sous la véranda, trois visiteurs : Marie-Ange, le Révérend David Hall et le Père Rivain, auxquels le Dr Watson avait déjà annoncé la grande nouvelle. La petite sœur souriait, le pasteur et l'aumônier catholique pleuraient. Chantai les embrassa successivement à tour de rôle sans se préoccuper de la dignité de leur profession. Elle ne savait plus où donner de la tête et répondait comme elle le pouvait aux innombrables questions dont ils l'accablaient en parlant tous trois en même temps. Jamais elle ne se serait doutée qu'ils fussent capables d'être aussi bavards. Quand ce débordement de joie, doublé par l'amitié profonde des trois personnages, fut un peu calmé, elle leur dit :

— Soyez gentils de me laisser. Je suis encore tellement abasourdie de ce qui m'arrive que je me demande si c'est vrai! J'irai vous voir chacun demain. Pour le moment, j'ai besoin d'être seule...

Elle redécouvrait la joie et vivait enfin le rêve caressé depuis cinq années : ne plus se sentir tributaire du mal implacable! Elle pouvait abandonner l'île demain si cela lui faisait plaisir, mais elle saurait attendre que le Dr Watson eût terminé toutes ses analyses.

Quelques heures plus tôt, elle était triste, accablée... Maintenant elle avait envie d'éclater de rire! Tout l'amusait, y compris ce défilé de malades, passant et repassant devant sa maison pour voir de plus près celle dont on leur avait annoncé la guérison. Un immense espoir renaissait dans leurs cœurs à l'idée que l'une des leurs allait s'en retourner bientôt, complètement guérie, dans son lointain pays.

Chantai passa le restant de la journée et une partie de sa nuit à échafauder projets sur projets. Quand le sommeil finit par la terrasser, son plan était tracé : elle n'enverrait aucune lettre en France pour annoncer sa guérison et ferait à Mme' Royer et au Dr Petit la surprise de débarquer un beau matin dans la capitale. Quel magnifique voyage allait être le sien! La seule personne qu'elle devait prévenir de son retour était Robert à qui elle enverrait sans tarder une lettre à Singapour dans laquelle elle crierait son amour...

Peu importait maintenant que l'enveloppe portât le cachet de Makogaï puisqu'elle quittait l'île maudite. Elle lui demanderait qu'il l'accompagnât jusqu'en France pour rechercher Daniel.

Après, s'il le fallait, elle reviendrait avec lui dans la presqu'île de Malacca où les nuits d'amour étaient douces et brûlantes...

Dès leur arrivée à Paris, elle se présenterait à l'improviste chez Mme Berthon et lui réclamerait son enfant.

La pensée qu'elle était guérie lui redonnait toute sa puissance combative.

Jamais la baie de Dallice n'avait pris un pareil air de fête. La plage grouillait de lépreux endimanchés ; le Pacifique avait tendu l'immense soie bleue de ses eaux.

Les personnalités officielles attendaient, selon la coutume, à l'entrée du débarcadère. Le Dr Watson était radieux, le Père Rivain souriait dans sa barbe, les gendarmes avaient endossé leur uniforme de gala qui consistait en une veste blanche surmontant le pagne. Seul le Révérend David Hall paraissait soucieux : l'arrivée imminente du *New Saint-John* signifiait le départ de sa fille adoptive le lendemain au petit jour. Celle-ci était là, resplendissante de joie contenue et regardant d'assez loin la horde encombrant la plage. Elle n'était pas sans remarquer la tristesse du pasteur :

— Vous devriez être gai, lui dit-elle. C'est un grand jour de fête pour l'île qui retrouve enfin sa liaison avec les autres terres. Tout est à la joie ! Regardez les malades sur la plage : ils attendent leurs colis et des nouvelles. Ce soir ils danseront et chanteront devant leurs cases.

Le pasteur fut long avant de répondre :

— Je sais que je fais un peu figure de trouble-fête, mais ce n'est pas agréable de voir partir son enfant... Si je vous avouais que mon chagrin est plus profond que le jour où j'ai obligé Agathe à s'embarquer ? Depuis cinq ans, je m'étais habitué à votre présence-Ce chagrin mal dissimulé la gênait en un jour pareil. Marie-Ange s'approcha d'elle :

— Puisque vous êtes là, je profite de ces quelques minutes de répit pour vous confier cette lettre que vous aurez la gentillesse de mettre à la poste dès votre arrivée à Paris. Elle est destinée à mes parents, qui ont l'air de s'inquiéter de mon sort et me croient à l'agonie ! Si le hasard de vos voyages en France vous amenait à traverser la Touraine, j'aimerais tant que vous alliez leur faire une petite visite! Leur nom et celui de la propriété sont sur l'enveloppe.

— Je vous promets de leur remettre votre lettre en main propre.

— Vous feriez cela ? Vous ne pouvez pas vous figurer la joie que vous me procurez ! Vous verrez : ils vous accueilleront comme si vous étiez leur fille. Vous pourrez rester au château tout le temps que vous voudrez... Vous en profiterez pour leur dire que je ne tousse plus sous ce climat et qu'ils n'ont pas à se faire de souci pour mes bronches. Quand j'étais au noviciat, elles étaient un peu fragiles. J'ai même failli ne pas pouvoir partir ! Les médecins s'y opposaient... J'ai tellement insisté et surtout tant prié que le Bon Dieu m'a exaucée. Quand je pense que si je n'étais pas venue à Makogai, il n'y aurait peut-être jamais eu d'orchestre de lépreux !

Avouez que c'eût été dommage !

— Très dommage. Je m'imagine mal cette île privée de votre sourire.

Les cris d'accueil des malades venaient de s'élever : « *Selo! Selo!*

» Le *New Saint-John* doublait le cap de Makodragna...

Chantai regardait le navire s'approcher du débarcadère : il était de dimensions plus vastes que celles de son prédécesseur. La coque noire fraîchement peinte faisait contraste avec la superstructure blanche dominant le pont. Le *New Saint-John* avait une silhouette sympathique et gaie; une seule chose le déparait : la cargaison de lépreux qu'on apercevait, entassée à l'avant, à l'arrière disséminée un peu partout sur le pont selon les ordres du vieux Farell. Au moment où le cargo accosta au débarcadère en lâchant trois appels de sa sirène, qui était beaucoup plus stridente que celle de l'ancien navire. Chantai reconnut le capitaine sur la passerelle de commandement : selon sa bonne habitude, il hurlait dans son porte-voix.

Les gendarmes montèrent à bord pour vérifier l'identité de chaque malade et la procession lamentable commença sur le débarcadère. Chantai eut l'impression que ce défilé ne finirait jamais : il était interminable... Plus les dimensions du cargo des lépreux augmenteraient, plus le nombre de malades serait grand!

Bientôt l'île serait trop petite pour recevoir une telle avalanche.

Au bout de la procession marchait un véritable athlète, vêtu de blanc, au visage hâlé par le soleil. Le Dr Watson lui tendit la main : Fred était enfin remplacé. Un médecin disparaît, un autre traverse les mers pour prendre sa place ; des lépreux sont enterrés dans la terre rouge,

d'autres débarquent du cargo pour occuper leurs cases; comme toutes les vies, celle de Makogaï n'était qu'un perpétuel recommencement. Chantai se demanda qui la remplacerait dans sa maison blanche ? Quand elle serait partie, on viendrait de tous les villages visiter sa demeure en chuchotant :

— C'est ici qu'habitait cette blanche qui fut guérie si vite par le chaulmoogra...

Elle passa la dernière nuit de Makogaï dans son hamac, sans pouvoir dormir. A l'aube, elle prit son nécessaire de voyage et se dirigea directement vers la plage, à travers la plantation d'hydnocarpus. Cette promenade matinale lui permit de s'imprégner pour toujours de l'odeur de la plante mystérieuse qui l'avait guérie comme elle avait guéri le roi de Bénarès.

Ce départ au petit jour ressemblait à une fuite.

Chantai quittait Makogaï, en cachette, comme une voleuse, emportant avec elle le trésor de sa guérison. Elle craignait tant que l'une des divinités malfaisantes de l'île ne lui reprît ce bien inestimable ! Elle courait presque sur le débarcadère : un panache de fumée s'échappait déjà du *New Saint-John*. Le capitaine Farell était à l'entrée de la passerelle. Il la salua, en anglais, avec ces simples mots qu'elle pouvait comprendre ce matin et qu'elle avait déjà entendus dans la bouche de Marie-Ange, cinq années plus tôt, en français :

— Je vous attendais...

Un marin prit sa valise, la passerelle fut relevée, la sirène lança trois appels joyeux, une vibration imperceptible secoua le cargo qui se détacha lentement du débarcadère. Chantai se réfugia sur la plage arrière du navire et aperçut deux ombres courant sur le débarcadère : c'était trop tard. Les ombres agitèrent des mouchoirs en signe d'adieu; la jeune femme eut à peine la force de répondre par un geste vague. Elle avait reconnu la silhouette toute menue de Marie-Ange se découpant à côté de celle, haute et voûtée, du Révérend David Hall. Quand le cargo doubla le rocher de Makodragna, il ne lui fut plus possible de les apercevoir. Elle revint délibérément vers l'avant du navire et monta sur la passerelle de commandement, à côté du vieux Farell qui retira sa pipe de sa bouche pour lui faire un large sourire. Chantai regarda droit devant elle, fixement, les yeux secs et ivres de lumière, vers un soleil qui montait rapidement sur l'horizon...

Le *New Saint-John* avait mis directement le cap sur l'île d'Ovalau ; trois

heures plus tard, il touchait le quai de Levuka, qui avait paru à Chantai le plus triste du monde cinq années plus tôt.

Un médecin anglais, accompagné d'un adjoint indigène, monta sur le pont :

— Docteur Ritchie, de la Commission médicale du Gouvernement de Fidji, dit-il en se présentant à Chantai. Un message radiophonique de mon confrère Watson vient de nous avertir de votre arrivée. Vous devez avoir vos fiches de traitement et de sortie de la léproserie ? Si vous le permettez, nous allons vous examiner pour vous rayer définitivement de la liste des lépreux déclarés. Ce nouveau cargo possède une cabine où nous pourrions très bien procéder à cette simple formalité. Vous avez de la chance d'avoir dans le port un hydravion de la marine royale, qui repart dans deux heures pour Sydney. J'ai demandé pour vous aux autorités militaires de bien vouloir vous y réserver une place; ainsi vous serez ce soir en Australie.

— Docteur, je ne sais comment vous remercier. Et mes bagages

? — Nous les embarquerons cette nuit sur le *Melbourne* ; vous les recevrez à Sydney dans trois jours. Vous n'aurez qu'à les faire prendre à l'arrivée de ce bateau par le personnel de l'hôtel où vous serez descendue. Malheureusement, l'hydravion ne diminuera pas la durée totale de votre voyage de retour en Europe : vous serez dans l'obligation d'attendre

à Sydney le départ du prochain paquebot, qui n'aura lieu que dans cinq jours. Je crois qu'il est tout de même préférable pour vous de coucher, dès ce soir, dans un confortable hôtel de Sydney plutôt que dans l'une des habitations de Levuka ! Connaissez-vous Sydney ?

— Je ne l'ai pas visitée en venant.

— Ce sera pour vous l'occasion rêvée. Vous aurez le temps d'y faire des emplettes et de retenir votre cabine.

— Quel est le bateau en partance pour l'Europe ?

— *L'Empress of Australia*, un excellent paquebot.

— Je le connais, répondit Chantai dont la figure, déjà radieuse, s'éclaira d'un nouveau sourire.

Elle allait enfin pouvoir circuler librement sur *L'Empress of Australia*

sans craindre que l'on découvrit son mal. Cette traversée s'annonçait vraiment comme devant être celle qui effacerait l'horreur du passé.

Tout en parlant, le Dr Ritchie et son assistant la conduisirent dans la cabine du *New Saint-John* : celle-ci était nettement plus confortable que la cage de verre où elle avait vécu des heures effroyables, sur le trajet Levuka-Makogaï. Cet ultime examen fut long, minutieux. Et Chantai se sentit prise à nouveau d'une peur atroce : si le Dr Watson s'était trompé ?

Enfin le médecin anglais déclara :

— Excusez-nous, Madame, de vous avoir gardée si longtemps.

Votre guérison a été tellement rapide que nous nous devons de prendre plusieurs précautions, tout en ayant une confiance absolue dans le diagnostic du Dr Watson. Vous pouvez vous rhabiller. Voici la fiche de police vous autorisant à circuler librement à l'avenir dans tout l'archipel des Fidji. Je ne pense pas qu'elle vous servira beaucoup, ajouta-t-il aimable, puisque vous allez nous quitter dans une heure... Je vais demander au capitaine Farell de vous faire conduire, par l'un des canots du bord, jusqu'à l'hydravion que vous apercevez par ce hublot, en plein centre de la rade. Il ne me reste plus qu'à vous souhaiter bon voyage.

Une demi-heure plus tard, le canot du *New Saint-John* accostait contre l'hydravion quadrimoteur de la marine royale. Le capitaine Farell avait tenu à accompagner lui-même sa passagère; Chantai fut très sensible à cette marque de

LA VRAIE VIE

déférence du marin qui lui dit, en guise d'adieu, lorsqu'elle se trouvait déjà dans l'encadrement de la porte de la carlingue :

— Et surtout, ne remettez jamais les pieds sur mon cargo ! C'est le meilleur souhait que je puisse vous faire...

Elle regarda la frêle embarcation s'éloigner en songeant que le vieux Farell était un capitaine comme elle n'en reverrait plus, un homme qui tenait à la fois du forban et du saint : comme le Révérend David Hall, il mourrait à la tâche...

L'hydravion survola à faible altitude les côtes d'une grande île qu'elle supposa être Viti-Levu; elle revit en songe l'image que le hublot de sa

cabine, sur le *Melbourne*, lui avait laissé entrevoir de la ville et du port de Suva. Elle se remémorait notamment le cercle coloré, formé autour du paquebot, par les longues pirogues dont les proues recourbées s'ornaient de têtes sculptées et dont les équipages étaient composés de solides indigènes vêtus d'un pagne.

Bientôt Viti-Levu ne fut plus qu'une tache sombre laissée loin en arrière; à perte de vue Chantai n'apercevait que l'étendue d'eau. Elle était seule dans la carlingue et voyait, à l'avant de l'appareil, les dos des deux pilotes. L'hydravion géant avait dû déposer à Levuka une mission officielle et s'en retournait vide. Cette impression de solitude entre ciel et eau était grisante.

Elle ouvrit son nécessaire de voyage pour refaire son maquillage : ce serait une excellente occupation. Elle éprouvait une sensation à la fois étrange et délicieuse à dessiner le contour de ses lèvres avec un bâton de rouge.

Pendant qu'elle s'adonnait à cette opération délicate, ses regards s'arrêtèrent sur les objets qu'elle avait entassés pêle- mêle dans son nécessaire : deux d'entre eux évoquèrent pour elle mille souvenirs...

Elle porta le premier — Jeannot-Lapin — à ses lèvres : ce jouet en peluche avait été un si bon fétiche ! Le nom du second lui parut à la fois effrayant et ridicule en un jour pareil : *La Psychologie des lépreux*.

Ce livre lui brûlait les doigts, une feuille de papier pliée en quatre s'en échappa et tomba sur le plancher du quadrimoteur. Elle la ramassa et relut la lettre que Robert lui avait envoyée pour accompagner les kalkawas de Singapour :

elle l'enfouit soigneusement dans son sac à main, ayant conscience d'avoir extrait tout ce qui était intéressant de *la Psychologie des lépreux*. Et elle glissa l'ouvrage du Dr Ramelot dans la fente d'aération; elle vit le petit livre passer devant la vitre et disparaître à jamais dans l'immensité du Pacifique...

Elle se fit conduire en taxi directement au meilleur hôtel de Sydney, « le Plaza ». Il lui fallait à tout prix revivre sans tarder son existence de luxe. Le hall de ce palace la ravit, avec ses chefs de réception obséquieux, son concierge omnipotent, ses grooms galonnés. La montée en ascenseur lui parut un plaisir vertigineux.

L'appartement qu'elle occupait était spacieux et banal dans sa somptuosité. Son premier soin fut de prendre un bain : c'était

indispensable après le passage sur le cargo des lépreux. Quand elle descendit dîner au grill-room, elle ressemblait à n'importe quelle cliente élégante d'un grand hôtel international. Le repas, servi à la française, la reposa enfin des pastels de maïs, de la purée d'ignames et de la tasse habituelle de kawa. Jamais une bonne grillade, entourée de pommes fondantes et arrosée d'un demi-Chambertin, ne lui avait paru plus savoureuse ! C'était un dîner royal, avec un maître d'hôtel bien stylé et des garçons silencieux.

Avant de reprendre l'ascenseur, elle jeta un coup d'oeil sur les vitrines publicitaires du hall : la simple vue d'une cape en renards bleus et de quelques clips modernes lui redonna une furieuse envie de faire des achats. Sa journée du lendemain serait bien remplie : elle passerait la matinée dans un institut de beauté et visiterait les magasins l'après-midi. En passant devant une table basse, sur laquelle des magazines et des revues illustrées étaient dispersés, elle remarqua un quotidien du soir. La tentation était trop forte : elle n'avait pas lu un seul journal pendant tout son séjour à la léproserie.

Evidemment, le Dr Watson et surtout le pasteur l'avaient informée des nouvelles les plus importantes qu'ils apprenaient par la radio.

C'était ainsi que deux nouveaux conflits mondiaux avaient été évités de justesse pendant ces cinq années ; mais que lui importaient les batailles lointaines, alors qu'elle avait failli être la victime de la lèpre

?

Tandis qu'elle parcourait le quotidien australien, son regard tomba sur la rubrique des spectacles. A l'Opéra, on jouait *Le Barbier de Séville*. Ce nom dansa devant ses yeux : il évoquait pour elle Tulio, sa soirée d'adieux et ses souvenirs de cabotin. Dès qu'elle aurait reçu ses bagages, apportés par le *Melbourne*, elle mettrait sa robe verte et se rendrait à l'Opéra, s'imaginant qu'elle venait y applaudir « *le plous illustre des ténors de toute l'Australie* ». Elle devait à l'homme, qui l'avait sauvée un soir par le miracle de sa voix, cet ultime hommage et cette marque d'affection. Elle commencerait également son après-midi du lendemain par la visite promise, dans Oxford Street, à la boutique de Will.

Le lendemain matin, elle pénétrait dans un institut de beauté d'où elle ressortit, quatre heures plus tard, transfigurée. Elle voulait redevenir belle pour ne pas décevoir Robert et être admirée de Daniel le jour où il la reverrait.

Après un déjeuner au grill-room, elle partit à pied en direction d'Oxford Street. Arrivée devant le n° 54, elle se trouva en présence d'un building moderne où il n'y avait pas trace de boutique! Les différents étages devaient être occupés par des bureaux. Un policeman, auprès duquel elle se renseigna, lui expliqua que cet immeuble avait été édifié deux ans plus tôt sur l'emplacement d'une vieille bâtisse dont le rez-de-chaussée était en effet occupé par des magasins.

— Vous souvenez-vous s'il y avait un tailleur parmi ces commerçants ? demanda Chantai.

— Pas du tout, Madame.

Elle s'éloigna : le premier de ses pèlerinages était accompli. Plus rien ne restait de la boutique où le Grand Will avait passé les meilleures années de sa vie, entouré de sa nombreuse famille.

Vers huit heures, elle gravit l'escalier monumental du lourd bâtiment de l'Opéra, de style municho-viennois, orné de pâtisseries en stuc. Dans la salle, les balcons ventrus et dorés — où les abonnés dévoraient avidement leur programme — s'arrondissaient sous les masques horribles de macarons œdémateux.

Chantai, installée au deuxième rang des fauteuils d'or-chestre, remarqua dans l'avant-scène de droite une dame distinguée d'un certain âge, dont les cheveux grisonnants s'harmonisaient avec la pureté du visage. Elle était accompagnée d'un monsieur à l'air important... Chantai se plut à imaginer que cette femme de la société n'était autre que Muriel, l'amoureuse au billet doux... Au moment où le rideau frissonna avant de se lever, elle faillit même pousser un cri : Figaro ne serait pas l'homme à la perruque! En effet, le ténor qui tenait l'emploi était d'un physique tout différent. Mais quand le grand air du *Barbier*, « Figaro-ci, Figaro-là... », fut bissé, Chantai ferma les yeux : elle écoutait le triomphe de Tulio.

Pendant l'entracte, elle se promena dans le foyer où se trouvaient réunies les effigies des plus illustres pensionnaires du théâtre, aujourd'hui disparus, et elle reconnut immédiatement le portrait de Tulio : il était représenté en habit, une coupe de Champagne à la main. Chantai s'attarda devant le portrait. Soudain, son cœur cessa de battre : la dame de l'avant-scène regardait, elle aussi, le portrait avec son face-à-main... Puis, se tournant vers le monsieur qui l'accompagnait, elle déclara :

— Mon Dieu, qu'il est ridicule! Tulio Morro ? Ce gros petit bonhomme devait être navrant dans *La Traviata*.

Elle s'éloigna, en haussant les épaules : ce n'était pas Muriel.

La réflexion de cette femme enleva à Chantai tout courage pour écouter le troisième acte. Elle redescendit l'escalier et s'engouffra dans un taxi après avoir accompli le dernier devoir qui la retenait à Sydney. Demain soir, elle voguerait enfin vers Singapour où elle retrouverait l'homme dont elle rêvait depuis cinq années...

l'Empress of Australia scintillait de tous ses feux quand Chantai en gravit la passerelle. A peine eut-elle pris possession de sa cabine qu'elle sonna le steward. Elle voulait absolument savoir si Williams appartenait toujours au personnel. Deux coups furent frappés discrètement. La porte s'ouvrit, Chantai eut un sourire : Williams était devant elle.

— Eh bien, Williams, vous ne me reconnaissez pas ?

— Que Madame m'excuse...

— J'ai donc bien changé ?

Williams eut une légère hésitation.

— Madame est toujours belle...

Puis, changeant brusquement de conversation :

— Madame rentre en France ?

— Williams, répéta Chantai, ai-je donc tant changé ?

— Que Madame me pardonne, mais nous changeons tous... avec le temps. Ainsi moi-même...

— Vos tempes grisonnent : cela vous va bien.

— Les cheveux de Madame sont toujours dorés...

— Pas de compliments à retardement, Williams ! Nous avons vieilli tous les deux. Ah ! Une question que j'oubliais de vous poser... Y aura-t-il un gala à bord aussi brillant que celui que j'ai connu en venant ?

— Madame sera gâtée : nous en aurons trois, dont l'un précédant l'arrivée à Singapour.

— Retenez-moi dès aujourd'hui une table bien en vue.

— Madame peut compter sur moi.

Chantai, dans un déshabillé rose acheté à Sydney, achevait de dîner dans sa cabine quand elle commença à sentir le balancement des grandes houles. Elle ouvrit son hublot : le vent de mer l'enveloppa d'un souffle plus frais que la chaleur humide de Sydney. L' *Empress of Australia* lui faisait franchir l'avant-dernière et la plus longue de ses étapes vers le bonheur. La dernière se déroulerait, en compagnie de Robert, sur la voie ferrée Marseille-Paris dans un wagon-lit bleu et or.

Williams lui apprit, le lendemain, que l' *Empress of Australia* ne faisait plus escale à Batavia et voguait directement vers la presqu'île de Malacca. Elle était cependant étonnée de n'avoir pas reçu une réponse de Robert à son télégramme expédié à Sydney. Peut-être la dépêche de l'ingénieur était-elle arrivée au « Plaza » après son départ ? De toute façon, il serait averti et l'attendrait certainement au débarcadère de Singapour.

Elle se fit servir tous ses repas dans sa cabine, ne voulant se rendre à la salle à manger que lorsqu'elle y ferait sa première apparition le soir du gala.

Celui-ci arriva enfin. A neuf heures — comme cinq années plus tôt — la dame en vert apparut sur l'escalier de la salle à manger où toutes les tables étaient déjà occupées, sauf la sienne. Un maître d'hôtel s'avança. Mais personne ne releva la tête à son entrée... Elle ne perçut pas non plus ce murmure très flatteur qui avait accompagné sa première apparition sur ce même escalier ! Sa présence n'attira même pas l'attention de ses voisins de table ! L'épreuve était faite.

Elle devait se résigner à n'être plus qu'une beauté quelconque. Et elle put remarquer que deux femmes, l'une rousse et l'autre brune, occupaient l'attention des dîneurs. La première, dont le cou s'ornait d'une rivière de diamants, devait être Anglaise. La seconde était une Maharani toute jeune, portant un « sari » noir brodé d'or, à la mode mahratte, avec une longue traîne qui passait entre ses pieds minuscules et qui avait balayé le tapis de la salle à manger quand elle était entrée ; comme bijoux, elle n'arborait que des rubis à ses oreilles, à son cou, à ses poignets, à ses doigts, à ses orteils même...

D'incomparables rubis achetés dans le monde entier, depuis la rue de la Paix jusqu'à la Cinquième Avenue, de Bond Street au Cap, du Caire à Amsterdam.

Heureuses femmes! Chantal ne tenterait plus de rivaliser avec elles et elle ne sortirait plus de sa cabine jusqu'à Singapour. Mais un autre sentiment vint la consoler de cette demi-déchéance : elle n'était plus uniquement un mannequin.

Robert n'était pas sur le quai de Singapour. Elle décida de se rendre à l'adresse qu'il lui avait laissée. Un taxi découvert lui permit d'avoir un nouvel aperçu rapide de ce port international dont le nom résonnait étrangement à ses oreilles comme le leitmotiv d'une mélopée.

Le taxi s'arrêta devant une maison à un étage surmontée d'une terrasse et entourée d'un jardin qui n'était que voûtes sans fin de verdure, pins parasols aux troncs violets et ocre, mélèzes et cèdres.

Le silence frémissait à peine d'un chant d'oiseau ou d'un murmure de source. C'était la maison de l'amant...

Ce fut une servante indigène qui s'approcha de la grille. Ses yeux, de la couleur du café, étaient semés de paillettes d'or. Elle se tenait droite comme une belle tige de canne, lisse et luisante; ses cheveux n'étaient pas crépus, mais nattés autour des oreilles avec des disques de cuivre.

—

M. Robert Nicot est-il là ? demanda Chantal en anglais.

La fille éclata de rire et répondit dans un mauvais anglais :

— Je ne connais pas ce monsieur. Mon patron s'appelle Stimson.

Chantal pâlit, tendit à la fille la carte de visite que lui avait laissée l'ingénieur et lui montra l'adresse. Après un moment d'hésitation, la servante s'enfuit dans la maison d'où elle revint, accompagnée d'un Européen qui dit à Chantal en un excellent français :

— Sans doute, Madame, êtes-vous une compatriote de M. Nicot ?

Je l'ai très bien connu puisque je lui ai succédé à la direction technique de l'usine d'électricité. J'ai même repris sa maison.

— Il n'est plus ici ?

— Mon prédécesseur est rentré en France depuis plus d'une année pour prendre la direction d'une très importante affaire d'électro-métallurgie. Il m'écrit quelquefois; nous étions en excellents termes. C'était un homme charmant et cultivé, ce qui est plutôt rare ici !

— Serait-il indiscret de vous demander son adresse ? Je rentre en France.

— Je vais l'inscrire au verso de sa carte de visite... Voilà qui est fait. Il réside à Paris. je lui fais suivre son courrier.

— Vous souvenez-vous avoir reçu, voici cinq semaines, une lettre adressée à M. Nicot ?

— Parfaitement. C'est même la dernière que je lui ai expédiée.

Cette nouvelle tempéra le désappointement. Robert avait reçu sa lettre à Paris et serait prévenu de son arrivée. Après tout, elle était stupide d'avoir pu croire qu'il resterait éternellement à l'attendre à Singapour sans recevoir le moindre mot d'elle pendant cinq années !

— J'ose espérer, chère Madame, poursuivit l'ingénieur anglais que vous me ferez quand même l'honneur de pénétrer dans cette demeure

? — Je n'ai que très peu de temps à moi : je suis à bord de l' *Empress of Australia*, qui repart demain matin pour l'Europe.

— C'est un long trajet. Ne préférez-vous pas l'avion ?

— Y a-t-il un service régulier de Singapour en Europe ?

— Deux fois par semaine s'envolent de confortables avions de la «

B.O.A.C. » à destination de Croydon, avec escale à Orly. Le prochain part même demain matin.

—

Croyez-vous qu'il me serait possible d'avoir une place ?

— Voulez-vous que je m'en occupe en téléphonant tout de suite à l'aéroport ?

L'ébahissement de Williams fut grand quand il apprit que la belle passagère avait préféré délaissier le luxe de l'*Empress of Australia* pour l'inconfort relatif d'une machine volante. D'autant plus que Chantai n'avait pas éprouvé le besoin de

lui donner la moindre explication.

* *

L'aérodrome d'Orly était recouvert d'un tapis blanc de neige quand l'avion y atterrit, après un voyage sans histoire. La prédiction de Marie-Ange se réalisait : « *Il va falloir vous habituer à retrouver des Noël sous la neige.* »

L'avion anglais était arrivé au début de l'après-midi sur l'aérodrome parisien. Les encombrements de voitures étaient tels, entre Orly et le centre de la capitale, que ce ne fut qu'une heure plus tard qu'un taxi déposait Chantai devant l'entrée de l'« hôtel Bristol » où elle avait décidé,

pendant

la

dernière

étape

Athènes-Paris,

d'élire

provisoirement domicile. Elle avait toujours rêvé habiter un jour cet hôtel du faubourg Saint-Honoré, devant lequel elle passait régulièrement deux fois par jour quand elle travaillait chez « Marcelle et Arnaud ».

Dès que le chef de réception eut refermé la porte de son appartement, Chantai demanda trois communications téléphoniques.

Chaque fois que la standardiste de l'hôtel lui annonçait l'interlocuteur au bout du fil, elle éprouvait quelque hésitation avant de parler.

Entendre brutalement la voix d'une personne amie, dont elle avait été séparée depuis des années, lui donnait le vertige. Ce fut d'abord une voix d'homme.

— Allô ? Qui est à l'appareil ?

— Vous ne reconnaissez pas ma voix ? répondit Chantai.

— Excusez-moi, Madame, mais je suis pressé...

— Je l'ai été encore bien plus que vous pour revenir en France et à Paris. C'est Chantai qui vous parle, docteur.

— Non ? s'exclama la voix du Dr Petit, étranglée par l'émotion. Ce n'est pas possible ? Vous, chère amie ? Vous ne m'appellez tout de même pas de Makogaï ?

— Je suis à Paris depuis un quart d'heure à l' « hôtel Bristol » où je vous attends.

— Prodigieux ! Et... peut-on vous demander des nouvelles de votre santé ?

— Excellente, docteur. Je suis complètement guérie.

— Incroyable !

— Vous êtes consolant... Heureusement que vous ne m'avez pas dit que vous ne pouviez croire à ma guérison le jour où vous m'avez conseillé de partir pour Makogaï !

— Pardonnez-moi, chère amie ! Avec le temps qui s'allongeait démesurément, je finissais pas désespérer... Enfin, vous êtes là, bien vivante, en bonne santé... C'est l'essentiel. Je vais expédier mes consultations et je serai au « Bristol » vers sept heures.

— Vous vous souvenez de ce déjeuner chez vous pendant lequel vous m'avez raconté la légende hindoue de la découverte du chaulmoogra ?... Cette légende n'est pas une farce. Je suis certaine à présent que le chaulmoogra a guéri le roi de Bénarès et sa fiancée...

— Dire que je vous ai écrit une longue lettre avant-hier !

— Elle vous reviendra avec la mention : « *Partie sans laisser d'adresse !* » A tout à l'heure, docteur. Je vais appeler maintenant Mme Royer ; ne m'ôtez surtout pas le plaisir de goûter son ahurissement !

— A cette heure-ci, vous la trouverez en plein défilé de collection... Ménagez-la un peu : elle n'est plus toute jeune et serait capable de s'évanouir devant ses mannequins.

Ce ne fut pas Mme Royer qui répondit immédiatement chez «

Marcelle et Arnaud », mais la voix d'une première que Chantai ne connaissait pas.

— Je vous dis, Madame, répétait la Première sur un ton assez désagréable, que Mme Royer ne peut pas venir à l'appareil en ce moment. Elle est dans les salons de réception avec les clientes.

— Dites-lui seulement ceci : « On vous demande de Mako- gaiï. »

Il faut croire que la phrase mystérieuse convainquit Mme Royer.

Bientôt, sa voix rauque cria dans l'écouteur :

— Chantal!

La jeune femme entendait un souffle haletant à l'autre bout du fil.

Et elle expliqua doucement :

— Je suis rentrée à Paris, enfin guérie, et je vous attends à deux cents mètres de votre maison, dans la même rue, au « Bristol »... A moins que vous ne préfériez que j'aille vous voir ?

— Surtout pas! répondit vivement son interlocutrice. Je vous expliquerai pourquoi... Je vais venir dès que ma collection sera passée.

— Vous retrouverez le Dr Petit. A tout à l'heure ! Je me doute que vous êtes très occupée en ce moment et je vous laisse.

En raccrochant le récepteur, Chantal se demanda pourquoi sa vieille amie s'était montrée si catégorique au sujet de son apparition éventuelle dans les salons de « Marcelle et Arnaud ». Sans doute pour éviter qu'elle ne se trouvât face à face avec Mm Berthon ? La troisième communication téléphonique fut la plus longue à obtenir : elle s'adressait à un bureau dont la standardiste obtenait sans cesse le signal « pas libre ». Enfin une voix très mâle répondit :

— Allô ! Qui parle ?

— Quelqu'un qui a conservé un faible pour les « kalka- was », à condition qu'ils lui soient envoyés à bord d'un paquebot en rade de Singapour, répondit Chantal d'une voix tremblante.

— Enfin arrivée ? demanda la voix calme de l'ingénieur.

J'attendais ce coup de téléphone depuis la réception de votre lettre, qui m'a suivi de Singapour jusqu'ici.

Cet homme restait merveilleusement maître de ses nerfs et de ses

réflexes. Sa voix continua :

— Enfin ! Je me suis souvent demandé ce que vous étiez devenue et j'ai regretté de ne pas recevoir de vos nouvelles. Je ne vous en veux pas trop puisque vous vous êtes enfin décidée à venir me rejoindre.

Quand me permettrez-vous d'aller vous rendre votre visite ?

— Pas aujourd'hui, Robert. Je suis trop lasse, je débarque de l'avion. A partir de demain, je serai toute à vous.

— Voulez-vous que nous nous retrouvions à dîner ?

— Vous me demandez là une chose très grave... Avez-vous bien réfléchi que ce sera notre deuxième dîner en tête à tête ?

— Je n'y réfléchis pas. Où dois-je passer vous prendre avec ma voiture ?

— A huit heures, au « Bristol ».

— A demain, Chantai, et d'ici là tâchez de deviner mes sentiments

!

— Je comprends, Robert... Mais il faut absolument que je vous pose une question qui me torture depuis des années... Etes-vous marié ?

— Pas que je sache.

— Ah ! Je préfère cela.

— Je suis libre, reprit l'homme. Demain, notre soirée sera belle...

— Très belle, répéta-t-elle machinalement en raccrochant pour la troisième fois le récepteur.

La journée du lendemain serait en effet prodigieuse. L'une de ces journées comme elle n'en avait encore jamais connu. Dès ce soir, elle se concerterait avec le Dr Petit et Mme Royer pour régler sa première rencontre avec Daniel : demain, soit le matin, soit l'après-midi, elle reverrait son fils. Et qui sait ? Peut-être pourrait-elle lui raconter de nouveau une belle histoire avant qu'il ne s'endormît, bien que Daniel fût devenu un grand garçon ? Ce n'est pas parce que les enfants grandissent qu'ils perdent le goût du merveilleux...

Chantai reçut Mme Royer et le Dr Petit dans son appartement et alla au-devant de leur déception.

— Oui, je ne suis plus aussi belle qu'autrefois ! Je le sais... Tout ce que je vous demande est de ne pas me le faire trop sentir. Mais je suis guérie et j'ai souffert. Ne croyez-vous pas que cela compte aussi

?

Le docteur n'avait guère changé. Mme Royer était devenue une vieille dame; ce qui ne lui allait pas mal. Après les premières effusions et un flot de questions, posées alternativement par ses amis, à qui elle répondit de son mieux, Chantai put enfin demander à son tour :

— Donnez-moi des nouvelles de Daniel!

Un silence embarrassé suivit, vite coupé par une réponse de M^{me} Royer.

— Il grandit en taille et en sagesse.

— Il est très bien élevé, enchérit le docteur.

— Je n'ai pas pu l'embrasser depuis un mois, continua la directrice de « Marcelle et Arnaud », mais je le verrai demain : sa mère... Oh !

pardonnez-moi : nous avons tellement pris l'habitude d'appeler ainsi cette chère Mme Berthon... C'est nécessaire devant l'enfant... Et elle s'occupe tellement de lui! Vous ne pouvez pas vous douter à quel point elle l'adore!

— Elle ne l'aimera jamais autant que moi! répondit avec passion Chantai. Je viens reprendre mon fils.

Ces dernières paroles amenèrent la consternation sur les visages de ses visiteurs.

— Chère amie, commença le docteur, vous n'ignorez pas que, légalement, Daniel est maintenant le fils de M. et M^{me} Berthon. Son père étant mort, il est normal que ce soit sa mère qui l'élève... Vous allez donc vous trouver en face des pires difficultés.

— Cette femme doit me rendre mon enfant !

— J'ai bien peur, continua-t-il, qu'elle ne s'y refuse. Elle s'est attachée à Daniel depuis cinq années. Réfléchissez qu'elle l'a élevé auprès d'elle

pendant deux années de plus que vous ne l'avez eu vous-même, tandis qu'il n'a vécu que trois ans auprès de vous !

— Si elle veut garder Daniel, elle le peut, poursuit Mme Royer.

Vous en serez réduite à entamer une procédure longue et coûteuse dont les résultats seront des plus incertains.

— Vous vous figurez que je vais m'embarrasser d'avocats ou de juges ? Si je n'ai que ce moyen, je reprendrai Daniel par la force ! Ce ne sera pas un vol, mais une restitution.

— Le tout est de savoir où est l'intérêt de l'enfant ? remarqua le docteur.

— Le premier intérêt d'un enfant est de connaître sa vraie mère.

— Chantai, mon petit, dit doucement Mme Royer, vous savez à quel point nous vous aimons... Aussi bien le docteur que moi-même, nous n'avons toujours agi que dans le désir de respecter votre volonté. Vous n'êtes partie très loin que pour éviter à Daniel d'apprendre un jour que sa maman avait la lèpre. Quand nous avons été intimement persuadés — et vous l'avez été comme nous — que vous ne guéririez pas, nous nous sommes trouvés devant un dilemme affreux : ou ne pas respecter la volonté expresse du défunt et nous mettre en opposition formelle avec la loi, puisque Jacques reconnaissait officiellement Daniel dans son testament, ou assurer à votre fils ses prérogatives d'enfant légitime. Dans le premier cas, nous n'avions plus qu'à cacher votre fils ou à le faire reconnaître par n'importe qui pour lui donner une identité, sans être jamais certain qu'il put retrouver sa mère. Dans le second nous éliminions votre crainte de voir Daniel abandonné à l'horreur de l'Assistance publique.

N'avons-nous pas bien agi ? Qu'auriez-vous fait à notre place ?

Chantai ne répondait pas. Le docteur insista :

— Le miracle s'est produit : vous êtes là, devant nous, guérie.

Nous en sommes très heureux. Vous êtes encore jeune : vous pouvez refaire votre vie, avoir un autre enfant d'un homme dont vous serez la femme. En ce qui concerne Daniel, j'estime honnêtement que le sort a décidé. Vous-même avez écrit votre renonciation à Mme Berthon. Si vous l'attaquez judiciairement, vous pouvez être certaine qu'elle utilisera votre lettre et que le tribunal lui laissera la garde de Daniel.

— J'irai, s'il le faut, devant les juges et je leur expliquerai la raison de mon renoncement : ma lèpre ! Je ne peux pas croire que tous les juges soient inhumains. Il m'est facile de prouver mon accouchement et ma maladie. Je vous ferai citer tous deux comme témoins : vous ne pourrez nier ce que vous avez vu !

— Ce procès risque d'avoir un retentissement énorme. Vous tenez absolument à ce que la France entière sache que vous avez eu la lèpre ? Pour que Daniel l'apprenne dans sa dixième année ?

Est-ce vraiment ce que vous recherchiez le jour où vous nous avez quittés ? Est-il indispensable également que les origines de sa paternité soient étalées ? Pensez-vous qu'il lui sera agréable d'entendre dire plus tard : « Il est né de père inconnu ; sa mère était une fille lèpreuse ? »

— Assez, docteur ! On dirait que vous ne cherchez, tous deux, qu'à me torturer, quand je croyais retrouver des amis qui m'aideraient !

— Nous vous aidons de notre mieux, répondit Mme Royer. Je conçois très bien que vous ayez du mal à admettre actuellement notre attitude. Vous êtes encore trop sous l'impression de la joie du retour. Vous comprendrez plus tard que jamais nous ne nous sommes conduits plus en amis qu'en ce moment. Le propre de la véritable amitié est de dire la vérité.

—

Laissez-moi, répondit Chantai. J'ai besoin d'être seule.

— Promettez-nous de ne pas faire l'irréparable en provoquant un scandale dont la seule victime serait Daniel ? demanda le docteur en se levant.

— Il n'y aura pas de scandale. Quand j'agirai, ce sera selon ma conscience ou mon cœur. Dans les deux cas, je serai logique avec moi-même : on ne pourra rien me reprocher.

Le défilé de la collection d'hiver « Marcelle et Arnaud » se déroulait selon le rite immuable. La voix d'une Première annonçait :

« *Regrets...* », « *Soir d'oubli* ». Les grandes filles brunes, blondes ou rousses passaient et repassaient avec la réserve voulue, associée à la nonchalance traditionnelle. Mme Royer attendait l'arrivée de chaque mannequin au pied de son escalier et Mme Berthon braquait son face-à-main dans la direction des jeunes femmes qui évoluaient devant elle.

La femme de l'agent de change avait maigri : étaient-ce les conséquences de son deuil ou des innombrables tourments que lui causait l'éducation de ce petit garçon assis sur une chaise à côté d'elle ?

C'était la première fois de sa vie que Daniel mettait les pieds chez un grand couturier et qu'il assistait à un défilé de mannequins. Il écarquillait les yeux d'étonnement.

Tout à coup, une dame vint s'asseoir à quelques mètres de l'enfant qu'elle dévisagea avidement. Daniel tira Mme Berthon par une manche de son manteau d'astrakan en lui disant :

— Maman! Connaissez-vous cette dame qui nous regarde ?

M""; Berthon orienta son face-à-main dans la direction indiquée par l'enfant et ne put réprimer un sursaut. Ce n'était pas possible !

Comment cette aventurière lépreuse avait-elle le toupet de venir se pavaner en plein centre de la capitale au milieu de dames respectables de la meilleure société ?

— Ne regarde pas cette personne, Daniel! Un petit garçon bien élevé ne fixe pas les dames...

Mme Royer, qui venait d'apercevoir Chantai, se dirigea rapidement vers elle. Quand la directrice passa devant Mme Berthon, celle-ci lui demanda d'une voix angoissée :

— Pourquoi est-elle ici ?

— Je l'ignore... ou plutôt, j'ai peur de le savoir!

— Si jamais elle fait un esclandre, dit à voix basse la femme de Jacques, je proclame à haute voix qu'elle est lépreuse !

— Je vous en supplie, ne bougez pas ! Je vais tout arranger...

En réalité, Mme Royer était affolée. L'orage allait éclater. Quand elle fut devant Chantai, celle-ci lui dit avec le plus grand calme :

— Reconnaissez, chère amie, que je n'ai pas perdu beaucoup de temps avant de venir admirer vos merveilles ? J'aime beaucoup cette robe d'après-midi... Comment l'appellez-vous ?

Mme Royer se retourna pour regarder passer le mannequin et répondit :

— *Soir d'oubli.*

— Un titre qui me convient admirablement ! continua Chantai.

Pouvez-vous me faire livrer cette robe dans une heure au « Bristol »

? J'ai précisément un dîner important. Il n'y aura aucune retouche à faire : si mes traits se sont épaissis, vous avez pu constater que j'ai conservé ma taille mannequin.

— Pourquoi me parlez-vous de modes ? Je sais très bien la raison qui vous a menée jusqu'ici. Hier, vous m'avez promis qu'il n'y aurait pas de scandale.

Chantai regarda Mme Royer longuement avant de répondre :

— Il n'y aura pas de scandale.

— Alors, ne vous attardez pas, cela vaut mieux...

— Ecoutez! Sur tous les tourments que j'ai endurés, sur les cinq années infernales que je viens de vivre, sur la tête de cet enfant que j'ai mis au monde, je vous jure qu'il n'y aura pas de scandale! Mais je veux revoir un instant, de près, mon petit Daniel... Amenez-le-moi dans cette embrasure, à l'écart. Je ne le toucherai même pas : j'ai été lépreuse... Je le suis encore sans doute aux yeux de son autre mère. Je veux emplir mes yeux de son regard et je partirai.

L'accent était si grave, si douloureux, que Mme Royer en fut remuée.

— Je vous crois, Chantai.

Elle alla auprès de Mme Berthon et eut avec elle un conciliabule de quelques minutes. Puis elle revint près de la fenêtre, tenant l'enfant par la main. Pendant que continuait le défilé des mannequins, la femme de l'agent de change guettait la scène, pâle, prête à crier, à intervenir orageusement s'il le fallait.

L'enfant, guidé par Mme Royer, s'approcha de la fenêtre où se tenait cette dame triste qui lui souriait, les yeux pleins de larmes. Il était plus chagriné qu'intimidé. Pourquoi lui faisait-on manquer le défilé des belles robes ?

— Daniel! dit la dame aux yeux tristes.

Renfrogné, l'enfant la regardait de biais, avec ennui. Elle prit dans son

sac une sorte de paquet de chiffon.

— Puis-je vous offrir ce joujou ?

Elle tendit Jeannot-Lapin, — un Jeannot-Lapin bien fripé, déteint, presque informe.

Des joujoux ! L'enfant riche en avait des monceaux, et infiniment plus beaux que ce haillon de chiffonnier. Se moquait-on de lui ?

Il prit l'objet et le jeta par terre, avec rage, puis s'en revint vers Mme Berthon toujours pâle mais triomphante.

L'incident, inaperçu de l'assistance, était clos désormais. Les mannequins poursuivaient leur tournoi d'élégance.

La dame triste, dans son coin, ramassa le piteux joujou et, chancelante, gagna la porte.

Réfugiée dans son appartement du « Bristol », la jeune femme remâchait sa détresse et s'efforçait au plus dur des renoncements.

On avait frappé à la porte.

— C'est un paquet, Madame, dit la voix de la femme de chambre.

Chantai ouvrit rapidement le carton contenant la robe *Soir d'oubli*.

Elle parut jeter le fardeau de sa peine et passa dans le cabinet de toilette. Elle en ressortit, une heure plus tard, parée pour accueillir celui avec lequel elle referait sa vie.

Il ne se fit pas attendre. A huit heures, la voix du concierge retentit dans le téléphone.

— M. Robert Nicot vous attend dans le hall.

Il y était, égal à lui-même, tel qu'elle l'avait connu à bord de

l'Empress of Australia et évoqué maintes fois dans son imagination.

Au moins lui n'avait pas changé physiquement. Dès le premier instant, elle eut l'impression qu'il la trouvait encore désirable. Si elle ne le décevait pas à son tour, sa vie ne serait pas complètement perdue. Il fallait absolument qu'elle s'accrochât à cet homme, le seul avec lequel elle pouvait entrevoir le bonheur. Des deux femmes qui étaient en elle, la mère et l'amante, seule la seconde subsistait.

Pendant tout le dîner Chantai déploya ses trésors de charme et d'esprit. Robert lui avoua, au moment où ce repas d'amants qui se retrouvent, allait prendre fin :

— Tu as devant toi un homme étonné et ravi ! Les quelques mots que nous avons échangés à bord et au « Savoy » ne pouvaient me faire supposer que, sous cette maîtresse énigmatique et lointaine, se cachait une personnalité aussi distinguée que la tienne. Sais-tu qu'il est très rare de rencontrer la femme complète ?

Elle ne répondit pas, l'écoutant avec ravissement. Elle aurait pu rester ainsi pendant des heures ; elle avait retrouvé la voix calme dont le timbre avait continué à résonner dans ses oreilles pendant l'exil.

— Pour être parvenue à ce degré de compréhension de la vie, continua Robert, il faut que tu aies reçu une éducation prodigieuse ou que tu aies beaucoup souffert ? Où as-tu été exactement pendant ces cinq années ?

— Nous parlerons de mon voyage un autre jour. Pour le moment occupons-nous seulement du présent.

— Tu as raison. Rentrons...

La semaine s'écoula, merveilleuse, sans qu'il leur fût possible, à l'un et à l'autre, de prendre conscience de la rapidité du temps. D'un commun accord, ils avaient décidé que Chantai conserverait encore son appartement du « Bristol » jusqu'à ce qu'ils fussent mariés. Le mariage aurait lieu au début de février à Antibes où Robert possédait une villa : ils attendraient que les mimosas fussent en fleurs. Cette attente n'avait rien de pénible puisqu'ils vivaient déjà comme mari et femme. Chantai ne pensait qu'à Robert... Jour et nuit ils étaient l'un à l'autre. Quand il la quittait pour se rendre à son bureau, elle lui disait

:

— Reviens vite!

Et il expédiait les affaires pour revenir auprès d'elle. La passion dominait leur raison.

Chantai était certaine d'avoir remporté la victoire. Elle avait bien fait de taire le secret de son mal. Même si Robert apprenait maintenant qu'elle avait eu la lèpre, cela n'avait plus d'importance.

Elle l'avait enchaîné par les sens et par la tête il était son prisonnier.

Du moins, le croyait-elle...

Il arriva ce qui fatalement vient tenter les humains, au comble du bonheur : c'est de vouloir en sonder le mystère, en même temps qu'en éprouver la force et la durée. Après s'être possédés par le corps, ils aspiraient à la possession par l'âme.

Ils se connaissaient peu. Sans doute, l'être simple et droit qu'était Robert offrait-il à Chantai peu de détours à découvrir. Au contraire, pour lui, cette femme charmante, qui, sans cesse, lui révélait de nouveaux dons spirituels, devenait chaque jour plus étrange à ses yeux, plus énigmatique aussi... Sa gaieté de femme heureuse se déchirait parfois sur des profondeurs assombries.

— Chantai, répétait-il, je sens combien tu as souffert.

Il en venait à des investigations plus précises où certaine jalousie d'amant venait se glisser. Qu'avait-elle fait pendant les cinq longues années qui les avaient séparés depuis leur rencontre ? Que signifiait cette randonnée sur le Pacifique et vers les îles Fidji ? Qu'allait-elle y chercher ? Quelque ancien amant ?... Elle éludait ces questions avec adresse, et lui se gardait d'insister.

Un soir, où le souvenir de Daniel l'avait rembrunie, elle écoutait distraitement Robert qui tentait de l'égayer. Il évoquait leur rencontre sur *l'Empress of Australia*, la naissance de leur amour, les péripéties du voyage :

— Te souviens-tu, dit-il, du chat siamois de Mrs. Smith ?

Elle tressaillit.

— Tu ne vas pas refaire une crise de nerfs ?

Elle ferma les yeux douloureusement et dit dans un souffle :

— Tais-toi !

— Il y a donc un secret entre nous ?

Elle tenta de tourner au plaisant le sujet dangereux.

— Je sais que tu es habile, dit-il en insistant. Tu te caches derrière des mots. Si ce n'est qu'un secret puéril, dis-le-moi. Ce sera toujours quelque chose que tu m'auras appris sur toi.

Us sentirent entre eux une tension soudaine et vertigineuse, comme à l'approche d'un choc violent.

— Enfin, poursuivit-il avec une impatience grandissante, que t'ont donc fait les chats siamois ?...

— Us donnent la lèpre...

Cela fut dit si farouchement que le sourire, qui vint aussitôt à Robert, sécha sur ses lèvres. Elle eut un geste de lassitude :

— Il fallait bien qu'un jour tu connaisses ce que tu aimes...

Et elle parla. Elle dit la naissance de son mal, son désespoir et sa fuite. Elle dit Makogaï, l'enfer des lépreux, le hideux séjour, l'îlot maudit battu par les éléments déchaînés. Elle n'oublia pas de montrer, parmi cette horreur, la charité divine inlassablement prodiguée, la résignation surhumaine de Will. Elle dit enfin son rêve d'amour cinq années caressé, presque sans espoir, la joie délirante de sa guérison, sa course vers son amant...

Jusqu'à l'aube, Robert écouta ce jaillissement douloureux. Lorsque tout fut dit, il la prit dans ses bras :

— Mon amour, comme tu as grandi dans ma tendresse!

Il la mit au lit, brisée, baisa son front, la veilla un moment, et sortit avec un irrésistible besoin de respirer l'air du matin, de marcher, de se sentir vivre...

Le lendemain soir, en la retrouvant, il lui prodigua ces égards délicats que la pitié seule inspire à l'amour. Elle en fut touchée. Puis il l'interrogea sur Makogaï, voulut des détails, des précisions sur sa vie là-bas — et bientôt, et surtout, sur la lèpre elle-même.

Elle parla d'abord sans prendre garde aux réactions qu'elle provoquait. Puis elle le sentit habité d'un effroi qu'il cherchait à nourrir en même temps qu'il tâchait à le vaincre. La lèpre était en train de se dresser entre eux.

Soudain, comme abordant un point qui l'obsédait, bien qu'il l'eût, longtemps différé :

— Ces petites taches roses, sur ton corps, à Singapour, c'étaient bien, n'est-ce pas, les premiers stigmates ?

Elle comprit que le souvenir de leur première nuit d'amour était empoisonné, maintenant, à jamais.

— Je n'étais pas contagieuse.

Il eut un sourire qui sonnait faux.

— Naturellement, puisque je ne suis pas encore lépreux moi-même !

Elle eut pitié de lui.

— Robert, dit-elle, je suis un peu fatiguée ce soir. Veux-tu me laisser seule ?

Elle n'eut guère de peine à le décider à partir. Il lui baisa les mains avec ferveur, humblement, et elle le sentit honteux, déjà repentant, mais délivré par ce congé de la crainte incoercible d'avoir à mettre son corps nu contre une chair intouchable.

La nuit solitaire, le lit déserté par l'amant épouvantèrent Chantai.

Il n'était guère que onze heures. Elle mit un manteau et sortit. Elle marcha devant elle, sans savoir où, emportée par le vertige de sa peine. Seule dans ces rues, seule entre ces maisons, seule sous le couvert de ces arbres aux lourdes ombres, seule dans l'univers, sans enfant, sans amant, sans ami, sans personne au monde... sans but ici-bas, sans espoir... Daniel ! Robert ! Avoir cinq ans tendu les bras vers ces deux ombres, avoir désespéré de les revoir jamais, et les revoir enfin, mais pour les perdre aussitôt retrouvés, c'en était plus que ne pouvait porter un être humain, une femme, une pauvre femme.

Elle se heurta presque au parapet du fleuve. L'eau noire, moirée de lueurs, l'appela de sa paix et de son mystère.

Elle descendit l'escalier de pierre et fit quelques pas sur le quai désert. Quai de l'embarquement pour le néant, pour l'éternel repos — peut-être pour une autre vie ?

Un frisson la saisit et la fit se tourner. Là-haut, sur un rampant, était une forme accroupie, demi noyée dans un manteau, le visage à demi couvert d'un capuchon retombant comme une cagoule. Elle fit quelques pas vers lui et le reconnut. Était-ce un clochard endormi ou l'apparition du grand Will ? Deux pas encore et elle distingua sa face entrevue un jour, cette sainte face hideuse et divine comme l'était celle du Christ au Golgotha sur le voile de Véronique. Toutes les douleurs du monde et toutes les beautés de l'au-delà s'y confondaient.

Chantai entendit son appel. Elle médita et sut la voie qui lui était tracée...

Elle fut accueillie sur le quai de la gare de Tours par un chauffeur en livrée qui lui demanda en soulevant sa casquette :

— Madame vient à Chalençay ? Je suis le chauffeur de M. le marquis de Furière, qui m'a bien recommandé de m'occuper des bagages de Madame.

— Je n'ai que cette valise et je ne pourrai rester au château que vingt-quatre heures.

Pendant le trajet, Chantai, assise au fond de la voiture, posa quelques questions au chauffeur.

— Vous avez connu sœur Marie-Ange ?

— Mademoiselle Marie-Ange, répondit poliment ce chauffeur de bonne maison, a quitté Chalençay depuis près de neuf ans. La dernière fois où j'ai eu le plaisir de l'apercevoir fut le jour de ses grands vœux, au couvent des Sœurs Missionnaires, rue du Bac. J'y avais conduit M. le Marquis et Mme la Marquise. .Te les ai ramenés au château le soir même : ils étaient très tristes; Melle Marie-Ange s'est embarquée deux jours plus tard pour la léproserie... Tout le monde à Chalençay est impatient de voir Madame, qui apporte des nouvelles si fraîches de Mademoiselle.

— Elle devait être très aimée dans le pays ?

— On ne connaissait qu'elle... Nous l'avons vue grandir. Madame retrouvera au château la femme de chambre de Mademoiselle, Charlotte... Mon père, qui était cocher, lui a appris à monter à cheval.

— Ces leçons n'ont pas été inutiles, constata Chantai. Vous ne savez peut-être pas qu'elle fait tous les jours à Makogai une longue promenade équestre pour rendre visite aux différents villages de malades ?

— Le départ de Melle Marie-Ange a été un véritable drame pour Chalençay. Quand elle était là, le château et le parc résonnaient de son rire que l'on entendait partout. M. le Marquis et Mme la Marquise donnaient de grandes fêtes pour elle. Si Madame avait assisté au bal des dix-huit ans de Mademoiselle ! Tout le pays s'était déplacé...

Pendant le bal, M. le Marquis a fait tirer un feu d'artifice sur l'étang.

Les invités et les amis de Mademoiselle dansaient dans les salons, la population des environs sur les pelouses. Il y avait plusieurs orchestres... Ce fut le lendemain de ce bal que Melle Marie- Ange déclara à Mme la Marquise qu'elle voulait quitter le monde pour entrer au couvent et partir très loin soigner les lépreux... Au début personne ne croyait que cette vocation était sérieuse. Peu à peu, il fallut bien se rendre à l'évidence. Mme la Marquise était désespérée et M. le Marquis exigea que Mademoiselle attendît sa majorité pour prendre le voile. Ils ont tout essayé pour la faire revenir sur sa décision, mais Mademoiselle a toujours su ce qu'elle voulait. M. le Marquis a emmené Mademoiselle dans de grands voyages en Angleterre, en Espagne, en Italie, pour lui changer les idées. Ce fut inutile. Le jour même de son vingt et unième anniversaire, Mademoiselle, accompagnée de Mme la Marquise, partait pour Paris. C'est moi qui les ai conduites. Je me souviendrai toujours du dernier sourire que m'a fait Mademoiselle devant la porte du couvent de la rue du Bac.

Elle m'a tendu gentiment la main en disant :

« — Eh bien mon brave Léon ? C'est la première fois que je vous vois ainsi pleurer... Il ne faut surtout pas que ce soit par ma faute.

Séchez vite ces larmes ! C'est très dangereux de pleurer quand on conduit. Vous devez continuer à bien conduire, d'abord pour ramener ma mère à Chalençay et ensuite pour justifier votre réputation de chauffeur n'ayant jamais eu d'accident depuis vingt années qu'il est au service de la famille.

— Depuis ce jour. Madame, il n'y a plus eu la moindre réjouissance au château.

Le chauffeur s'était tu. Chantai l'avait laissé parler, tout en contemplant le paysage qui se renouvelait devant elle à chaque tournant de la route. Celle-ci longeait la rive droite de la Loire dont les eaux, en ce milieu de décembre, étaient hautes. Les bancs de sable, qui forment un lit visible pendant huit mois de l'année, avaient disparu sous les hautes eaux.

Chantai regardait ces coteaux où s'étagaient les vignes. Le soleil brillait. Ce n'était plus la lumière aveuglante de Mako- gaï, mais un beau soleil d'hiver. Elle se souvenait qu'un jour de spleen elle avait souhaité, dans son île, voir les goyaviers se transformer en cèdres, les

cocotiers en acacias comme s'ils avaient été touchés par la baguette d'une fée. Aujourd'hui, elle roulait dans le pays même de cette fée.

Malheureusement la petite fée s'était envolée, en vertu de ce pouvoir mystérieux que seules possèdent les fées, vers l'île de désolation pour essayer de l'égayer. Elle y avait réussi en partie avec son cinéma, son orchestre, sa boutique où elle trônait au milieu d'objets hétéroclites.

Marie-Ange avait transplanté sur le sol de Makogaï un peu de sa franche gaieté de Touraine.

Chantai aimait déjà ce pays où était née et où avait grandi celle qui l'avait accueillie sur le débarcadère en lui disant : « *je vous attendais.*

» Dans quelques instants, les parents de Marie-Ange prononceraient sans doute les mêmes mots sur le perron de leur demeure ancestrale ?

Une grille venait de s'ouvrir, dans un mur que la route longeait depuis deux kilomètres.

— Nous arrivons à Chalençay. Madame voit à sa droite le mur du parc, avait signalé le chauffeur.

La voiture roulait à petite allure dans une allée bordée de marronniers et arriva dans une cour d'honneur au sol fait de gros pavés inégaux, au fond de laquelle se dressait un château Louis XIII de briques rouges patinées. Le pressentiment de Chantai était juste : le marquis et la marquise de Furière étaient sur le perron, attendant la voiture. Le vieux gentilhomme lui tendit les deux mains après que la maman de Marie-Ange l'eut embrassée en lui disant :

— Laissez-nous vous accueillir comme nous le ferions pour notre enfant si elle revenait.

— Vous devez avoir faim après ce voyage. Nous n'attendions que vous pour passer à table. Après déjeuner, nous vous ferons conduire dans votre chambre qui est celle de Marie-Ange. Elle n'a jamais été occupée depuis son départ...

Le début du repas, dans l'immense salle à manger aux murs ornés de tapisseries, fut silencieux. Chantai était impressionnée par l'ambiance de cette antique demeure où les châtelains se faisaient vis-à-vis devant une table monumentale et où le vieux maître d'hôtel à favoris semblait échappé d'une pièce du répertoire.

Le marquis de Furière incarnait vraiment le père noble, tel qu'elle se l'était toujours représenté : droit, le teint haut en couleur, la moustache fine, la bouche tour à tour dédaigneuse et polie, les gestes et la parole empreints de cette assurance que confère seule une longue pratique ancestrale des bonnes manières.

La marquise était une très grande dame, la digne compagne d'un tel homme. Ses cheveux, complètement blancs et encadrant un visage resté jeune, la faisaient ressembler à ces portraits d'arrière-grand-mères, aux cheveux poudrés, que Chantai avait remarqués en pénétrant dans le vestibule.

L'atmosphère de la salle à manger était pesante, attristée par l'absence de celle qui en avait été la gaieté; la douce voix de Marie-Ange s'était tue et le sourire lumineux de la jeune fille s'était évanoui. Chantai aurait voulu profiter de son court séjour pour faire revivre à Chalença les jours heureux d'autrefois. La voix sourde du marquis de Furière rompit enfin le silence.

— Marie-Ange nous a souvent parlé de vous dans ses lettres.

Vous ne pouvez vous figurer à quel point elle vous aimait. Votre guérison a dû lui procurer une joie immense, mais votre départ l'a certainement attristée.

— Il n'y a pas longtemps que je suis en France, avoua Chantai, et je le regrette déjà! J'ai dans mon sac la lettre qui vous est destinée.

— Nous la lirons ce soir, mon mari et moi, dit Mme de Furière.

Comment vit-elle là-bas ?

Chantai commença le récit de la vie de Marie-Ange à Mako- gaï Celui-ci se poursuivit au salon après le déjeuner. Le marquis et la marquise étaient transfigurés. Ce que leur écrivait leur fille était donc exact : elle se portait bien et paraissait heureuse.

— Nous craignons tellement qu'elle ne contracte cette maladie qui vous a fait tant souffrir! avoua la marquise.

— Vous n'avez pas grande crainte à avoir sur ce point, affirma Chantai. Le personnel infirmier prend toutes les précautions nécessaires.

— Si vous le voulez bien, trancha M. de Furière, nous pourrions

profiter de ce qu'il fait encore jour et assez beau pour faire un tour dans le parc ? Après, vous pourrez vous reposer dans votre chambre jusqu'à l'heure du dîner.

La promenade commença en suivant l'itinéraire invariable.

Chantai continuait son récit, interrompu de temps en temps par des remarques de ce genre, lancées par l'un ou l'autre de ses hôtes :

— Vous voyez ce cèdre ? Il est bi-centenaire... Quand Marie-Ange avait sept ans, elle jouait à cache-cache autour de l'arbre avec sa gouvernante, Charlotte, qui est devenue ensuite sa femme de chambre et qui fera votre service.

— Cette pièce d'eau, que vous avez sur votre gauche, nous a procuré l'une des plus grandes frayeurs de notre vie... Marie-Ange pouvait avoir onze ans... Une après-midi, elle n'était pas rentrée pour le goûter. Charlotte vint nous l'annoncer, affolée : tout le monde crut qu'elle était tombée dans l'étang. Je donnai l'ordre aux gardes de faire immédiatement des recherches. Deux heures plus tard nous n'étions pas plus avancés, lorsque nous apprîmes que Marie-Ange avait été retrouvée, assise au sommet d'une meule de foin, jouant avec sa poupée!

Le hasard, ou plus exactement le rite immuable de la promenade, avait conduit les trois personnages devant un vieux banc de pierre, au centre d'une rotonde en charmille.

—

Si nous nous asseyions un peu ? hasarda la marquise.

Quand ce fut fait, Chantai étant au centre, Mme de Furière poursuivit :

— Vous êtes la seule personne qui se soit assise sur ce banc, entre nous deux, depuis le départ de notre fille. Nous y venons tous les jours et nous laissons toujours un espace

entre nous pour marquer sa place... C'est curieux : à peine êtes-vous arrivée que vous la remplacez tout naturellement dans notre vie...

—

Avez-vous encore vos parents ? demanda M. de Furière.

— Je suis seule au monde, répondit lentement Chantai.

— J'espère que vous allez nous faire la joie de rester longtemps à Chalençay ?

— Malheureusement, je suis obligée de repartir dès demain.

— Déjà ! s'exclama la marquise. Nous qui nous faisons une fête de vous choyer pour vous faire oublier toutes les tristesses que vous avez connues !

— Nous sommes certains que Marie-Ange nous en voudra, continua le marquis, si elle apprend que vous êtes restée si peu de temps.

La promenade avait repris. En arrivant au château, Chantai eut la satisfaction de constater que les visages de ses interlocuteurs étaient plus détendus, presque souriants. Il ne faudrait pas grand-chose, songeait-elle, pour ramener le bonheur dans cette demeure; il suffirait que la petite sœur revînt, sinon au château, du moins en France dans un couvent assez proche. Quel dommage que la léproserie ne fût pas en Indre-et-Loire !

La chambre de la jeune fille était un sanctuaire qui conservait pieusement les objets familiers de Marie-Ange. Cette coiffeuse Louis XV, aux pieds recourbés et frêles, était celle devant laquelle Marie-Ange de Furière avait dû se regarder une dernière fois avant de descendre dans les salons illuminés, le soir de ses dix-huit ans. La pendule Louis XVI surmontant la grande cheminée, dans laquelle brûlait un feu odorant de bois sec, avait marqué les dernières heures passées par la jeune fille dans ce qui avait été son cadre familial. Les murs, tapissés de damas bleu pâle et le lit à baldaquin, restaient imprégnés de Marie-Ange. Sa présence invisible était partout à Chalençay et surtout dans cette chambre.

On venait de frapper à la porte. Une forte femme, dont les cheveux enserrés dans une coiffe plissée surmontaient un visage respirant la santé et le bon sens paysan, entra en demandant :

— Madame a-t-elle besoin de quelque chose ?

— Merci, Charlotte.

— Madame sait déjà mon nom ?... C'est Melle Marie-Ange qui le lui a dit ? Je faisais son service...

— Après avoir été sa gouvernante, continua Chantai en souriant.

Vous voyez, Charlotte, que je suis bien renseignée.

— Oh ! Gouvernante est un bien grand mot pour une femme de la campagne comme moi. J'étais plutôt sa nounou... Je n'ai jamais pu m'habituer à la voir grandir. Quand j'ai su qu'elle allait nous quitter pour aller soigner ces « galeux », je me suis dit : « C'est-il possible qu'une aussi belle créature du Bon Dieu, et si bonne avec cela, puisse renoncer à tout ce qui l'a entourée depuis sa naissance ? A-t-on le droit de faire un chagrin pareil à M. le Marquis et à Mme la Marquise

? A sa vieille Charlotte ? »

La bonne femme s'était mise à fondre en larmes. Chantai s'approcha d'elle :

— Il ne faut pas être triste, ma bonne Charlotte... Je viens de vivre pendant cinq années avec Marie-Ange. Elle est heureuse... Son bonheur était donc là où elle a voulu aller.

— Comment peut-elle se plaire ailleurs qu'à Chalençay ? larmoya la bonne femme en sanglotant dans un grand mouchoir à carreaux.

— Elle ne rit peut-être pas à Makogaï, continua Chantai, mais je vous assure que son visage est perpétuellement illuminé par un sourire... Un sourire qui réchauffe les malheureux qu'elle soigne : ce ne sont pas des « galeux », Charlotte... Ce sont des lépreux.

— Oh ! pour moi, tout ça, c'est pareil... Il faut que Madame me pardonne, mais c'est plus fort que moi : chaque fois que je parle de Mademoiselle, je sens le chagrin qui remonte... Et puis, ça me fait quelque chose de voir cette chambre occupée, depuis le temps que personne n'y pénétrait plus, sauf moi, une fois par semaine, pour tout épousseter. M. le Marquis et Mme la Marquise m'ont interdit de déplacer un seul objet depuis le départ de Mademoiselle. Tout est resté à la même place que le jour où elle nous a quittés. Si je disais à Madame qu'il y a toujours eu des draps propres au lit pour le cas où elle nous reviendrait à l'improviste. Pendant longtemps je me suis dit

: « Bon sang, vais-je bientôt la refaire sa couverture et glisser une brique chaude au fond de son lit ? » Mademoiselle était très frileuse...

Ce soir, je vais enfin refaire la couverture et préparer la brique. C'est Madame qui en profitera.

— Je me demande si j'y ai droit ! J'ai l'impression d'usurper ici la place

de quelqu'un d'irremplaçable...

— Madame ne doit pas dire cela! Si quelqu'un peut coucher dans cette chambre, c'est bien Madame... N'a-t-elle pas apporté les dernières nouvelles de Mademoiselle et n'était-elle pas sa plus grande amie là-bas ?

—

Sœur Marie-Ange ne compte que des amis à Makogai.

— Je ne peux pas m'habituer à ce nom barbare. Ce n'est pas un nom catholique!

Chantai fut de nouveau seule. Elle s'était assise devant la coiffeuse et regardait par la fenêtre ; la nuit avait envahi le parc dont les hautes futaies se dressaient, mystérieuses et calmes, sous un clair de lune hivernal. Il avait fallu qu'elle échouât dans cette propriété de Touraine pour revoir la lune à travers les petits carreaux d'une fenêtre Louis XIII. Elle resta longtemps ainsi, figée, sans toucher à un commutateur électrique. Les reilets rougeoyants du feu sur le damas des murs et sur le baldaquin, lui suffisaient. Elle n'avait pas besoin d'autre lumière. La température de la chambre était tiède, bienfaisante. Dehors, depuis la disparition du soleil, il devait faire froid : la pelouse, qui s'étendait devant le château, paraissait glacée.

La branche d'un arbre, défeuillée par l'hiver, coupait d'un trait net la vitre et le ciel crépusculaire. Marie-Ange avait dû regarder plus d'une fois le parc, de cette fenêtre, et rêver aux horizons lointains que l'appel de Dieu lui ferait découvrir. Et soudain, il sembla à Chantai que tout, jusqu'aux masses sombres du parc, s'enveloppaient et se pénétraient de tendresse... Quelque chose de très doux et de très émouvant flottait autour d'elle. Un souffle léger, une caresse ailée frôlaient son front brûlant. Elle avait déjà ressenti la même impression le soir de son arrivée à Makogai, lorsque Marie-Ange l'avait bercée dans le hamac, pour endormir son désespoir. D'où venait cet apaisement surnaturel ? De la petite sœur sans nul doute.

Et ce fut, tout à coup, comme si elle voyait sa figure, translucide et presque immatérielle, traverser l'ombre des forêts...

La cloche annonçant le dîner la ramena à la réalité. En suivant la galerie interminable du premier étage, elle jeta au passage un regard de curiosité vers chacun des portraits d'ancêtres qui le décoraient. N'appartenait-il pas à la fiction, ce château endormi, dont plus rien ne viendrait réveiller les hôtes depuis que le rire perlé d'une

jeune fille l'avait abandonné ? La vue de l'un des portraits la fit s'arrêter : c'était une dame à la perruque poudrée ressemblant étonnamment à Marie-Ange. Le nom était inscrit sur un cartouche doré, fixé au bas du cadre lourd et solennel. Elle lut : « *Chantal-Louise de Saint-Hilaire, épouse d'Adrien, marquis de Furière,*

1742-1816 », et eut enfin la preuve que son prénom était fait pour être suivi d'une particule, comme elle se l'était souvent imaginé pendant ses rêveries, allongée sur le cosy-corner de l'hôtel misérable de la rue Victor-Massé. Elle comprenait pourquoi elle ne se sentait nullement dépaylée par le luxe véritable qui l'entourait.

Quand elle se retrouva dans la chambre tendue de damas bleu, après un dîner où la délicatesse des mets ne le cédait en rien au raffinement du service, la couverture était faite par Charlotte.

Chantai ne fut pas longue à se glisser dans le lit soigneusement bassiné. Elle n'avait jamais dormi dans un lit semblable. Sa dernière pensée, avant de s'endormir, fut pour Marie-Ange : « Comment a-t-elle pu s'arracher à tout cela pour aller soigner des lépreux ? »

Un mois s'était écoulé depuis l'arrivée de Chantai à Chalançay.

Le lendemain de sa première nuit passée au château, ses hôtes avaient tellement insisté pour qu'elle prolongeât son séjour qu'il lui avait été difficile de refuser. Elle avait dû s'incliner devant un argument décisif de la marquise de Furière :

— Nous avons lu hier soir la lettre de notre fille. Elle la termine en nous recommandant de vous accueillir et de vous traiter comme si vous étiez notre second enfant. Dans ce cas vous devez rester ici : votre famille sera désormais à Chalançay.

Depuis un mois, Chantai s'était laissée choyer et dorloter. Elle s'était adaptée à ce rythme d'une existence calme. Tous les matins, elle faisait de longues promenades à cheval avec M. de Furière, qui lui tenait lieu de maître d'équitation et trouvait qu'elle faisait des progrès étonnants. Ils allaient ainsi, côte à côte, tantôt dans la forêt voisine de Durlanges où le vieux gentilhomme surveillait les coupes de ses bois, tantôt de ferme en ferme pour écouter les doléances des paysans et tâcher de les apaiser. Ce qui frappait le plus Chantai était l'immense respect et l'affection manifestés par les fermiers à l'égard de leurs maîtres.

Partout le souvenir de Marie-Ange était vivace. Quand la marquise présentait Chantai à un paysan en disant :

— « C'est une grande amie de Melle Marie-Ange à laquelle elle vient de rendre visite... »

Les visages tannés s'éclairaient, de larges sourires fleurissaient sur des bouches ridées.

Tout naturellement, sans que le moindre effort eût été nécessaire, l'amie de Mademoiselle devenait l'amie du paysan.

L'endroit où Chantai retrouva le plus la présence invisible et réelle de la petite sœur fut l'église du village. Le premier rang des chaises était réservé aux habitants du château, bienfaiteurs de la paroisse depuis des générations. Chantai prenait toujours place, pour assister à la grand-messe du dimanche, à gauche de Melle de Furière, sur un prie-Dieu où une plaque de cuivre portait cette mention : « melle *de Furière*. » Avant que Chantai ne fût au château, ce prie-Dieu restait vide.

La jeune femme accompagnait régulièrement ses hôtes dans la petite église : les premières fois, ce fut surtout pour ne pas les décevoir. Pourquoi leur révéler qu'elle ne croyait à rien et qu'elle n'était pas baptisée ? Mais, peu à peu, elle prit plaisir à suivre les offices.

Un dimanche où la sœur du curé, qui tenait habituellement l'harmonium pour accompagner les chants liturgiques, s'était trouvée malade. Chantai la remplaça spontanément. Elle ne put pas entendre la clochette, au moment de l'élévation, sans penser à la messe de minuit sur la place de Makogai. La phrase de Marie-Ange résonnait constamment à ses oreilles : « *Entrez toujours dans l'église, ça ne pourra pas vous faire de mal.* » L'église lui faisait du bien : quand elle était agenouillée, perdue dans ses pensées, elle oubliait Daniel et surtout Robert. Quelque chose de très fort, encore indéfinissable pour elle, enveloppait petit à petit sa douleur et pansait discrètement sa blessure d'amour.

Un matin de semaine, où elle rentrait d'une longue promenade solitaire pendant laquelle elle avait rêvé sur les bords de la Loire, Chantai fut surprise de trouver au château une agitation inconnue, mêlée de consternation. Le maître d'hôtel, qu'elle croisa dans le vestibule, ne put rien lui dire; ce fut la vieille Charlotte qui lui donna quelques explications perdues dans un flot de larmes :

— C'est épouvantable, Madame ! Si vous voyiez dans quel état se trouvent M. le Marquis et Mme la Marquise! Ils sont dans la bibliothèque... Nous sommes tous bouleversés après une nouvelle

pareille... C'est affreux! Qu'avons-nous fait au Bon Dieu pour qu'il nous accable ainsi ?

— Quelle nouvelle ? demanda Chantai.

— Mlle Marie-Ange est morte, répondit Charlotte entre deux sanglots.

La jeune femme chancela et dut s'appuyer à la longue table du vestibule.

— Ce n'est pas possible ! Je l'ai quittée en excellente santé voici deux mois ! Comment a-t-on reçu cette nouvelle ?

— Par un télégramme qui est dans les mains de M. le Marquis.

Elle courut à la bibliothèque et ouvrit doucement la porte.

Mme de Furière était effondrée dans une bergère devant la cheminée, et pleurait silencieusement. Son mari marchait de long en large, le regard fixe, sans prononcer une parole. Quand il vit Chantai, ce fut pour lui tendre le télégramme, rédigé en français, sur lequel elle put lire : *« Apprenons à l'instant, par dépêche reçue de Makogai, le décès de sœur Marie-Ange emportée en trois jours par congestion pulmonaire. Attendons d'autres renseignements. Paix soit en son âme et en votre cœur. Marie-Ange repose dans le Seigneur. Sœur Dorothée. »*

Chantai relut plusieurs fois ce texte laconique pour bien se persuader qu'elle n'était pas le jouet d'une hallucination. Le télégramme provenait de la Supérieure du couvent de la rue du Bac et avait été expédié le matin même. Elle rendit à son hôte le rectangle de papier bleu en demandant :

— A quelle heure ai-je un train à Tours pour rejoindre Paris ? Il faut que j'aille rue du Bac pour avoir d'autres nouvelles.

— La voiture vous conduira directement à Paris, répondit le marquis.

— Vous allez revenir ? demanda timidement Mme de Furière.

— Je ne crois pas... Je n'aurais déjà pas dû rester ici plus de vingt-quatre heures : le Ciel vient de me rappeler à l'ordre par ce télégramme. Si je dois remplacer Marie-Ange, ce n'est pas ici.

Laissez-moi vous embrasser tous tes deux comme elle l'a fait le jour de son départ.

Quatre heures plus tard, la voiture s'arrêtait devant l'entrée de la rue du Bac. Chantai n'avait pas échangé un seul mot avec le chauffeur pendant le trajet. Elle avait profité du voyage pour méditer longuement.

La vision du visage de la sœur tourière, s'encadrant derrière les grillages du judas, ne l'impressionnait plus. Elle avait vu et côtoyé assez de religieuses à Makogaï pour s'être familiarisée avec les cornettes. Dès qu'elle fut en présence de la Mère Dorothée dans le parloir austère, celle-ci, qui se dirigeait avec l'aide d'une canne, lui dit :

— C'est pour nous une grande joie, mon enfant, de vous accueillir complètement rétablie dans ce parloir. Une lettre de Mère Marie-Joseph m'avait informée de votre retour en France. Je ne vois plus clair, ce qui m'oblige à me servir de cette canne, bien que je connaisse par cœur les moindres recoins de notre couvent. Toutefois, le fait d'être aveugle ne m'empêche pas de vous imaginer telle que je vous ai connue. Guérie, vous devez paraître resplendissante!

— Ma mère, je viens d'apprendre la mort si brusque de sœur Marie-Ange, par ses propres parents. J'étais à Chalençay quand votre télégramme est arrivé.

— C'est une bien grande épreuve pour le marquis et la marquise de Furière et une lourde perte pour notre Communauté de Makogaï!

Vous avez pu constater vous-même que sœur Marie-Ange s'était rendue indispensable par sa souriante activité. J'ai bien peur qu'elle ne soit irremplaçable!

— Peut-être pas, ma Mère... Le deuxième motif de ma visite est précisément pour vous demander de m'accueillir dans votre communauté ? Donnez-moi ma chance : je crois pouvoir remplacer un jour sœur Marie-Ange... C'est mon devoir.

— Vous, Madame ? Avez-vous bien réfléchi ?

— J'en ai eu largement le temps depuis cinq années... Mais que savez-vous de plus sur la mort de Marie-Ange ?

— Hélas ! J'ai eu un simple télégramme que m'a adressé personnellement le Dr Watson, et que vient de me lire la sœur tourière. Cette dépêche était la confirmation pure et simple de la première, envoyée par Mère Marie-Joseph. Je crains que notre petite sœur Marie-Ange, dans sa soif inextinguible de dévouement, n'ait

commis une imprudence. Ses bronches étaient délicates : sans doute a-t-elle contracté un refroidissement qui a engendré la congestion pulmonaire ?

— Puis-je vous demander, ma Mère, de m'absenter quelques instants ? Je vais dire cela au chauffeur, et qu'il peut repartir.

— Allez, mon enfant. Je vous attends.

Quand elle se retrouva devant la porte du couvent, ce fut pour déclarer au chauffeur :

— Vous transmettez à votre maître que nous ne savons rien de plus. Seul un second télégramme, émanant d'une personnalité administrative de la léproserie, est venu confirmer le premier.

Décidément, mon brave Léon, vous avez la spécialité de conduire à ce couvent de futures religieuses.

— Comment ? Madame ne va pas '?...

— Chut ! Il faut bien que quelqu'un remplace Mlle Marie- Ange là-bas... Au revoir, Léon, rentrez bien prudemment. Je vais vous dire comme Marie-Ange : « Conduisez longtemps encore le marquis et la marquise de Furière. Ils ont besoin de vous, de Charlotte, de tous leurs vieux serviteurs. Vous seuls pouvez constituer maintenant pour eux une famille. »

La porte du couvent s'était refermée.

La Mère Supérieure accueillit de nouveau Chantai.

— Votre décision est grave. Avez-vous songé qu'il vous faut renoncer au monde et à tout ce qui vous paraissait enviable jusqu'à ce jour ?

— Marie-Ange l'a fait avant moi, ma Mère...

— Mon enfant, votre vocation n'est pas assez solide si elle n'est provoquée que par le désir de remplacer notre petite sœur défunte.

— Elle est inspirée par mille autres choses, ma Mère, qu'il serait trop long de vous expliquer en ce moment.

— Je comprends... Je crois me souvenir que vous m'aviez dit, au cours de votre première visite, n'avoir aucune famille ?

— A cette époque, ma Mère ce n'était pas tout à fait exact...

Maintenant c'est la vérité.

— Dans ces conditions, vous êtes évidemment mieux préparée à vous détacher du monde... Ne m'aviez-vous pas confié, avec franchise, que vous n'aviez aucune religion ?

— C'est encore vrai, ma Mère. Mais ma conversion est faite : je ne demande qu'à embrasser la religion de Marie- Ange...

— Encore elle ! Serait-elle déjà en train de faire son premier miracle ? Croyez-vous en Dieu ?

— Oui, ma Mère... Je crois enfin dans ce Dieu qui a su inspirer un sacrifice aussi grand que la vocation de celle que je veux remplacer.

Après n'avoir vu que des laideurs autour de moi, aussi bien en France qu'à Makogai, je crois en la bonté. Si je ne croyais pas à elle aujourd'hui, je n'aurais plus qu'à me tuer!

— Le seul fait que vous me parliez ainsi me donne quelques doutes sur la profondeur de vos nouvelles convictions.

— Ma Mère, c'est affreux ! Vous aussi doutez de moi ? Vous ne croyez pas plus à ma guérison morale que d'autres à ma guérison physique ? Marie-Ange était la seule qui aurait cru tout de suite à ma sincérité. Il a fallu que je souffre moralement pour comprendre que ma vie n'avait été, jusqu'à ces derniers jours, qu'un égoïsme monstrueux, n'ayant qu'un horizon : moi-même. A Chalançay, j'ai compris petit à petit, en vivant dans le cadre et l'ambiance où avait vécu Marie- Ange, que la vie avait un autre sens que celui que je lui donnais et un but à atteindre que j'avais méconnu. Cette soif de bonté, à laquelle je m'accroche, m'est aussi indispensable que ce pain quotidien demandé tous les jours dans le *Pater*.

— Vous allez m'accompagner à la chapelle et, là, nous prierons ensemble. Après, vous vous en irez et vous reviendrez demain matin assister à la messe.

— Ma Mère, serait-ce une faveur de vous demander une cellule dès ce soir ? Je ne veux plus retourner dans Paris, dans aucune ville...

Il faut que je rompe tout lien avec le monde : je serais capable de succomber encore... Il a fallu que l'on me débarrasse de l'impureté de mon corps pour que je puisse à mon tour me libérer de celle de mon cœur. Je ne dois ressortir de ce couvent que le jour où je m'embar-

queras...

— Venez avec moi à la Chapelle. Quand nous en sortirons, je vous ferai conduire dans une cellule et vous partagerez la vie de la communauté. Ce sera pour vous une expérience redoutable : dès demain vous serez astreinte aux besognes les plus humbles... Quand notre aumônier, le Père Athanase, vous aura vue, je déciderai avec lui du jour de votre baptême. Il faudra d'abord que vous apparteniez à la grande communauté chrétienne avant d'avoir le droit d'aller évangéliser les autres.

— Ma Mère, promettez-moi qu'un jour vous m'enverrez à Makogai remplacer Marie-Ange ?

— Ma fille, vous irez où Dieu le voudra. C'est sa volonté qui vous a amenée, après un long voyage, jusqu'à la porte de ce couvent.

Contentez-vous à l'avenir de prier et d'obéir.

La vieille religieuse avait appuyé son bras sur celui, jeune et vigoureux de Chantai. Et toutes deux s'avancèrent dans le long couloir, au parquet ciré, en passant devant l'immense carte murale où Makogai n'était qu'un point minuscule...

Mme Royer et le D1 Petit n'avaient jamais assisté à une prise d'habit.

Après

trois

années

de

noviciat,

sœur

Marie-Chantal prononçait les grands vœux qui la retrancheraient définitivement du monde dont elle avait pris le dégoût. Quarante-huit heures plus tard, la nouvelle épouse du Christ s'embarquerait à destination de Makogai.

Après être restée sous un voile blanc, selon le rite, la figure longtemps plaquée contre le sol en signe de soumission, sœur Marie-Chantal était allée reprendre sa place au milieu des filles de la communauté pour

entendre le sermon du Père Athanase, l'aumônier des Sœurs Missionnaires de Marie.

Assise en face d'elle de l'autre côté du chœur, la Mère Supérieure observait cette nouvelle recrue : il était facile de reconnaître, sous la cornette, sœur Marie-Joseph qui avait quitté Makogaï une année plus tôt pour prendre les fonctions délicates de Supérieure de la Maison-Mère de la rue du Bac, en remplacement de sœur Dorothee, décédée « dans la Paix du Seigneur ». La léproserie avait été dotée d'une nouvelle Supérieure venue du Canada.

— Ma fille, commença le Père Athanase, vous allez nous quitter dans quelques heures pour suivre la voix de Lumière et de Vérité que vous avez choisie. Je n'ai pas à retracer ici les différentes étapes qui vous ont conduite à la prononciation des grands vœux. Le rôle de l'aumônier, qui s'est efforcé de vous aider à gravir une pente aride, est terminé : il ne reste plus que le prêtre, dont les prières vous accompagneront malgré la distance et le temps. La prière possède en elle-même une force capable de surmonter n'importe quel obstacle.

.. Mais je ne voudrais pas vous voir partir sans vous relire un passage du Saint Evangile selon saint Luc.

« ... En ce temps-là, Jésus allant à Jérusalem, passait par la Samarie et la Galilée, et, comme il entra dans un village, il rencontra dix lépreux qui, se tenant éloignés, s'écrièrent : « Jésus, notre Maître, ayez pitié de nous ! » Dès qu'il les eut aperçus : « Allez, leur dit-il, montrez-vous aux Prêtres. » Et, en y allant, ils furent guéris. L'un d'eux, aussitôt qu'il se vit guéri, retourna sur ses pas, glorifiant Dieu à haute voix. Et il se jeta le visage contre terre, aux pieds de Jésus, lui rendant grâces. Or, c'était un Samaritain. Alors Jésus dit : « Tous les dix ne sont-ils pas guéris ? Où sont donc les neuf autres ? Il n'y a que cet étranger qui soit venu et qui ait rendu gloire à Dieu ! » Puis il dit : « Levez-vous ! Allez ! Car votre foi vous a sauvé ! »

.. Ma fille, toute l'histoire de votre conversion est résumée dans ce saint Evangile. Vous auriez pu, comme les neuf lépreux ingrats, suivre de nouveau une vie de plaisir ou simplement une voie plus facile. Votre cœur, touché par la grâce divine, vous a entraînée vers la beauté à laquelle aspirent naturellement les âmes éprises d'idéal.

Je sais, pour avoir souvent conversé avec vous, que vous partez joyeusement. Dans votre esprit, ce n'est pas un sacrifice que vous accomplissez, mais une mission sublime : ne devenez-vous pas l'ambassadrice de la Charité ?

.. Vous allez vous substituer à une défunte pour continuer sa tâche de bonté interrompue par la mort. Quand viendra votre tour de paraître devant Celui qui régit nos pensées et nos actes, vous n'abandonnerez pas cette terre de misère avec l'impression douloureuse de laisser derrière vous une œuvre inachevée. Vous saurez qu'une autre fille de Marie viendra, tôt ou tard, reprendre le travail ébauché. Cet esprit de pérennité dans l'effort doit inspirer le moindre de vos actes à l'avenir : en lui vous trouverez la force nécessaire pour éviter le découragement stérile.

..Allez sur les traces saintes de sœur Marie-Ange. Ne sentez-vous pas qu'elle vous tend la main en ce moment ? Vous accomplirez ce long voyage en sa compagnie. Que vous importe l'incompréhension des vivants quand les morts vous soutiennent ? Fasse Notre-Seigneur Jésus-Christ que votre modeste apport à l'édifice de bonté, qu'il reconstruit sans cesse dans le monde, soit efficace et que vous puissiez vous endormir un jour, à votre tour, dans la Paix du Seigneur, en vous disant : « j'ai contribué moi aussi à l'œuvre sublime sans laquelle notre existence terrestre ne mérite pas d'être vécue. » Amen.

Après la cérémonie, sœur Marie-Chantal eut le droit, comme ses sœurs en religion, de recevoir ses parents et ses amis avec lesquels elle pouvait converser en se promenant sous le cloître du couvent.

Les amis, réduits à Mme Royer et au D' Petit, ne furent pas longs à se retirer. Lorsqu'ils se retrouvèrent dans la rue du Bac, quand la sœur tourière eut refermé la lourde porte derrière eux, la directrice de «

Marcelle et Arnaud » avoua au médecin :

— J'ai souffert d'une façon atroce pendant cette cérémonie!

J'étouffais littéralement d'angoisse... Il est inhumain d'imposer aux amis des spectacles pareils ; j'ai cru que j'allais m'évanouir à la vue de Chantai allongée, pendant des minutes interminables, la figure contre le sol et recouverte de son suaire blanc ! On aurait dit un cadavre... Que pouvait-il bien se passer dans sa tête à ce moment-là ?

— Beaucoup de choses, chère amie, que ni vous ni moi ne sommes en état de comprendre, répondit le médecin. Chantai n'est plus la femme que nous avons connue. Trois années de noviciat, succédant à cinq années de Makogai, l'ont transformée.

— Avez-vous remarqué comme elle était lointaine quand elle nous a dit au revoir tout à l'heure ?

— Oui. Elle n'appartient plus à cette terre; elle n'est plus à la portée de vieux matérialistes incorrigibles de notre espèce.

— Qui a raison, elle ou nous ?

— Chère amie, on ne peut être juge et partie...

— Comment croire, docteur, qu'elle va soigner des monstres à Makogai ?

— Dites-vous bien que les lépreux apparaissent maintenant à sœur Marie-Chantal comme étant les êtres les plus beaux de la terre parce qu'ils souffrent.

— Je ne comprends plus...

— Vous ne comprendrez jamais, chère amie... Puis-je vous déposer quelque part ?

— Faubourg Saint-Honoré. J'assisterai à la fin du défilé de ma nouvelle collection d'automne...

— Et je vais continuer à donner mes consultations...

— Ne trouvez-vous pas que la vie est bien monotone ?

— C'est parfait, au contraire. Tout le monde ne peut pas partir pour soigner les lépreux!

— Il y a un point qui me trouble dans cette conversion subite, avoua la directrice de « Marcelle et Arnaud ». Avez- vous l'impression que seul le fait de n'avoir pu reprendre son fils ait déterminé chez Chantai sa vocation ?

— Bien chère amie, vous me posez là une question délicate.

Certes, je suis persuadé que l'idée de vivre sans Daniel doit être une souffrance aiguë dans le cœur très maternel de Chantai. Mais peut-être cette douleur n'a-t-elle pas été unique ? Qui nous dit qu'elle n'a pas éprouvé un violent chagrin d'amour ?

— Ce n'est tout de même pas la mort de Berthon... Et je ne lui ai connu aucune autre liaison quand elle était sa maîtresse.

— Sait-on jamais ?

Sœur Marie-Chantal fut plus longue à se séparer de ses parents

adoptifs en religion : le marquis et la marquise de Furière. Pour la deuxième fois de leur vie, les châtelains de Chalençay assistaient aux grands vœux de l'une de leurs filles. Le départ imminent de Marie-Chantal ressemblait trop à ce qu'avait été celui de sœur Marie-Ange pour ne pas les bouleverser. Au moment où la nouvelle sœur missionnaire embrassa une dernière fois Mme de Furière, elle crut lire dans le regard muet et humide de la vieille dame une pensée de révolte : « Le Ciel nous prendra-t-il toujours nos affections les plus chères ? » Sœur Marie-Chantal rentra dans sa cellule où elle tomba à genoux sur son prie-Dieu.

Elle passerait ses deux dernières nuits me du Bac, en prière sur ce prie-Dieu où elle avait à remercier le Créateur de tous les bienfaits qu'il lui avait prodigués depuis le moment où il lui avait envoyé la lèpre jusqu'au jour où il l'avait prise pour épouse.

Ce fut avec une sérénité souriante que, deux jours plus tard, la nouvelle missionnaire de la Société de Marie pénétrait dans la gare, perdue dans le flot des voyageurs. Elle atteignit son wagon, situé à l'avant du train, et monta dans un compartiment de troisième classe.

Aucune promiscuité ne gênait sœur Marie-Chantal, qui avait la ressource, au cas où elle ne pourrait pas dormir dans ces conditions, d'égrener son rosaire aux gros grains de buis : la nuit passerait vite en compagnie de la Vierge.

Quand l' *Empress of Australia* prit à Marseille son contingent français, Marie-Chantal ne fut pas accueillie à bord par un commissaire aimable, se faisant un plaisir de l'accompagner jusqu'à une cabine de luxe. Son billet lui donnait tout juste le droit de circuler dans l'entrepont des troisièmes classes et de partager sa cabine avec quatre autres femmes, dont deux prostituées qui se rendaient dans une maison très-fermée de Singapour. La conversation de ces femmes rappela à sœur Marie-Chantal des expressions imagées entendues quelques années plus tôt — il lui semblait que cette époque était déjà très lointaine — dans la cabine de « Marcelle et Arnaud ». Elle avait l'impression d'entendre les voix de Lulu, de Mado, de Ninette, discutant avec une certaine Chantai, belle fille blonde dont le cynisme n'avait d'égal que l'ignorance. Ce n'était pas la conversation de ses voisines de couchette qui donnait à sœur Marie-Chantal envie de pleurer, mais bien l'idée qu'elle n'aurait pas assez de tout le reste de son existence pour expier ses propres fautes.

Il faisait une chaleur étouffante dans cette cabine de troisième classe aux couchettes étroites, fixées contre la paroi, où les hublots étaient

juchés toujours trop haut pour qu'on pût apercevoir le moindre bout de mer. La vue reposante de l'étendue bleue reste réservée aux occupants des cabines de luxe ou aux passagers privilégiés des premières, allongés confortablement à cette heure dans les rocking-chairs du pont-promenade.

Chaque soir, une étrange animation régnait à bord sur les ponts inférieurs. Des ombres rôdaient : Marie-Chantal devinait des formes couchées le long des bastingages; des yeux luisaient. Parfois, une voix s'élevait, chaude, tour à tour langoureuse et passionnée, martelant des syllabes sonores dans des vers éclatants et âpres : *Ti quiero, Morena, ti quiero*

Como se quiera la gloria Como

se quiere il dinero Como se

quiere une madré, Ti quiero...

C'était une supplication. La voix s'infléchissait avec une tendresse douloureuse, montant jusqu'aux étoiles et retombant doucement sur la crête phosphorescente des vagues. Quelques Polonais jouaient aux cartes, assis par terre; une jeune Italienne agaçait un ouistiti qui poussait des cris aigus ; un ara gris et rouge se perchait sur le poing d'un Indochinois qui offrait au bec crochu de l'oiseau de petites tranches de banane.

Les désirs et les pensées malsaines de ces voyageurs misérables n'effleuraient même pas la religieuse qui ne quitta pas *l'Empress of Australia* pendant tout le temps que dura l'escale à Singapour. Ce nom-là n'évoquait plus rien pour elle. Au débarquement de Sydney, elle reçut la visite d'une

infirmière de l'hôpital central venue lui annoncer qu'on allait lui confier une femme blanche lépreuse reléguée à Makogaï et dont elle aurait à prendre soin sur le *Melbourne* jusqu'à Levuka. Ce fut le premier visage tuméfié qu'elle revit.

Quand le *Melbourne* jeta l'ancre à Suva, sœur Marie-Chantal aperçut par le hublot la couronne habituelle de pirogues, aux proues peinturlurées, qui s'ouvrit pour laisser le passage au canot automobile des autorités officielles. Parmi celles-ci, la missionnaire reconnu, sous la soutane violette et sous son chapeau de paille de riz, le Père Rivain dont la barbe avait blanchi en même temps qu'il s'était élevé dans la hiérarchie ecclésiastique. Mgr Rivain remplaçant, depuis

dix-huit

mois,

Mgr

Midaldécédé

dans

sa

quatre-vingt-troisième année, après cinquante-huit ans d'apostolat aux Fidji. Sœur Marie-Chantal monta sur le pont pour accueillir le prélat, dont la figure s'illumina :

— Une lettre de Mère Marie-Joseph m'avait annoncé la bonne nouvelle... Je n'osais y croire, tellement elle me paraissait belle !

Vraiment, ma sœur, les voies de la Providence sont impénétrables...

On vous attend avec impatience à Makogaï. Hélaas! Vous n'y trouverez plus les figures que vous y avez connues. La seule que vous y croiserez sera sœur Marie- Sabine. Je dis bien « croiser », car elle quitte Makogaï, par le *New Saint-John* qui vous y amènera, pour aller fonder une nouvelle léproserie dans l'île de Samoa, spécialement destinée à recevoir les malades gilbertins. Votre supérieure est Mère Marie-Caroline : c'est elle qui nous est venue de Montréal pour remplacer sœur Marie-Joseph que vous avez retrouvée à Paris. Mère Marie-Caroline est Canadienne française : telle que je crois vous connaître, vous vous entendrez admirablement avec elle. A vous deux, vous ferez des merveilles...

— Quand je faisais mon noviciat, je n'ai jamais pu avoir de nouvelles du Révérend David Hall. Qu'est-il devenu ?

— Lui aussi à quitté Makogaï... Mais pour un monde meilleur.

Nous l'avons enterré voici six mois : il repose dans le cimetière de l'île, entre sœur Marie-Ange et son vieil ami Watson.

— J'avais appris, en effet, la mort du Dr Watson.

— Elle a été subite, continua Mgr Rivain. Nous avons trouvé ce cher directeur écroulé dans son laboratoire, devant son microscope, frappé d'une embolie; au contraire, mon confrère wesleyen s'est vu mourir

lentement.

— Le Révérend David Hall était un saint homme, répondit lentement sœur Marie-Chantal. Qui l'a remplacé ?

— Un jeune pasteur, le Révérend Samuel Clark... La léproserie est dirigée à présent par le Dr Benjafield : vous l'avez aperçu la veille de votre départ. C'est ce jeune assistant américain envoyé pour remplacer le Dr Fred. Après la mort du Dr Watson, il a acquis rapidement l'autorité nécessaire à la bonne marche des services administratifs et médicaux. Il vient d'être nommé officiellement médecin-chef de Makogai.

— En somme, Monseigneur, il n'y a guère que les malades à rester les mêmes ?

— Pas tous ! En trois années, le cargo des lépreux a débarqué quelques cargaisons nouvelles... Les rangs des anciens pensionnaires se sont éclaircis. Tous les cimetières s'agrandissent, ma sœur !

— Et Will ? dit-elle. J'ose à peine vous demander s'il est vivant.

— Il est mort peu de temps après votre départ, alors que nous faisons nos préparatifs de Noël. Sa grande âme s'est envolée une nuit vers les étoiles, et l'on n'a trouvé au matin que sa pauvre défroque humaine.

— Une nuit, peu avant Noël, répéta Chantai. Et elle se souvint de l'apparition de Will entrevue dans la nuit brumeuse sur un quai de la Seine. Cette âme délivrée, avant de gagner le séjour du Père, était-elle venue au secours de son désespoir ? « Je ferai quelque chose pour vous », avait dit un jour le grand Will à Chantai.

— Je ne vais plus retrouver, dit-elle, aucun de ceux que j'ai connus à Makogai.

— Qu'importe, ma sœur!... Ce qui compte est le résultat final : la guérison physique ou morale des lépreux pour la plus grande gloire de Dieu. Vous faites partie de l'équipe des successeurs. Elle est digne des devanciers. Le seul fait que vous y soyez me prouve que Dieu sait choisir.

L'après-midi, ce fut l'embarquement sur le *New Saint-John*. Le cargo des lépreux., c'était déjà Makogai la mission de sœur Marie-Chantal était commencée. Elle savait qu'elle épuiserait ses forces dans cette lutte charitable de tous les instants et qu'on lirait un jour son nom

inscrit, avec deux dates, sur l'une des humbles croix en bois de santal du cimetière de la colline.

La plage de Dallice apparut couverte de sa vermine humaine dont les hurlements de joie : « *Selo! Selo* » parvenaient jusqu'au cargo. Au débarcadère attendait un petit groupe d'hommes en blanc et de femmes en cornettes. Sœur Marie-Chantal demanda au capitaine qu'elle ne connaissait pas :

— Qu'est devenu le capitaine Farell ?

— Il est mort, ma sœur. Nous l'avons immergé dans un sac, selon sa volonté expresse, en pleine mer, à l'endroit exact où avait sombré le *Saint-John*.

Le vieux Farell avait terminé, lui aussi, son parcours terrestre et retrouvé son cargo fantôme. N'était-ce pas ce vieux Caron du Pacifique qui faisait effectuer aux morts de Mako- gaï le grand voyage vers l'au-delà ? Tulio, Marie-Ange, le Révérend David Hall, le Dr Watson avaient déjà pris cet étrange bateau... Un jour, sœur Marie-Chantal aurait le droit de le prendre à son tour. Elle monterait sur la passerelle à côté du vieux Farell qui se contenterait de lui faire un sourire, la pipe éteinte aux dents, en lui désignant le ciel.

La procession des malades s'avancait lentement sur le débarcadère, terminée par la femme australienne qui s'appuyait au bras de sœur Marie-Chantal. Quand cette dernière passa devant le groupe formé par les médecins, les aumôniers et les sœurs, elle reconnut sœur Marie-Sabine qui lui dit :

— Il était grand temps que vous arriviez : Marie-Ange, en partant, nous a laissé un grand vide!

Le lendemain, dès cinq heures du matin, sœur Marie- Chantal sella son cheval pour sa première tournée. La seringue était dans une sacoche fixée au pommeau de la selle, les grelots parsemés sur les harnais faisaient entendre des notes joyeuses, la lumière se montrait encore douce, l'air était respirable. L'amazone en cornette poussa sa monture sur le chemin rocailleux de la colline : arrivée au sommet, elle lui fit faire le tour du fossé entourant la maison intacte et inhabitée du grand Will, avant de redescendre, par le versant sud, dans la direction du cimetière où elle mit pied à terre. Les tombes s'alignaient uniformes : Marie- Ange reposait entre Tulio et Will. Un peu plus loin, le Dr Watson pouvait converser avec son vieil ami, le Révérend David Hall.

Elle s'agenouilla devant la tombe de Marie-Ange et murmura :

— J'ai entendu ton appel, petite sœur, un soir où j'étais dans ta chambre, à Chalençay. Maintenant, dors tranquille : je te remplacerai.

Elle remonta en selle ; les grelots recommencèrent à tinter. Une demi-heure plus tard, elle faisait son entrée sur la place du village fidjien où les lépreux s'étaient alignés, sous l'arbre de la justice, attendant leur ration quotidienne et bienfaisante de chaulmoogra...

★ *

Le soir, Fred revint faire sa lecture; le lendemain matin, Marie-Ange administra sa piqûre. Une nouvelle semaine s'écoula ainsi, monotone. Le pasteur n'avait pas reparu. La fièvre physique et morale harcelait Chantai. Un matin où elle sortait de sa baignoire et où elle se regardait, par habitude, dans le miroir du cabinet de toilette, elle chancela : son menton avait enflé démesurément pendant la nuit et se transformait en goitre. Ses cils eux-mêmes commençaient à tomber. Elle devenait laide ! Elle prit une chaise et la jeta contre le miroir, qui se brisa. Comme cela, elle ne pourrait plus constater les progrès du mal. Et il était grand temps d'aller